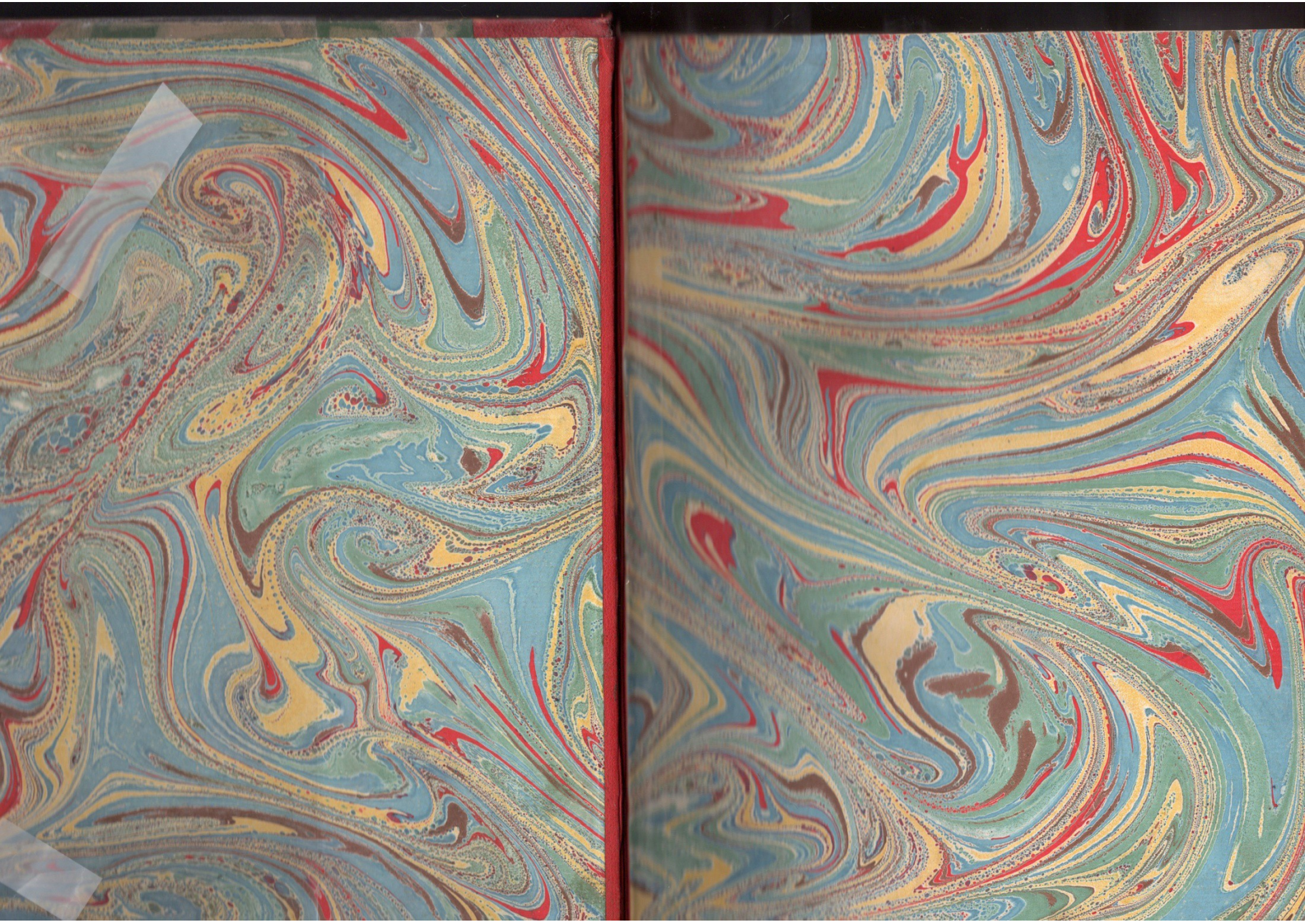


INDIGÈNE DES ILES SALOMON
(Océanie)

Pl. I. FRONTISPICE.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE HENRY KING, SYDNEY.

LES MERVEILLES DES *Races Humaines*

LES TYPES
LES MŒURS • LES COUTUMES

HACHETTE

la nature, — brutale, solide dans sa taille bien prise, la face et le crâne en bélier, le nez écrasé, l'œil bestial et la chevelure crépue, dispute à l'invasion blanche ses villages, ses chasses, ses libertés.

Ainsi entre les quatre races qui peuplent la terre, des différences profondes, physiques et morales, existent, insondables. Mais ces quatre grandes branches se subdivisent à leur tour en une infinité d'autres également opposées entre elles, et il nous est facile de voir, dans une seule contrée, combien les individus eux-mêmes sont dissemblables : tel homme brun, au profil aquilin, en croise un autre, blond, dont le profil se « retrousse », et des monstres grimaçants se rencontrent chaque jour avec cette Beauté dont le poète a dit qu'elle « hait le mouvement qui déplace les lignes ».

Et demain? De cette confusion de races, que sortira-t-il? Une race hybride nouvelle? Appelés, selon la marche normale du progrès, à fusionner dans l'œuvre commune, tous les hommes, sans distinction de couleur, — couleur physique, couleur morale, — ne sont-ils pas destinés à perdre de plus en plus les différences profondes qui les distinguent encore, à ne plus former des Races, mais une Humanité?

Ou, au contraire, les peuples actuels subsisteront-ils avec leurs caractéristiques profondes? Et alors, quelle sera la race dominante? Après la Blanche, qu'un effort titanesque épuise, la Jaune rénovée prendra-t-elle la tête d'une nouvelle action civilisatrice? Mystère! Mystère encore!...

Autant de problèmes passionnants que rappellera chaque page de ces « Races Humaines », où voisinent tous les types de l'humanité : du Nègre bestial à la Blanche délicate, du monstre informe à la plus esthétique beauté....

LES MERVEILLES DES RACES HUMAINES

CHAPITRE I

POLYNÉSIENS ET FIDJIENS

ARCHIPEL DE TONGA ‖ ILES SAMOA ‖ ILES DE LA SOCIÉTÉ : TAHITI ‖ ILES MARQUISES
ARCHIPEL D'HAWAI OU ILES SANDWICH ‖ ILES FIDJI

L'OCÉANIE est constituée par un ensemble d'îles et d'archipels situés dans l'océan Pacifique, entre l'Asie à l'Ouest et l'Amérique à l'Est. Sa superficie totale est d'environ 11 millions de kilomètres carrés et sa population dépasse 52 millions d'habitants. Ses divisions principales sont : la Polynésie, la Mélanésie, la Malaisie et l'Australasie.

La Polynésie comprend les innombrables petites îles qui composent les archipels situés entre 160° longitude Est, 105° longitude Ouest ; 35° latitude Nord et 56° latitude Sud.

Les Polynésiens, bien qu'ils soient fort mêlés d'éléments étrangers, offrent un type assez homogène et parlent tous des dialectes d'une même langue. Ils comptent parmi les plus beaux hommes de la terre ; ce sont des gens propres, ordonnés, qualités qu'on rencontre rarement chez les peuples barbares. Leur facies se rapproche de celui des Blancs ; leur chevelure est brun foncé ou noire, lisse, bouclée ; peu de barbe ; taille égale à celle des Européens. Ils ont l'humeur joyeuse, aiment le chant, la danse et les sports ; les Anglais leur ont appris le cricket et, aux îles Samoa, on cite des parties qui ont duré des semaines entières, village contre village.

La religion polynésienne est l'*animisme*, l'attribution d'une âme à toute chose ; mais gardons-nous ici d'interpréter les mots *âme*, *esprit* comme nous le faisons nous-mêmes. *Ame* veut simplement dire *vie*. A Tahiti, le terme *esprit* s'applique au cri des rats, au balbutiement de l'enfant qui dort. Chaque chose a son âme : arbre, pierre, ustensile, animal. Cet animisme dégénère souvent en adoration pure et simple des bêtes : ainsi, dans les îles Mortlock, le *caranx*, sorte de maquereau, est révéré comme le dieu de la guerre.

Les âmes des vieux chefs sont, après leur mort, placées au rang des dieux. On leur adresse des prières, on leur offre des sacrifices. Il y a d'ailleurs, comme pour les hommes sur terre, une hiérarchie des âmes dans les régions de l'au-delà : l'esprit d'un chef y occupe un rang supérieur à celui d'un simple particulier. Et de tous les grands chefs décédés s'est constitué un peuple de dieux, ce qui confirme une fois de plus la théorie qui, chez les populations primitives, donne à la divinité l'humanité pour origine.

ARCHIPEL DES TONGA

L'archipel des Tonga est formé d'une chaîne d'îles comprenant environ 1000 kilomètres carrés et 26 000 habitants ; une convention anglo-allemande de 1899 l'a placé sous le protectorat anglais. Cook lui a donné en 1777 le nom d'Archipel des Amis à cause du bon accueil qu'il y reçut.

BEAU PHYSIQUE, HEUREUX CARACTERE

Dans son rapport sur le voyage d'exploration que fit en Océanie le *Challenger* (1872-1876), lord George Campbell, lieutenant de la marine anglaise, qui le commandait, s'exprime ainsi : « Il n'est pas de peuple au monde qui impressionne plus à première vue que les habitants des îles Tonga. Leur peau claire, teintée de rouge-cuivre, leurs cheveux bouclés, leur figure agréable et joyeuse, tout leur aspect est celui d'une splendide famille du *genus homo* ; au physique, ils donnent certainement l'impression d'une race supérieure à la nôtre. » Ils aiment à boxer, à lutter, à se battre en toute bonne humeur. Les femmes s'en mêlent aussi. Il y eut une fois une fameuse bataille « pour rire » entre 1500 femmes ; quand le roi arrêta la lutte, on ne comptait plus les entorses et les horions. Ce sont de vraies sportswomen.

RITES FUNÉRAIRES

Quand un personnage important meurt, on lave, on oint son corps ; des femmes le gardent ; puis des parents le confient à la terre avec ses habits et ses objets précieux. Ensuite on se rend au bord de la mer, on suit le rivage en chantant bruyamment, on remplit de sable des paniers en feuilles de palmier, pour les vider sur la tombe. Pendant vingt jours, les hommes se lamentent dans des huttes élevées sommairement autour de la maison du mort ; les femmes pleurent dans la maison même. Le vingtième jour, on retourne au rivage, on remplit les paniers de cailloux blancs et noirs qu'on répand sur le sol de la case de deuil.

A la mort de leur roi Finnow, les Tonganais eurent une grande *lamentation*. Les chefs, les gens de sa suite s'infligèrent de sévères entailles et meurtrissures à coups de massue, de coquilles, de pierres tranchantes, et le sang ruisselait de leurs corps, pendant qu'ils chantaient des complaintes funèbres. Il semble résulter de l'une d'elles que la mort de ce chef provenait de quelque trahison : « Finnow, je comprends votre idée ; vous êtes parti pour *Bolutu* (le ciel), vous avez quitté votre peuple parce que moi ou quelqu'un de ceux-ci vous était infidèle. Mais où est la preuve de cette infidélité ? Vous a-t-on jamais manqué de respect ? Ce respect ne prouve-t-il pas ma fidélité ? (Et ici le pleureur s'assène sur la tête de violents coups de massue.) Tout cela ne montre-t-il pas ma

GROUPE DE NATURELS DES ILES TONGA pris à bord du Challenger.

Bien que la principale industrie des Tonganais soit la fabrication des étoffes faites avec l'écorce du mûrier et celle de l'arbre à pain pour les plus grossières, le costume national, pour l'un et l'autre sexe, se compose, la plupart du temps, d'une simple ceinture d'étoffe enroulée autour des reins.

Ces indigènes sont d'ailleurs de beaux hommes, grands et bien faits, qui comptent parmi les mieux doués des Polynésiens.

PYOTO HORSBURGH ET SON, ÉDIMBOURG.

JEU DE JONCHETS A VAVA (archipel des Tonga). *Les habituelles figurines d'os sont ici remplacées par des joncs que les jeunes filles emploieront ensuite à tresser des nattes et des corbeilles.*

PHOTO TH. ANDREW, AFIA.

CETTE JEUNE FILLE DES ILES TONGA pourrait presque passer pour une Européenne, n'était son nez plus plat, que sa mère a certainement modelé en le renfonçant avec soin quand l'enfant était toute petite.

L'expression douce de son visage, les cheveux patiemment nattés, la fleur piquée dans sa coiffure marquent un désir de grâce, une recherche d'élégance.

PHOTO J.-J. LISTER, COLLÈGE ST-JOHN, CAMBRIDGE.

TANU, CHEF SAMOAN. La coiffure qui encercle le front de ce guerrier est mieux qu'une tiare, car elle offre quatre rangs. A la recherche de la grandeur, faite pour imposer le respect ou inspirer l'effroi, s'ajoute une curieuse entente du rythme des formes et de la symétrie du décor.

Les quatre rangs de coquilles étagés, les deux médaillons qui équilibrent le centre de la masse, le trident léger aux pompons aériens qui la couronne, réalisent, avec des moyens primitifs, une œuvre d'art véritable.

Autour du cou est attaché le traditionnel collier en dents de cachalot.

PHOTO JOSIAH MARTIN, AUCKLAND (Nlle-ZÉLANDE).

loyauté, ma fidélité à la mémoire du Guerrier qui nous a fuis ? » Jamais roi ne reçut plus bel éloge à sa mort.

Aujourd'hui, grâce aux missionnaires qui ont admirablement réussi dans leur œuvre de civilisation, presque tous les Tonganais sont chrétiens et savent lire.

ILES SAMOA

Les Samoa sont formées de deux groupes d'îles occupant 2588 kilomètres carrés ; elles comptent 34000 habitants, Polynésiens de race pure, auxquels il faut adjoindre un millier d'étrangers. La plus grande île est Savaii ; la plus peuplée est Opoulou, qui enferme un bon port, Apia.

LES GENTILSHOMMES POLYNÉSIENS

Les Samoans, beaux, bien bâtis, n'ont pour vêtement ordinaire qu'un tablier fait des feuilles du *dracena* ; mais ils ont comme costume de cérémonie une longue robe flottante. Ils se tatouent des genoux aux hanches. On nous les représente comme un peuple de gentilshommes, courtois, honnêtes, affectueux. Leurs allures tranquilles, imposantes, contrastent avec la vivacité des Fidjiens, leurs voisins de l'Ouest. Ce n'est pas à dire qu'ils redoutent les combats ; leurs femmes mêmes les y accompagnent, faisant l'office de l'intendance et secourant les blessés.

LE MARIAGE AUX NATTES

Aux Samoa, le mariage est une spéculation en nattes — les nattes étant le principal de la dot. — L'homme ne peut se marier qu'après tatouage. Quand il a fait son choix parmi les filles de son île, il envoie un fidèle ami chargé de négocier l'affaire des nattes et du mariage. Quant à la jeune fille, d'habitude elle n'a pas le choix ; il lui faut suivre la décision de ses parents et ceux ci doivent obtenir le consentement du chef. Longtemps avant le mariage, les proches de la fiancée lui font cadeau de nattes fines, de vêtements, tandis que la famille du fiancé s'occupe de lui constituer un douaire : habits, canot, porcs, etc. Si les parties contractantes sont de grande caste, la cérémonie a pourthéâtre quelque lieu consacré aux fêtes publiques. Là, les invités s'assemblent en rond, les jambes croisées, luisants d'huile, parés de perles, ornés de fleurs. L'épousée se tient dans une case voisine d'où part un tapis qui s'étend jusqu'à la place de la fête ; l'époux, assis au bout du tapis, attend l'élue. Elle arrive parée de perles et de fleurs, cela va sans dire ; autour de sa taille s'enroulent des nattes fines, retombant en traîne onduleuse. Ses filles d'honneur la suivent, en portant des nattes qu'elles étendent devant le mari ; puis elles vont en chercher d'autres à la maison ; et cela dure jusqu'à ce qu'il y en ait quelquefois deux ou trois cents : c'est la dot offerte par les parents. Les deux héros de la fête, à côté l'un de l'autre, se tiennent debout et s'inclinent aux applaudissements de l'assistance enthousiaste. L'époux déploie alors ses richesses avec orgueil, pendant que frères et parents font la haie à droite et à gauche.

Nous avons dit que les Samoanes doivent se soumettre aux arrangements pris par leurs parents ; mais il en est qui se font enlever, surtout quand c'est un chef qui les

demande en mariage. L'enlèvement réussi, les camarades du héros se rassemblent ; ils se promènent dans le village en chantant ses louanges et celles de l'héroïne ; après quoi, le plus souvent, les parents reviennent sur leur refus.

ILES DE LA SOCIÉTÉ : TAHITI

Des îles de la Société, la principale est Tahiti, dont le nom est quelquefois donné au groupe tout entier. Elles mesurent ensemble 1 650 kilomètres carrés et comptent 18 000 habitants. Ceux-ci étaient jadis réputés pour l'extrême licence de leurs mœurs. La civilisation y a heureusement apporté quelque contrainte. L'archipel appartient à la France.

UN ÉDEN EN DÉCADENCE

« Cet éden terrestre, dit un voyageur, le Dr Guillemard, est peuplé par une des plus belles races de la terre ; elle excita l'admiration des premiers explorateurs par les heureuses proportions de ses hommes et de ses femmes, nus ou très légèrement vêtus. » Malheureusement, l'alcool a fait ici son œuvre de dégénérescence, et il reste relativement peu de ces Tahitiens aux belles formes, robustes en général, au teint brun noir, au nez large, aux lèvres légèrement saillantes, aux belles dents. Tout cela s'en va dans des habitudes d'alcoolisme qui atteignent hommes, femmes et enfants.

Comme les autres Polynésiens, les Tahitiens adorent l'étiquette, mais une étiquette bon enfant. Si les nobles tiennent à leur rang, ils n'en font pas parade ; et quoique le menu peuple leur montre beaucoup de déférence, ils sont à peu près nourris et habillés comme lui.

Naturellement hospitaliers, ils ont imaginé de gracieuses façons de faire des cadeaux, spécialement quand ils offrent une étoffe d'écorce à un chef : on enroule l'étoffe à la taille d'une jeune fille, ou plutôt la jeune fille se roule sur l'étoffe posée à plat, jusqu'à ce qu'elle soit devenue, pour ainsi dire, une bobine ; on la mène devant le chef et alors elle se « dévide ». On se demande si la jeune fille est donnée par-dessus le marché ; il semble bien que tout cela veuille dire : « Prenez-moi aussi ! » Mais c'est une simple supposition.

CHŒURS D'HYMÉNÉS

Les Tahitiens ont conservé la gracieuse coutume des chœurs dits *Hyménés*, qui paraissent dans toutes les fêtes et pour les réceptions des étrangers. Ces *Hyménés* sont composés de toute la population d'un village, car, à Tahiti, tous sont musiciens. Ils font entendre une sorte de mélopée traînante dont la musique, très expressive, ne comporte guère que cinq notes. C'est devant les *Hyménés* que paraissent les danseuses océaniennes aux allures si provocantes, qui viennent aux pieds des hôtes leur apporter des couronnes de fleurs.

Autrefois régnait sur ces îles la confrérie des *Arocis* qui croyait à l'immortalité dans un paradis où l'on restait jeune et fort. Pour en gagner l'accès, ils ne prêchaient pas le renoncement, au contraire ! La pratique de toutes les licences, proclamaient-ils, voilà la route du bonheur. D'une île à l'autre ils propageaient leur terrible doctrine.

Cook les vit reçus partout dans des fêtes d'où toute pudeur était bannie et où l'on tuait les faibles et les vieux, sous prétexte que tout être vivant doit être sain et vigoureux !

ILES MARQUISES

On désigne sous le nom d'îles Marquises un groupe d'îlots volcaniques qui s'étendent sur une surface d'environ 1 274 kilomètres carrés et comptent à peu près 4 300 habitants. Elles ont été occupées au nom de la France en 1842 par l'amiral Dupetit-Thouars. Le principal établissement français est dans l'île Nouka-Hiva. On avait choisi, en 1851, cette île comme lieu de déportation, mais ce projet a été abandonné.

HOSPITALIERS ET AFFECTUEUX

Les indigènes sont d'assez beaux hommes, d'humeur hospitalière et affectueuse. Ils s'adonnent à l'élevage et récoltent les fruits que leur fournissent en abondance le cocotier et l'arbre à pain. Les guerres qui ont lieu souvent entre tribus ne font plus beaucoup de victimes depuis la disparition des lances et des casse-têtes, remplacés par des fusils que les indigènes ne savent pas manier. Cependant, la population décroît rapidement : en cent ans, elle s'est réduite des neuf dixièmes, et l'on peut prévoir le jour où elle aura disparu complètement.

ARCHIPEL D'HAWAI OU ILES SANDWICH

L'archipel d'Hawaï est un des principaux de l'Océanie ; il est formé de huit îles volcaniques aux côtes presque toujours escarpées. Il s'étend sur plus de 16 000 kilomètres carrés et compte 63 000 habitants. Il appartient depuis 1898 aux États-Unis et l'on y trouve aujourd'hui, à côté des indigènes (40 000 environ), un nombre considérable de coolies chinois ou japonais, d'Américains et d'Européens. Il a ainsi perdu beaucoup de son caractère ethnique en devenant une des marches de la République Américaine dans l'Océan Pacifique.

Les indigènes ont adopté les habits et les coutumes des Européens ; ils savent à peu près tous lire et écrire.

LA RACE SE PERD

Cook, qui visita les îles en 1778, estime qu'elles contenaient 300 000 habitants, chiffre difficile à admettre. Cependant la diminution de la population indigène y a été d'une rapidité effrayante. Cette race, forte et saine il y a un siècle, ne compte plus que de rares échantillons dignes de la belle époque. L'alcool, la maladie, notamment la lèpre, la disparition des exercices physiques ont été les agents actifs de la dépopulation. La marée montante des étrangers a fait le reste. D'ici peu, l'indigène hawaïen ne sera plus qu'un souvenir.

ILES FIDJI

Bien que les îles Fidji fassent géographiquement partie de la Polynésie, il importe de leur faire une place à part, car les indigènes qui les habitent, classés généralement

parmi les Papous, forment en réalité un maillon de la chaîne qui relie les Polynésiens aux Papous de la Mélanésie.

Les îles Fidji sont possession anglaise depuis 1874. Elles occupent une superficie de 20800 kilomètres carrés et comptent environ 123000 habitants.

BEAUTÉ ET COQUETTERIE

Les Fidjiens sont une belle race d'hommes, grands, musclés, à peau noire, à cheveux frisés ; d'aucuns ont plus de 1 m. 80 ; ils varient, comme teint, entre le brun sombre et la couleur chocolat des Papous. Ils consacrent beaucoup de temps à leur chevelure, qui est naturellement touffue et de raideur, pour ainsi dire, métallique ; il faut pour l'orner beaucoup d'ingéniosité ; ils la teignent en diverses couleurs : noir, rouge, blanc cendré.

C'est de l'écorce du *masi* qu'est faite la principale, l'unique pièce du costume, le *liku* qui drape le corps autour des reins, retombant en arrière en bouts de ceinture, en avant comme un jupon court. Pour les jeunes filles, le *liku* est fort étroit ; après le mariage, il descend à mi-chemin des genoux ; après la naissance du premier enfant, la femme y ajoute un tablier qui tombe à mi-jambes.

ENCORE CANNIBALES !

Les Fidjiens étaient récemment encore de fervents anthropophages. Le cannibalisme était si bien entré dans leurs mœurs que beaucoup d'entre eux se glorifiaient du nombre d'hommes qu'ils avaient mangés. Un des leurs était tenu en singulier respect parce qu'il détenait ce funèbre record : chaque fois qu'il avalait de l'homme, il mettait une pierre à un tas ; quand il mourut, on en compta neuf cents ! La viande humaine passait pour le plus grand luxe possible. On tenait des esclaves à l'engrais. Quand un chef demandait du « long cochon », nul n'était sûr de sa vie ; la domesticité du roitelet entrait en chasse et tuait le premier venu.

CES FIDJIENS FONT DU FEU en frottant avec rapidité un morceau de bois contre un autre morceau.

C'est un procédé commun à toutes les peuplades primitives, qui ignorent l'usage du briquet autant que celui des allumettes ; il n'en est pas moins extraordinaire, et il demande un tour de main très autochtone, puisque nul Blanc n'a encore réussi à se l'approprier.

Le Fidjien de notre gravure manie l'un de ces bouts de bois sur l'autre à la façon d'un menuisier faisant glisser son rabot sur un établi ; d'autres obtiennent le feu en vrillant énergiquement et à grande vitesse une pièce de bois.

C'est, dans les deux cas, l'application inconsciente du principe bien connu de mécanique qui identifie la chaleur au mouvement.

PHOTO JOSIAH MARTIN, AUCKLAND (NOUVELLE-ZÉLANDE).

MAISON D'HERBE DES FIDJIENS. Qu'on se figure une immense meule, qui serait creuse, percée de portes et de fenêtres.

Les mottes sont amoncelées, herbe à l'extérieur, terre à l'intérieur ; la pluie glisse sur les parois, le soleil y brise ses rayons.

PHOTO HENRY KING, SYDNEY.

LE FIDJIEN, intelligent mais peu sociable, quitte rarement son casse-tête, qui est aux Fidji l'attribut distinctif du guerrier.

PHOTO JOSIAH MARTIN, AUCKLAND.

CHAPITRE II

PAPOUS ET MAORIS

NOUVELLE-GUINÉE ‖ ARCHIPEL BISMARCK ‖ ILES SALOMON ‖ NOUVELLES-HÉBRIDES
NOUVELLE-CALÉDONIE ‖ NOUVELLE-ZÉLANDE

LA MÉLANÉSIE, c'est-à-dire les îles Noires, est le nom donné à la partie Sud-Ouest de l'Océanie, habitée par des hommes de race noire qu'on appelle Papous. Elle comprend la Nouvelle-Guinée ainsi que toutes les îles qui s'étendent à l'Est et au Sud, notamment l'archipel Bismarck, les îles Salomon, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, et, par extension, la Nouvelle-Zélande ; cette dernière est peuplée de Maoris, qui sont très probablement des métis de Polynésiens et de Papous. Les peuples dont les us et coutumes vont nous occuper ont tous des cheveux frisés. La tête en broussaille est une de leurs principales caractéristiques ; elle leur a valu le surnom de Papous, tiré du malais *papououah*, qui signifie frisé, à moins qu'il ne signifie noir, ou même très noir. D'ailleurs dans leur langue les Papous n'ont aucun mot pour désigner l'ensemble de leur race ; la population de chaque village a un nom particulier.

NOUVELLE-GUINÉE

La Nouvelle-Guinée ou Papouasie est située au Nord-Est de l'Australie. Elle s'étend sur 785 362 kilomètres carrés, et compte 700 000 habitants. Partagée entre puissances européennes, elle comprend surtout des Hollandais, qui en occupent le Nord-Ouest, et des Anglais, qui en ont colonisé le Sud-Est.

FORTE CHARPENTE, TEINT FONCÉ

La taille du Néo-Guinéen varie de 1 m. 70 à 1 m. 80 ; fortement charpenté, il a cependant les jambes minces ; les mains et les pieds sont grands ; la peau est très foncée, sinon absolument noire ; le crâne est long, la mâchoire inférieure proéminente ; le nez large avec narines ouvertes, et profondément déprimé à la racine. Beaucoup de poils sur les bras, sur la poitrine ; très peu de barbe au menton.

Les différences qu'on observe entre les Papous de la Nouvelle-Guinée peuvent s'expliquer par des mélanges avec d'autres races, ici avec les Malais, là avec les Austra-

liens, ailleurs avec les Polynésiens; mais toujours ils sont impulsifs et démonstratifs, téméraires et impétueux.

COSTUME SOMMAIRE — CASES SUR PILOTIS

Les Néo-Guinéens allaient naguère tout nus, et beaucoup le font encore, sauf une sorte de haut-de-chausses en écorce pour les hommes et une ceinture à franges, ou, si l'on veut, un court jupon d'herbes tissées pour les femmes. Ils sont très fiers de leurs cheveux en boule, qu'ils arrangent de mille manières, les parant des fleurs de l'hibiscus, des plumes de l'oiseau de paradis. Ils se passent dans la cloison du nez une petite barre de bois, d'os ou d'écaille. N'oublions pas leur peigne, long morceau de bambou fendu, qui fait saillie de deux pieds ou plus; ni leurs colliers d'os, dents, menus coquillages; ni leurs bracelets et leurs brassards faits de grandes coquilles ou simplement d'herbes, de fibres. Ils se colorent la peau en rouge, en jaune, en blanc et en noir.

Les maisons sont construites sur pilotis, aussi bien sur le littoral, pour dominer la marée, que dans l'intérieur, pour se garantir des serpents et autres ennemis. Comme à Bornéo, on voit de grandes maisons communes qui ont jusqu'à 200 mètres de long et où logent de nombreuses familles; et, comme à Sumatra, il y a de véritables clubs où l'on fait fête à l'étranger et où se tiennent des assemblées solennelles.

PEUPLES D'AGRICULTEURS IDOLATRES

Dans l'Est de l'île, l'agriculture est en honneur; les champs y sont clôturés et soustraits, de la sorte, aux ravages des sangliers. On y cultive la patate douce, l'igname, la banane, la canne à sucre. A l'Ouest, dans la partie hollandaise, peu de culture; on n'y vit que de poisson et de sagou. Presque partout, ignorance heureuse des boissons enivrantes.

Leur religion n'est guère qu'une croyance aux esprits, surtout aux esprits mauvais. Quand un Néo-Guinéen meurt, ses parents font une image en bois pour donner un asile à son esprit, afin que cet esprit n'erre pas sans but et ne devienne pas une cause de maladie, d'épidémie. Ces statues sont souvent sculptées avec le plus grand soin. Certains Papous révèrent les ancêtres; tous croient évidemment à la vie future.

MARIAGES FACILES

Les Papous, en tant que guerriers, regardent leurs femmes avec un peu de mépris, mais en général les traitent bien. Ils leur accordent même voix au chapitre dans les affaires domestiques.

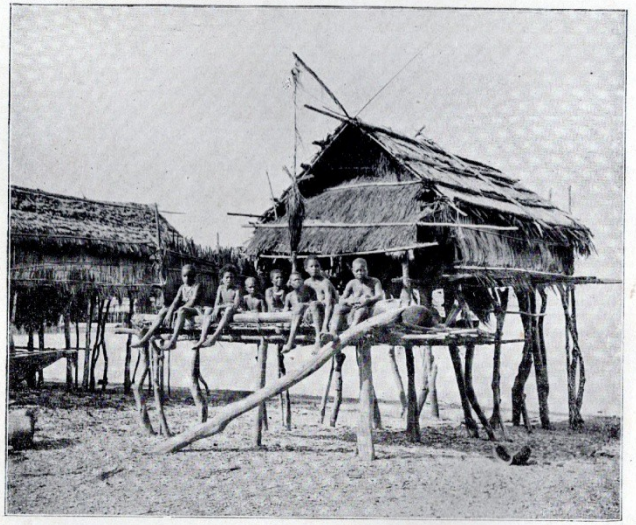
Quand le jeune homme a l'âge requis, il cherche femme; mais on n'a pas une compagne sans la payer. Le « paiement » consiste en cochons, vivres, ornements de toutes sortes. La jeune femme a la figure tatouée le jour du mariage, pour la distinguer des jeunes filles, qui n'ont de tatouage que sur le corps. Grande fête : on dévore ignames, bananes et porcs gras; les invités ont apporté leurs cadeaux, qui sont d'habitude une contribution au pique-nique. Point de « ministre » pour consacrer l'union; la fête finie, la vie conjugale commence. Le lien qui attache les époux n'est pas regardé comme indissoluble et l'on voit telle femme quitter trois ou quatre fois un époux.

Les coutumes des Néo-Guinéens varient beaucoup suivant les régions de la grande île. Dans l'ensemble, cependant, pas de chefs héréditaires, pas de forme de gouverne-

TROIS DOBO *ou cases perchées dans les arbres et destinées aux femmes non mariées qui protègent leur isolement par ce système de défense.* PHOTO WILLIAM LINDT, MELBOURNE.

DEUX GAMINS NÉO-GUINÉENS dont la chevelure en broussaille s'ornemente de rubans de fibres. Ils portent au cou les colliers de coquillages qu'ils sont habiles à enfiler; mais le garçon de droite a dû emprunter à son père le collier en dents de cachalot réservé aux hommes.

PHOTO DU RÉV. W.-G. LAWES.



CABANES SUR PILOTIS, du type qu'on rencontre surtout dans l'archipel Bismarck, mais qui se trouve, avec d'insignifiantes modifications, sur toutes les côtes de la Nouvelle-Guinée et autres îles papoues. Les pilotis protègent les cabanes contre la marée et contre les fauves.

PHOTO WILLIAM LINDT, MELBOURNE.

ment reconnue ; l'opinion publique est toute-puissante et le peuple obéit à des usages traditionnels.

ARCHIPEL BISMARCK

L'archipel Bismarck est constitué par un important groupe d'îles (plus de 40 portant plus ou moins officiellement des noms anglais, allemands, français) situées à l'Est de la Nouvelle-Guinée. On y compte 188 000 habitants de race papoue, répartis sur environ 48 000 kilomètres carrés. La colonisation y est essentiellement représentée par des Anglais et des Allemands.

PEU VÊTUS, MAIS BONS GUERRIERS

Les Papous de ces îles ont tous les mêmes caractéristiques. Ils sont maigres et secs, petits, de faible poids, avec cheveux crépus et lustrés ; ils voient à de très grandes distances. Ils prennent facilement des habitudes de propreté, de régularité, d'ordre. Ils sont tout nus, excepté quelques femmes qui portent un petit tablier d'herbes. Les femmes seules (et les chefs) se tatouent et se font des sillons dans la chair. Elles ont un chapeau en feuille de palmier, qui leur descend sur la nuque, mais ne s'en servent que dans la saison des pluies.

La mode est de percer la cloison du nez pour y introduire des barrettes ou des coquillages ; les cheveux sont rehaussés de fleurs et de plumes aux couleurs brillantes ; quelques-uns se teignent le corps avec de la terre rouge ou jaune.

Les ménages papous de l'archipel Bismarck habitent dans de petites cases en forme de ruche et entourées d'une palissade de bambou. Les célibataires vivent dans de grandes maisons communes. L'anthropophagie est plus ou moins générale, la polygamie aussi.

Ces insulaires construisent d'admirables canots ; ils n'usent pas de la voile, mais avec vingt rameurs font 16 kilomètres à l'heure. Point d'arcs, ni de flèches ; rien que des massues et des lances bien pointues et terriblement barbelées de pointes d'os d'oiseau. Lances et massues sont sculptées avec soin, de même que les canots et les instruments de musique. Des balafres nombreuses sur tout le corps prouvent surabondamment leur humeur guerrière.

LA CAGE AVANT LE MARIAGE

Dans la plupart des îles, quand un jeune homme songe au mariage, il confie son secret à ses parents et nomme sa préférée. On l'envoie alors dans la forêt, sans doute pour lui épargner les ennuis du marchandage, qui précède naturellement l'union. Puis la cérémonie, accompagnée de musique et de danses, a lieu *sans lui*, et c'est après seulement que ses camarades vont le chercher. Le fiancé, paraît-il, espère échapper par ce procédé aux mauvais esprits qui rôdent toujours autour de lui au moment du mariage.

On trouve ici une coutume fort remarquable : à six ou huit ans, on enferme les fillettes sous la garde de vieilles femmes dans une cage faite de feuilles de palmier et dont elles ne sortent définitivement qu'au jour de leur union. Cette cage, toute petite,

est située dans l'intérieur d'une maison défendue par une palissade de roseaux ; elle ne s'ouvre qu'une fois par jour pour la captive.

ILES SALOMON

Le groupe des Salomon comprend sept grandes îles et beaucoup de petites, sur la majeure partie desquelles l'Angleterre a imposé sa domination. Leurs habitants ont un teint très sombre, des cheveux crépus, mais pas en masse, par touffes frisées, qu'ils teignent fréquemment avec de la chaux. Les hommes se couvrent d'ornements, comme les Papous; mais leur couleur et certaines coutumes font présumer une influence polynésienne.

PAS DE TATOUAGE, PAS DE MARIAGE

Une belle n'est recherchée par les épouseurs que lorsque le tatoueur a rehaussé ses charmes par des opérations douloureuses et bien rémunérées. Alors le ou les candidats arrivent, et les parents, qui ont payé les frais du tatouage, songent à se rembourser sur le mari. Plus haut est le rang social de la demoiselle, plus ils demandent au prétendant. Généralement les filles des chefs se marient tard, tant la cupidité des pères est exigeante. Il arrive même que telle d'entre elles reste seule jusqu'à la mort de ses parents ; mais alors, comme on dit aux Salomon, « on l'achète pour une chanson ». Ce qui n'est pas très flatteur dans un pays où tout le monde chante !

LA PASSION DE LA DANSE

Les insulaires des Salomon ont une vraie passion pour la danse. Leur plus grand plaisir est de louer ou critiquer la danse des autres. C'est le chef, aidé de ses conseillers, qui choisit les danseurs parmi beaucoup d'aspirants ; puis ce sont des répétitions qui durent parfois une année et plus. La principale de leurs danses, la *fouruka*, demande trente-six danseurs qui se disposent en une phalange triangulaire faite de quatre rangs de quatre « artistes », quatre de trois, quatre de deux. Les danseurs, s'égosillant chacun pour leur compte, plient le corps en deux, penchent la tête, lancent les bras et les jambes dans tous les sens. Des coquilles de noix attachées aux chevilles bruissent au rythme de leurs mouvements, tandis que des musiciens jouent sur une espèce de flûte de Pan des motifs qui varient avec les figures.

NOUVELLES-HEBRIDES

Ce groupe d'îles volcaniques s'étend sur 13 000 kilomètres carrés environ et compte 64 000 habitants, gouvernés par une commission mixte d'officiers de marine français et anglais. La civilisation y fait de rapides progrès et le territoire qui passe pour un des mieux cultivés de toute l'Océanie, est ardemment convoité par l'Australie.

Dans l'archipel règne une grande variété de teint, de caractère, de langage ; ainsi les gens d'Aoba ou île des Lépreux semblent être de vrais Polynésiens, à peau claire,

aux cheveux presque droits ; mais, dans l'ensemble, les Néo-Hébridais, bien qu'ils ne soient probablement pas de purs Papous, ont la peau noire et les cheveux laineux.

L'ENLÈVEMENT DES BELLES

Dans les îles du Nord, les grands personnages ont seuls l'habitude de fiancer leurs enfants dès le jeune âge. La fillette vit dans la même case que son futur époux. Parvenue à l'âge nubile, elle revêt un pagne. Le jour du mariage, les hôtes arrivent en foule pour profiter de la bombance. Le père de la mariée exhorte le mari à bien nourrir, à bien traiter sa femme. Puis a lieu un combat simulé; d'un côté le clan du mari, de l'autre celui de l'épouse se disputent la possession de la jeune femme. Lorsque la famille de la femme s'est assez démenée, elle l'abandonne et des amies l'entraînent à la maison du conjoint. Le lendemain, des fêtes recommencent qui réunissent les deux familles réconciliées et qui se prolongent suivant les moyens pécuniaires des époux et de leurs parents.

Le sol des Hébrides est remarquablement fertile ; il produit en abondance figuiers, muscadiers, orangers, cocotiers, bananiers et cannes à sucre. Les habitants doivent à cette richesse de la nature d'être industrieux et hospitaliers.

NOUVELLE-CALÉDONIE

Un peu au Sud des Nouvelles-Hébrides se trouve la Nouvelle-Calédonie, possession française depuis 1853. L'île mesure 400 kilomètres de long sur 55 kilomètres de large. La terre est fertile, le climat excellent. On peut y cultiver tous les légumes d'Europe à côté des plantes des tropiques. L'élevage du bétail y est florissant. Le sous-sol contient de riches mines de nickel, de chrome, d'antimoine et d'or.

La population se compose d'environ 52 000 habitants, dont 20 000 indigènes de race papoue, à peau noire et à tête frisée, mélangés cependant d'éléments polynésiens. Ils sont divisés en tribus, dont chacune a son chef. Les Canaques (comme on appelle les Papous de la Nouvelle-Calédonie) sont très peu sociables, mais intelligents; l'heureuse situation et l'installation de leurs villages ont étonné les voyageurs, comme aussi leur extrême habileté dans tout ce qui concerne l'irrigation de leurs plantations.

L'anthropophagie a disparu de la plupart de leurs tribus et on peut les considérer comme sincèrement soumis à la France. Malheureusement ils disparaissent rapidement, car ils étaient plus de 60 000 lors de notre prise de possession.

CASES SOLIDES— COSTUMES PRIMITIFS

Leurs cases ont de 2 à 3 mètres de hauteur ; les unes sont rondes, les autres carrées et leur forme varie un peu suivant les tribus. Toutes ont une charpente de bois et sont couvertes d'une épaisse couche de paille. Le mobilier se compose de nattes, de calebasses, de moitiés de cocos destinées à contenir la provision d'eau et d'un ou de deux vases de terre cuite ; on aperçoit aussi, pendus dans un coin, quelques morceaux d'étoffe et des armes. Les maisons des chefs ont plus d'importance vues du dehors ; mais à l'intérieur, elles diffèrent peu des cabanes du peuple.

Les hommes sont nus, ou peu s'en faut ; les femmes portent autour des reins une ceinture composée d'une espèce de corde en fil de coco, à laquelle sont suspendues de

petites tresses généralement de la même nature, qui ont de 10 à 15 centimètres de long et forment plusieurs couches superposées. Comme chez presque toutes les peuplades sauvages de l'Océanie, leur condition est déplorable; elles sont à peu près regardées comme des bêtes de somme et traitées comme telles.

Comme armes, ils n'ont ni l'arc ni les flèches, mais la lance et la massue. Tous sont d'une singulière coquetterie pour leurs cheveux : continuellement ils les arrangent avec de petites baguettes qui leur tiennent lieu de peigne. Ils les assouplissent avec de l'huile de coco et souvent les saupoudrent avec de la chaux de madrépore. Cette pratique leur donne une couleur rouge très estimée ; quelques-uns même, par l'usage continuel de la chaux, les ont blonds et même blancs.

GRANDE VALEUR ÉCONOMIQUE DE L'ILE

La Nouvelle-Calédonie, située sur la route de Panama à Sydney, à trois jours de mer de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, des îles Fidji et de la Nouvelle-Guinée, est au centre de la zone la plus active du Pacifique occidental. Elle occupe donc une position privilégiée qui, avec les richesses naturelles dont nous avons parlé, fait bien des jaloux, excite maintes convoitises. Malheureusement, après un demi-siècle d'occupation la Nouvelle-Calédonie n'a mis en valeur qu'une minime partie de ses ressources. Son commerce reste stationnaire à environ 22 millions de francs, à peu près exactement partagés entre les importations, dont la moitié viennent de France, et les exportations, dont nous ne prenons guère que le quart. C'est que la tare de la relégation pèse lourdement sur cette belle colonie.

Une partie de la population blanche masculine est en effet formée d'individus ayant été transportés à la suite de condamnation pour crimes de droit commun. Ce seul fait suffit à expliquer le discrédit qui s'attache à cette belle possession, et empêche bien des colons d'y fixer leur résidence.

NOUVELLE-ZÉLANDE

La Nouvelle-Zélande est le nom d'ensemble donné à deux grandes îles dont la superficie atteint 268 461 kilomètres carrés et qui comptent 823 000 habitants (dont seulement 43 000 indigènes, dits *Maoris*). Toutes deux étaient naguère divisées en une foule de tribus indépendantes et ennemies, mais depuis 1840, date de l'occupation anglaise, les choses ont bien changé. Les villes se sont développées : quatre comptent plus de 20 000 habitants. Auckland, la capitale, en a 34 000, Wellington 43 000. Il y a plus de 4 000 kilomètres de chemin de fer, 11 000 kilomètres de lignes télégraphiques, etc. C'est moins une colonie qu'un État, analogue à l'Australie, avec un Parlement et les prérogatives d'une puissance européenne. Dans ces conditions, les indigènes n'ont plus qu'une importance relative.

MÉPRIS DE L'HYGIÈNE

Leur nombre, d'ailleurs, diminue tous les jours. Et comme si la civilisation européenne ne suffisait pas à les chasser, ils s'ingénient à disparaître sous les coups d'une hygiène déplorable. La phtisie les moissonne et il est certain que leur imprévoyance en matière de costume y contribue

CHEF MAORI. La société maorie est essentiellement aristocratique et, avant l'arrivée des colons, les chefs étaient, même pendant leur vie, considérés comme des divinités.

PHOTO VALENTINE ET FILS, DUNDEE.

FEMME MAORIE ET SON ENFANT. Ils sont tous deux de type polynésien assez prononcé : teint relativement clair, chevelure lisse.

La grande couverture dans laquelle s'enveloppent les Maoris sert ici de hotte pour porter l'enfant. C'est une coutume que les femmes de la Nouvelle-Zélande partagent avec beaucoup d'autres populations primitives, coutume qui s'établit fatalement dans tous les pays où les femmes vaquent sans cesse à des travaux du dehors pendant lesquels elles ne peuvent pas abandonner au logis les enfants en bas âge.

Bien que les Maoris soient polygames, les femmes, qui sont fiancées dès l'enfance, sont assez bien traitées par leurs maris : elles sont pourtant moins belles et plus petites que les hommes.

PHOTO VALENTINE ET FILS, DUNDEE.

LE SALUT A LA MODE MAORIE consiste à frotter à plusieurs reprises son nez contre le nez de la personne qu'on salue, usage qui n'est pas particulier à la Nouvelle-Zélande, puisqu'on le retrouve en maints pays d'Extrême-Orient. La civilisation n'est pas arrivée à le faire disparaître, même chez les Maoris les plus civilisés.

Il en résulte des scènes étranges : le frottement du nez semble naturel entre personnages vêtus du manteau indigène, paré de coquillages et de verroteries ; mais il prête à rire entre individus qui ont adopté le complet européen.

Les deux jeunes filles ci-contre appartiennent à la caste noble, comme le prouvent les plumes qui ornent leur opulente chevelure.

PHOTO J. MARTIN, AUCKLAND.

pour une grande part. Quand une Maorie vient en ville, elle est couverte jusqu'aux yeux de flanelle, de fourrures, de couvertures, etc. Rentrée chez elle, elle remplace cet attirail par un corsage et un jupon de toile avec lesquels elle s'expose à toutes les intempéries. Les hommes ont, le jour, une épaisse chemise de laine ; la nuit, une légère chemise de coton. Ils ont un pardessus, mais ne le portent que l'été. Ils affectionnent particulièrement les lieux humides, le voisinage des marais, etc. Comment s'étonner que de pareilles folies soient punies de tant de morts !

La principale pièce du vêtement du Maori est une couverture où il s'emmitoufle jusqu'au cou. Ces couvertures, de dessin varié, sont toutes en lin néo-zélandais qui a des fibres solides et fines et quelque apparence de soie. On les teint de diverses couleurs végétales, on les agrémente de plumes. Les indigènes se font aussi d'excellents habits en peau de chien. Les hommes se tatouent la figure et, en partie, le corps ; les femmes ne se tatouent que le menton.

LE TABOU

Le *tabou* ou *tapou*, ce régime extraordinaire qui s'étend sur toute la Polynésie, était naguère en pleine puissance chez les Maoris. Le *tabou*, c'est l'interdiction. Dans un pays jouissant d'un gouvernement régulier, le *tabou* est inutile ; mais chez un peuple primitif, vivant en clans, il remplace les codes ; il protège à la fois la propriété et la morale. Ainsi, voilà un homme qui a soigneusement cultivé un champ de patates douces : il envoie le prêtre frapper ce champ du *tabou*, et dès lors personne n'osera y mettre les pieds ; on hale un canot sur le rivage, on ne le garde pas, personne ne le volera : il porte la marque du *tabou*. Une femme mariée est *tabou* pour tous, sauf pour son mari ; une jeune fille également, excepté pour son fiancé.

La tête d'un chef est tellement *tabou* qu'on n'a pas le droit d'en parler, ce que faisant, les Européens ont gravement offensé les Maoris !

LES RACES HUMAINES

VIEILLARD ARUNTA
(Océanie)

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE SPENCER ET GILLEN'S

CHAPITRE III

AUSTRALIENS ET TASMANIENS

AUSTRALIE ¡ TASMANIE

LES ÉTATS-UNIS D'AUSTRALIE comprennent l'Australie proprement dite et la Tasmanie, qui est située au Sud de l'Australie, comme Ceylan au Sud de l'Inde et qui en est séparée par le détroit de Bass, large de 200 kilomètres. Ils forment une fédération rattachée à la métropole anglaise par un lien très libre, reconnaissent comme chef suprême du pouvoir exécutif le souverain de la Grande-Bretagne, mais possèdent l'autonomie parlementaire, une législation propre, une administration indépendante.

AUSTRALIE

D'une configuration assez semblable à celle de l'Afrique, l'Australie mesure 3 870 kilomètres de l'Ouest à l'Est et 3 170 du Nord au Sud. Sa superficie est de 7 630 000 kilomètres carrés, soit 14 fois la France, les trois quarts de l'Europe. Elle constitue un véritable continent par sa dimension, les particularités de sa constitution géologique, de sa faune et de sa flore.

Elle comprend cinq provinces : Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, Australie méridionale, Queensland, Australie occidentale. Sa population, qui dépasse un peu 4 millions, est composée de Blancs, d'origine surtout anglaise, et de 148 000 indigènes fort peu civilisés.

TYPES INFÉRIEURS DE L'HUMANITÉ

Les animaux sauvages de l'Australie, tels que les kangourous et les wombats, sont d'espèce bien particulière et de type inférieur ; ses noirs habitants aussi. Leurs traits sont grossiers, répulsifs ; ils nous font, pour ainsi dire, assister aux premières époques de l'espèce humaine ; et, comme tels, ce sont des « primitifs » de haute importance et de grand intérêt, qui nous donnent comme une série de lueurs sur la période préhistorique de l'humanité.

Ils sont tout au bas des premiers degrés de l' « échelle » humaine et ne ressemblent point aux insulaires des archipels du voisinage.

Leur couleur n'est pas le noir, mais plutôt la teinte cuivre ou chocolat. Les enfants sont de teint bien plus clair, avec une sorte de douce, de légère fourrure sur le cou et sur le dos ; les cheveux sont longs, d'habitude ondulés ou bouclés, soit noirs, soit d'un châtain très foncé. C'est une humanité très velue ; tous les hommes ont barbe, favoris et moustache. *Espèce de blanc-bec !* est une de leurs injures.

Comme taille, ils sont un peu inférieurs aux Européens. Ils ont du muscle ; mais les bras, les jambes sont minces, par suite d'une nourriture insuffisante, irrégulière. Ils ont généralement la tête longue, étroite, les pommettes saillantes, le bas du front projeté en avant, par conséquent les sourcils saillants, et le haut de la figure en arrière. La mâchoire d'en bas est très proéminente, ce que les anthropologues regardent comme une caractéristique des types les plus inférieurs, tels que Pygmées d'Afrique et Négritos de la péninsule Malaise. Bouche grande, lèvres épaisses. Trait essentiel : le nez est si profondément déprimé à la base qu'on dirait que les yeux se touchent ; il est très épaté aux narines.

DIVERSITÉ DES RACES AUSTRALIENNES

Tasman, dont la Tasmanie a pris le nom, rencontra en 1686, sur le rivage du Nord-Ouest, des hommes noirs aux cheveux laineux ; Cook, en 1770, vit sur la rive Nord-Est des sauvages bien faits, aux cheveux droits, au teint chocolat, au nez peu aplati, aux lèvres relativement minces ; sur la côte du Sud-Est il y avait des femmes qui n'étaient guère plus brunes que des mulâtresses.

Allons plus loin : dans un cercle de 600 kilomètres autour de Port-Essington, on trouverait 500 tribus allant du noir-jais au jaune-rouge des Polynésiens. Ceux-ci sont plus foncés, ceux-là plus clairs ; certains ont les cheveux droits du Malais, d'autres la « frisure » du Papou. Aussi est-il bien difficile de savoir à quel rameau de l'arbre de l'humanité se rattachent les Australiens. Comme ils ont un type général, malgré leurs dissemblances de détail, dans les diverses régions de leur continent, certains savants les ont constitués en une race distincte à la fois du Malais, du Papou de la Nouvelle-Guinée et du Nègre de l'Afrique. D'autres, au contraire, en font une race mêlée.

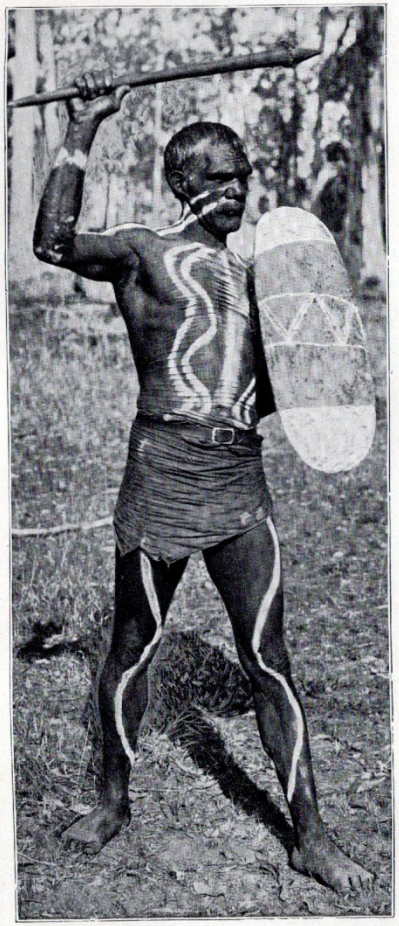
LA DISPARITION DEVANT LES BLANCS

Quand les Européens s'établirent sur ce continent, il pouvait contenir environ 250 000 indigènes, mais le nombre en a rapidement diminué depuis, et ce n'est pas étonnant : les Blancs ont pris les meilleures terres et détruit presque tout le gibier dont vivaient ces sauvages. La civilisation, hélas ! a amené dans ses fourgons les vices et les maladies, phtisie, petite vérole, rougeole, grandes ouvrières de l'œuvre de destruction. Comme chez tous les autres primitifs, l'adoption des habits a en outre occasionné de nombreuses maladies de poitrine. Cela peut paraître incroyable, mais cela est : si le vêtement protège ceux qui savent s'en servir, il n'apporte que souffrances et dangers à ceux qui ne savent pas ; et le pauvre sauvage ne sait pas ! Il lui vaudrait mieux rester nu : ne lui arrive-t-il pas souvent de se déshabiller juste au moment où il devrait se garantir du froid, de se

COUPLE D'INDIGÈNES DU QUEENSLAND, de membres grêles, d'intelligence obtuse ; types inférieurs de l'humanité, déprimés encore par les vices et les maladies d'importation européenne. PHOTO R. PHILLIPS, BRISTOL.

LA VIE DE FAMILLE est en honneur au Queensland et il n'est pas rare d'y voir plusieurs générations vivre sous le même toit. La grand'mère est même particulièrement honorée. PHOTO R. PHILLIPS, BRISTOL.

LE CANOT creusé dans un tronc d'arbre et muni de « balanciers » qui en assurent la stabilité est l'embarcation la plus répandue sur les côtes orientales de l'Australie. Sur les autres côtes, les naturels se contentent de radeaux ou de canots en écorce d'eucalyptus. PHOTO KERRY ET Cº, SYDNEY.



LES ZÉBRURES qui sillonnent le corps de ce guerrier ne sont pas dues au tatouage, mais à de simples coups de pinceau donnés avec art.

PHOTO KERRY ET Cº, SYDNEY.

SUR LA COTE DÉCOUPÉE DU QUEENSLAND, les naturels s'adonnent à la pêche, qui fournit le plus clair de leur nourriture. Ce sont en même temps de très habiles nageurs.

PHOTO R. PHILLIPS, BRISTOL.

INDIGÈNE DU QUEENSLAND armé du boomerang et de lances hérissées de fragments de quartz.

PHOTO R. PHILLIPS, BRISTOL.

remettre à l'état de nature pour dormir la nuit, dans l'humidité, alors qu'il est resté vêtu tout le jour ? C'en est assez pour encourir la maladie de poitrine si fatale à sa race. C'est également le cas en Nouvelle-Guinée, en Polynésie, dans la plupart des îles du Pacifique, ravagées par la consomption.

Le gouvernement anglais a fait quelques efforts pour atténuer les fléaux infligés aux indigènes par les Blancs, qui en sont certainement les auteurs responsables. Mais il s'y est pris trop tard. De 1821 à 1842, il a dépensé 2 millions pour protéger les naturels et améliorer leur condition ; depuis, la Société de Protection des Indigènes a travaillé dans le même but. On a fondé et libéralement entretenu des écoles pour les sauvages à Adélaïde et autres lieux ; et voici que la tribu d'Adélaïde est éteinte !

Sans doute il faut que les races inférieures fassent place aux races plus civilisées, mais quelle tristesse de penser à ce que ce remplacement comporte de cruauté, de vice et de perversité !

PEU DE VÊTEMENTS, NULLE PUDEUR

En dehors des villes, les Australiens vont souvent nus, même dans le Centre et le Sud, où le climat est variable ; le peu qu'ils portent participe plus de l'ornement que du vêtement. Les hommes se mettent une ceinture d'herbes tressées ou faite d'une sorte de filasse, de poils de bête, ou même de cheveux d'homme ; auquel cas la ceinture prend rang de talisman. Les femmes portent un tablier de plumes d'ému. A la ceinture de l'homme pendent le bâton qui lui sert de bêche, la hache, le boomerang. Point de chapeau, mais on se pare la tête de dents, d'os de poisson, de plumes, de la queue touffue d'un animal. Il en est qui se passent dans la chevelure des cordons peints en rouge, qu'ornent des plumes d'ému, de kakatoès ou une queue de chien. Les jeunes gens aiment fort les colliers de nacre, de dents, de pinces de homard, de brins de roseau ou de paille, mais les vieux méprisent ces vanités. Dans le Sud, au cours de la saison froide, on s'habille de sacs en peau de kangourou. D'ailleurs, aucune pudeur : pour eux le vêtement n'a rien à faire avec la modestie. On raconte qu'une Européenne fit un jour cadeau d'un jupon blanc à une jeune indigène, et celle-ci s'en affubla, non sans une certaine vanité, mais on se moqua d'elle : « Tiens, lui dit-on, te voilà vêtue comme les blanches étrangères ! » Là-dessus, elle se débarrassa vivement de la malencontreuse étoffe et s'en alla, nue comme devant.

LE MARIAGE, ACHAT OU ENLÈVEMENT

Avant d'être mises au rang des filles à marier, avant leur entrée dans le monde, les jeunes filles passent par une très rude opération ; du tranchant d'un silex ou d'une coquille, on leur taille dans le dos de grandes estafilades horizontales ; le sang qui coule des blessures est essuyé avec des touffes d'herbe ou des feuilles vertes chauffées près du feu. Quelques semaines après, les blessures sont guéries et, si la fille était jolie, elle l'est encore plus alors aux yeux de ses compatriotes. Ce genre d'embellissement se pratique aussi quelquefois sur le ventre, sur les bras. Durant l'opération, les proches parents de la patiente lui témoignent leur sympathie par des pleurs et de bruyantes lamentations.

Le mariage est une affaire peu compliquée, un simple achat de la femme au père,

au frère, ou un enlèvement de vive force. En ce dernier cas, le procédé est peu compliqué : on surprend la jeune fille pendant la nuit, on l'étourdit d'un coup de bâton, et on l'emporte.

Les femmes ne sont pas heureuses : les maris les traitent cruellement, les battent, les « harponnent » de leur lance. Pourtant les hommes ne sont point insensibles aux charmes féminins. Une femme reconnue comme vraiment belle subit la captivité chez plus d'un maître ; elle ne reste pas longtemps chez l'un, parce que bientôt un autre l'enlève ; sa triste destinée est de passer d'époux en époux, et d'être une Hélène successivement disputée dans les combats.

Quand une tribu manque de femmes, elle va s'en pourvoir, de force, dans une autre tribu. Les veuves restent propriété de leur tribu. Parfois le mari prête sa femme à des amis, voire même à des étrangers.

LE TRANSPORT A DOS DE FEMMES

En saison sèche, maintes régions d'Australie sont inhabitables ; c'est pourquoi les indigènes sont voués à la vie nomade. Faute de bêtes de somme, il faut tout transporter à dos d'hommes, lisez : à dos de femmes, très lourdement chargées. Chacune de ces malheureuses porte habituellement en voyage : le sac contenant la pierre plate sur laquelle on broie les racines comestibles ; les morceaux de quartz servant de couteaux et de pointes de lance ; des pierres à usage de haches ; des tablettes de gomme du *xanthorrea* qu'on emploie pour la fabrication et la réparation des armes ; des nerfs de kangourou, dont on use comme de fil ; des pointes d'os de kangourou, dont on se sert comme d'aiguilles ; du poil d'opossum pour les ceintures ; des bouts de peau de kangourou pour polir les lances ; des coquilles à bord tranchant pour servir de couteaux, de têtes de hache ; de l'ocre rouge et de l'ocre jaune pour la peinture du corps ; une pièce d'écorce pour faire de la filasse, des cordes, des ceintures et autres ornements ; de l'amadou pour allumer le feu ; de la graisse ; un morceau de quartz révéré comme une relique depuis que le docteur, le magicien l'a, paraît-il, tiré du corps d'un malade ; tout cela et, de plus, les racines, les fruits récoltés le long du chemin. Et ce n'est pas tout encore : entre son dos et ses divers sacs, elle porte un ballot de peaux non préparées ; à la main, elle a un bâton de 5 à 6 pieds de long ou un tison à allumer le feu ; enfin, quelquefois les lances de son mari ! Ne soyons donc pas surpris si 25 à 30 kilomètres passent pour une pénible journée de marche.

LA CRAINTE DES « VENDETTA »

On ne peut pas dire des Australiens qu'ils soient braves, comme les Zoulous, les Arabes, les Sikhs, mais il en est qui ont donné parfois des exemples de ténacité héroïque et de réel sang-froid. Certainement ils ont un grand empire sur eux-mêmes. Encore aujourd'hui ils ont à la bouche les noms des héros qui luttèrent contre les conquérants européens dans des combats désespérés.

Ils semblent assez enclins à se battre entre eux, mais leurs rencontres occasionnent peu de morts ; leurs luttes ne sont pas calculées pour verser beaucoup de sang, par diverses raisons dont celle-ci : toute mort devant être vengée, ils craignent

FILLETTES DU QUEENSLAND. Elles sont fiancées dès leur naissance ; et, d'après une coutume dont on ne connaît pas encore bien la raison, cet engagement est tellement ferme que la « future » qui s'y soustrait est tuée, souvent mangée, et le « futur » puni d'un profond coup de lance.

PHOTO R. PHILLIPS, BRISTOL.

L'ILE DU PRINCE DE GALLES fournit de beaux guerriers. Située à l'extrémité de la presqu'île d'York, au point le plus septentrional de l'Australie, elle a toujours été en rapports plus fréquents avec les populations polynésiennes ou malaises, et ses habitants en ressentent les effets.

Les traits de ce guerrier rappellent ceux des naturels de la Nouvelle-Guinée ; mais ce qui est plus caractéristique encore, c'est la présence dans sa main de l'arc et des flèches. Ce sont armes exclusivement employées dans le Nord de l'Australie et empruntées aux îles polynésiennes.

Son couvre-chef est également d'origine étrangère, car les indigènes de la terre australienne vont tête nue.

PHOTO KERRY ET Cie, SYDNEY.

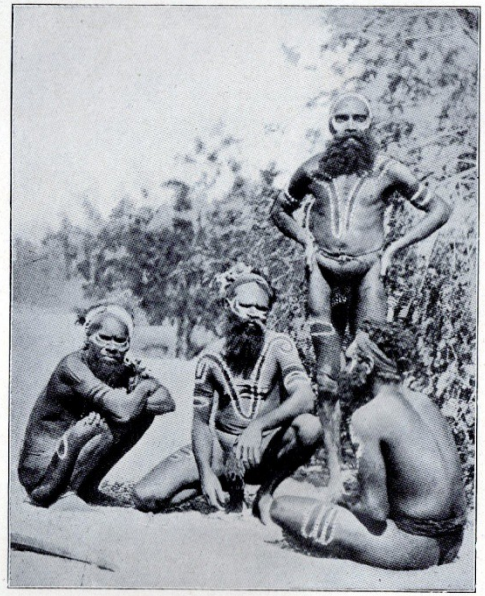
SUR CES CANOTS sans voiles les indigènes de la rivière Endeavour affrontent la mer. C'est en pagayant que, de la pointe septentrionale du Queensland, où ils habitent, ils n'hésitent pas à traverser le détroit de Torrès et à pousser jusqu'en Nouvelle-Guinée.

PHOTO R. PHILLIPS, BRISTOL.

LA TRIBU D'ARUNTA produit des indigènes fortement barbus. Ils sont cantonnés dans le massif montagneux qui s'élève dans le Centre australien; et leur aspect donne encore une note nouvelle dans la diversité des naturels qui habitent la grande île.

Ils tirent d'un badigeonnage intense le plus clair de leur parure, et leur imagination se plait à figurer sur leur corps des cercles, des carrés, des croix ou des arabesques plus compliquées. Ce badigeon recouvre des cicatrices faites au moyen de coquillages aiguisés, dont ils se tailladent la peau, notamment sur la figure, la poitrine, le dos, les épaules, rarement sur les membres inférieurs.

PHOTO SPENCER ET GILLEN.



d'instituer des vendetta éternelles. Ils sont très forts pour s'injurier à distance. Ce qu'ils préfèrent, c'est l'attaque au sortir de l'embuscade. Ils sont très habiles à darder la lance par un mouvement soudain, quoique presque imperceptible, et à se cacher sous leurs petits boucliers en bois ; experts aussi à s'emparer d'une lance et à la retourner prestement contre l'ennemi.

LANCES ET BOOMERANGS

Les Australiens sont plus ingénieux pour leurs armes que pour leurs tentes, leurs habits, leur cuisine. Excepté dans l'extrême-Nord, ils ignorent l'arc et les flèches, mais leurs lances, leurs « baguettes à lancer », leurs massues, leurs boomerangs sont de bonne façon et ils les manient fort bien. Les lances de bois, qu'on trouve partout chez eux, ont jusqu'à 3 mètres de long; ils les font avec des tiges d'eucalyptus redressées et durcies au feu, et leur ajoutent parfois des éclats de pierre aigus, des bouts de quartz fixés solidement près de la pointe au moyen de gomme.

Leur boomerang est un morceau de bois dur, ayant à peu près la largeur d'un cimeterre (un peu moins cependant), recourbé au milieu, plat d'un côté, légèrement bossué de l'autre. La courbure n'est pas artificielle : on prend un bois coudé par la nature, et qui n'en est que plus solide. Ceux qu'on emploie en guerre sont larges, pesants, bien pointus, capables d'infliger de sérieuses blessures. Pour la chasse, spécialement la chasse aux oiseaux, on en choisit de plus petits dont les deux bouts se courbent légèrement en directions opposées. Le boomerang a cette remarquable propriété de rebrousser chemin dans l'air et de revenir à qui l'a lancé ; dans la vitesse de sa course, il tourne rapidement sur son axe et s'en revient obliquement. Ce n'est pas la force, c'est l'adresse qu'il exige de qui le manie.

GROS MANGEURS A L'ESTOMAC COMPLAISANT

Sans aucune connaissance en agriculture, sans troupeaux, sans bétail, leur garde-manger laisse à désirer. Ce qu'ils préfèrent, la viande, n'est pas toujours à leur portée : aussi dévorent-ils parfois leurs chiens, des *dingos* fortement croisés maintenant avec les espèces européennes. Ils les aiment pourtant bien et l'on voit leurs femmes donner le sein à des petits chiens. Ils mangent à peu près de toute bête imaginable : kangourou, wombat, opossum, oiseaux, lézards, serpents, grenouilles, insectes, termites, avalés vivants, papillons, mets qui passe pour un grand régal, ainsi que reptiles et têtards grillés sur l'herbe. Rien ne les dégoûte, ni les œufs pourris, ni même le contenu des intestins des animaux. Ce qu'ils peuvent engloutir est incroyable. Qu'un homme ait la chance d'attraper un kangourou, il le mangera à lui seul, à petits intervalles, jusqu'à ce qu'il n'en reste pas une bribe. Paresseux comme ils sont, ils flottent entre l'extrême bombance et l'inanition.

Le cannibalisme était jadis fréquent, mais pas universel. On enlevait de temps en temps un individu gras, qu'on mangeait ; aussi tout mari, si sa femme était dodue, la surveillait-il de près pour qu'elle ne fît pas le beau du lardoir dans une tribu voisine. On se sert des crânes pour boire. Ce n'est pas que, par un romantisme inconscient, les

Australiens cherchent quelques plaisirs à « boire l'eau des mers dans le crâne des morts » ; mais, amis du moindre effort, ils préfèrent les vases tout faits.

LA TRIBU DU CHIEN DU RAT, ETC.

Il serait exagéré de dire que les Australiens n'ont d'autre gouvernement que celui de la famille ; bien que les chefs ne soient ni élus ni héréditaires, chaque tribu, pourtant, a son commandant, son roi. Elle reconnaît, à l'user, quel est le plus actif, le plus brave, le plus habile de ses hommes, et celui-ci, du consentement général, finit par être le maître.

Chaque tribu se divise en deux, quatre, et jusqu'à six classes ayant chacune un nom, emprunté à un animal, à un *totem* ou animal fétiche : chien, rat, ému, etc. Dans chacune de ces classes, de ces clans ou *totems*, tous sont considérés comme parents par le sang. Un homme du clan Rat, par suite, ne peut épouser une fille du clan Rat, mais peut s'adresser à une fille du clan Ému. La descendance suit la ligne féminine, et les enfants appartiennent au clan de leur mère ; mais ils héritent des terres du père. Tous les Australiens obéissent fidèlement à leur droit coutumier et aux lois de la propriété.

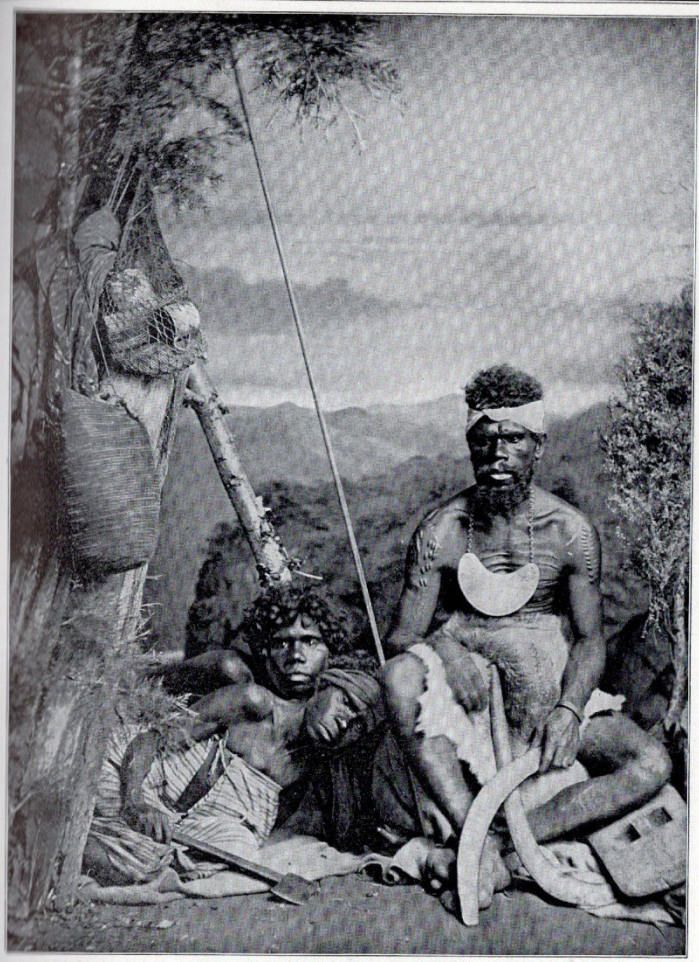
CONFIANCE AVEUGLE DANS LES SORCIERS

Suivant certains voyageurs, la religion des Australiens se borne à la crainte des bons et des méchants esprits. D'autres prétendent que des idées religieuses plus élevées leur sont venues de Polynésie, de Mélanésie, de Bornéo et d'ailleurs. Un fait est certain : c'est que les sorciers jouent le rôle principal dans les croyances surnaturelles. On les nomme « docteurs noirs » ; ils sont « faiseurs de pluie », voyants et prophètes, médiums, bardes, enchanteurs. On croit qu'ils peuvent s'élever dans l'air ; que les esprits les emportent à travers l'espace, ou même de la terre au ciel.

Au pouvoir de monter aux cieux et d'en descendre, l'homme de médecine ajoute celui d'envoyer invisiblement des pierres à la tête des gens qui lui déplaisent, projectiles qui sont d'habitude des morceaux de cristal de roche dont le « docteur noir » a toujours sa petite provision dans son fonds de commerce. On croit que Messieurs les sorciers ont dans l'estomac une pierre ou un os dont ils peuvent faire passer des éclats dans les veines de ceux sur lesquels ils exercent leur art. Avec des rameaux d'acacia, notamment avec le bâton noueux nommé *plongge*, ils font des baguettes magiques ; qu'ils touchent du bout de ces baguettes la poitrine d'un dormeur, et voilà cet homme en cours de maladie. Quand on a un ennemi, on s'adresse aux sorciers pour s'en débarrasser par sa mort ou sa ruine. Bref, ce sont les dispensateurs des biens et des maux.

LA LÉGENDE DE DHURAMOOLAN

Voici du reste une légende qui en dit long sur leur compte. Il y a bien longtemps, vivait un sorcier puissant, gigantesque, nommé Dhuramoolan. Son aspect était féroce, sa voix terrible comme le roulement d'un tonnerre lointain. Arrivés à un certain âge, les enfants de sa tribu étaient confiés à ce sorcier qui les emmenait dans la brousse et les instruisait dans les lois, traditions et coutumes pour les rendre dignes de siéger dans les conseils, de remplir toutes les obligations de membre de la communauté. Il affirmait bien haut qu'il tuait ces enfants, les coupait en morceaux, les réduisait en cendres, puis les rap-



UN AUSTRALIEN en « déplacement » avec son épouse et sa mère. Il porte ses armes : lance et boomerang. Les ustensiles de ménage sont réservés aux deux femmes.

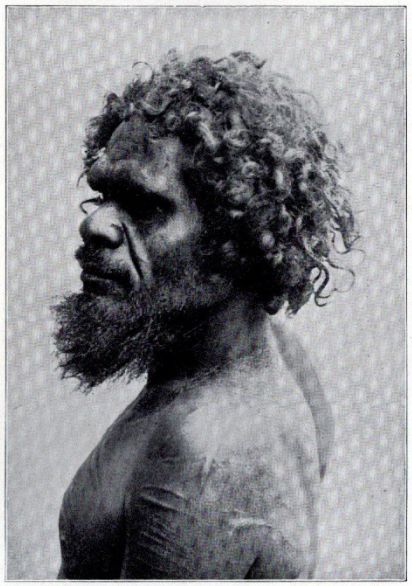
PHOTO W. LINDT, MELBOURNE.

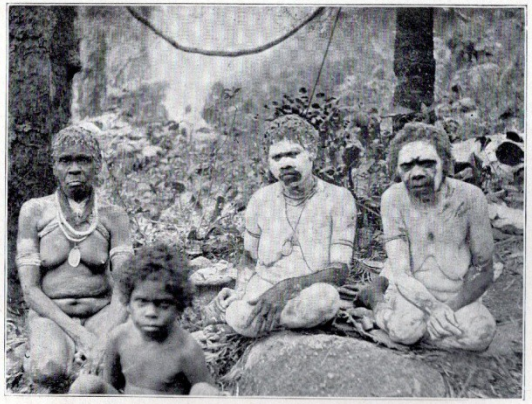
LE DOCTEUR NOIR ou sorcier joue un grand rôle dans les croyances australiennes, particulièrement dans les cas où la mort est en jeu. Les Australiens ne peuvent se faire à l'idée que la mort est un fait naturel ; pour eux, toute mort non violente résulte d'une opération magique : le « docteur noir » aura murmuré quelque incantation...

L'intervention des sorciers est l'objet d'un trafic incessant ; car, comme on pense, les « docteurs noirs » ne travaillent pas pour rien. Ils se font payer en nature : les uns les récompensent d'un service rendu, les autres pour se libérer de la crainte d'un malheur possible. Peu exigeants d'ailleurs, les sorciers se contentent parfaitement de menus profits, tels qu'armes, chiffons, ustensiles, surtout gibier. De chaque fête ils reviennent chargés de dons.

On ne sait trop comment les sorciers arrivent à s'attribuer le droit d'en imposer à leurs frères noirs, si ce n'est par le profond mystère dont ils s'entourent très habilement.

PHOTO KERRY ET Cº, SYDNEY.





DEUX FEMMES sont particulièrement intéressantes dans ce groupe d'Australiennes : celles qui, enduites d'argile blanche, portent ainsi le deuil d'un époux. Elles y ont du mérite, car leur sort ne fut pas heureux ; et les durs travaux ne leur furent pas plus ménagés que les coups. Peu d'entre elles ont un corps sans cicatrices.

PHOTO R. PHILLIPS, BRISTOL.

pelait à la vie comme de nouveaux êtres, fort améliorés par cette double opération. Mais, hélas ! quand les enfants revenaient dans leur tribu, il en manquait toujours quelques-uns, morts dans la brousse. Dhuramoolan les disait morts de mort naturelle, mais les parents, soupçonnant quelque méfait, questionnèrent les camarades des manquants. Ceux-ci d'abord se turent, effrayés ; puis ils parlèrent et dirent que leurs compagnons avaient été mangés par Dhuramoolan. Sur quoi, les pères furieux tuèrent le sorcier. Mais Dhuramoolan mit sa voix dans tous les arbres de la forêt et leur commanda de la garder à jamais. C'est ainsi que le bruissement des feuilles, les soirs de tempête, passe dans tout le pays pour être la voix irritée du terrible Dhuramoolan.

TASMANIE

La Tasmanie a 68 000 kilomètres carrés, soit un peu moins que l'Irlande. C'est une île très montagneuse et abondamment arrosée. Entre l'Australie, chaude et sèche, et la Nouvelle-Zélande, battue par les vents, elle offre un agréable refuge qui a amené les Blancs à en chasser complètement les indigènes.

LA GUERRE NOIRE

C'est en effet au passé qu'il faut parler des Tasmaniens. La civilisation a si rudement fait les choses qu'il n'en reste plus un seul dans le pays. En 1804, les Anglais prirent possession de l'île ; les premiers colons vinrent de la Nouvelle-Galles du Sud, et s'établirent à Restdown, devenu Risdon ; cette même année, il y eut un premier conflit après un déplorable malentendu. On vit soudain des centaines de Noirs, hommes, femmes, enfants, descendre une colline dans la direction de la naissante colonie ; ils chassaient le kangourou, tout simplement ; les colons se crurent menacés ; ils tirèrent sur les malheureux sauvages, à pleines salves, et en tuèrent, dit-on, cinquante, avant de reconnaître la fatale méprise. Ainsi commença la terrible « Guerre Noire », ce très sombre épisode dans l'histoire de l'expansion anglaise.

Les pionniers anglais appartenaient en grand nombre à la classe des forçats les plus endurcis, les plus dégradés ; ils s'échappaient souvent et menaient dès lors une vie de rapines aux dépens des indigènes ; ceux-ci se vengèrent sur les colons pacifiques et la vie devint intenable. Après d'infructueux essais de conciliation, la loi martiale fut proclamée à l'encontre des Noirs et les fameuses opérations de la « ligne » commencèrent. Il s'agissait d'envelopper les indigènes par un cordon militaire, de les cerner d'un bord à l'autre de l'île, de les refouler graduellement vers l'Est, jusque dans la presqu'île Tasman où les aurait définitivement confinés une forte garnison. Mais les Noirs étaient trop rusés pour se laisser ainsi prendre dans la souricière, ils connaissaient le pays mieux que leurs ennemis, et ils déjouèrent la poursuite, encore qu'ils eussent affaire à presque tous les Blancs, aux civils comme aux militaires. L'opération coûta près de 750 000 francs et aboutit à la capture d'un misérable Noir, qu'on lise bien *un*.

On essaya d'autres méthodes de contrainte, notamment d'une mise à prix, tant par homme capturé, sans succès bien accusé ; enfin un Blanc réussit, par la bonté, là où toutes les énergies du gouvernement avaient échoué. L'architecte Augustin Robinson

se voua à la cause des Noirs, au moment même où toute la colonie tremblait devant leurs attaques ; il rassembla autour de lui, dans l'île Bruni, ceux qu'il put gagner aux habitudes civilisées, leur enseigna les rudiments de l'éducation européenne ; lui-même apprit leur langage et s'initia à leurs idées. Avec ces Tasmaniens soumis et des amis anglais, sans armes, il alla partout, persuadant à tous de se rendre, promettant à chacun qu'il serait bien traité. En trois ans, l'île était pacifiée.

On casa finalement les Tasmaniens dans l'île Flinders, qui est une des terres du détroit de Bass. Il n'y en avait guère plus de 200 ! Habillés, nourris, instruits aux frais de l'État, ils regrettaient cependant leur vieille liberté, l'excitation de la chasse et de la guerre. Cette tristesse, les épidémies les sabrèrent si vite qu'on n'en comptait plus que 44 en 1847. William Larrey, un des derniers indigènes amenés par Robinson à Hubart Town, mourut en 1869 ; sa femme Truganina, la dernière des Tasmaniennes, lui a survécu jusqu'en 1876 : elle avait fidèlement aidé Robinson dans son œuvre de paix et lui avait un jour sauvé la vie.

DISPARITION MALHEUREUSE POUR LA SCIENCE

Si la disparition des Tasmaniens est une honte pour la civilisation, elle est aussi une perte pour l'ethnographie. Le professeur Tyler, de Londres, a démontré que les Tasmaniens reproduisaient exactement la civilisation des Européens de l'ère paléolithique, quand nos ancêtres chassaient le mammouth, le renne et l'auroch.

Il y avait là un foyer d'études comparatives que ne sauraient guère nous fournir aujourd'hui les Européens, Australiens et Chinois qui ont remplacé les indigènes disparus.

LES DAYAKS constituent une des principales populations des îles Malaises. Ils diffèrent du Malais par certains caractères physiques (taille plus haute, muscles plus développés, teint plus clair), mais s'y rattachent par le caractère et le tempérament. Leur civilisation est peu avancée, bien qu'ils sachent travailler les métaux et connaissent l'organisation de la famille.

PHOTO DE SIR HUGH LOW.

LE CORSET DES FEMMES DE BORNÉO, fait d'une série de cerceaux garnis de cuivre, constitue une lourde cuirasse dont elles se débarrassent rarement. C'est, en effet, toute une opération : la femme se pend par les mains à une barre de bois, tandis qu'une amie lui remonte, petit à petit, toute sa cuivrerie par-dessus la tête. Les cerceaux sont parfois de cuivre massif.

PHOTO DE SIR HUGH LOW.

UN CHEF DAYAK ne doit sa suprématie qu'au grand nombre de têtes qu'il a coupées. Ce nom de chef n'implique donc pas une idée bien nette d'organisation sociale. Les Dayaks vivent absolument indépendants dans leurs montagnes et en pleine anarchie.

C'est à Bornéo qu'ils sont le plus nombreux et le plus terribles, surtout dans le centre de l'île.

PHOTO DE SIR HUGH LOW.

LES DANSEUSES DE JAVA sont célèbres dans l'univers entier; elles disputent aux boyadères de l'Inde la palme de la chorégraphie. Leur danse, d'un rythme lent, consiste surtout en gestes qui mettent pieds et mains dans des positions gracieuses, quoique bizarrement contournées. La complication de leur costume ne leur permet pas d'ailleurs beaucoup d'ébats et elles ne quittent jamais leur allure d'idoles. PHOTO NEGRETTI ET ZAMBRA, LONDRES.

CHAPITRE IV

MALAIS ET NÉGRITOS

BORNEO ‖ JAVA ‖ SUMATRA ‖ PHILIPPINES ‖ PRESQU'ILE MALAISE

L'ARCHIPEL DES INDES ORIENTALES ou Malaisie comprend, parm ses îles les plus importantes, Bornéo, Java, Sumatra, les Philippines. Nous ajouterons à l'étude de ces îles la presqu'île Malaise, quoiqu'elle appartienne au continent d'Asie, parce qu'elle renferme les Négritos, sauvages très primitifs qui se trouvent aussi dans les Philippines. La race dominante de ce vaste archipel est la race malaise.

LES MALAIS OU DAYAKS

Les Malais sont une branche de l'humanité mongole. Ils sont grêles, et leur taille est de 8 à 10 centimètres au-dessous de la moyenne des Européens. Ils ont le teint brun clair, avec variations; la face un peu carrée, les pommettes hautes, saillantes, les yeux noirs, rarement obliques (comme les Chinois et les Japonais), la bouche grande, les lèvres un peu épaisses, mais bien dessinées, le menton rond, la barbe rare, le nez court, ne ressemblant ni à celui de l'Européen, ni à celui du Nègre. Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de Dayaks, qui signifie les hommes.

BORNÉO

Les Dayaks de Bornéo vivent dans les régions du littoral Nord-Ouest et dans les montagnes du Centre. Mais il n'y a de Dayaks purs que dans l'intérieur; les autres se sont mêlés avec les Chinois depuis des centaines d'années.

PEAU BRUNE, DENTS ÉPOINTÉES

Les Dayaks purs sont généralement d'assez beaux hommes; mais les Dayaks métissés sont plus fortement charpentés. Ils ont les uns et les autres un air calme et résolu, une belle allure, un pas léger. Leur peau est brune, avec forte tendance au jaune; ils se teignent les dents, les épointent. Les hommes portent une sorte de gilet qu'ils recouvrent d'une jaquette et d'un châle; ils soignent leur coiffure, et sont toujours munis d'une espèce

de tapis pour s'asseoir. Les femmes portent à l'intérieur un court jupon, hors de la maison une jaquette; comme ornement, elles recourent aux anneaux d'oreilles, aux bagues, aux bracelets, aux anneaux de cheville, et à un corset étonnant, fait d'une série de cerceaux garnis de cuivre, qui entourent le torse jusqu'au-dessous des aisselles.

POUR COURTISER UNE BELLE

Une coutume vraiment singulière s'ajoute chez eux aux attentions qu'un jeune homme peut prodiguer à celle dont il veut faire sa femme. Vers 9 ou 10 heures du soir, quand toute la famille est censée dormir dans ses appartements, derrière ses rideaux, à l'abri des moustiques, l'amoureux tire la chevillette de la porte et entre sur la pointe des pieds. Il arrive à la moustiquaire de la belle, qui se réveille, se lève et va causer avec lui sur le tas de feuilles de sirrah et de bétel que tout gentilhomme doit apporter avec lui; ils causent de leur avenir, dans l'ombre. Quand la jeune fille accepte la noix de bétel qu'on lui offre, c'est bien : le galant est en bonne voie; mais si elle lui dit :« Soyez assez bon pour souffler le feu » ou « Allumez la lampe » (qui est un bambou plein de résine), plus d'espoir; c'est la formule de congé. Cette visite nocturne se répétant souvent, les parents s'en aperçoivent, mais mettent leur point d'honneur à n'en rien dire au jeune homme. S'ils sont consentants, l'affaire suit son cours; dans le cas contraire, ils usent de leur influence auprès de leur fille pour qu'elle prononce le fatal : « Ayez la bonté de souffler le feu ».

FUNÉRAILLES EXPÉDITIVES

La coutume de brûler les morts ne se trouve que chez les Dayaks de l'intérieur; chez ceux de la côte, quand une personne meurt, l'homme de médecine, qui a surveillé la maladie, est chargé de l'enterrement, moyennant finance. A peine le dernier soupir exhalé, les femmes poussent des cris lamentables; elles lavent le corps, l'habillent de ses plus beaux habits et souvent le pourvoient de ses armes. On l'emmène ensuite à la grande maison commune, où ses amis viennent mener le deuil. Il convient en outre que les funérailles aient lieu le jour même de la mort.

Les Dayaks qui pratiquent l'inhumation ont une peur superstitieuse de leurs cimetières, qu'ils regardent comme la demeure des mânes, et ils quittent la place en toute hâte, de crainte d'y rencontrer des esprits. Aussi les tombes sont-elles à l'abandon. Il y a quelques années, ils sacrifiaient encore des prisonniers sur les tombeaux des chefs.

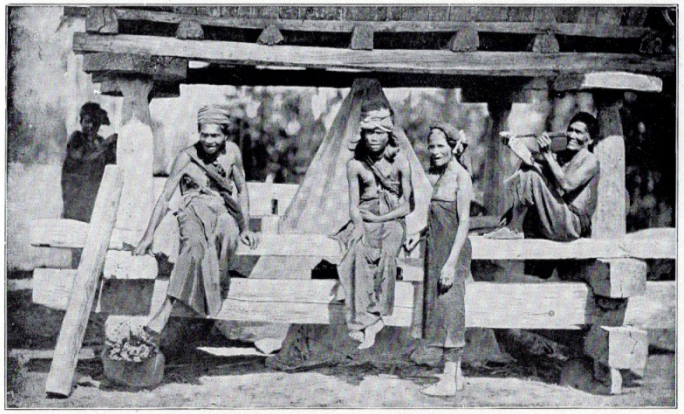
JAVA

L'île de Java est très peuplée dans ses régions orientales. En 1780, la population de cette île n'était guère que de 2 millions d'hommes; en janvier 1890, on l'estimait à 23 millions; aujourd'hui, elle compte 26 millions d'habitants, dont 42000 Européens, 13000 Musulmans et 234000 Chinois. Batavia, la capitale, est le principal port du grand archipel de la Sonde et les vaisseaux y affluent de toutes les îles voisines.

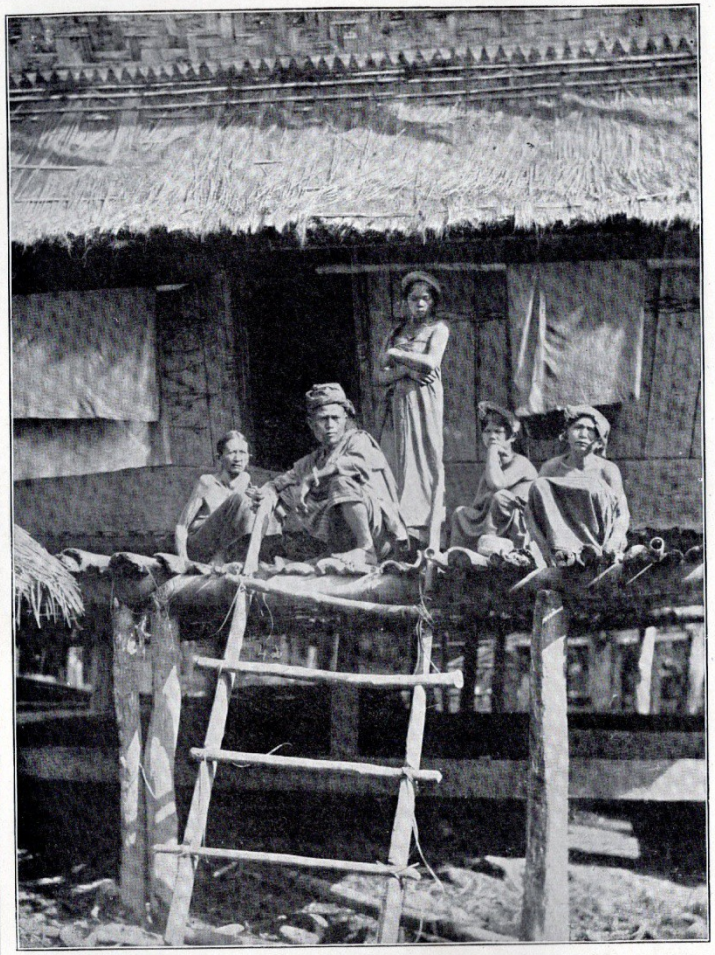
Les Hollandais y ont construit des chemins de fer et de nombreuses routes, grâce à des règlements qui forcent les indigènes à travailler aux voies ferrées ou autres un cer-

CE JAVANAIS de stature grêle, la figure imberbe, n'a-t-il pas l'air d'une vieille femme? PHOTO NEGRETTI ET ZAMBRA, LONDRES.

LA JAVANAISE montre dans son corps souple une élégance qui contraste avec sa figure épaisse. PHOTO NEGRETTI ET ZAMBRA, LONDRES.



LES BATTAKS, indigènes de la Malaisie, ont été refoulés dans le Nord et l'intérieur de Sumatra par les Malais et les Hollandais; ils y vivent misérablement. PHOTO DU MUSÉE DE LEYDE.



LES BATTAKS de la côte de Sumatra vivent, sur pilotis, dans des terra ns marécageux où les décime la fièvre. Encore mal soumis, ils s'insurgent fréquemment contre les Hollandais, qui possèdent Sumatra. PHOTO LAMBERT ET Cie, SINGAPOUR.

tain nombre de jours par an. Les coutumes des Malais de Java ne méritent pas de mention spéciale. Disons seulement que si, chez les autres Malais, les hommes seuls se livrent au plaisir de la danse, à Java les deux sexes y participent. Un de leurs spectacles favoris, c'est le combat entre l'homme et les fauves : le tigre et le rhinocéros eux-mêmes sont admis dans l'arène.

SUMATRA

Les insulaires de Sumatra, tous Malais, diffèrent peu de langages et de coutumes. La population y dépasse 3 600 000 âmes. Assez civilisés, ils cultivent le sol, sont vêtus de toile, ont des langages écrits. Toutefois, plusieurs de leurs tribus ne dépassent pas le niveau social des Dayaks de Bornéo. Citons les deux principales.

ATCHINOIS MÉTISSÉS D'ARABES — BATTAKS MÉTISSÉS D'HINDOUS

Les Atchinois, habitants du sultanat d'Atchin, province aussi grande que l'Irlande, se sont depuis fort longtemps mêlés aux Arabes ; ils sont mahométans et écrivent en lettres arabes. On les accuse de trahison, de cruauté ; mais nous ne les connaissons que par les rapports des Hollandais, avec lesquels ils sont en guerre depuis près de quarante ans. Ils sont habiles ouvriers et construisent de bonnes embarcations. Tous portent des armes variées.

Les Battaks occupent, au Sud des Atchinois, le pays montagneux de l'intérieur. Comme les Dayaks de Bornéo, ils sont plus grands, de teint plus foncé que les vrais Malais ; ils ont les cheveux droits ; chez eux, nulle trace du sang des Négritos. Ils se sont peut-être développés sous l'influence des Hindous. Pendant des siècles, ils ont été cannibales, dévorant criminels, esclaves et prisonniers de guerre. Le matriarcat règne chez eux, comme au Tibet, et la femme peut avoir plusieurs maris.

LES CHASSEURS DE TÊTES

Les Malais de Sumatra, comme ceux de Bornéo et de Java, ont de tout temps pratiqué la barbare coutume de la chasse aux têtes. Il semble qu'ils aient un culte pour les crânes ; tout au moins les regardent-ils comme sacrés. Ils croient donc, naturellement, qu'un chef d'homme constitue le plus agréable sacrifice qu'ils puissent offrir aux esprits de leurs ancêtres.

Maintenant, dans le Nord de Bornéo, on ne garde plus, comme autrefois, les crânes. Les indigènes n'ont conservé de l'ancienne coutume qu'une danse, accompagnée de chants, autour d'une perche jadis couronnée de la tête qu'on fêtait ainsi. Mais, dans le Sud, un jeune homme ne peut encore se marier avant d'avoir fait présent à son élue d'un certain nombre de têtes, celles des chrétiens étant préférées aux autres. Beaucoup de ces Dayaks du Sud de Bornéo conservent les crânes qu'ils ont conquis dans une boîte délicatement ciselée. Quand un chef veut orner sa maison, il se procure des têtes. C'est sur des crânes qu'il plante les poteaux où s'appuie sa demeure. Les seuls chasseurs de têtes auxquels réussit la chasse ont droit au tatouage ; une sorte de droit coutumier apaise les querelles des tribus par des abatages de tête.

Née de la superstition, cette pratique est aujourd'hui une mode et chacun collectionne des crânes, comme chez nous on collectionne des porcelaines de Chine ou de vieilles armures. Étant donnée l'indolence naturelle des Malais, chez lesquels l'état de guerre a cessé graduellement, il y a moins de danger qu'autrefois à chasser aux têtes, et c'est devenu un amusement que de surprendre un homme dans son sommeil et de lui couper le cou, ou de rôder dans les rizières pour tuer une femme ou un enfant sans défense, qu'on ne venge pas, même les parents, tant ces gens sont mous. Une fois seulement, dit-on, il y eut représailles, du fait d'un Dayak de Serajen. Un chasseur de têtes de Katingen lui ayant tué sa fille, il suivit le meurtrier et lui trancha la tête devant les invités, à la fête donnée en son honneur. Tel fut l'effroi que les témoins le laissèrent partir, sans souffler mot, son trophée sanglant à la main.

LE JUGEMENT DE DIEU A SUMATRA

Les Dayaks se soumettent volontiers au jugement de Dieu, sous diverses formes : le plongeon, l'anneau tiré de l'huile bouillante, la langue passée sur une barre de fer rouge. L'épreuve de la chandelle a été empruntée aux chrétiens. Voici en quoi elle consiste : une chandelle ayant été dûment consacrée, on l'allume solennellement, les deux accusés l'observent jalousement; celui vers lequel la flamme finit par pencher est le coupable. Quand deux Dayaks sont en procès, on leur racle le derrière de la tête avec des éclats de bambou : celui qui perd le plus de sang perd aussi sa cause. D'autres fois, on brûle une poule et on consulte sa bile avant de prononcer le jugement.

PHILIPPINES

Les Espagnols, qui possédèrent les Philippines jusqu'à la guerre hispano-américaine, ont divisé les Malais de cet archipel en deux classes religieuses : les Indios, qui sont chrétiens, et les Moros, mahométans.

MÉLANGE INDESCRIPTIBLE DE RACES

Les Indios ont teint olivâtre, nez large, lèvres assez épaisses, cheveux droits, presque noirs. Leurs nombreuses peuplades parlent des dialectes différents : on en compte une vingtaine dans la seule île de Luçon. Les deux principales sont les Tagals et les Visayas : ensemble près de 4 millions d'une population en rapide accroissement. Les Moros sont extrêmement mélangés, ces Malais pirates ayant pendant des centaines d'années rempli leurs harems de femmes de tous les pays de la Malaisie, et même d'Européennes.

Les Chinois sont fort nombreux aux Philippines, où ils émigrent depuis bien longtemps, et, sans l'opposition des Espagnols, ils auraient probablement submergé tout l'archipel. On les y a massacrés plusieurs fois en masse. A telles époques, il y en avait plus de 80000, dont on se débarrassa en partie par le meurtre et l'exil; mais, malgré tout, ils ont tenu ferme dans ces îles, et l'on estime qu'ils y dépassent le chiffre de 50 000. Très peu d'entre eux viennent avec leur épouse; il en résulte que les Célestes prennent des femmes indigènes et, à voir des photographies de Philippins, on est souvent frappé de leur type chinois. Des Mexicains, des Péruviens, se

LES MOROS constituent l'une des classes principales de la population incroyablement mélangée des Philippines. Ils ont dans les veines du sang malais, du sang chinois, du sang arabe, d'autres encore; pirates invétérés et grands ravisseurs de femmes, ils offrent le type le plus mêlé qu'on puisse trouver.

Ils vivent principalement dans l'île de Mindanao et dans l'archipel des Soulou. Ce sont des musulmans fanatiques. On a surnommé la plus grande des Soulou la Mecque de l'Extrême-Orient.

TYPE DE FEMME MORO, vu de face et de profil. Sa rude figure, son corps plat ne la différencient pas sensiblement d'un homme.

Son profil est exactement celui d'une Chinoise; mais cette origine est curieusement démentie par sa figure vue de face et la couleur de sa peau, qui est celle d'une Négresse. Ses yeux droits, et non obliques, sa lèvre épaisse la rattachent incontestablement au type malais.

PHOTOS HORSBURGH ET FILS, ÉDIMBOURG.

LE NÉGRITO appartient à une race noire que l'on croit originaire de la Nouvelle-Guinée et des archipels voisins. Ce serait, par conséquent, un Papou, dont il a le cheveu frisé. On trouve aujourd'hui ces sauvages refoulés dans les parties les moins accessibles des Philippines, de l'Indo-Chine, de la presqu'île Malaise et de l'Inde. Ils y comptent un grand nombre de tribus.

PHOTO DU Dr A.-B. MEYER, DRESDE.

CES MALAIS DES PHILIPPINES appartiennent à la catégorie de ceux dont les bandes, organisées par Aguinaldo, donnèrent tant de mal aux soldats des États-Unis quand, après la guerre hispano-américaine, le gouvernement de Washington voulut entrer en possession des îles que lui avait attribuées le traité de Paris 1898.

PHOTO DU Dr F.-H.-H. GUILLEMARD, CAMBRIDGE.

sont également établis ici et l'on trouve quelques traces d'une influence japonaise. Enfin la confusion des sangs y a été compliquée par les alliances des Espagnols avec les Malaises et les métisses; bref, nulle part aux Indes orientales on ne voit pareil mélange de races.

UN PAYS COSMOPOLITE

Dans une grande cité comme Manille, la capitale, où se rencontrent tant de races, il est intéressant d'observer les modes et les coutumes. Européens et Américains y sont d'habitude en blanc. Les Chinois vont dans leurs habits nationaux, avec leur queue roulée en chignon. Les indigènes et nombre de métis portent la chemise hors du pantalon; leurs femmes ont la jupe flottante aux couleurs gaies, rouge clair, vert, blanc; elles n'ont pas encore adopté le corset; à la main s'agite l'éventail sans lequel elles se croiraient perdues; le plus de bijoux qu'il se peut, et avec tout cela une démarche disgracieuse, bien éloignée du charme, de la dignité de la señora espagnole. Les femmes de la campagne sont fort pittoresques : on les voit généralement vêtues d'une courte chemise recouverte d'une jupe de coton bleu, rouge ou noir.

Un convoi de première classe à Manille, pour l'enterrement d'un indigène, est un spectacle peu ordinaire. Un cercueil hideux, avec des reliques grossières et de sauvages ornements; un cocher du pays au monumental « tuyau de poêle », qui conduit l'attelage de mules; un cortège de musiciens qui jouent une marche gaie devant la vue de voitures des parents et amis, telle est la pompe, ridicule autant que funèbre.

COMBATS DE COQS

L'amusement favori des Philippins, les combats de coqs, les passionne; ils y mettent un sérieux qui stupéfie les étrangers. Il est peu d'indigènes sans un coq de combat; plusieurs l'emmènent avec eux à la promenade, sous le bras, comme un chien favori. Tel de ces « mignons » se paie 250 francs ou plus; quand la maison brûle, ce que le maître sauve, avant femme et famille, c'est son coq. Cette passion a vraiment rang de vice national. Des sommes énormes, inouïes en proportion de la fortune des parieurs, se hasardent sur les ergots de ces oiseaux batailleurs, et l'on a pu dire que les combats de coqs font ici plus de mal que tremblements de terre et typhons réunis. On se ruine, on emprunte à l'usurier, on vole, on assassine sur les grandes routes pour pouvoir jouer sur un coq. Plusieurs pirates sont des joueurs décavés; et quand ils ont gagné une petite somme à leur nouveau métier, ils se remettent à jouer de plus belle.

LA COLONISATION DES PHILIPPINES

Les Philippines renferment plus de 8 millions d'habitants, dont 2500000 Chrétiens et Chinois. L'archipel fut soumis par les prêtres plus que par les guerriers. Les Indios christianisés ont, dans une certaine mesure, greffé leur nouvelle religion sur l'ancienne; c'est pourquoi ils se convertirent facilement au catholicisme; d'ailleurs l'Église romaine leur plut par ses brillantes processions, ses costumes, ses images. La conquête américaine a respecté ces traditions. Elle est encore bien récente pour avoir modifié la mentalité des indigènes. On ne peut que la féliciter des progrès matériels déjà

accomplis. Des écoles ont été créées ; des hôpitaux ont été construits, préludes d'une civilisation dont l'effet se fera sentir dans quelques années.

LES NÉGRITOS INTÉRESSANTS « PRIMITIFS »

Les premiers habitants de l'archipel furent les Négritos, petite race noire dont nous parlerons plus longuement à propos de la presqu'île Malaise. Ces primitifs aux cheveux noirs frisés, aux traits à peu près nègres, se rencontrent encore dans les îles de Luçon, Mindoro, Negros, Panay, Mindanao ; mais non comme race pure, à cause du mélange avec les Malais. Le Négrito ne dépasse guère 1 m. 37. C'est un brachycéphale dépourvu de mollets, qui a les pieds tournés en dedans. Sa tête paraît grande, sur ce petit corps. Timides, aimables, affectueux, ils sont d'intelligence médiocre et ils ne comptent que jusqu'au nombre des doigts de la main ; ils errent de lieux en lieux, sauf dans les districts où les Malais ont modifié leur genre de vie.

Ils ont la lance de bambou, l'arc de bois de palmier, la flèche vénéneuse. D'une agilité merveilleuse, ils courent après le cerf et grimpent aux arbres comme des singes. Pour toute religion, ils révèrent les esprits et déifient tout ce qui passe leur compréhension. Ils ont un profond respect pour les vieillards, pour les morts.

On n'a guère lieu d'espérer dans les efforts de ceux qui rêvent de les amener à une vie meilleure ; même apprivoisés plus ou moins, ils ne semblent pas capables de faire quoi que ce soit qui demande un effort d'intelligence. Ils vivent principalement de poissons, de racines, de riz de montagne ; souvent ils vont à la maraude dans les vallées et ramènent du bétail. Leur agriculture est de l'ordre tout à fait primitif ; elle consiste à gratter le sol et à y jeter la semence.

PRESQU'ILE MALAISE

En certains districts de la presqu'île Malaise, par exemple dans la vallée de Batang-Padang, vit une petite race de Négritos, très primitive, très sauvage, qu'on nomme les Sakaïs. Ces pygmées de la péninsule ont même origine, évidemment, que ceux des Philippines. Leurs voisins malais les nomment diversement Sakaïs, Sémangs, Jakouns, Orang Binua ou « Hommes du Sol ». Il y en a plus qu'on ne l'a longtemps supposé. Presque partout ils se sont entre-mariés avec les Malais.

PARURES BIZARRES

Les hommes s'entourent les reins d'une étoffe d'écorce passée entre les jambes ; parfois ils se paient des pantalons chinois, mais non dans la forêt, où l'on n'use pas d'un tel luxe. Les bijoux sont d'une grande simplicité : les anneaux et ceintures des hommes sont faits d'une liane aquatique, noire, sans feuilles, qui croît dans les torrents de la montagne ; les femmes s'en fabriquent plutôt avec des curiosités quelconques acquises des Malais. Un bracelet, acheté par un voyageur anglais à une vieille femme, comprenait neuf enfilades de graines noires ou blanches, une de vieilles monnaies malaises, des perles de verre, le bout d'une queue d'écureuil, deux touffes de poil de singe, une spirale en laiton, un morceau de coquille de colimaçon et une bribe en cuivre d'une coulisse d'ombrelle ! Les élégants se passent

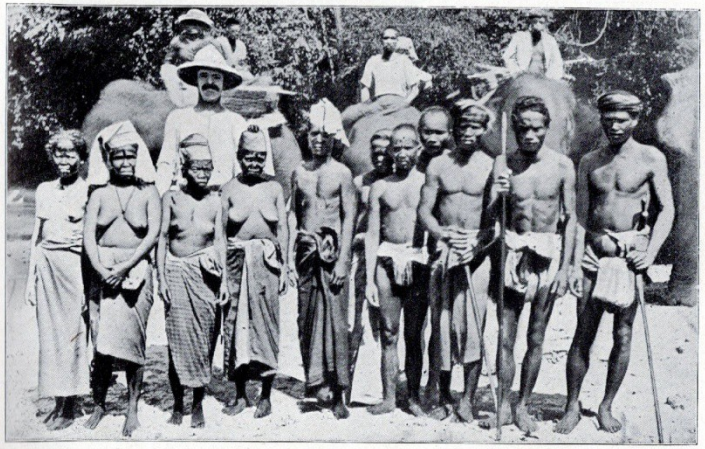
LES NÉGRITOS DE LA PRESQU'ILE MALAISE, qui ne sont pas adultérés de sang malais, sont les plus purs représentants de leur race : cheveux noirs, laineux et frisés, large tête ronde, trop grande en proportion du corps, mâchoire inférieure très proéminente. Comme trait spécial, on peut mentionner leur barbe noire frisée, un pli intérieur de la paupière, et les trois doigts extérieurs du pied tournés vers les deux doigts intérieurs.

PHOTO DE SIR HUGH LOW.

LES SAKAIS constituent une petite race de Négritos qu'on trouve surtout dans la presqu'île Malaise. Ce sont de véritables nains dégénérés, à moins qu'ils ne forment une race dont l'évolution est en retard.

Il est difficile, physiquement, de se rapprocher davantage de la bête. Certains d'entre eux ont presque le même profil que le singe, et leur prognathisme dépasse toutes les mesures connues.

PHOTO E.-J. ROBERTSON, SINGAPOUR.



CES FEMMES NÉGRITOS sont vêtues du sarong, espèce de petit japon de coton qu'elles achètent aux Malais. Elles vaquent avec diligence aux soins du ménage ; et par un juste retour, rare chez les sauvages, elles sont bien traitées par leurs maris. Elles le méritent, du reste, étant aussi bonnes mères qu'épouses attentives.

PHOTO DE SIR HUGH LOW.

GROUPE DE SAKAIS. Ils vivent en tribus dans les montagnes où ils trouvent un abri contre leurs oppresseurs malais ou européens.

Ils ont pour arme une sarbacane dont ils se servent très habilement pour envoyer des flèches empoisonnées. Leurs cases sont construites sommairement, et le bambou en fait tous les frais.

PHOTO R.-J. ROBERTSON, SINGAPOUR.

dans le nez un dard de porc-épic ou un os d'oiseau et portent des anneaux d'oreilles.

Les Sakaïs se teignent la figure avec le jus d'une plante cultivée dans cette intention. Ils disposent leur chevelure à la mode des Négritos, en boule ; mais, au voisinage des Malais, ils renoncent à la coiffure nationale et se nouent les cheveux en arrière. Pour la danse, les femmes se couronnent la tête d'herbes et de feuilles odoriférantes.

CASES DE BAMBOU

Neuf piliers très minces supportent le toit de leurs cases ; plusieurs sont tortus ; celui du milieu, plus gros que les autres, est un tronc d'arbre. Poutres, montants, solives, le bambou pourvoit à tout. Les cloisons consistent d'habitude en écorces et en feuilles. Le foyer se compose d'une couche de terre sur une couche de feuilles : on y brûle à la fois deux bûches dont les bouts se touchent presque ; dans l'intervalle et sous les bouts flambent de menus morceaux et des brindilles. Autant un homme a de femmes, autant il a de foyers.

TRAVAIL DU MATIN, DANSES DU SOIR

Le Sakaï se lève à l'aurore et prépare son déjeuner : d'habitude, du tapioca rôti et du sucre de canne. Les feux s'allument, car les villages de la montagne sont froids le matin. Après déjeuner, les hommes vont ramasser du bois, chercher des vivres ; ou bien ils restent à la maison pour tailler des bouts de lance et faire des sarbacanes de chasse ; tout en travaillant, ils mangent tout le long du jour. A 9 heures du soir, « En place, repos ! » ; Réveil à minuit pour allumer le feu, manger, et se recoucher jusqu'à l'aube.

L'après-midi est consacré à des danses et à des chants d'un genre très primitif. L'orchestre est essentiellement composé d'un tambour, simple section d'un tronc d'arbre creusé au feu et couverte d'une peau d'animal, une peau de singe le plus souvent, tendue raide par des cordes. Après environ cinq minutes d'un tam-tam monotone, à un ou deux temps, un homme, quelquefois deux, se lève et danse ; danse d'une très grande simplicité, ensemble de gestes plutôt, parmi lesquels une certaine révérence, marquée par le tambour, s'accompagne de mouvements grotesques des mains. Au bout d'une heure, les danseurs s'accroupissent sur des poutres et entonnent un chant lugubre, sur le même mouvement que la danse, qu'ils psalmodient jusqu'à un cri guttural qu'on peut traduire par « hiong ».

Ce chant paraît n'être qu'une énumération des montagnes, rivières et autres accidents naturels de la contrée des Sakaïs. Viennent ensuite les femmes qui évoluent, frappent des mains, font aussi des révérences. Outre le tambour, les Sakaïs jouent parfois de la flûte de bambou, du sifflet, et d'une guitare rudimentaire.

APRÈS L'ENTERREMENT

La religion se réduit à quelques croyances aux *Antou* ou esprits que le Sakaï voit partout et dont il cherche à conjurer les maléfices en portant des talismans, le plus souvent en cuivre. Quand un Sakaï meurt, ses amis enterrent avec lui quelques objets dont il se servait : par exemple, si c'est une femme, un collier ; si c'est un homme, une tabatière en rotin. On brûle toujours la maison du défunt, et l'emplacement en est abandonné, même quand on y perd

une récolte de tapioca ou de canne à sucre. Tout ce qui appartenait au mort est considéré comme devant être vendu ou donné.

L'AVENIR DES NÉGRITOS

Harcelés par les Malais, qui sont, les uns déjà civilisés à demi, les autres presque aussi sauvages qu'eux, mais qui, les uns comme les autres, les chassent à l'envi, les Sakaïs ont déployé des qualités de résistance dont n'ont pas eu besoin les Négritos des îles. Leur intelligence s'est également développée par la nécessité d'échapper à leurs ennemis qui les traquent jusque dans les recoins les plus reculés de leurs monts sylvestres.

Quand on les serre de près, qu'ils vont être pris, ils grimpent sur les arbres, tendent de branche en branche des cordes de rotin, partout où il est impossible de sauter de l'une à l'autre, et, sur ces frêles ponts aériens, ils se hasardent courageusement avec leur petite famille, qu'ils sauvent ainsi des Malais, de l'esclavage et de la razzia.

BEAUTÉ BIRMANE
(Asie)

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE BEATO, MANDALAY.

CHAPITRE V

LES INDO-CHINOIS

SIAM ¶ INDO-CHINE FRANÇAISE : ANNAM, TONKIN, COCHINCHINE, CAMBODGE ¶ BIRMANIE

L'ASIE est le plus vaste des continents de l'univers. Sa superficie atteint 43 millions de kilomètres carrés, sur lesquels vivent 900 millions d'habitants. Son immensité (elle touche presque au pôle et n'est pas plus loin de l'équateur) a favorisé le développement et la diversité des Races Humaines.

L'INDO-CHINE

Grande presqu'île du Sud-Est asiatique, l'Indo-Chine comprend comme divisions principales : 1° le royaume de Siam ; 2° l'Indo-Chine française (Annam, Tonkin, Cochinchine, Cambodge) ; 3° les Possessions anglaises, dont la plus importante est la Birmanie.

Si les races primitives de ces contrées se rattachent aux Négritos, mélangés plus tard aux Malais, elles tendent à disparaître devant les populations actuelles — Siamois, Annamites, Cambodgiens et Birmans — qui sont d'origine mongole, et représentent la plus grande partie des 40 millions d'habitants de la péninsule.

SIAM

Royaume indépendant, le Siam sert de tampon aux convoitises européennes et locales. Sa capitale est Bangkok, à l'embouchure du Ménam. Il compte environ 8 millions d'habitants. La religion dominante est le bouddhisme.

LA MÈCHE DES SIAMOIS

Les Siamois, peuple olivâtre aux cheveux noirs, sont des hommes bien faits, plus noirs que les Chinois, moins bruns et plus beaux que les Malais ; ils ont les yeux bien ouverts, les lèvres un peu en avant, le nez légèrement aplati, la face large par le travers des pommettes, le front pointu, le menton court. Nombre d'entre eux se rasent la tête, à l'exception d'une grosse houppe, laissée au sommet du crâne ; cette touffe, les changements auxquels elle est soumise ont une importance sociale considérable : celle d'un enfant est gentiment nouée et retenue par

une épingle d'or ou d'argent, si la famille n'est pas trop pauvre ; les moins aisés la remplacent par un piquant de porc-épic ; on la pare de fleurs ; quand on la rase, c'est un événement de famille auquel on convie parents et amis et qu'on accompagne de feu d'artifice, de musique, de félicitations et de présents au héros de la fête. On voit rarement un homme barbu, car il est peu de Siamois qui ne se rasent le menton, mais ils gardent la moustache.

LA NOBLESSE DES ONGLES

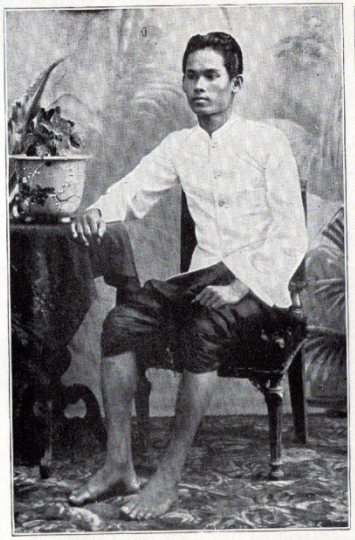
La passion pour les bijoux est universelle ; pas de famille, si pauvre soit-elle, qui n'en ait quelques-uns. Les enfants ont des anneaux d'or ou d'argent aux bras et aux jambes ; et tel ou telle se surcharge de riches colliers, de boucles d'oreilles, de ceintures jusqu'à s'empêtrer dans ses mouvements. Mais la grande coquetterie réside, comme en Chine, dans les ongles dont ils regardent la longueur comme un signe d'aristocratie. En outre, ils font le possible et l'impossible pour se noircir les dents avec la noix de bétel et l'arec. D'ordinaire, ils vont pieds nus. Ils sont sobres, à l'exception de quelques buveurs incorrigibles. A la suite de sévères édits, la fumerie d'opium n'a guère fait de progrès dans ces derniers temps ; mais on fume beaucoup de tabac et on boit du thé presque autant qu'en Chine.

Au moral, les Siamois son aimables, joyeux, timides, sans soucis, presque sans passions, enclins à la paresse, à l'inconstance, aux exactions ; ils sont libéraux en aumônes, sévères sur l'étiquette, grands amis des sports, et perdent en amusements la moitié de leur temps. Ils sont vifs et même spirituels dans la conversation et ont une grande aptitude à l'imitation. Il est très rare qu'ils se querellent sérieusement. Les étrangers sont sûrs d'être bien accueillis.

CANOT DE FIANÇAILLES, CANOT DE FUNÉRAILLES

Les femmes se marient de bonne heure ; les négociations à peu près terminées, le fiancé s'en va chercher sa fiancée, dans un grand canot où flottent gaiement des drapeaux ; il est chargé de présents : vêtements pour la future, vaisselle, fruits, noix de bétel, etc. Au milieu, s'élève un immense gâteau pyramidal qui est peint de vives couleurs ; des musiciens jouent, tandis que le bateau glisse. Arrivé chez la jeune fille, le fiancé s'occupe de tous les détails de la cérémonie et l'on en fixe le jour, — cérémonie où la religion n'a aucune part, et qui n'est qu'une grande fête, avec musique.

Le canot joue encore son rôle dans les funérailles. Quand un Siamois est mourant, le prêtre répand sur lui l'eau sacrée, récite des passages des livres saints et pousse de bruyantes exclamations. La mort survenue, on lave le corps, on l'enveloppe dans une toile blanche, on le met dans un cercueil couvert de papier doré, décoré de fleurs artificielles, sous un dais orné de fleurs naturelles et de bougies. Au bout d'un jour ou deux, on enlève le cercueil, qui ne sort point par la porte de la maison, mais par une porte faite exprès dans le mur ; on lui fait faire trois fois le tour de la demeure, à grande allure, dans l'espoir que l'esprit du mort, oubliant la route qu'il vient de suivre, ne retrouvera pas son chemin et ne viendra pas molester les vivants. On porte ensuite la bière sur un grand canot, au son d'une musique funèbre ; on l'y place sur une plate-forme, surmontée d'un dais. Une procession de petits canots, portant parents et amis, accompagne la



UN SIAMOIS NOBLE possède un prestige étonnant. Dans un pays où le respect de l'autorité est la base de toutes les institutions, nul n'ose lever la tête aussi haut que son supérieur ; nul ne passe un pont si un gentilhomme d'un rang plus élevé daigne y passer au même moment ; nul ne peut se promener à un étage au-dessus de celui qu'occupe un seigneur plus haut placé dans la hiérarchie.

Lorsque des serviteurs abordent leur maître, c'est dans une humble posture, avec un nombre de génuflexions déterminé par son rang.

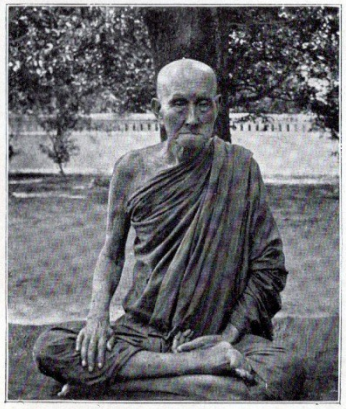
Quant au roi, il est vénéré comme une divinité ; lorsqu'on s'en approche, il faut se prosterner devant lui des centaines de fois. Après sa mort, il est pendant un an l'objet d'une véritable adoration. On lui rend les mêmes hommages que de son vivant et l'étiquette est observée dans les appartements royaux jusqu'au jour où le feu a anéanti ce qui reste de Sa Majesté.

PHOTO H.-W. ROLFE, BANGKOK.

LE PRÊTRE BOUDDHISTE exerce son ministère dans une religion qui compte au Siam la grande majorité des habitants. Il intervient dans maintes occasions de la vie courante : il lave la tête de l'enfant lorsqu'on la lui rase pour la première fois ; assiste les familles dans les cérémonies d'ordre privé ; donne dans sa pagode des consultations qui sont surtout des conseils pratiques et d'ailleurs intéressés.

C'est encore lui qui fait la toilette du mort et l'asperge avec du lait de noix de coco, l'accompagne au bûcher et, lors de la crémation des personnages importants, prononce leur oraison funèbre.

PHOTO H.-W. ROLFE, BANGKOK.



LE BONZE mène une vie de prières et de renoncement. PHOTO H.-W. ROLFE, BANGKOK.

CHANTEURS SIAMOIS. Ils vont de rue en rue faire entendre leurs mélopées.

LA FAMILLE SIAMOISE est généralement nombreuse. Le père y possède un pouvoir absolu; la mère, respectée par son mari, est révérée par ses enfants. PHOTO ISONAGA, BANGKOK.

barque au temple où a lieu la crémation. La cérémonie terminée, les parents recueillent ce qui reste des os et le mettent dans une urne. Les funérailles d'un riche Siamois se compliquent de pétards, de sermons des prêtres, de représentations scéniques où apparaissent toutes sortes de monstres. On dresse des tentes dans l'enceinte de la pagode et il en est qui jouent aux jeux de hasard pendant que s'accomplissent les rites funéraires. Mais pour les pauvres, pas de bûcher : leur corps, coupé en morceaux, est livré aux oiseaux de proie.

INDO-CHINE FRANÇAISE

L'Indo-Chine française est constituée par l'Annam, qui s'étend sur la côte orientale de la péninsule, le long de la Mer de Chine méridionale ; le Tonkin, qui, au Nord de l'Annam, occupe la haute et basse vallée du Fleuve Rouge ; la Cochinchine, qui s'étend sur le delta du Mékong, au Sud de l'Annam ; le Cambodge, qui forme l'hinterland de la Cochinchine. Elle est administrée par un gouverneur général qui réside à Hanoï.

ANNAM, TONKIN, COCHINCHINE, CAMBODGE

L'Annam est une région montagneuse, bordée par la mer, avec des forêts dans le haut pays et des rizières sur la côte. Sa capitale est Hué. Il compte environ 6 millions d'habitants.

Le Tonkin est composé d'une zone montagneuse, couverte de forêts, et d'une plaine basse très peuplée où se réunissent le Fleuve Rouge et le Taï-Binh. L'agriculture y est très développée. Outre des quantités considérables de riz, il produit le coton, la canne à sucre, le mûrier, etc. Capitale : Hanoï. Il a 10 millions d'habitants.

La Cochinchine couvre un immense delta créé par le Mékong et par une multitude de canaux ou *arroyos* communiquant entre eux. Elle produit une grande quantité de coton et une quantité plus grande encore de riz. Elle a pour capitale Saïgon ; sa population est de 2 millions d'habitants.

Le Cambodge, dernier venu dans l'Indo-Chine française, est situé au Nord-Ouest de la Cochinchine, dans des plateaux régulièrement inondés par le Mékong. Il comprend environ 1 600 000 habitants. Capitale : Pnom-Penh.

L'Annam et le Tonkin sont à peu près exclusivement peuplés d'Annamites. La Cochinchine même, malgré un nombre assez considérable de Cambodgiens, de Chinois et de Malais, en contient une forte proportion. C'est donc cette race qu'il convient d'étudier d'abord pour examiner plus loin les caractères de la population indigène du Cambodge.

LES GIAO-CHI OU « DOIGTS ÉCARTÉS »

Les Annamites, à peine de taille moyenne, sont plus petits et moins vigoureux que les Chinois ; ils sont basanés, plus bruns que leurs voisins avec le front bas, le crâne légèrement déprimé au sommet, bien développé sur les côtés ; la figure plate, avec pommettes saillantes ; le nez petit, la bouche grande, les lèvres épaisses ; le corps gros, ramassé. Les cheveux, qu'ils ne coupent jamais à partir de l'adolescence, s'arrangent au sommet de la tête en une sorte de chignon. Il y a dans leur allure une espèce de crânerie, qu'on a

qualifiée de théâtrale, et qui les distingue nettement des autres Indo-Chinois. Une autre de leurs particularités, c'est, entre le pouce du pied et le reste des doigts, une distance plus grande que chez n'importe quelle race allant nu-pieds : le nom de *Giao-chi*, qu'on leur donna de tout temps, signifie « doigts écartés ». On en a fait leur signe caractéristique ; mais cette particularité provient peut-être de ce qu'ils tiennent l'étrier, non à plat, mais en le saisissant entre le pouce et les autres doigts du pied. D'après d'antiques chroniques chinoises, il est fait mention de cette singularité dès 2285 avant Jésus-Christ (?). Comme les Annamites se sont croisés avec les Malais, les Chinois et les Cambodgiens, il y a beaucoup de métis parmi eux.

LES LAOTIENS JADIS EXPLOITEURS DES KHAS

Deux peuplades de l'Annam sont particulièrement intéressantes au point de vue ethnographique, parce qu'elles représentent la plus ancienne population du pays. Les Khâs et les Laotiens, dont on trouve un grand nombre dans le Siam, la Birmanie et même le Yunnan, habitent surtout le long de la frontière occidentale de l'Annam, dans la partie du pays qu'on nomme le Laos français.

Ils sont de même race, mais les Laotiens sont d'une civilisation beaucoup plus avancée ; les Khâs sont devenus leurs victimes et ont subi leurs exactions jusqu'à l'époque de l'occupation française. Les mandarins du Laos organisaient même contre eux de véritables chasses à l'homme ; à de fréquents intervalles, ils formaient des expéditions bien armées, s'installaient dans un campement favorable et partaient de là pour opérer des razzias. Quand ils avaient capturé suffisamment d'individus des deux sexes et de tout âge, ils les emmenaient à Bassac, Sienpang, ou Attopeu, où des marchands d'esclaves les achetaient pour les revendre au Siam et au Cambodge. Ces procédés sont heureusement choses du passé.

Laotiens et Khâs vivent aujourd'hui en bonne intelligence sous l'égide du gouvernement français. Les premiers constituent des populations aisées, intelligentes, une bonne recrue pour nos colonies d'Indo-Chine. Les seconds vivent paisiblement dans leurs montagnes, s'adaptant peu à peu à l'existence de cultivateurs. En maints endroits ils ont défriché leurs forêts pour les remplacer par des rizières.

OUVRIERS D'ART ET HABILES MÉNAGÈRES

On dit que les Annamites sont vindicatifs, trompeurs, voleurs ; on ne peut nier cependant qu'ils ne soient aimables et bienveillants ; ils sont soumis, sans l'apathie énervée de l'Hindou ; doués d'aptitudes industrielles, ils font des ouvriers diligents, et leurs dispositions artistiques se traduisent, outre les raffinements de leur cuisine, par de belles incrustations en nacre, des broderies, des sculptures, des bijoux. Point courageux en ce sens qu'ils ne provoquent pas le danger, qu'ils ne s'y exposent pas volontiers, ils sont très tenaces dans la défense ; de plus, ils sont hospitaliers, polis, pleins de vivacité, de bons sentiments et de bonne humeur.

Il y a, en pays annamite, deux types de femmes bien différents : l'une qui est le simple instrument des plaisirs du maître ; l'autre, la ménagère active, pleine d'entente

LES KHAS habitent les régions montagneuses qui séparent l'Annam du Siam ; ils descendent rarement au-dessous de 1 000 mètres. On aperçoit souvent leurs défrichements sur le flanc des coteaux sylvestres.

Ils vivent réunis en petites communautés, sans chef, sans organisation sociale. Malgré leur mine sauvage, c'est un peuple aimable et inoffensif. Ils ont beaucoup de patience, d'endurance à la marche et grimpent lestement leurs montagnes. Au reste, ils sont d'une intelligence très médiocre. Le nom même qu'ils se sont donné est significatif. Khâs signifie, en langue annamite, les sauvages. Ils ont le teint jaune, les cheveux et les yeux noirs, les narines dilatées, la mine peu éveillée.

PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

LES LAOTIENS habitent surtout les vallées des montagnes où se sont réfugiés les Khâs.

D'où viennent-ils ? Ils sont de race jaune évidemment, mais fortement mélangés aux indigènes indo-chinois. Ils ont la taille petite, le front étroit, les yeux bridés des Chinois, mais le corps trapu de l'Annamite.

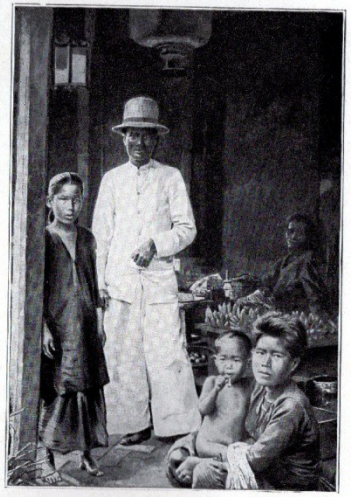
Lors de l'immigration qui les a fait rayonner sur l'Indo-Chine, ils ont fort habilement choisi pour s'installer la haute vallée des grands fleuves : Mékong, Ménam, Salouen, où ils ont trouvé, avec un bon climat, des terres propices à l'agriculture à laquelle ils demandent le plus clair de leurs ressources. Le riz, le millet, les arachides, le cotonnier y poussent en abondance.

PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

LES MARCHÉS ANNAMITES *se tiennent au milieu de la ville ou du village, sur une place où s'élèvent des hangars abrités par un toit de chaume ou de tuiles.*

PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

UNE CAMBODGIENNE *du peuple avec son bol de riz sur la tête.*



BOUTIQUE *d'une marchande de fruits à Pnom-Penh.*

pratique, travaillant dur, aux champs comme à la maison, et qui, lorsqu'elle appartient aux rangs supérieurs de la société, sait mener comme il faut les affaires de son mari.

L'ANIMATION DES MARCHÉS

Un des spectacles les plus caractéristiques, les plus pittoresques en pays annamite, ce sont les marchés. Ils ont lieu dans les villes et les villages, mais aussi en pleins champs, entre plusieurs hameaux. Ce sont les femmes qui les animent ; on voit les unes s'y rendre par files, venues de plusieurs lieues, le long des fossés séparant les rizières imbibées d'eau, leurs paniers au bout d'une perche de bambou ; les autres arrivent en *sampans* sur les ruisseaux et les canaux. Quand les affaires commencent, c'est un papotage à se croire dans le palais des singes au Jardin d'Acclimatation ; les femmes s'accroupissent à côté de leur marchandise et bavardent à l'infini en mâchant la feuille de bétel et en lançant de leur bouche pâle des jets de salive rouge. Vous trouvez là porcs, paniers pleins de poulets et de canards, poisson frais mais vaseux, grandes crevettes séchées au soleil, petits crabes, choux, radis, noix d'arec, fruits variés, vermicelles, gâteaux, bonbons, œufs ; et des meubles et des vêtements à bon marché, des lampes à pétrole en fer-blanc, des poteries, des objets en cuivre, des bracelets, des colliers, des boutons d'ambre, des chapeaux de feuilles de palmier, des turbans, du coton de Bombay, des écharpes.

LA GLOIRE DES KHMERS, ANCÊTRES DES CAMBODGIENS

Les Cambodgiens ne sont plus guère aujourd'hui que des Annamites plus ou moins métissés ; mais leur origine remonte aux Khmers, qui ont laissé au Cambodge des preuves monumentales d'une civilisation très avancée. Les ruines stupéfiantes d'Angkor-Vat en témoignent éloquemment. Les plus beaux de ces monuments couvrent un espace de plus de 500 hectares ; ils ont été soigneusement étudiés par les archéologues français. C'est bien l'ensemble de ruines le plus remarquable du monde, soit qu'on considère la prodigieuse étendue du plan géométrique, les dimensions grandioses des palais et des temples, soit qu'on admire l'incroyable délicatesse, l'artistique beauté des bas-reliefs et des sculptures.

Il y a quelques raisons d'admettre (bien que ce ne soit pas l'avis de tous les savants) que ces merveilles furent l'œuvre des Cambodgiens d'autrefois, sous la direction des missionnaires brahmanes venus de l'Inde pour introduire la civilisation parmi les sauvages de cette contrée.

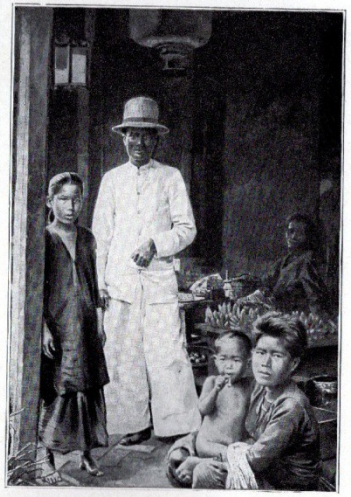
Quelques-unes des tribus sauvages du pays se distinguent par un aimable caractère, une politesse, une courtoisie innée, un goût artistique surprenant, l'industrie qu'ils prodiguent dans le vêtement, les parures, bijoux, pipes, carquois et autres objets. Il se peut que ce soit là le faible reste d'une civilisation évanouie dont se souviennent encore avec piété ces enfants de la nature, perdu depuis des siècles dans les profondes forêts qu'ils s'imaginent être le centre de l'univers et que rien ne peut les décider à quitter.

Quant aux Cambodgiens des villes, tout ce qui leur reste de leur grandeur passée, c'est l'arrogance et l'orgueil, pendant que les absorbent peu à peu les Annamites et les Laotiens qui les entourent. Quel étrange mystère que celui de cette race qui, voici deux mille ans, bâtissait des villes et dressait dans les marais du Tonlé Sap des monuments

LES MARCHÉS ANNAMITES *se tiennent au milieu de la ville ou du village, sur une place où s'élèvent des hangars abrités par un toit de chaume ou de tuiles.*

PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

UNE CAMBODGIENNE *du peuple avec son bol de riz sur la tête.*



BOUTIQUE *d'une marchande de fruits à Pnom-Penh.*

pratique, travaillant dur, aux champs comme à la maison, et qui, lorsqu'elle appartient aux rangs supérieurs de la société, sait mener comme il faut les affaires de son mari.

L'ANIMATION DES MARCHÉS

Un des spectacles les plus caractéristiques, les plus pittoresques en pays annamite, ce sont les marchés. Ils ont lieu dans les villes et les villages, mais aussi en pleins champs, entre plusieurs hameaux. Ce sont les femmes qui les animent ; on voit les unes s'y rendre par files, venues de plusieurs lieues, le long des fossés séparant les rizières imbibées d'eau, leurs paniers au bout d'une perche de bambou ; les autres arrivent en *sampans* sur les ruisseaux et les canaux. Quand les affaires commencent, c'est un papotage à se croire dans le palais des singes au Jardin d'Acclimatation ; les femmes s'accroupissent à côté de leur marchandise et bavardent à l'infini en mâchant la feuille de bétel et en lançant de leur bouche pâle des jets de salive rouge. Vous trouvez là porcs, paniers pleins de poulets et de canards, poisson frais mais vaseux, grandes crevettes séchées au soleil, petits crabes, choux, radis, noix d'arec, fruits variés, vermicelles, gâteaux, bonbons, œufs ; et des meubles et des vêtements à bon marché, des lampes à pétrole en fer-blanc, des poteries, des objets en cuivre, des bracelets, des colliers, des boutons d'ambre, des chapeaux de feuilles de palmier, des turbans, du coton de Bombay, des écharpes.

LA GLOIRE DES KHMERS, ANCÊTRES DES CAMBODGIENS

Les Cambodgiens ne sont plus guère aujourd'hui que des Annamites plus ou moins métissés ; mais leur origine remonte aux Khmers, qui ont laissé au Cambodge des preuves monumentales d'une civilisation très avancée. Les ruines stupéfiantes d'Angkor-Vat en témoignent éloquemment. Les plus beaux de ces monuments couvrent un espace de plus de 500 hectares ; ils ont été soigneusement étudiés par les archéologues français. C'est bien l'ensemble de ruines le plus remarquable du monde, soit qu'on considère la prodigieuse étendue du plan géométrique, les dimensions grandioses des palais et des temples, soit qu'on admire l'incroyable délicatesse, l'artistique beauté des bas-reliefs et des sculptures.

Il y a quelques raisons d'admettre (bien que ce ne soit pas l'avis de tous les savants) que ces merveilles furent l'œuvre des Cambodgiens d'autrefois, sous la direction des missionnaires brahmanes venus de l'Inde pour introduire la civilisation parmi les sauvages de cette contrée.

Quelques-unes des tribus sauvages du pays se distinguent par un aimable caractère, une politesse, une courtoisie innée, un goût artistique surprenant, l'industrie qu'ils prodiguent dans le vêtement, les parures, bijoux, pipes, carquois et autres objets. Il se peut que ce soit là le faible reste d'une civilisation évanouie dont se souviennent encore avec piété ces enfants de la nature, perdu depuis des siècles dans les profondes forêts qu'ils s'imaginent être le centre de l'univers et que rien ne peut les décider à quitter.

Quant aux Cambodgiens des villes, tout ce qui leur reste de leur grandeur passée, c'est l'arrogance et l'orgueil, pendant que les absorbent peu à peu les Annamites et les Laotiens qui les entourent. Quel étrange mystère que celui de cette race qui, voici deux mille ans, bâtissait des villes et dressait dans les marais du Tonlé Sap des monuments

luttant de grandeur avec ceux de Mésopotamie et d'Égypte, et dont les descendants, impuissants et abâtardis, s'effacent avant qu'ait disparu de l'humanité le souvenir de leurs glorieux ancêtres !

BIRMANIE

La Birmanie est province anglaise depuis 1885. Située dans la partie Nord-Ouest de la péninsule Indo-Chinoise, entre la Chine et l'Inde, elle occupe la vallée fertile de l'Irraouaddi et compte environ 8 millions d'habitants. Sa capitale est Mandalay.

Les Birmans, actifs, vigoureux, bien proportionnés, ont sensiblement l'aspect des Mongols. Ils le doivent à des croisements incessants de l'élément mongol avec les tribus indigènes dont la principale, celle des Chins, subsiste encore dans les campagnes.

LES FÊTARDS DE L'INDO-CHINE

Les Birmans s'efforcent de rester fidèles au vieil adage : « L'homme boit, se bat, chasse ; la femme et le serf travaillent ». On ne traverse pas un village sans voir des buveurs autour des pots de boisson, au battement des gongs de fête. Naissance, mort, mariage, sacrifice, paiement de dette, visite à une fiancée, arrangement d'une affaire, un ennemi tué, un cerf égorgé, tout est prétexte à fête, et toute fête consiste à boire un ou plusieurs jours, à manger force viandes. Femmes et esclaves surveillent, remplissant de chair tout panier vide, tandis que les cornes soufflent, que les gongs retentissent en mesure, que les danseurs tournent en grand cercle, bras enlacés, chantant à voix basse un chant monotone.

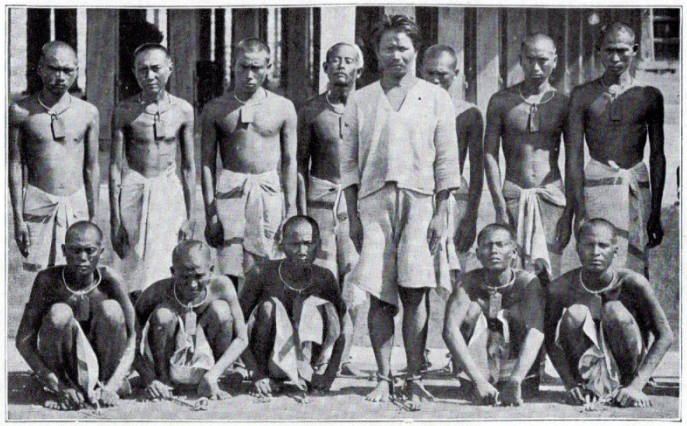
Un Birman meurt-il, c'est encore un prétexte à ripailles. Le corps du défunt est tenu assis, habillé, armé ; les parents et les amis dansent et boivent autour, tirent des coups de fusil, chantent la gloire du défunt, ses razzias heureuses, les têtes qu'il a coupées, les hommes qu'il a fait esclaves. Après quoi, on porte le mort dans un bâtiment à côté, sur une table, et sous cette table brûle et dure un feu qui finit par momifier le corps ; on le ramène dans la maison, drapé d'étoffes, on le met sur une planche, dans l'attente de la fête funéraire, qui peut être renvoyée à un ou deux ans plus tard.

LE ROYAUME DES ESPRITS

Il semble que les Birmans du Nord ne croient pas à l'Être suprême ; ceux du Sud croient à un dieu auquel ils sacrifient, mais sans l'adorer ; ils ne lui adressent des prières qu'en cas de malheurs, de fléaux ; ils admettent surtout divers esprits : l'esprit du village ; l'esprit de la famille ou du clan, qui demeure dans les arbres ou dans des endroits spéciaux du territoire du clan ; l'esprit des cultures, qui vit dans les champs ; l'esprit de l'air ; l'esprit du torrent ; l'esprit de la jungle ; l'esprit des monts. Le monde, disent-ils, est plein d'esprits méchants qui habitent la campagne, infestent les maisons, hantent la brousse ; esprits qu'il faut apaiser, sous peine de désastre, de destruction des récoltes, de stérilité des épouses. Le choléra ayant éclaté chez des Birmans venus en visite à Rangoun, on vit ceux qui n'en étaient pas atteints se promener l'épée nue pour chasser l'esprit malveillant, puis se cacher dans la brousse pour qu'il ne pût les découvrir. Ils demandèrent même l'autorisation de sacrifier un jeune esclave à l'esprit hostile qui avait déchaîné l'épidémie, mais,

LES DANSEUSES BIRMANES tirent des mouvements éxécutés par un grand nombre de ballerines des effets puissants de rythme et d'harmonie.

PHOTO DE M. BEATO, MANDALAY.



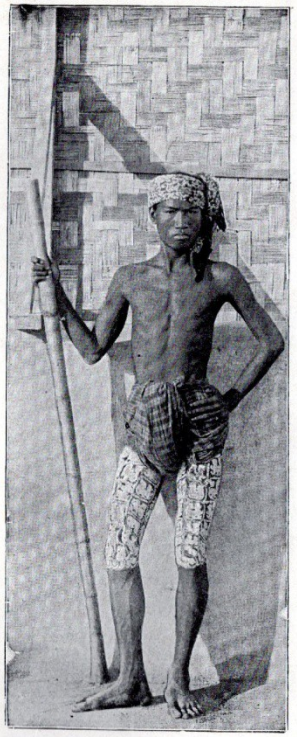
LES DACOÏTS, ou condamnés à la détention perpétuelle, encombrent les prisons de Birmanie d'une population d'énergumènes devant laquelle tremblent les gardiens.

PHOTO DE M. BEATO, MANDALAY.

UNE PRINCESSE BIRMANE ne peut porter d'autre costume que celui qui révèle son rang. Coiffure, boucles d'oreilles, manteau et robe, tout lui est assigné par une étiquette étroite qui, avant l'annexion anglaise, punissait de mort quiconque s'y dérobait.

L'esthétique birmane est tout imprégnée de l'art cambodgien, ainsi qu'en témoignent ces pointes en « retroussis » qu'on retrouve dans le toit des pagodes comme dans la coupe des vêtements.

PHOTO DE M. BEATO, MANDALAY.



LE TATOUAGE des indigènes birmans ne leur est pas seulement inspiré par une recherche de coquetterie. Ces étranges dessins sont aussi des charmes contre la maladie, la mort ou la capture.

D'aucuns, outre le tatouage, montrent sur leur corps des rangées de petites verrues où ils ont inséré des bouts de métal ou autres substances où sont écrits les mots magiques connus des seuls savants en matière de sortilèges.

PHOTO DE M. BEATO, MANDALAY.

des conseils humains ayant prévalu, ils se contentèrent d'immoler des chiens « parias ».

L'esprit du Birman mort va dans le monde des esprits de la forêt. Si sa mort est naturelle, son esprit est content ; s'il a été tué, son esprit hantera sa famille jusqu'à ce qu'elle l'ait vengé dans le sang. Le tué devient propriété du tueur dans le monde des esprits : tout homme donc qui a tué beaucoup de gens dans sa vie aura beaucoup d'esclaves outre-tombe. Comment des hommes imbus de pareilles idées vivraient-ils en paix les uns avec les autres ?

LES INTERPRÈTES DES ESPRITS

Dans tout village il y a un savant, un sorcier, homme ou femme, dont on croit qu'il connaît bien tout ce que les esprits désirent ; on le consulte sur les sacrifices nécessaires. Ce sorcier ou cette sorcière n'hésite guère à poser des questions indiscrètes sur la récente conduite de l'infortuné suppliant ; l'enquête faite, il dira, par exemple : « Vous avez insulté l'esprit de tel ou tel torrent », offense qui ne peut s'expier que par la mort d'un coq rouge, sur la rive du torrent dont l'esprit crie vengeance. Parfois c'est un porc qu'on immole ; et c'est le sorcier en personne qui sacrifie, en marmottant : « Esprit, il te fallait un cochon ; le voici ! Sois satisfait, reprends la maladie que tu as envoyée à cet homme ! » Bien entendu, ce sage garde pour lui la chair destinée à l'esprit ; et, comme il aime beaucoup le porc, il suppose que l'esprit en raffole !

Les Birmans du Midi pensent qu'un homme emporte dans l'autre monde tout ce qu'on a enfoui avec lui ; on met donc dans la tombe des fusils, des gongs et jusqu'à des pots de cuisine. Ainsi s'éclaire pour nous ce fait que, dans les tumuli d'Asie, comme sous les dolmens d'Europe, nous trouvons fréquemment des armes et des ustensiles à côté des os ou des cendres.

LE BOSQUET DES SACRIFICES

Les chefs possèdent un bosquet, avec un roc servant d'autel sur lequel on dépose des vivres en manière d'offrande. Dans les rapports avec les Birmans, il ne faut jamais oublier que ce qui leur importe le plus c'est leur esprit, et que ce qu'ils estiment le plus au monde c'est ce bosquet, cet autel, qu'ils révèrent autant qu'un bouddhiste sa pagode. Il faut donc éviter autant que possible d'abattre des arbres dans ce bois sacré ; mais aussi se garder de favoriser la cupidité du Birman ; car il s'attribue, quand il en est besoin, n'importe quel arbre de la forêt comme habité par un esprit à lui. De temps à autre un homme sacrifie à l'esprit de sa demeure : il ferme alors sa porte et met sur le seuil une branche verte, ce qui signifie : « Laissez-moi seul ! » Et quand un village entier sacrifie à l'esprit du village, il faut aller chercher ailleurs l'hospitalité.

MARIS PEU FAROUCHES

La vertu chez les femmes n'est pour eux qu'une qualité sans grande importance. Un mari outragé peut divorcer, mais il perdrait le prix qu'il a payé au père ou aux frères pour obtenir sa femme, en sorte qu'il préfère passer là-dessus, comme sur une futilité féminine. S'il connaît le séducteur, il tâchera d'en tirer un dédommagement ; peut-être le provoquera-t-il en champ clos, mais il aura contre lui l'opinion. L'adultère commis dans une fête, quand les hommes sont

supposés ivres, incapables de tenue, n'est pas considéré comme une offense, mais comme une peccadille que chacun est exposé à commettre.

LE PACTE DU SANG

Quand deux tribus se jurent amitié, elles s'assemblent autour d'un *mithum*, animal né du croisement du buffle et de la vache ; les chefs de l'un et l'autre village versent sur lui une liqueur et murmurent à leurs esprits respectifs la prière d'agréer la convention qu'ils vont sceller du sang de la bête ; puis, se plaçant aux deux côtés du *mithum*, ils le percent de leur lance, et s'ils ont des fusils, lui tirent une balle dans la tête ou le cœur.

La bête à terre, on lui tranche la gorge, on recueille son sang dans des bassins, on coupe la queue, on la plonge dans le sang, les chefs et les vieillards des deux clans s'en barbouillent réciproquement la figure, et marmottent ces mots : « Que celui qui rompra ce pacte meure comme cette bête est morte, que sa famille meure aussi et que la malédiction soit sur son clan ! »

Quand une tribu fait sa soumission officielle au gouvernement anglais, la cérémonie est quelque peu modifiée : le représentant de l'Angleterre et le chef tuent à coup de fusil le *mithum* ; on coupe la queue, le chef la prend en main, jure qu'il restera fidèle à son serment qu'il reconnaît le gouvernement, que jamais il ne brisera les fils du télégraphe, qu'il ne tirera pas sur les troupes anglaises, qu'il paiera régulièrement le tribut ; d'autre part, il supplie l'esprit de tuer le représentant du gouvernement s'il attaque les siens sans raison, et d'infliger tous les désastres possibles à lui et à son village en cas de violation du serment. Chose triste à dire, malgré tant de formalités ce serment n'a pas la moindre valeur : le Birman le tient tant qu'il a peur des suites de sa trahison ; mais, dès qu'il y trouve avantage, il le viole sans hésiter.

FILLE ET GARÇON KATCHINS, appartenant à une tribu de grands maraudeurs qui exercent particulièrement leur industrie dans la Birmanie septentrionale ; ils ont la figure carrée, les mâchoires puissantes, les yeux obliques, comme les Mongols. Plusieurs nouent leurs cheveux et les ramènent en huppe massive sur le devant du front ; d'autres les disposent en chignon sur la nuque.

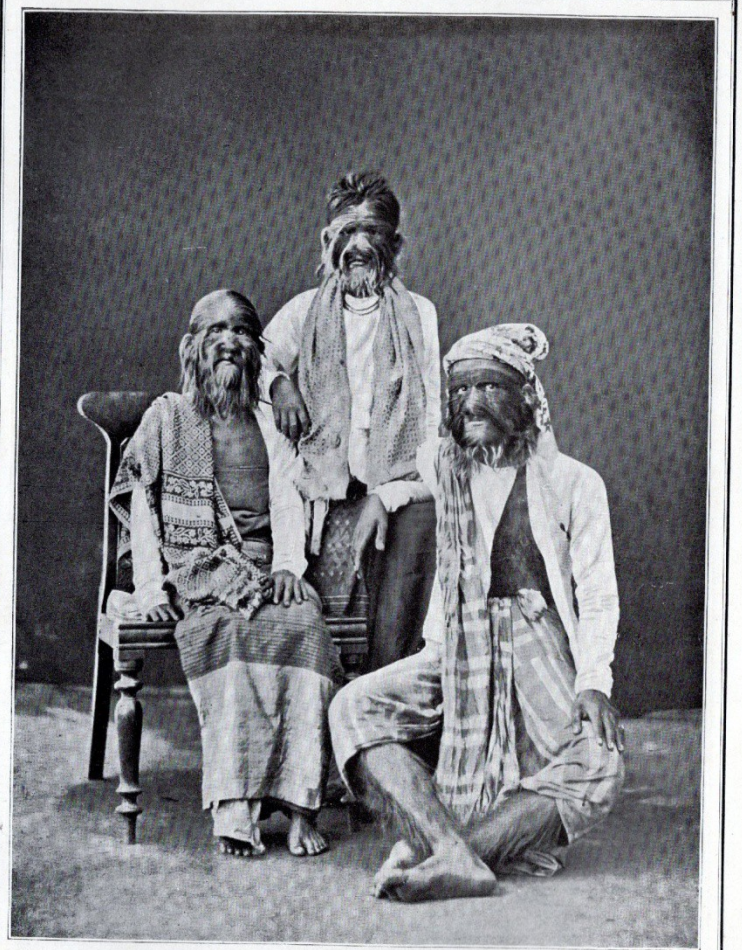
Ils se protègent des intempéries par des étoffes, des chapeaux d'écorce, d'herbe, de bambou, de feuilles de palmier ; point de bottes ou de sandales dans leurs montagnes.

La mode des femmes a subi des grandes variations : jadis à moitié nues, des épaules aux hanches, elles s'enveloppent maintenant la poitrine et la taille.

Les maisons, en planches, n'ont qu'un étage, sous un toit de chaume, sans fenêtres, sans cheminées ; la fumée s'échappe comme elle peut ; le plancher est à quelques pieds au-dessus du sol ; dessous vivent les bêtes. La construction d'une maison dure de trois à dix ans ! D'abord on n'y épargne pas la matière, puis poutres et planches viennent d'arbres abattus loin du village.

PHOTO WATT ET SKEEN, RANGOON.

LE CHAR DE PROMENADE est réservé aux femmes de l'aristocratie birmane. Elles font généralement l'après-midi le tour de leurs grands parcs au pas lent des buffles lourds, escortées d'une servante qui suit à pied et du « piqueur » qui dirige l'attelage.



LES BIRMANS POILUS qui vécurent naguère à Mandalay ont le même aspect que leurs congénères plus connus de Russie ou du Mexique. PHOTO BOURNE ET STEPHERD, BOMBAY.

UNE CHINOISE DE HAUT RANG passe son existence en visites. Ses pieds, meurtris par une coutume barbare, lui interdisent toute autre occupation. PHOTO M. AFOND, KONG.

LE BARBIER CHINOIS occupe dans la hiérarchie des petits métiers une place prépondérante. Tout le Céleste Empire recourt à ses bons offices pour se faire raser les joues et surtout le sommet du front. Les villes ont des boutiques de barbiers, ce qui n'empêche pas l'artisan d'opérer bien souvent en plein air, sur une borne, un escabeau, un tas de pierres qui se trouvent là.

Dans les villages, ce sont des barbiers de passage qui s'installent sur la grand'place au milieu des forgerons, des savetiers, des raccommodeurs de vaisselle brisée.

La plupart des localités chinoises sont dépourvues de petits industriels à installation fixe; et c'est pour y remédier que des « ambulants » viennent et restent le temps nécessaire pour satisfaire les paysans qui ont besoin de leurs services.

PHOTO RAU, PHILADELPHIE.

LE COOLIE CHINOIS est un personnage universel : il a essaimé dans toutes les parties du monde ; domestique en Asie, mineur en Afrique, cultivateur en Océanie, faisant en Amérique tous les métiers. L'Europe seule lui est fermée, encore que plane sur elle la menace du péril jaune.

Par mauvais temps, le coolie se couvre d'un manteau d'herbe ou de papier sur lequel glisse la pluie; et c'est un imperméable parfait. Mais voici que le parapluie va le supplanter.

C'est un objet qui d'ailleurs devient fort à la mode en Extrême-Orient ; beaucoup de Chinois et d'Hindous le portent comme ornement, sans aucun but pratique.

PHOTO M. APOND, HONGKONG.

CHAPITRE VI

CHINOIS ET MONGOLS

EMPIRE CHINOIS ‖ MONGOLIE

LA CHINE s'étend sur une superficie de 12 millions de kilomètres carrés ; deux Empires seulement sont plus vastes, l'anglais et le russe. Comme population, elle les dépasse tous, si elle a bien les 426 millions d'habitants que lui attribuent les statistiques contre les 300 millions qu'elles attribuent à l'Inde.

LA RACE DES YEUX OBLIQUES

Bien bâti, bien proportionné, quoiqu'un peu court pour une symétrie parfaite, le Chinois tient à peu près le milieu entre l'Hindou souple, flexible, et l'Européen musculeux et charnu. Il est brun avec forte tendance au jaune.

Cheveux gros, noirs, mous, luisants ; barbe rare, toujours noire ; favoris plus rares encore ou tout à fait absents ; peu de poils sur le corps. Les yeux, tout à fait typiques, sont toujours noirs, étroits, obliques en apparence, parce que l'angle interne des paupières, très peu ouvert, ne laisse pas apercevoir tout l'iris ; cette particularité oculaire distingue du reste des hommes les gens de la race chinoise. Les pommettes sont saillantes, la figure est remarquablement ronde ; nez court, plat, large du bout ; lèvres un peu plus épaisses que celles des Européens ; mains petites, membres inférieurs de proportions moyennes.

LA NATTE S'EN VA

Non moins que les yeux obliques, la queue tressée fut regardée longtemps comme le trait distinctif du Chinois ; mais la mode en disparaît. Ce n'est pas une de leurs anciennes coutumes, pas plus qu'ils ne l'adoptèrent de bon gré ; les Chinois portaient jadis les cheveux longs noués sur le sommet de la tête ; ils n'étaient pas médiocrement fiers du brillant sombre de leur chevelure et se sont longtemps désignés eux-mêmes sous le surnom de « race aux cheveux noirs ». Or il y a deux siècles et demi, les Tartares Mandchoux envahirent l'Empire et battirent les Fils du Milieu ; ils portaient la longue queue familière à tous ceux qui ont vu les Chinois. Vainqueurs, ils proclamèrent un édit enjoignant aux

vaincus d'adopter leur coiffure, sous peine de mort : ils avaient renversé la dynastie régnante, leur chef était devenu empereur, ils avaient la force et l'exerçaient sans merci. Les Chinois se soumirent. Imposé comme marque de soumission, le port de la queue était, cinquante ans après l'intronisation de la dynastie Mandchoue, un apanage précieux de la nation chinoise. La natte s'en va en même temps que le goût des institutions monarchiques.

ESPRITS PRATIQUES ET ROUTINIERS

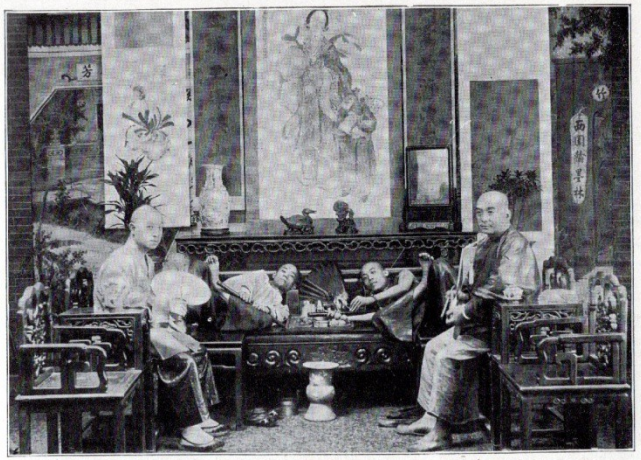
Le Chinois n'accorde d'attention sérieuse qu'aux choses visiblement utiles, matériellement avantageuses. Ses arts et sciences, ses poèmes et romans, ses religions et philosophies, tout tourne autour des besoins, des plaisirs de la vie quotidienne. La vertu abstraite, l'universel, l'idéal sont mots qui ont à peine une ombre de signification dans son esprit : aussi ne comprendra-t-il jamais, par exemple, qu'un missionnaire s'expose volontairement aux fatigues et aux dangers, dans l'espoir d'une éternelle félicité ; et cela pour des hommes qui ne lui ont jamais rendu service et dont il n'a rien à attendre en compensation ! Ou la nature ne l'a pas doué d'imagination, ou bien des siècles d'une éducation rigoureusement utilitaire ont, pour ainsi dire, empâté cette faculté chez eux, et elle est devenue si torpide que, normalement, elle dort.

Quand on possède peu d'initiative, qu'on n'a pas l'audace puissante qui constitue le génie, on est naturellement porté à l'imitation et à la préférence tenace pour ce qui a fait ses preuves avec l'agrément de tous. Aussi sont-ils gens à dépenser une immense énergie pour poursuivre l'œuvre commencée ; sur une base donnée ils feront des prodiges de réussite à force de travail, d'industrie, d'ingéniosité, de persévérance, mais ils tremblent s'il faut concevoir et appliquer de nouvelles idées sur des principes différents. Leur amour pour le détail se manifeste dans presque tous les actes de la vie journalière ; il a donné naissance à des cérémonies quotidiennes, et le Chinois est une créature éminemment cérémonieuse. Confucius disait, ou à peu près, il y a 2400 ans : « Cérémonie c'est vertu ! » Et aucun d'eux encore aujourd'hui ne manque à cet axiome du grand éducateur de la Chine.

LE RÈGNE DES MANDARINS

Après avoir été pendant des siècles une des citadelles de la monarchie absolue, la Chine s'est érigée en République, non sans lutte entre les provinces du Nord et celles du Sud. Malgré cette révolution, le gouvernement des provinces ne s'est pas sensiblement modifié. Elles continuent à se gouverner à peu près elles-mêmes. A la tête de chaque province (ou, rarement, de deux provinces) est un représentant du pouvoir central ayant, en certains cas, droit de vie et de mort ; un gouverneur l'assiste, qui ne le cède qu'à lui en toute matière provinciale. Chaque province se divise en départements ou districts ayant chacun son lot de fonctionnaires, préfets, sous-préfets, etc. ; après quoi, viennent d'autres et moindres subdivisions du territoire ayant leur magistrat supérieur et, au-dessous de lui, des fonctionnaires inférieurs. Tous s'enrichissent de rapines, aux frais de leurs administrés.

Tout fonctionnaire doit être mandarin. Les mandarins se partagent en neuf



LES FUMEURS D'OPIUM, *malgré tous les édits de prohibition et les punitions les plus sévères, continuent encore à chercher dans la pâte précieuse le poison qui donne l'ivresse et l'oubli des maux.* PHOTO M. AFONG, HONGKONG.

EN PRENANT LE THÉ, *les Chinois fument une pipe faite d'un long tuyau de roseau, d'un fourneau de laiton ou de cuivre et d'une embouchure en jade.* PHOTO M. AFONG, HONGKONG.

NOURRICE CHINOISE. Elle est particulièrement bien traitée dans un pays où les femmes sont très désireuses de donner le jour à des enfants qui perpétueront le nom de leur mari et brûleront des parfums, après leur mort, sur l'autel de la famille.

L'enfant, bénéficiant de ce sentiment, est tendrement élevé. L'adoption est fréquente, étant donnée la croyance qu'elle porte bonheur à la mère adoptive et la rendra bientôt réellement mère.

PHOTO DE M. AFONG, HONGKONG.

LA FEMME CHINOISE, plus petite que l'Européenne, a peu de ligne, peu d'allure, et manque complètement de ce qui, chez nous, constitue la grâce et la beauté.

La coiffure de la femme mariée, lisse sur le sommet de la tête, s'allonge en un chignon fortement serré, que tient horizontal une grande épingle, tandis qu'une autre épingle plus courte, passée en travers, en assure la solidité. Au-dessus de l'oreille, une cavité est ménagée pour y mettre des fleurs.

La longueur démesurée des ongles est une des coquetteries de la Chinoise. Aussi, pour éviter la fâcheuse cassure, elle insère chaque doigt dans un étui protecteur, généralement en corne ou en cuir, et rehaussé d'ornements.

PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.

classes qui se reconnaissent au bouton de leur chapeau officiel : c'est là l'insigne de leur qualité. Le premier rang a pour marque un bouton rouge uni ; le second, un bouton rouge à fleurs ; le troisième, un bouton bleu transparent ; le quatrième, un bouton bleu opaque ; le cinquième, un bouton de verre incolore ; le sixième, un bouton de verre blanc ; le septième, un bouton doré uni ; le huitième, un bouton doré avec fleurs en relief ; le neuvième, un bouton doré où sont gravées des fleurs.

En théorie, le système de gouvernement des provinces répond à toutes les exigences possibles ; en pratique, il est plus corrompu que n'importe quel autre gouvernement au monde.

C'est aux mandarins qu'on fait remonter presque toutes les iniquités commises, et sans aucun doute ils sont aussi oppresseurs et rapaces que nombreux ; mais on doit dire, sans trop les excuser, qu'ils reçoivent des appointements dérisoires, qu'on ne les paie pas régulièrement, et qu'ils ont à faire vivre tout un état-major. Le mandarin s'imagine qu'il a ur devoir impérieux de faire réparer par le peuple la faute du gouvernement. Comme la loi interdit à ces personnages de rester plus de trois ans en fonctions, on imagine sans peine les exactions auxquelles ils se livrent pour arriver dans ce laps de temps, non seulement à faire face à toutes leurs dépenses, mais encore à rentrer dans les frais de leur élection et à assurer leur avenir.

La corruption choquante, audacieuse, flagrante, en plein jour, des hautes classes, démoralise le peuple ; il ne considère plus la malhonnêteté comme un vice ; on la pratique toujours et partout, quand on ne craint pas d'être découvert ni puni. Le mensonge prévaut autant que le vol ; le Chinois a peu ou pas d'estime pour la vérité ; on a dit de lui « qu'il peut ne pas mentir, par hasard ». Les législateurs et les mandarins, sachant à quoi s'en tenir sur la rareté de ce genre de « hasard », ont compris qu'il fallait se ménager quelques chances de plus pour trouver la vérité dans les cas soumis à la justice criminelle ; et, pour atteindre leur but, ils emploient la torture.

LA JUSTICE CHINOISE

Le fouet est le moyen dont on use le plus souvent pour ramener la vérité sur les lèvres d'un faux témoin. Celui-ci étendu ventre contre terre, le tortionnaire lui administre les coups sur le haut des cuisses avec le côté concave d'un bambou fendu en deux. Si les coups sont frappés dur, la chair du patient jaillit en monticules dans les parties creuses du bambou et se coupe terriblement le long des arêtes tranchantes. Le nombre des coups n'étant pas limité, la victime qui n'avoue pas peut être ainsi torturée jusqu'à perdre connaissance. D'autres supplices variés prouvent que les Chinois savent tirer les plus grandes souffrances possibles des procédés les plus simples : leur ingéniosité est tout simplement horrible.

Ainsi l'un des châtiments ordinaires c'est de rester agenouillé nu-jambes sur les anneaux d'une chaîne : au premier abord ce n'est rien, semble-t-il, et à peine sensible pour des gens si durs au mal que les Chinois. Eh bien, c'est une agonie indescriptible, entre deux bourreaux qui ne laissent pas au patient une seconde de répit par changement de position. On remplace parfois la chaîne par des faïences brisées, et cette peine n'est ni plus ni moins intolérable que l'autre. On pourrait écrire un volume — il a

même été écrit — sur la multiplicité et l'ingéniosité des supplices qu'ont inventés les Chinois. C'est à se demander s'il n'ont pas une sensibilité inférieure à la moyenne.

LA CANGUE — LES SERPENTS DE FER

Citons, par exemple, le supplice de la cangue, sorte de pilori mobile, collier fait d'une pièce de bois de moins d'un mètre carré sur 10 centimètres d'épaisseur. Le condamné passe sa tête dans le trou, au milieu du carré ; la machine s'ouvre et se ferme au moyen d'un ressort ; on la serre autour du cou, on y colle un écriteau rendant compte du motif de la condamnation. Tant qu'il est encastré dans l'étau de la cangue, impossible au patient de porter les mains à la bouche : il mourrait d'inanition sans quelques bonnes âmes qui, de-ci de-là, lui donnent à manger. Et c'est une véritable terreur que de penser à un pareil poids pesant sur la nuque et sur les épaules !

Un autre genre de cangue mérite d'être cité : on fait une grande cage à couvercle plat, épais, percé d'un trou où peut passer la tête d'un homme. La hauteur de la cage est calculée suivant la taille de l'homme, pour qu'il soit obligé de se tenir sur la pointe des pieds : si peu qu'il fléchisse, tout le poids de son corps se suspend aux mâchoires que retient la planche où est creusé le trou de la cangue ; il a les mains liées derrière le dos : pas une seconde de soulagement possible.

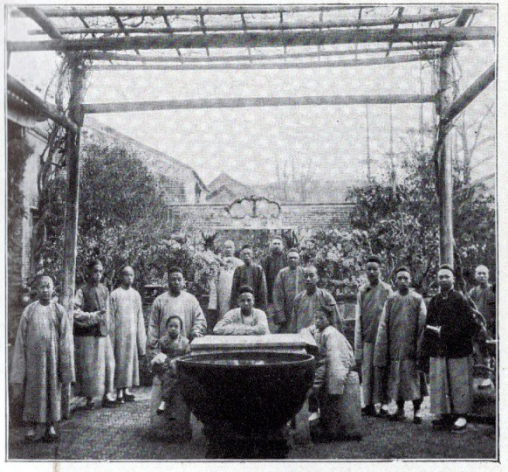
Autre instrument de torture : les serpents de fer, tubes de métal flexibles à forme de serpents ayant la bouche ouverte. On met le patient nu, à genoux, les bras étendus droits de chaque côté du corps. On introduit ses deux bras dans deux serpents allant du poignet à l'épaule, et qui forment sacs ; on glisse le corps dans un autre serpent, autre sac dont l'orifice affleure à la nuque, et l'on remplit les serpents d'eau bouillante.

L'ÉCRASEMENT DES OS

Autre supplice. Entre quatre bambous liés à une des deux extrémités, on introduit les doigts du délinquant ; à l'autre bout des quatre bambous passe une cordelette, le tout disposé pour qu'en tirant la corde, on rapproche les bois ! C'est un tourment qui peut aller jusqu'à casser les os en morceaux, — moyen favori des mandarins quand il leur vient l'idée de soutirer de l'argent à des personnages soupçonnés d'avoir caché quelque part un trésor. On traite les chevilles de la même façon, seulement avec un appareil plus volumineux.

EXÉCUTIONS CAPITALES

La peine de mort s'applique de diverses façons. Le mode le plus doux passe pour être le suicide, privilège qu'on n'accorde qu'aux hommes d'un très haut rang et qu'on leur confère en leur envoyant le « cordon de soie ». Quand arrive l'ordre d'en user, le condamné mande quelques-uns de ses parents, de ses meilleurs amis ; devant eux, il fixe la corde à une traverse, monte sur un escabeau, passe le cou dans le lacet et saute dans le vide : il s'est pendu lui-même. Pour les criminels de rang vulgaire, la strangulation est le supplice ordinaire, fort semblable au *garrot* des Espagnols : le criminel est debout, le dos contre un poteau percé d'un trou à la hauteur de la nuque, trou par lequel passe une corde qui embrasse le cou du patient ; les deux bouts de la corde, derrière le poteau, s'enroulent autour d'un bâton : quelques tours, et l'homme est étranglé.



LE GARDEN-PARTY est fort goûté en Chine. Éminemment sociables, les Chinois recherchent toutes les occasions de se réunir, et leurs magnifiques jardins offrent à ces réunions un cadre de choix. C'est merveille que de voir, parmi les vives tonalités des orchidées et des camélias rouges, passer les teintes discrètes de la soie des tuniques.

Les femmes n'assistent pas à ces petites fêtes de plein air ; elles se reçoivent entre elles, ainsi que les hommes entre eux, et la vie mondaine ne réunit pas les ménages.

PHOTO DE M. AFONG, HONGKONG.

TROIS GÉNÉRATIONS D'UNE FAMILLE CHINOISE. Hommes mûrs, jeunes gens, enfants, portent tous le même costume. Il se compose essentiellement de deux tuniques, — de soie ou de coton suivant le rang, — l'une intérieure, l'autre extérieure, la tunique de dessous tombant jusqu'aux pieds.

Les manches sont très larges et bien plus longues que les bras, sans poignets et souvent disposées de manière à servir de poche. Qu'un Chinois reçoive un présent, qu'il achète une pelote, qu'il « s'annexe » un petit objet auquel il n'a pas droit, il ne l'empoche pas, il l' « emmanche ».

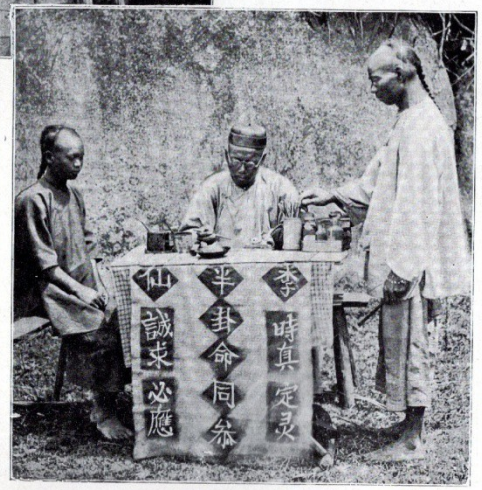
PHOTO DE M. AFONG, HONGKONG.

FIANCÉE CHINOISE DE RICHE FAMILLE, la tête ornée de plusieurs rangs de perles tombantes qui l'entourent comme d'un voile.

Son costume a gardé, depuis des siècles, ses caractéristiques essentielles : soie, velours, fourrures, qui se transmettent des parents aux enfants pendant deux, trois générations ou plus, et l'on n'a pas crainte de passer pour ridicule en arborant une robe de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans d'existence.

Les modes chinoises varient d'ailleurs très rarement. Si elles changent parfois, comme dans les pays moins conservateurs, c'est à de beaucoup plus longs intervalles, et la transformation n'est pas aussi brusque que nos soubresauts en fait de vêtements et de parure.

PHOTO TH. CHILD, CHESHIELD



LE DISEUR DE BONNE AVENTURE est très recherché au pays des Célestes. Tandis que mondains et lettrés discutent les vertus respectives du Confucianisme, du Taoïsme et du Bouddhisme, l'homme du peuple s'en va tout bonnement consulter le devin.

Celui-ci tire du sable ou des feuilles de thé la prédiction d'un avenir favorable, et le brave Chinois s'en retourne, allégé de quelques sapèques, mais content.

PHOTO DE M. AFONG, HONGKONG

Il y a aussi la décapitation, mode d'exécution contre lequel les Chinois se révoltent passionnément, car ils croient que les esprits des morts vont dans l'autre monde avec les membres qu'ils avaient sur terre, et ceux-là seulement. De là leur horreur, que nous comprenons difficilement, leur terreur d'errer dans le monde des esprits sans bras, sans jambes, et surtout sans tête !

LES DÉESSES DE LA NAISSANCE

La Chinoise désire vivement avoir des enfants. Aussi la déesse des enfants, communément appelée la Mère, reçoit chaque année, entre le 11 et le 15 du premier et du huitième mois, dans beaucoup de ses temples les plus populaires, la visite des femmes sans rejetons ; elles brûlent de l'encens et allument des cierges devant son autel ; elles lui font des vœux, lui promettent des cadeaux au cas où elle comblera leur désir.

Quand une femme attend son enfant sous peu de jours, il y a des familles où l'on s'occupe de se concilier les deux déesses malfaisantes qu'on croit présentes (mais invisibles) pour tuer la mère. On couvre une table de mets, d'encens, de fleurs, de menue monnaie ; un prêtre récite le formulaire approprié ; à la fin de la cérémonie, on invite divers mauvais esprits à venir recevoir les hommages du mari et de sa femme. Si l'accouchement est douloureux, que la naissance tarde longtemps, et que la femme paraisse en danger, des amis et des parents improvisent un spectacle de marionnettes, dont l'une représente la déesse Mère, et qui dansent devant la porte de la chambre où souffre la malade. Parfois on fait danser la Mère sur le corps même de la femme. Ce traitement passe pour alléger la peine et hâter l'accouchement ; en tout cas il inspire confiance à l'accouchée et lui permet de mieux supporter la douleur.

UNE TRIPLE RELIGION

Les autorités chinoises reconnaissent et favorisent trois religions : le Confucianisme, le Taoïsme, le Bouddhisme. A côté de ces trois systèmes, le culte des ancêtres remplit un rôle d'importance majeure dans la vie des Célestes, du plus grand au plus petit. On peut même dire que dans bien des cas, particulièrement dans les basses classes, il se substitue en fait aux trois religions.

Le Confucianisme est moins une religion qu'un système de philosophie morale. Pourtant la croyance en un pouvoir suprême est au fond de tout ce système, encore que moins expressément invoqué, et avec moins de persistance, que dans les autres théories religieuses.

Le Taoïsme tire son nom d'un livre de Lao-Tzé, contemporain de Confucius, le *Tao*, ce qui veut dire « le chemin » ; il prescrit l'accomplissement en toute tranquillité, sans aucune passion, de tout ce que la nature nous commande, de ce que la société nous impose.

La forme de Bouddhisme qui prévaut en Chine est le Chamanisme. Les principaux commandements du rituel chaman sont : « Ne tue pas ! Ne vole pas ! Ne mens pas ! Ne bois pas de vin, ne mange pas de viande ! Ne regarde avec amour ni les belles soieries, ni les colliers ; ne te parfume pas ; ne te peins pas le corps ! Ne fais pas de tours d'adresse, pas de gymnastique ; ne va ni les voir, ni les entendre louer ! Ne t'assieds pas sur une couche haute et large ! Ne mange pas hors des heures fixées ! Ne t'efforce

pas d'acquérir et de garder de vivantes images, de l'or, de l'argent, de la monnaie, enfin quelque chose qui vaille ! »

MONGOLIE

La Mongolie, soumise à la Chine, s'étend de la Sibérie, au Nord, jusqu'à la Grande Muraille de Chine, au Sud, et de la Mandchourie jusqu'à l'Altaï. On estime à deux millions le nombre de ses habitants.

LES VRAIS JAUNES

Le Mongol est le principal représentant de la race jaune. Ses caractères nous sont connus par ceux du Chinois, qui l'a supplanté ou absorbé un peu partout. Ce sont les mêmes, plus accentués. Signes particuliers : il a la cuisse courte, le pied petit, le mollet maigre, la jambe arquée. Le fameux voyageur vénitien Marco Polo visita les Mongols au XIIIe siècle. Ce qu'il nous en rapporte est encore exact aujourd'hui :

« Les Mongols, dit-il, ne demeurent jamais au même lieu ; à l'approche de l'hiver, ils descendent dans les plaines d'une région plus chaude pour faire pâturer leurs bêtes ; en été, ils remontent dans le haut pays froid, pour y trouver l'eau, la verdure, et pour épargner à leurs animaux l'ennui des moustiques et autres insectes. Pendant deux ou trois mois ils vont toujours plus haut, à la recherche d'herbes nouvelles, leur grand et petit bétail tondant vite le pâturage, étant donné le grand nombre de ses têtes. Leurs tentes de branchage sont couvertes de feutre ; comme elles sont exactement rondes, pour peu qu'elles soient bien ajustées, on en fait aisément un gros paquet, un colis qu'on charge sur le chariot à quatre roues qui les accompagne dans leur vie nomade. Quand ils plantent la tente, ils en mettent toujours l'entrée au midi. Outre le chariot indiqué plus haut, ils en possèdent un autre, tout à fait excellent, à deux roues, couvert de feutre, et si hermétiquement clos qu'hommes et choses y passent confortablement les jours de pluie. Leurs bêtes de trait, bœufs et chameaux, promènent ainsi femmes, enfants, ustensiles et ce qu'il faut de provisions. Les femmes s'occupent de commerce, elles vendent, elles achètent, elles se pourvoient de tout le nécessaire du ménage, les hommes ne s'occupant que de chasse, de guerre. Ils ont les meilleurs faucons, les meilleurs chiens du monde ; ils ne vivent que de chair et de lait, mangent le produit de leur chasse et certains petits animaux semblables aux lapins, appelés par le peuple « souris de Pharaon » et qui se trouvent en grande abondance dans les plaines, l'été. Ils se repaissent aussi du cheval, du chameau, voire du chien, pourvu qu'il soit gras. Ils boivent le lait de la jument qu'ils préparent de telle manière qu'il a les qualités et le parfum du vin blanc. C'est là le célèbre *koumis*. »

LA TERREUR DU GLOBE AU MOYEN AGE

On dit que *Mongol* signifie *brave*, et que ce nom leur vint de leur esprit belliqueux. Ils conquirent au moyen âge une partie de l'Univers connu. En 1236, ils s'avancèrent jusqu'en Géorgie, en Arménie, et commirent d'effroyables atrocités ; ils n'épargnèrent ni hommes, ni femmes, ni jeunes, ni vieux. Ils prirent Tiflis d'assaut et Kars se rendit, dans le vain

SOLDATS CHINOIS DE KOULDJA (frontière du Nord-Ouest). A côté du fusil, qui fait une timide apparition, on voit encore les armes terribles avec lesquelles leurs ancêtres conquirent le monde : large sabre qui tranche les têtes d'un seul coup, pique barbelée, faux dentelée, tridents aux lames écartées qui font des blessures profondes et ingérissables. PHOTO DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.

LE MONGOL D'AUJOURD'HUI a été absorbé par le Chinois. Il en reproduit le type en accusant ses caractères : face large et plate, nez enfoncé, yeux obliques. Il en a adopté le costume et les mœurs, et s'est répandu dans les villes du Céleste Empire où il est devenu négociant.

PHOTO DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.

GROUPE DE MONGOLS de la Mongolie proprement dite, séparé de la Chine par le désert de Gobi. Mieux que leurs frères émigrants, ils ont résisté à l'absorption chinoise. Ils ont conservé un costume plus personnel et, de leurs habitudes ancestrales, ont gardé l'amour de la vie nomade.

PHOTO DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.

espoir que soumission lui vaudrait clémence. En 1235, Odgaï, leur khan suprême, mit en mouvement, dans trois directions, trois armées nombreuses, altérées de sang : l'une marcha contre la Corée, l'autre contre la dynastie des Soung, qui régnait sur les provinces chinoises au Midi du Yang-tsé ; la troisième à l'Ouest, contre l'Europe : cette dernière s'empara de la capitale des Bulgares ; elle franchit le Volga, traversa les forêts de Penza avec une vigueur irrésistible, une étonnante rapidité, puis arriva devant la belle ville de Riazan qu'elle bombarda de ses balistes pendant cinq jours, et enleva d'assaut par une brèche. Le prince, sa mère, sa femme, ses enfants, les boyards ou nobles, et tous les habitants furent massacrés avec une fureur indicible : les uns empalés, d'autres percés de flèches, d'autres écorchés vifs ; les prêtres furent rôtis, les jeunes filles enlevées, les nonnes violentées dans les églises. « Pas un œil ne demeura ouvert pour pleurer sur les morts. » Puis Moscou tomba ans les mains des envahisseurs, qui marchèrent ensuite contre Vladimir ; cette ville succomba au bout de quelques jours de résistance et ils y commirent les mêmes horreurs qu'à Riazan.

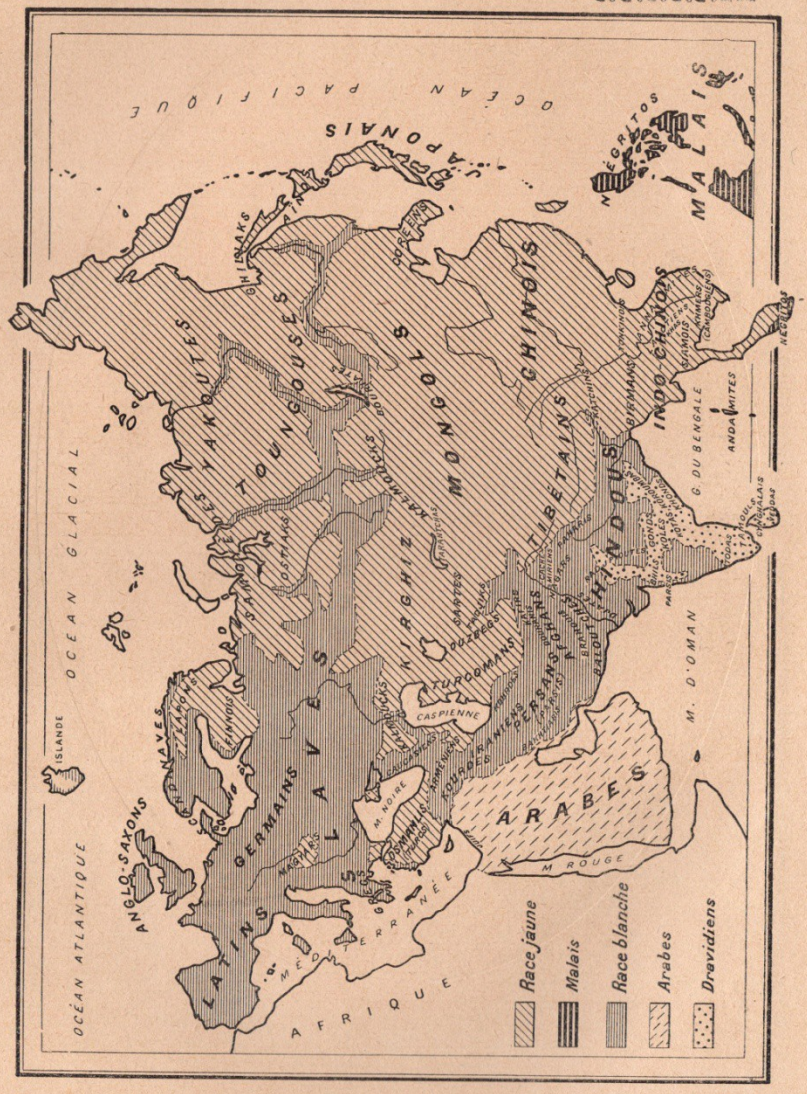
Si hardis, si braves qu'ils se soient toujours montrés, ils ne purent jamais gagner de sujets fidèles, ni fonder de gouvernement durable. Pendant quelque temps, leurs prouesses, l'habileté de quelques-uns de leurs premiers empereurs tinrent les Chinois en tutelle ; mais la haine contre l'étranger, d'abord contenue, éclata et les envahisseurs furent renvoyés dans leur vieille Mongolie. Depuis une centaine d'années, ils n'ont plus la moindre importance politique.

CAVALIERS INFATIGABLES, PEUPLE MALPROPRE

Le Mongol des campagnes est robuste ; il peut endurer les plus grandes fatigues, rester, par exemple, quinze heures de suite à chameau par 20°, 25° C. au-dessous de zéro. Il n'aime pas à marcher, il est presque toujours sur l'échine de sa bête. Il est, en général, hospitalier, indifférent au bien-être personnel, voleur de bétail, ivrogne ; mais, lorsqu'il reste sobre, il est plein de bonne humeur et de bienveillance.

Contre les violents ouragans de sable de l'été et les tempêtes de neige de l'hiver, ces nomades invétérés n'ont encore qu'un seul refuge, la tente. C'est d'ailleurs un peuple fort sale, qui ne se lave jamais le corps, rarement la figure et les mains, et qui est doué d'un caractère fort superstitieux.

LES RACES HUMAINES



JAPONAIS TATOUÉ
(Asie)

CHAPITRE VII

LES MONGOLS (*Fin*)

JAPON ‖ CORÉE ‖ TIBET

LES MONGOLS, qui sont en majorité dans l'Empire chinois, sont aussi représentés au Japon, en Corée et au Tibet, où ils forment le fond de la population. Le type est d'ailleurs moins bien conservé au Japon qu'en Corée et au Tibet, où les mélanges furent moins nombreux.

JAPON

Empire insulaire, le Japon s'étend sur 383000 kilomètres carrés, un quart de plus que les Iles Britanniques. Outre les quatre îles principales de Yeso, Hondo (ou Nippon), Sikok et Kiousiou, l'Empire du Mikado en comprend une foule d'autres, notamment les Kouriles et la grande île de Formose, enlevée aux Chinois en 1895. La population atteint près de 44 millions d'âmes, plus de 46 millions avec Formose. Depuis la dernière guerre, le Japon occupe en Extrême-Orient une situation prépondérante et sa diplomatie est associée à tous les grands mouvements de la politique internationale.

MULTIPLICITÉ D'ORIGINE

La situation géographique du Japon explique fort bien pourquoi le type japonais est la combinaison de plusieurs autres. Un groupe d'îles unit l'archipel Japonais à l'archipel Malais; un détroit de peu de largeur le sépare seul de la Corée, presqu'île du continent d'Asie; une chaîne d'îles le rattache au Kamtchatka; une autre au continent de l'Amérique du Nord : soit au moins quatre routes qui rendent le Japon accessible, même par des moyens de transport primitifs. Les Japonais sont mêlés, mais on ne les a jamais conquis; ils ont toujours battu à plate couture les Chinois, qui tentèrent maintes fois d'annexer leur superbe archipel. Ils sont vite devenus d'habiles, de hardis navigateurs; il se peut qu'autrefois, avec les Arabes, ils se soient hasardés sur mer jusqu'à l'Inde; leurs jonques ont certainement cinglé jusqu'aux rives de l'Amérique centrale et leurs pirates furent la terreur des Chinois du littoral. Les Japonais d'aujourd'hui ne sont pas inférieurs à leurs ancêtres; depuis une vingtaine d'années, leur marine marchande et leur marine militaire n'ont pas cessé de prospérer. Le pavillon du Soleil Levant flotte un peu partout dans les ports du Pa-

cifique, et son triomphe écrasant sur la flotte, russe pendant la guerre de 1904, est encore présent à toutes les mémoires.

LES PLUS CIVILISÉS D'EXTRÊME-ORIENT

Traits caractéristiques du Japonais : front plat, avec sourcils plus distants l'un de l'autre que chez la plupart des hommes ; nez petit, bien fait ; narines légèrement relevées ; petits yeux noirs, avec moins d'obliquité que chez les Chinois ; cheveux noirs, maigres et plats ; peu ou pas de barbe ; jambes courtes ; stature basse, avec moyenne de 1 m. 62 ; teint pâle ou d'un jaune olivâtre.

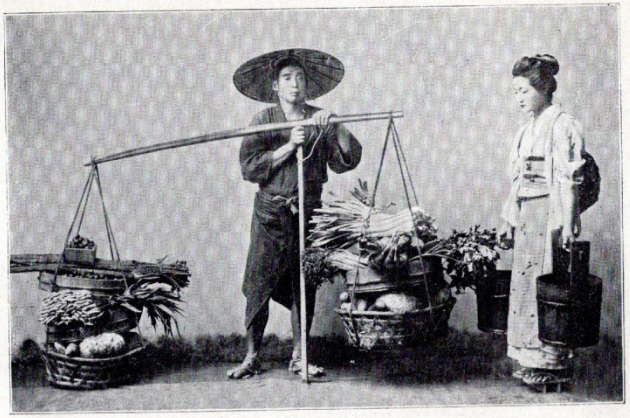
Des qualités physiques d'un peuple on ne peut pas toujours tirer correctement le pronostic de ses qualités mentales. On s'en convainc très bien quand on étudie les Japonais. Ce sont des gens faibles de corps, en comparaison des Chinois et des Coréens, avec lesquels ils sont plus étroitement apparentés ; ils sont physiquement assez débiles, avec poitrine étroite et puissance musculaire minime ; or, ils n'en sont pas moins les plus intelligents de tous les Mongols.

Ces dernières années ont prouvé qu'ils peuvent concourir en force intellectuelle avec les nations les plus avancées de l'Europe ; ils possèdent une haute compréhension ; ils sont progressifs, d'esprit prompt, braves à un degré d'héroïsme qu'aucun autre peuple ne dépasse. Le sentiment de l'honneur, si peu développé chez les Asiatiques en général, est devenu chez eux une passion, durant leur ère féodale, et les a portés à des actes de dévouement et de sacrifice inouïs, non moins qu'à des excès incroyables de férocité. A l'esprit d'entreprise, à l'originalité native, ils joignent des facultés d'imitation surpassant celles mêmes des Chinois, ainsi que l'a démontré ce fait que, rien qu'aux indications données par un livre hollandais, ils construisirent, voici quelque cinquante ans, un vapeur auquel rien ne manquait. Cet ensemble si varié de qualités mentales explique pourquoi ils ont pris si rapidement place dans l'assemblée des nations occidentales : il ne leur a pas fallu cinquante ans pour atteindre leur but.

MÉPRIS DE LA MORT, AMOUR DES PLAISIRS

Les Japonais de toutes les classes sont, au plus haut degré, courtois, obligeants ; tous braves, fiers des exploits de leurs ancêtres, ils forment un peuple guerrier qui se distingue par un mépris extraordinaire de la mort et un sentiment de l'honneur presque maladif : d'où des duels fréquents, des querelles entre hommes et familles, soutenues avec tant de persévérance, de rancune inexorable, qu'elles sont dignes des *vendetta* corses, — côté sombre de leur caractère qu'on ne saurait négliger.

Leur activité infatigable, leur bonne humeur, c'est ce qu'ils montrent le plus et qui se manifeste par des amusements auxquels ils se livrent corps et âme. Ils semblent presque frivoles, tant ils paraissent libres de soucis. Dans chaque ville, on consacre aux amusements un vaste emplacement, le *jochiwara*. A chaque pas, on rencontre dans les rues des troupes d'acrobates fort habiles, de jongleurs, d'acteurs ambulants ; dans de nombreux théâtres, on entre pour presque rien, et l'on s'accroupit en famille pendant de longues heures. La lutte est encore peut-être plus goûtée des Japonais que le théâtre ; elle excite un enthousiasme frénétique, comparable à celui des Espagnols pour les courses de taureaux. Ils se divertissent aussi beaucoup à lancer des cerfs-volants, et les vieillards eux-



CE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS promène dans les rues ses paniers où s'accumulent aubergines, radis noirs, salades et racines diverses que la ménagère emporte dans ses seaux de bois.

LA JINRIKCHAW est encore le véhicule le plus employé dans les rues des villes. Le coolie qui la tire court comme un cheval, mais gagne à ce rude métier le yen quotidien (2 fr. 50) qui assure largement la vie de sa famille. PHOTO HORSBURGH FILS, ÉDIMBOURG.

LE MÉDECIN « VIEUX JEU » que remplaceront bientôt les docteurs des Facultés européennes.

PHOTO KAJIMA ET SOUWO

CES JAPONAISES justifient la réputation de grâce qu'ont également au Japon grandes dames et petites bonnes des maisons de thé.

PHOTO KAJIMA ET SOUWO.

LE HANGAR DE REPOS, installé au bord des routes, offre au piéton fatigué ses larges banquettes et la tasse de thé réconfortante. Les Japonais en font un agréable lieu de causerie.

mêmes s'y distraient. En somme, peuple gai, très ami du plaisir, passant les soirées à des délassements, après s'être lavé, et rafraîchi par un bain.

LA VRAIE MESURE DE L'INFLUENCE EUROPÉENNE

Avec quelle rapidité les Japonais adoptent les coutumes européennes, cela se voit dans la transformation du costume, à Tokio, à Yokohama et autres grandes villes, où les Européens résident depuis longtemps en grand nombre. Mais c'est surtout la classe riche, cultivée, qui adopte notre vêtement; et ce n'est pas dans ces cercles, où s'imitent nos modes, qu'on trouve le charme réel de la vie japonaise, si différente de celle des autres nations ; c'est dans la masse profonde du peuple. Ici comme partout ailleurs, la foule représente le caractère, les vertus et les vices nationaux, la fidélité aux vieux usages ; on trouve chez elle les images du Bouddha, les sanctuaires domestiques, le culte fervent des ancêtres, leur étrange et pittoresque costume.

Le Japon reste encore éminemment japonais, malgré l'émancipation intellectuelle amenée par la révolution de 1868, malgré la ruine de la féodalité, qui entraîna avec elle beaucoup des anciennes coutumes du passé, malgré l'adoption des idées occidentales, depuis l'ouverture du pays aux négociants, aux touristes, aux missionnaires européens.

SYMPHONIE EN BLEU

L'étranger qui fait son premier tour en ville japonaise, dans une bruyante *jinrikchaw*, trouve, tout petit, fantastique, théâtral. Tout homme, toute chose lui semblent étranges, menus, mystérieux, vivant dans un cadre bleu : les maisons sont couvertes de tuiles bleues, les façades des petites boutiques sont tendues de bleu, le petit peuple souriant qui passe a plus de bleu dans son vêtement que de toute autre couleur. Le premier coup d'œil dans les rues bizarres où l'on passe a quelque chose de baroque : c'est comme une agitation infinie de drapeaux, de tentures d'un bleu sombre où éclatent les lettres chinoises et japonaises qui les singularisent, qui les relèvent, qui les embellissent en leur donnant un charme très spécial.

LA TOILETTE DES FEMMES

Partout des enfants : dans les rues les plus tranquilles, on voit des processions de fillettes portant derrière leur dos, dans une sorte de capuchon, de drôles de petits bébés dont on ne sait trop si elles sont les sœurs ou les mamans; car les Japonaises se marient très jeunes.

Les femmes qui en ont les moyens portent toutes le *kitomo*, vêtement de dessous en soie, généralement de couleur claire. Sur ce kitomo, on revêt, suivant la saison, deux, trois, jusqu'à cinq ou six robes flottantes, de soie ou de crêpe, dites *kimono*, et qui tombent sur les pieds ; les kimonos de dessous sont d'habitude clairs, ceux de dessus foncés, le plus souvent bleus. Ils sont serrés à la ceinture par un *obi* long de 1 m. 50 à 2 m. 50, large de 30 centimètres, soit de satin, soit de soie lourde ; les bouts de cet *obi* se nouent en une grande rosette carrée. Les pieds sont protégés par des sabots de bois d'ormeau ou des sandales de paille, suivant le temps qu'il fait.

L'ART JAPONAIS

On peut dire des Japonais, avec beaucoup plus de vérité que des Chinois, que c'est une nation d'artistes. Dans les objets les plus vulgaires, dans les bibelots les plus menus, ils déploient un grand sens artistique en même temps qu'un sens pratique et une industrie consommés.

L'art au Japon n'est pas, comme en Europe, la greffe des styles les uns sur les autres, la résultante de l'enseignement des diverses écoles depuis les temps les plus reculés ; c'est, au contraire, un art strictement national, qui s'est développé de lui-même, en dehors de toute influence extérieure, qui est lui, seulement lui, et se soutient de lui-même. En comparant l'art décoratif du Japon avec celui de la Chine, on voit combien les Japonais ont laissé derrière eux les Chinois, et combien leur école d'art leur appartient en propre, avec ses procédés si originaux de stylisation.

La peinture telle qu'on la comprend en Europe n'existe point au Japon, où l'art est essentiellement décoratif et où le dessin des objets naturels est un dessin conventionnel : les fleurs, par exemple, peuvent très bien jurer avec la botanique et les oiseaux offenser l'œil de l'ornithologue, mais on y admire pourtant une vérité qui montre comment chaque feuille, chaque plume, chaque brin d'herbe ont été patiemment et passionnément étudiés par un artiste traditionnel et minutieux.

Dans leurs procédés d'ornementation, Japonais pas plus que Chinois ne peignent, mais ils décorent, et la décoration est extraordinairement belle, et aussi la délicatesse de touche. Leurs artistes excellent à donner l'impression du vol rapide des oiseaux, du glissement des poissons, et c'est là un des triomphes les plus difficiles de l'art. Mais ils n'ont jamais su transporter sur la toile la « divine forme humaine » ni, comme les primitifs italiens, élever le cœur des hommes de la terre au ciel, en une extase d'adoration. L'art japonais est grand dans les petites choses, petit dans les grandes.

L'AMOUR DES FLEURS

Les Japonais, n'observant pas le repos du dimanche, y suppléent par la célébration de fêtes sans nombre, qui ponctuent de jours de joie le cours de l'année. Ce ne sont pas anniversaires de batailles sanglantes ni de triomphes patriotiques ; l'occasion la plus fréquente de ces jours de liesse est l'apparition de certaines fleurs, fait significatif, révélant un sentiment exquis et un amour de la nature quasi romantique, assez rare en Extrême-Orient.

Des troupes joyeuses vont, dès le mois de février, admirer les fleurs du pommier et en respirer l'odeur, célébrée par d'antiques chansons ; on va voir fleurir les cerises au début d'avril ; les azalées et les glycines au début de mai ; les lotus au mois d'août ; les feuilles rougies des érables en automne ; la première semaine de novembre est celle des chrysanthèmes. Dans les environs des grandes villes, tel village, tel jardin est célèbre pour certaines de ces fleurs.

Le Japon peut le disputer à la plupart des pays pour la variété et la beauté de ses plantes et de ses fleurs, dont la nature a richement embelli ses champs, ses collines, ses bois et ses forêts. Cultivées, on les porte à un degré de perfection inconcevable ; incultes, elles parent magnifiquement la campagne et offrent un coup d'œil dont la beauté ne saurait s'exprimer. L'anémone du Japon, admirée à si juste titre en Occident, ne le cède à aucune autre fleur pour la suprême élégance du port, la délicatesse des nuances, la pureté des contours. Le gardénia a détrôné chez nous le camélia lui-même. Les jardins sont pleins de lis superbes, et le lotus voile les marais de son tapis de feuilles flottantes, bordées d'énormes corolles. Le chrysanthème, dont les floraisons éclatantes semblent des soleils aux rayons chiffonnés, est l'une des fleurs emblématiques du Japon. Dans le blason

VILLAGE JAPONAIS avec maisonnettes en bois fermées par des nattes.

COIFFURE JAPONAISE rehaussée de peignes. PHOTOS KAJIMA ET SOUWO.

LES LUTTEURS JAPONAIS sont des hommes de haute stature, taillés en hercules, qui font l'orgueil et la joie de leurs compatriotes plus grêles. Ils ont une large face placide et bestiale, des cheveux longs, ramenés en petit chignon au sommet de la tête, et luttent à peu près nus.

Allant de ville en ville, ils dressent leurs théâtres de fortune sur une place publique ou dans l'enclos d'un temple. La lutte est suivie avec passion par les spectateurs et la victoire saluée par des acclamations où entre souvent la joie d'avoir gagné un pari.

CES ENFANTS AINOS appartiennent à une race dont l'origine est absolument inconnue. Les Aïnos sont solides, possèdent des membres courts et musclés, une pilosité extraordinaire (on a vu des enfants couverts d'un duvet aussi doux que la fourrure du chat).

Depuis longtemps la langue, la religion, les costumes, le genre de vie des Aïnos n'ont guère varié. Ils n'ont pas d'alphabet, pas d'écriture; leur arithmétique ne dépasse pas le nombre mille. Comme caractère, ils sont toujours un peu stupides, braves, paisibles, de bon naturel, aimables.

Leurs notions religieuses sont d'un vague extrême; leurs dieux sont des morceaux de bois, des perches taillées au couteau, si grossièrement que les copeaux y pendent. Leur grand dieu semble être l'Ours, mais ils le mangent autant qu'ils l'adorent.

PHOTO KAJIMA ET SOUWO.

SUR CETTE PIROGUE, faite d'un sapin creusé, un chef Aïno se fait conduire à quelque fête.

PHOTO KAJIMA ET SOUWO.

japonais, composé presque exclusivement de fleurs et de feuilles, le chrysanthème et la fleur du *paulownia* sont les deux armoiries personnelles du mikado.

LES AÏNOS PEUPLE DE HAUT POIL

Les Aïnos, qui sont peut-être les plus anciens habitants du Japon et l'ont certainement possédé jadis tout entier, sont confinés aujourd'hui dans l'île d'Yeso et dans une partie de Sakhaline.

Ils ont taille moyenne, forte poitrine, larges épaules ; ils sont très solides, avec membres courts, mais musclés ; grandes mains, gros pieds. Leur front est large, élevé, bombé, donnant au premier abord l'impression d'une grande capacité intellectuelle ; nez droit, mais court ; pommettes basses ; yeux grands, suffisamment enfoncés, très beaux, d'un brun humide, d'expression très douce ; peau d'un teint olivâtre, assez clair pour qu'on puisse voir les joues changer de couleur. Avant tout, ils sont orgueilleux de leur pilosité, pilosité qui se traduit non seulement par une abondance extrême de cheveux, barbe et sourcils, mais encore par des « soies » dont ils ont le corps hérissé. Dans leur langue, d'ailleurs, leur nom signifie « les Hommes poilus ».

LE SALUT AUX ÉTRANGERS

Ce qui frappe tout d'abord les visiteurs de Yeso, c'est l'odeur de poisson séché ; elle est partout, annonçant la principale industrie du pays. Mais on sent plus d'une autre odeur, car les Aïnos sont un peuple très sale, vivant dans de petites huttes sans meubles ni literie. Très hospitaliers, ils ouvrent facilement leur porte à l'étranger. Dès qu'on entre chez eux, on voit d'abord qu'une seule fenêtre éclaire ou plutôt n'éclaire pas l'intérieur ; il vous monte au nez des senteurs très désagréables ; dans l'obscurité, on aperçoit un vieillard nu comme un ver, agrémenté de longs cheveux blancs, d'une barbe blanche dans un beau visage, en train de démêler au plus vite un amas d'algues, aidé de jeunes hommes et de jeunes femmes.

Tranquillement, gentiment, ils joignent leurs mains, les frottent en dedans, lèvent les bras et se tapotent les cheveux ; les hommes touchent leurs cheveux du dos de leurs mains, les femmes se passent l'index sous le nez, de gauche à droite ; c'est leur bizarre salut à l'étranger.

MAGASINS SUR ÉCHASSES

Beaucoup d'Aïnos habitent de petits villages disposés au bord de cours d'eau, villages dont le plus grand est Piratori, à six lieues environ de la mer. Les villes de Yeso sont occupées par les Japonais qui viennent de Nippon. Près des cabanes, sur des pilotis de 1 m. 80 à 2 m. 50 de haut, s'élèvent des huttes de bambous et de nattes, en forme de tentes ; ces cahutes sur échasses sont des magasins, que leur élévation empêche d'être pillés par les animaux sauvages ou détruits par les inondations.

COMMENT ILS PÊCHENT LE SAUMON

La façon dont les Aïnos pêchent le saumon dans la rivière Otsou est fort primitive, mais intéressante. Un jour, des voyageurs passant non loin de la rivière entendirent des cris perçants ; ces exclamations partant de l'Otsou, ils se hâtèrent d'y courir, croyant à une noyade. Deux bateaux d'Aïnos, creusés dans un tronc, descendaient rapidement le courant parallèlement l'un à l'autre, à un peu plus de 2 mètres de distance ;

trois personnes étaient dans chaque canot, une femme gouvernant à la proue, une autre accroupie à la poupe, un homme debout au milieu. Un filet grossier fait de jeunes sarments, d'environ cinq pieds carrés, était fixé à deux perches d'un peu plus de 2 mètres de longueur. Les deux hommes, chacun dans son bateau, tenaient une des perches au bout desquelles était attaché le filet; en même temps ils surveillaient attentivement l'onde, les saumons remontant de la mer. Le filet plongeait à chaque instant dans l'eau, et presque toujours il en ressortait avec un gros saumon, jeté rapidement dans l'un des canots où la femme, placée à la poupe, lui brisait vivement la tête avec une grosse pierre. Si quelque poisson s'échappait, alors c'étaient de vrais hurlements, des cris indignés, poussés surtout par les femmes. Hommes et femmes étaient nus; leur dextérité, leur rapidité à piloter le bateau étaient merveilleuses, et le filet ne manquait guère son poisson. Les Aïnos sont passés maîtres dans l'art de préparer les conserves de saumon. Ce poisson séché constitue la base de leur alimentation et ils en exportent d'assez grandes quantités jusque sur le continent.

LA FÊTE DE L'OURS

Les Aïnos considèrent l'ours comme une divinité et les chasseurs sont très fiers quand ils peuvent attraper un jeune ourson et le rapporter chez eux. On le traite avec beaucoup de soins, il vit dans la maison et les femmes vont jusqu'à le nourrir elles-mêmes. Quand il commence à devenir dangereux, on le met dans une cage, où on le conserve pendant deux ou trois ans pour la fête dont il est à la fois le héros et la victime.

Hommes et femmes y viennent de tous les villages environnants et, tandis qu'ils mangent des gâteaux de maïs et boivent de l'eau-de-vie, on passe une corde autour du cou et des pattes de devant de l'animal et on le pousse hors de la cage. Un Aïno s'approche et adresse à l'ours un discours, lui demande pardon des souffrances qu'il va lui causer, lui explique l'honneur qu'on lui fait : « O précieuse divinité, nous t'adorons ; écoute nos prières. Nous te renvoyons à tes parents ; intercède pour nous auprès d'eux. »

On l'attache ensuite à un pieu, autour duquel tous se rassemblent. Les plus braves s'approchent de la bête qui se débat avec rage, la saisissent par les oreilles, et l'un d'eux, profitant d'un moment propice, place entre ses dents une rondelle de bois, pour tenir sa gueule ouverte. Un chasseur la tue enfin d'un coup de flèche au cœur, la dépèce et chacun se précipite pour en prendre sa part. Tout en sacrifiant l'animal, les Aïnos l'honorent donc et croient qu'en le mangeant, ils entrent en communion plus parfaite avec leur divinité favorite.

CORÉE

La Corée, qui est en passe de devenir une colonie japonaise, compte environ 10 millions d'habitants. Elle est occupée par un peuple malheureux et doux, exploité à outrance par ses puissants voisins.

VILLAGES MISÉRABLES

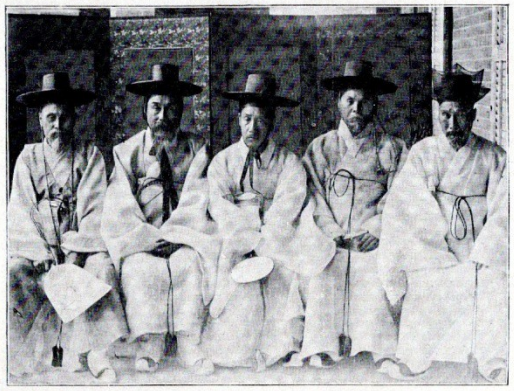
Un village coréen a un aspect misérable : c'est un enchevêtrement de ruelles sales bordées de maisons basses, bâties en terre et couvertes de chaume, composées de deux pièces dans lesquelles se tient la famille souvent très nombreuse ; il n'est pas rare qu'un père de famille ait de quinze à vingt

LES CHEFS AINOS, vêtus, les jours de fête, du kimono bleu à grands dessins blancs, se parent d'une couronne en bois, où apparaît en relief la tête sculptée d'un renard.

PHOTO KAJIMA ET SOUWO.

SECRÉTAIRES D'ÉTAT CORÉENS. Vêtus d'une robe de soie bleue légèrement serrée à la taille, chaussés de bas ouatés et de fines sandales, ils portent autour de la poitrine une ceinture en maroquin rouge, garnie de pierreries indiquant le grade et la fonction de chacun : ministre du Palais, ministre des Affaires étrangères, ministre des Postes et Télégraphes, etc.

PHOTO DE SIR W. C. HILLIER.



LE CORÉEN est de souche mongole, avec mélange de Caucasien. Parfois son visage rappelle un peu le type européen. Ses cheveux sont noirs et son teint basané. Il ne fait pas grand cas des femmes, et celles-ci jouissent d'une fort grande liberté, sauf dans les classes supérieures, où on les confine à la maison.

Le Coréen tient la piété filiale pour une grande vertu et la conduite du fils à l'égard du père est soumise à des règles strictes : s'il le rencontre dans la rue, il doit s'incliner en signe de profonde obéissance ; s'il lui écrit, il lui faut se servir des formes les plus respectueuses du langage ; si le père est malade, il doit le soigner ; s'il est en prison, son devoir est de s'installer au plus près ; s'il est exilé, il doit l'accompagner.

A sa mort, le fils aîné, devenu le chef de la famille, assume tous les devoirs paternels vis-à-vis de ses frères et sœurs, entre lesquels ne se partage point le patrimoine.

Le vêtement de toile blanche est porté par tous. Ceux qui en ont les moyens prennent la tunique à larges manches, leur descendant jusqu'à mi-jambes et cachant à peine leurs bas blancs ; les gens du peuple se contentent d'un veston. De même, les chapeaux de forme excentrique et variée sont l'apanage des classes supérieures. Les autres se nouent simplement un morceau d'étoffe autour de la tête.

PHOTO DE SIR W. C. HILLIER.

enfants. Inutile de dire que les lois de l'hygiène sont peu observées et que la mortalité est très élevée. Quelques meubles et une natte en paille tressée ornent l'intérieur, peu aéré en été, chauffé en hiver par un foyer situé au dehors et dont la chaleur vient se répandre sous le sol en terre battue recouverte de pierres.

LES EXTORSIONS DU FISC

On peut s'étonner qu'une population robuste et dense ne donne que des preuves d'apathie et de totale indifférence. Il faut en chercher la cause en dehors du peuple, qui a des qualités réelles, et constater que la faute en revient, non aux hommes, mais aux institutions. Le fisc rapace est le principal coupable : chacun est taxé suivant sa richesse apparente, et dans une telle proportion qu'après le passage du percepteur, riches ou pauvres, travailleurs ou fainéants, sont réduits à la même portion congrue, qui les empêche à peine de mourir de faim.

TIBET

Le Tibet occupe au Nord-Est de l'Himalaya un vaste plateau qui est le plus haut du globe (3 500 à 5 000 mètres). La plus grande partie en est inhabitée. On évalue à 6 millions d'âmes sa population, qui est nomade, ou vit par tribus voire en quelques villes qui dépendent plus ou moins du gouvernement sacerdotal des *lamas* en résidence à Lhassa, cité sacrée des Bouddhistes.

JOYEUX VIVANTS, BONS COMMERÇANTS

Les Tibétains sont de race mongole, mais des divergences marquées de type physique montrent bien en certains lieux que d'autres rameaux de l'arbre humain se sont greffés sur le tronc mongol. En général, ils ont les membres menus, la taille au-dessus de l'ordinaire, les yeux noirs, légèrement obliques, la bouche grande, la chevelure noire, pas de barbe ; le teint rouge brun ; l'expression intelligente. Comme dons naturels : douceur de caractère, bienveillance, fidélité à la parole donnée. Amis de la musique, du chant, de la danse, en outre très sociables, ils profitent de tous les événements notables de leur vie pour s'assembler en joyeuse troupe et s'amuser.

Ils sont bien moins industrieux que les Chinois, dont ils sont les sujets nominaux, mais ils sont commerçants nés. Des fonctionnaires chargés de surveiller, de régler le commerce sont entretenus par le grand lama, les ministres, les grands couvents bouddhistes ou lamaseries. Les deux principaux marchés sont Chigatsé et Lhassa, tous deux fréquentés en décembre et janvier par un nombre étonnant de caravanes. Les transports se font à dos de yak et à dos de mouton.

COSTUMES PITTORESQUES

S'il y a une notable variété dans les vêtements et les chapeaux des hommes, l'ensemble du costume garde cependant une certaine originalité. Tel est fier de sa « jaquette » aux couleurs brillantes, ornée de peau de léopard, tel autre de sa longue robe grise nouée à la taille par une ceinture, un autre encore de son ample peau de mouton, à la laine en dedans ; un quatrième se pavane dans une vaste tunique rouge serrée par une ceinture de cuir à laquelle pendent un étui

à aiguilles, une boîte d'amadou, un briquet, une jolie dague dans une gaine d'ébène et autres objets encore. Nombre de Tibétains portent l'épée au-devant de la ceinture. Que leur robe soit longue ou courte, elle bouffe sur la taille en une poche où se portent deux ou trois ustensiles à manger ou à boire, une tabatière, une bourse plus ou moins pleine, une ou deux briquettes de thé comprimé.

ORAISONS PERPÉTUELLES

Les Tibétains sont le peuple du monde qui récite le plus d'oraisons : ils ont pierres à prières, pyramides à prières, drapeaux à prières, roues à prières, moulins à prières pour débiter la prière universelle : « *Houm mani padmé houm*, » qui ne quitte jamais leurs lèvres et dont le vrai sens est perdu ; d'aucuns disent qu'elle signifie : « Dieu, le joyau dans le lotus ». Ces quatre mots forment la prière la plus répétée du monde, la plus écrite, la plus imprimée, la plus dévidée par les machines pour le bien de ceux qui y ont foi. La masse des Tibétains et des Mongols n'en connaît pas d'autre ; ce sont les premiers mots que l'enfant balbutie, les derniers que le mourant arrache à son agonie.

LES LAMAS sont les prêtres d'une religion dérivée du Bouddhisme, mais d'un bouddhisme corrompu par la croyance à Siva, et à des esprits surnaturels que Bouddha n'admettait point, tandis que le Lamaïsme y reconnaît des dieux. PHOTO JOHNSON HOFFMANN, CALCUTTA.

LES PRÊTRES BOUDDHISTES partagent avec les lamas les honneurs de la religion tibétaine.

Les Tibétains, fanatiques de la musique, sont incapables de voir arriver une simple caravane sans déchaîner un tapage infernal d'instruments de toute nature; aussi leurs collèges de prêtres se transforment-ils en orchestres qui louent la divinité à grands renforts de trompettes, cymbales et tambours.

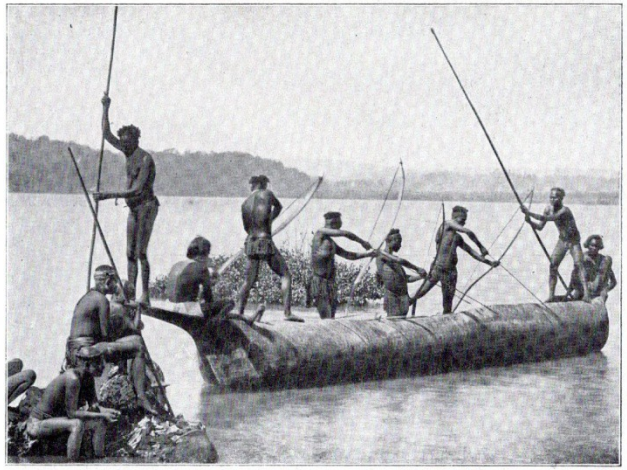
PHOTO DE M. H.-C.-V. HUNTER.

LES FEMMES TIBÉTAINES, ayant droit à plusieurs époux, constituent l'unité du foyer. Elles y déploient une énergie dont les hommes sont incapables. Dans ce peuple si éminement commerçant, elles sont souvent chargées des transactions, et les hommes qu'on aperçoit dans les bazars ne croient pas s'abaisser devant elles en allant porter les marchandises en ville... Ces femmes sont en général assez laides; elles s'enduisent la figure de couches superposées de fard, alternant avec la crasse, car elles se lavent rarement, et l'on ne sait guère quelle figure elles ont là-dessous.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

CE CHEF D'UNE TRIBU VOISINE DE PORT-BLAIR (capitale des Andaman) symbolise avec son épouse la vie de ménage dans ces îles de l'Océan Indien. Entre deux conjoints andamites, l'autorité est égale, l'affection réciproque. Les épouses sont d'excellentes femmes. Quand un mari revient de voyage, sa femme, obéissant à une aimable tradition, se pend à son cou et semble suffoquer de joie.

PHOTO G. E. DOBSON.



SUR LEURS LÉGERS CANOTS creusés dans un tronc d'arbre, les Andamites passent les trois quarts de leur existence à naviguer en pêchant à l'arc dans leurs nombreuses criques; d'ailleurs, ce sont des nageurs et des plongeurs émérites.

Bien proportionnés, ils ont une taille moyenne de 1 m. 50 et dépassent rarement le poids de 45 kilogrammes; leurs dents sont remarquables; leur chevelure extrêmement frisée grisonne rapidement. Ils s'enduisent le corps d'un mélange d'oxyde de fer et de graisse de porc. Comme vêtement, à peu près rien.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

GROUPE D'ANDAMITES perchés sur une échelle dont ils usent pour accéder à leurs cabanes, construites sur pilotis. La femme qui est au centre porte sur son épaule le crâne de son mari.

PHOTO G.-E. DOBSON.

ARCHERS INCOMPARABLES, les Andamites tuent les poissons et les tortues qui abondent sur leurs côtes en les perçant de leurs flèches. Ils en font, avec le porc, la base de leur nourriture.

PHOTO KLEIR ET Cie, RANGOUN.

CHAPITRE VIII

ANDAMITES ET HINDOUS

ILES ANDAMAN || CEYLAN || INDE

LES HINDOUS comprennent non seulement les peuples qui habitent l'Inde proprement dite, mais encore ceux des îles et pays voisins : Ceylan, Cachemire, etc. Cependant les îles Andaman, qui dépendent politiquement de l'Inde, possèdent une population tout à fait spéciale qu'il faut d'abord examiner.

ILES ANDAMAN

Les îles Andaman, situées dans le golfe du Bengale, constituent un petit archipel dont la superficie totale ne dépasse pas 6500 kilomètres carrés. Elles comptent environ 17 000 habitants ; mais comme il y a, dans ce nombre, 12000 déportés, venus en majeure partie de l'Inde, les indigènes sont réduits à 5000.

DES SAUVAGES REMPLIS DE BONS SENTIMENTS

Les Andamites, qui sont de vrais Nègres, offrent un piquant contraste entre leur intelligence, très primitive, et leurs sentiments plutôt élevés.

S'ils font du feu un usage constant, ils ont toutes les peines du monde à l'allumer. Ils ignorent totalement les arts du métal, le remplaçant, pour les usages domestiques, par des coquilles tranchantes, des éclats de quartz, des coupants de bambou, plante fort dure dont ils font de bons couteaux, avec lesquels ils peuvent même se raser. Leurs enclumes et leurs marteaux sont de pierre, comme chez nos ancêtres de l'âge de pierre. C'est tout juste si, avec des fibres végétales, ils savent faire filets et hamacs. Ces mêmes hommes traitent leurs femmes avec une grande considération ; entre eux un respect affectueux, une grande aménité sont de règle. Dès leur jeune âge, on leur inculque les devoirs de l'hospitalité, les égards pour les vieillards, les malades, les pauvres. Les voyageurs ont souvent constaté que la modestie et la moralité sont indépendantes du vêtement que s'octroient ou se refusent les sauvages ; les Andamites en sont la preuve : si peu habillés qu'ils soient, on ne peut qu'admirer, disent les voyageurs, la dignité de leur conduite.

Ajoutons que les étrangers amenés par des amis sont reçus par toute la communauté ; on leur sert à manger ce qu'il y a de meilleur dans le campement, on les traite au mieux, on leur fait de nombreux cadeaux, surtout à leur départ.

On a dit qu'ils étaient cannibales ; calomnie qui n'a plus besoin d'être réfutée. Ils expriment la plus grande horreur pour cette coutume et affirment qu'elle n'a jamais fait partie de leurs institutions.

PAS DE MARIAGE ENTRE PARENTS

Le mariage n'est licite qu'entre ceux dont on est sûr qu'ils ne sont pas parents, même de loin : loi inexorable qui s'applique même à ceux qui ne sont parents que de nom, aux adoptés. Un cousin germain par adoption est regardé comme un demi-frère pour sa cousine, et réciproquement ; les neveux passent presque pour des fils, les nièces pour des filles. Ce qu'ont prétendu quelques voyageurs, qu'ils pratiquent la communauté des femmes, est parfaitement faux. N'ayant aucune idée d'invoquer la bénédiction d'un Être suprême, ils n'attachent aucun sens religieux aux cérémonies du mariage, aucune contrainte non plus ; mais il y a loin de là à la communauté des femmes.

CEYLAN

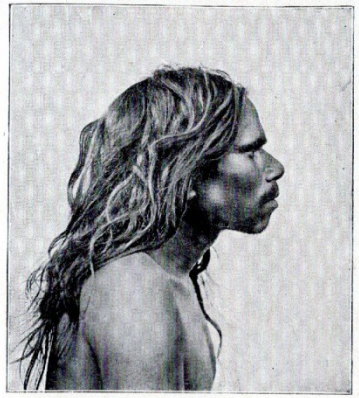
Ceylan, l'île merveilleuse située au Sud de l'Inde, compte au nombre de ses 3 millions et demi d'habitants des Cynghalais, des Tamouls, des Musulmans, des Malais, etc., sans parler des Européens. Sa population indigène, antérieure à toutes les invasions qui l'ont mélangée, est celle des Veddas.

TRADITIONS MILLÉNAIRES DES VEDDAS

Les Veddas, remarquable débris d'une race antique, ont conservé pendant deux mille ans les coutumes et le langage de leurs ancêtres. Sans qu'ils s'en soient beaucoup départis, ils ont accepté les avances du gouvernement anglais, ont occupé les coins de terre qu'on avait défrichés pour eux, élevé des cabanes et frayé avec les habitants des villes.

Les Européens ne visitèrent d'abord les Veddas qu'avec crainte : les gens de Kandy, l'antique capitale, avaient conté tant de fables sur leur sauvagerie qu'on ne passait dans leurs solitudes qu'en armes et en nombre. Ces fantômes se sont dissipés, et maintenant le voyageur se sent en sûreté près d'eux tout autant que dans les villages des Cynghalais ; les commerçants parcourent constamment leur pays pour leur acheter des cornes de cerf, de la viande de cerf boucanée, de l'ivoire, du miel. On loue leur douceur, la rareté des crimes graves, malgré leur indifférence apparente pour le bien et le mal. En cas de vol, le voleur, s'il est découvert, restitue simplement : si on enlève une fille à ses parents et qu'ils la réclament, on la leur ramène. Le mari reprend l'épouse coupable sans mot dire et fait bâtonner le séducteur.

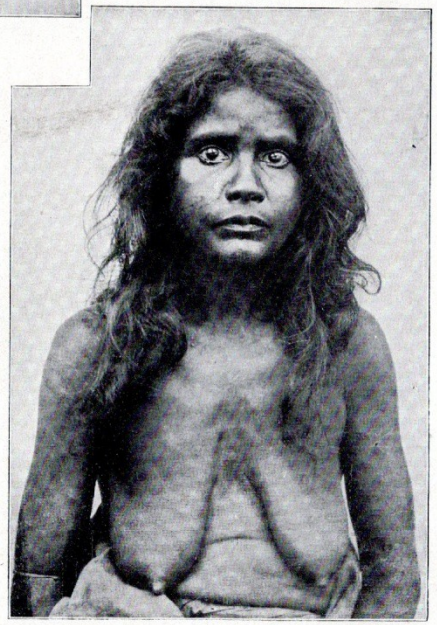
Ils admettent parfaitement toutes les obligations de la famille, mais il ne semble pas qu'ils sanctionnent le mariage par des cérémonies. Ce sont les parents des futurs époux qui préparent l'union. Le père de la fiancée donne un arc au prétendant, le père du fiancé octroie à celui-ci droit de chasse sur une portion de ses terres. Monsieur



LES VEDDAS, indigènes de Ceylan, présentent tous les mêmes caractères d'abaissement et de misère : mâchoires saillantes, dents en avant, nez plat, petite taille et tous les stigmates d'une nourriture insuffisante. Les enfants ont les membres mal faits, la tête grosse, l'estomac proéminent. Les femmes sont de pauvres êtres avachis dès leur jeunesse.

Ils vivent dans les forêts où ils se nourrissent de racines, de poissons, de miel, d'ignames et du produit de leur chasse. De flèches habilement lancées par de longs arcs, ils abattent chauves-souris, hiboux, corbeaux, milans, cerfs et sangliers. Ils en boucanent la chair au soleil et la mettent en réserve dans des arbres creux. Ils ne mangent pas d'aliments crus.

PHOTO DES Dᴿˢ P. ET F. SARASIN, BALE.



TRÈS BONS, affectionnés les uns pour les autres, ils sont très attachés à leurs enfants, à leurs parents. Les veuves, secourues par la communauté, ont leur part des fruits, des grains, des produits de la chasse. Ils ont tout l'air d'être une race paisible, soumise, obéissant au moindre signe de commandement, reconnaissante pour les égards, l'aide qu'on lui octroie.

Ils se regardent comme supérieurs à leurs voisins et répugnent à changer leur vie sauvage pour toute autre. Doués d'une maigre capacité intellectuelle, ils comptent mal, même sur leurs doigts ; leur mémoire est rebelle. Ils se lavent rarement : cela les affaiblirait. Ils ne rient jamais !

Disons à leur honneur qu'ils considèrent comme inconcevable qu'on s'approprie le bien d'autrui ; qu'on frappe un camarade ; qu'on dise un mensonge.

PHOTO DES Dᴿˢ P. ET F. SARASIN, BALE.

SORCIERS CYNGHALAIS avec leurs masques de bois peint, représentant les figures fantastiques attribuées à Mahakolo Yakscha, dieu du Mal. PHOTO PLATT ET Cie, COLOMBO.

LES TAMOULIENNES de Ceylan et du Sud de l'Inde ont un amour immodéré des bijoux, mais aussi une grande activité comme ouvrières et ménagères. PHOTO KARL HAGENBECK.

offre à Madame un peu de toile et quelques ornements, puis ils vont droit dans la forêt, unis pour la vie. Les Veddas ne sont point polygames, sans doute parce que l'homme n'a pas les moyens d'entretenir plus d'une femme.

INDE

L'Inde et ses 300 millions d'habitants offrent un mélange indescriptible de races. Nègres, Mongols, Aryens, tous y ont des représentants purs ou métissés. On y trouve des nations hautement civilisées à côté de véritables sauvages. Cependant, on y distingue deux races essentielles : au Nord, dans les grandes plaines, les Aryens, conquérants d'origine étrangère ; dans le Dekkan, les Dravidiens, de race autochtone, que l'on passera d'abord en revue.

CIVILISATION SOMMAIRE DES DRAVIDIENS

Les indigènes d'origine dravidienne chassés de la plaine par les Aryens vivent aujourd'hui dans les montagnes de la péninsule. Presque tous ont peau noire, nez plat, lèvres épaisses ; leur costume est partout à peu près le même, hommes et femmes ayant pour vêtement essentiel une étoffe enroulée autour de la taille, et la jeunesse des deux sexes montrant un grand goût pour les bracelets de perles, les pendants d'oreilles de cuivre ou de fer, les ceintures tressées. Rarement ils usent de couvre-chef, mais les femmes mêlent volontiers des faux cheveux aux vrais. Leur saleté est repoussante.

Généralement francs et de bon caractère, ils deviennent très communicatifs sitôt qu'ils ont secoué leur timidité ombrageuse. Pourtant, quoique droits de cœur et bien plus véridiques que les Aryens, ce sont des voleurs endurcis, d'ailleurs naïfs et, sauf exceptions, maladroits dans le vol.

Ces noirs indigènes, ignorants de l'écriture, même des hiéroglyphes, ne possèdent pas d'histoire écrite ; tout ce que leur ont laissé les ancêtres, ce sont des pierres monumentales qui nous rappellent les mégalithes élevés par les Européens à ce même degré de civilisation ; les couteaux, les ustensiles de silex trouvés dans la vallée de la Narbada nous font remonter à une époque encore plus reculée.

Leurs principales populations sont les suivantes :

LES KÔLES, BELLE ET ROBUSTE POPULATION

Les Kôles, jadis répandus sur les basses terres du Bengale, ne se trouvent plus que sur les collines, dans les jungles situées entre le Haut et le Bas-Bengale, sur le plateau de Nagpour. Ils varient fort entre eux et se sont mêlés avec les conquérants Aryens. Comme teint, ils présentent de grandes différences : la moyenne est la couleur cuivre ; cheveux noirs, droits ou ondulés comme partout dans l'Inde. Belle allure. Beaucoup ont nez haut et figure ovale. Nombre de jeunes filles se recommandent par des traits réguliers, délicats, un nez droit, bien ciselé, une bouche parfaite, un joli menton ; mais leurs yeux, d'un brun sombre, sont rarement aussi larges, aussi brillants, aussi « gazelle » que ceux des Hindoues de race pure. On remarque chez les Kôles des traces de fusion avec les Mongols du Nord. Les Kôles semblent avoir perdu

tout souvenir du dieu du soleil, révéré par d'autres habitants du Bengale. Ils ont un culte pour les démons, les esprits, qu'ils redoutent beaucoup, et pour les âmes des trépassés.

LES BHILS, VOLEURS ÉMÉRITES

Les Bhîls ont taille petite, corps grêle, peau très noire, une grande force, beaucoup d'agilité. Le vol et la guerre les enthousiasment. Comme filous, ils ont une vieille réputation d'adresse, et nombre de contes célèbrent leur admirable dextérité dans cet art, si répandu dans l'Inde. On en a vu qui enlevaient de dessous le dormeur, bien que prévenu, la couchette sur laquelle il reposait. Nus, frottés d'huile sur tout le corps, ils vont sans aucun bruit et il n'est pas facile de les prendre. Ils savent aussi très bien se cacher et l'on connaît des cas où ils se sont dérobés aux poursuites en s'adaptant à la teinte des objets environnants ; cernés de près, ils donnent à leurs membres noirs des attitudes qui les confondent avec les souches et les troncs d'arbres brûlés, très communs dans l'Inde par suite des incendies de forêts. Gagnés en partie à une certaine civilisation, ils composent maintenant deux régiments de l'armée anglaise de l'Inde. Leurs huttes, dans les bois, sont faites de branches et de brindilles entrelacées d'herbes, avec un toit d'herbes longues. Ils redoutent les mauvais présages, révèrent tout particulièrement les arbres et les pierres.

LES TODAS A L'ALLURE ANTIQUE

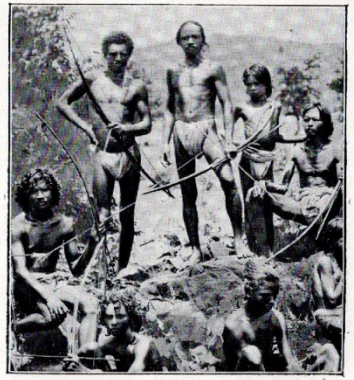
Les Todas habitent dans le Sud, en hameaux dispersés, sur les pentes des Nilghiris ou Montagnes Bleues. Grands, forts, de traits réguliers, de couleur chocolat, de nez aquilin, de lèvres épaisses, une caractéristique les rapproche des Australiens : leur pilosité. La forme de leur tête, leur allure et leur tournure rappellent assez ce que nous considérons comme le type des anciens Roumains. On les regarde comme la race la plus ancienne de l'Inde, ayant conservé quelques-unes des particularités des Négritos. Leurs yeux bruns sont merveilleusement vifs, clairs, brillants d'intelligence, et souvent doux, mélancoliques.

Leur pays, fort élevé au-dessus des plaines torrides de l'Inde, est une sorte de Suisse tropicale : là, isolés dans leurs herbages, n'ayant plaisir qu'en leurs coutumes, ils se sont garantis des influences étrangères.

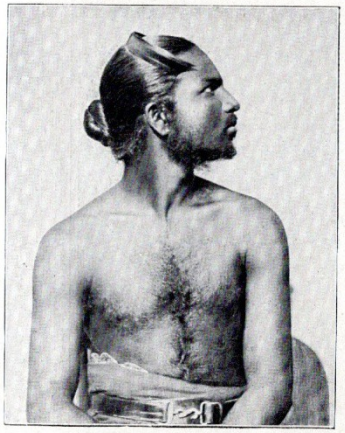
Leur son de voix est doux et grave, quelquefois enjoué chez la femme. Il est impossible de ne pas être frappé du bon goût, de la simplicité de leur costume : drapés dans une espèce de toge laissant à découvert un bras et une jambe, ils ont vraiment grand air. Leur bonne humeur cordiale, leurs joyeuses manières ne plaisent pas moins que leur affabilité, leur politesse, leur courtoisie.

Ils traitent les femmes avec respect ; elles jouissent d'une grande liberté, soignent les enfants, préparent les repas, vont puiser de l'eau aux fontaines, tiennent la case en ordre, pendant que les hommes gardent le bétail et s'occupent au dehors. Dans ce peuple tranquille, peu démonstratif, vraiment familial, les parents, jusqu'au plus éloigné des cousins, sont regardés comme les membres d'une seule et unique famille. L'homme commande sagement, sans tyrannie, et souvent une femme supérieure gouverne son époux. Les femmes se tatouent bras, poitrine et jambes et portent à un bras un lourd anneau de métal. Sans doute les Todas n'ont pas de capacités mentales dévelop-

INDIGÈNES DU DEKKAN (Bhils, Todas, Kolas, etc.), populations de montagnards, chasseurs et pasteurs. PHOTO J.-W. BREEKS.

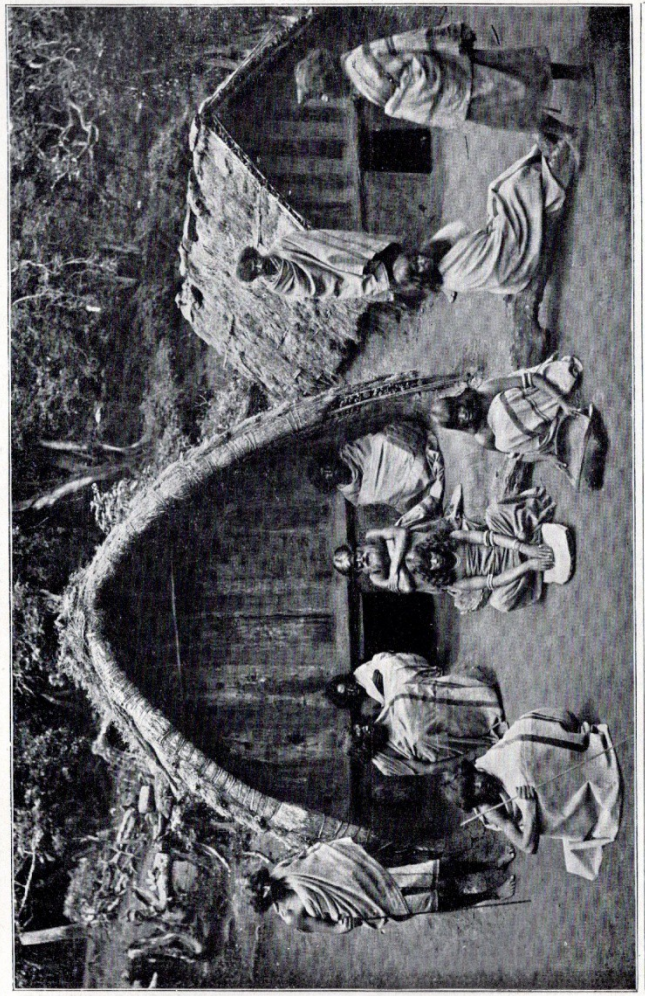


KOLES du centre de l'Inde, dont la vigueur et la soumission ont fait des coolies (de leur nom : Kôles). PHOTO BOURNE ET SHEPHERD.



LE TAMOUL habite le Sud de l'Inde et le Nord de Ceylan. Très actif ; apte à la civilisation européenne. PHOTO PIERRE PETIT.

DANSEUSES DE CEYLAN réservées, dès leur enfance, aux cérémonies d'un culte démoniaque. PHOTO PIERRE PETIT.



UN MAND, OU HAMEAU TODA, comprend des huttes, des étables à vaches, des parcs à buffles. Chaque mand se compose de cinq cabanes, dont trois, servant de demeures, sont construites en bambou avec toit d'herbe. On y pénètre par une porte basse. Sur le côté se trouve une plate-forme où dort la famille.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

pées, ni une grande force de caractère, mais ce qu'ils savent, ils le savent bien. On a même le droit de les dire intelligents, quoique dans des limites assez étroites.

LES KHONDS SACRIFICATEURS D'HOMMES

Autre race dravidienne, qui pratiqua les sacrifices humains, coutume abolie maintenant, comme celle de tuer les filles à leur naissance, sous prétexte que les parents étaient trop pauvres pour garder des enfants inutiles. Sujets anglais depuis 1835, les Khonds furent dès lors obligés de libérer le bétail humain destiné au couteau et de le remplacer par des chèvres et des boucs.

Un général anglais vit un jour chez eux quatorze grands éléphants de bois chargés de victimes humaines attendant la hache et les sacrificateurs. Il fit délivrer les victimes et détruire ces statues, mais ce ne fut point chose facile que d'extirper une coutume si profondément enracinée, de temps immémorial : ces braves Khonds crurent que le général leur enlevait les victimes pour les égorger lui-même dans le but d'obtenir des esprits l'eau nécessaire à l'étang où ses éléphants se baignaient ! Un autre jour, on apprit à ce même officier qu'on allait immoler une jeune fille d'une quinzaine d'années ; il partit aussitôt, dûment accompagné, pour le lieu de l'expiation, et vit un vieux prêtre qui allait donner le signal du meurtre, au milieu d'une foule excitée jusqu'à la folie. Il réclama la jeune fille ; on la lui remit, par crainte de ses soldats ; mais, à peine ceux-ci eurent-ils disparu, que les Khonds éclatèrent en vociférations et que, furieux de leur déconvenue, ils écoutèrent l'avis de l'un d'entre eux et sacrifièrent le vieux prêtre, « puisque, âgé de soixante-dix ans, il n'était plus bon à rien » : on le lia donc sur l'éléphant de bois et on le mit en pièces.

Ils enlevaient leurs victimes en plaine ; un bon village khond en avait toujours en réserve, pour cas fortuits d' « expiation » quelconque. Arrivée à destination, toutes les familles du lieu recevaient la future « expiatrice » avec bonté, la nourrissaient délicatement, la comblaient d'égards jusqu'au jour fatal du sacrifice solennel au dieu de la terre. Les cris de la foule résonnaient aux oreilles du mourant ou de la mourante : « Nous vous avons acquis, nous sommes dans notre droit » ; et les villages du pays se partageaient ce sang et cette chair.

Ils ont conservé la coutume du mariage du rapt : le jeune homme enlève sa fiancée dont les parents sont censés poursuivre le ravisseur, tandis que ses amis viennent à à la rescousse et lui assurent son butin. Dès qu'il atteint son village, la chose va de soi ; les voilà mariés.

A part ces cruels sacrifices, qui d'ailleurs viennent de superstitions religieuses, il y a du bien à dire des Khonds ; ils regardent comme péchés capitaux : repousser un hôte ; rompre un serment, une promesse ; mentir, sinon pour sauver un hôte ; briser les engagements de l'amitié ; enfreindre une loi, une vieille coutume ; contracter une dette dont le remboursement sera onéreux à la tribu de l'emprunteur, qui est responsable ; se cacher en temps de guerre ; divulguer un secret intéressant la communauté. Ils ont trois fonctions considérées comme vertus cardinales : tuer des ennemis dans la bataille ; mourir dans un combat ; être prêtre.

Les Khonds bâtissent leur demeure de préférence sur la pente des collines, à portée

de leurs champs. Leurs cabanes sont peu élevées et solidement construites en bois ou en terre. Les jeunes gens passent la nuit dans des logements séparés. A la naissance d'un enfant, on donne une fête au prêtre et à tout le village.

KOTAS ET KOROUMBAS, LES MOINS CIVILISÉS DES DRAVIDIENS

Tout proches des Khonds vivent, dans les montagnes du Dekkan, les Kotas et les Koroumbas qui représentent une population malheureuse, restée tout à fait en dehors du progrès. Leur abrutissement est encore augmenté par l'usage des boissons fermentées. Pas de croyance, pas l'ombre d'une tradition ou d'une cérémonie ; ils vivent à l'état sauvage, les Koroumbas surtout. Les moins mauvais d'entre eux ont quitté la montagne pour apprendre un métier et leur succès relatif prouve qu'ils ne sont pas tout à fait inintelligents. Ceux qui sont restés là-haut habitent dans des huttes faites de bois mort ou dans les fentes des rochers ; on en rencontre parfois, campant comme des nomades, aux abords d'une ferme, où ils sont venus mendier.

LES GONDS MÉTIS DE NÈGRES ET DE MONGOLS

Le domaine des Gonds, qui sont aussi des Dravidiens, c'est, nommé d'après eux, le Gondvana, dans le haut pays du Dekkan septentrional. Les houillères de la vallée de la Narbada en employaient récemment un certain nombre. Ils sont plus noirs que la plupart des autres indigènes de l'Inde ; de taille moyenne, de membres bien proportionnés, assez laids de figure, ils ont tête quelque peu ronde, grande bouche, larges « naseaux », lèvres épaisses, barbe rare, cheveux noirs, droits, nullement laineux comme ceux du Nègre ; au contraire, chevelure et physionomie les rangeraient plutôt parmi les Mongols. Les femmes diffèrent plus entre elles que les hommes. Dans les régions découvertes, près des plaines, on voit parmi elles de grandes et robustes créatures, mais dans l'intérieur de la contrée telles femmes ressemblent beaucoup plus à des singes qu'à des êtres humains.

Toutes ont des traits forts, grossiers, et, dès que la première jeunesse a fui, elles passent à la plus hideuse vieillesse ; ce qui n'a rien de surprenant, car elles mènent une vie très dure et partagent presque tous les travaux des hommes. Leur costume, assez décent, comporte un jupon court, souvent teint en bleu, ramené entre les jambes, les cuisses sont nues ; une sorte de manteau de coton blanc couvre le haut du corps ; les jambes sont légèrement tatouées.

LES DJATES ET LES RADJPOUTES

Djâtes et Radjpoutes tiennent dans le Nord-Ouest de l'Inde le premier rang comme nombre d'hommes. Bien que d'aspect différent, peut-être sont-ils de même race. Ce sont probablement les descendants des tribus militaires qui batailèrent contre Alexandre le Grand, lorsqu'il envahit l'Inde, en l'an 325 avant notre ère ; une autre opinion, moins avérée, les fait venir de l'Asie centrale.

Les historiens grecs nous décrivent les adversaires d'Alexandre comme des hommes grands, gracieux, très braves à la guerre, et c'est bien ce que sont les Djâtes et les Radjpoutes. Durant les guerres des Sikks, ils ont tenu tête à l'Angleterre dans

LES KOTAS du Centre habitent des villages de trente à soixante huttes alignées sur une même rue. Méprisés comme mangeurs de choses immondes, ils sont considérés comme d'assez bons ouvriers.

Leurs femmes sont extrêmement timides devant un étranger. Vêtues généralement de haillons usés, déchirés, qui leur descendent à peine aux genoux, elles vont chercher l'eau, le bois à brûler ; elles font des paniers, des pots, etc.

PHOTO J.-W. BREEKS.

LES KOROUMBAS vivent, dans leurs cabanes, de racines, de baies, de grains trempés dans l'eau, parfois d'un porc-épic ou d'un putois. Quelques-uns travaillent à gages dans les plantations. Tous ont triste mine ; ils sont généralement petits, ont les yeux malades, une bouche large, des dents proéminentes.

PHOTO J.-W. BREEKS.

JEUNE FILLE PARSI, type iranien, qui s'est conservé sans mélange appréciable sur la côte occidentale. BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

SCARDS, soldats du Maharadjah de Cachemire ; de figure et de stature quasi européennes. PHOTO FRITH ET Cº, REIGATE.

LES FEMMES DU CACHEMIRE brillent par la fraîcheur de leur teint. Bien que musulmanes, elles jouissent d'une certaine liberté. PHOTO FRITH ET Cº, REIGATE.

les batailles les plus sanglantes qu'ait vues l'Inde, puis ils ont guerroyé côte à côte avec les soldats anglais. Ce sont encore ces mêmes Djâtes qui, au XVIIe siècle, renversèrent le gouvernement musulman du Pendjab.

LES PEUPLES DE LA JUNGLE

Diverses tribus et castes dravidiennes vivant dans la jungle y développent à un très haut degré leurs facultés d'observation et finissent par avoir une connaissance stupéfiante des mœurs des bêtes féroces. L'habitant de la jungle s'initie par son genre de vie aux secrets de la nature. De naissance il n'a point, peut-être, une puissance d'ouïe, de vue, supérieure à la nôtre, et pourtant il entend le tigre ramper dans les ravins bien avant que le chasseur européen y prête l'oreille. Chaque bruit de la forêt a un sens pour lui, le grognement du singe quand le tigre arrive au pied de l'arbre où il gambade, le rauque aboiement du cerf épouvanté. A la simple vue des cercles décrits par le vautour qui plane, il sait si le tigre fini son repas ou s'il déchire encore une carcasse. Toute empreinte de pas, tout déplacement de caillou, un brin d'herbe brisé lui apprend quelle bête a passé, et à quel moment. Nous voyons là presque un miracle, alors qu'il y a simplement ceci : l'homme de la jungle a dû s'adapter à son milieu, sous peine d'inanition.

LES CACHEMIRIENS A L'ASPECT EUROPÉEN

Les Cachemiriens, au nord de l'Inde, comptent parmi les plus belles races de la presqu'île. Ils ont adopté l'Islam il y a plusieurs siècles. On les décrit comme presque Européens d'aspect, et nous ne trouvons pas dans le Cachemire les membres grêles, les pommettes saillantes et autres traits déplaisants si communs ailleurs dans l'Inde. Les hommes sont bâtis carrément, bien proportionnés, d'allures franches ; les femmes sont jolies ; les gens des classes supérieures n'ont pas la figure beaucoup plus brune que les Italiens. On leur reconnaît la finesse, l'esprit, la bonne humeur. Ils sont mêlés parfois à des hommes de souche mongole, surtout à des Tibétains.

LES PARSIS HABILES COMMERÇANTS

On ne peut omettre les Parsis de Bombay dans une description, même sommaire, des races de l'Inde. Ce sont des Iraniens descendants des vieux Persans adorateurs du Feu, qui se réfugièrent dans l'Inde au VIIIe siècle, fuyant la conquête musulmane. S'étant toujours tenus à l'écart, ils ont conservé leur religion intacte, et aussi leur race. On vante leur intelligence, leur habileté commerciale. Ils ont tout l'air de s'entendre mieux avec leurs maîtres anglais que n'importe quelle autre race de l'Inde. Ce sont de loyaux et, on peut dire, de riches sujets de Sa Majesté Britannique.

LES TOURS DU SILENCE

Les Parsis ne brûlent pas, n'enterrent pas non plus leurs morts. Ils les exposent aux intempéries et au bec des vautours dans d'immenses tours à ciel ouvert, dites Tours du Silence. Voici la description qu'en donne *le Tour du Monde* :

« Les Parsis n'ont rien épargné pour que leurs tours fussent construites avec les meilleurs et les plus solides matériaux ; ils ont voulu qu'elles durassent des siècles et que fût écartée la possibilité de souiller la terre ou de contaminer des êtres vivants. D'un plan

uniforme, elles varient de dimension; la grande Tour de Bombay, par exemple, mesure 30 mètres de diamètre et 10 mètres de hauteur; le mur circulaire est constitué de pierres dures enduites de plâtre. Une porte s'ouvre à une certaine distance du sol; c'est par là que les cadavres sont introduits, après diverses cérémonies religieuses, par des porteurs professionnels qui, vêtus de blanc, tout le corps couvert, y compris les mains, ont seuls le privilège de déposer les morts dans les tours. Nul autre ne peut y entrer.

« A l'intérieur règne une plate-forme circulaire divisée en trois cercles concentriques et entièrement couverte de grandes dalles, sortes de lits ou *kesh* destinés à recevoir les cadavres. Comme il y a, dans chaque cercle concentrique, le même nombre de dalles, celles-ci diminuent de dimension à mesure que les cercles se rétrécissent en se rapprochant du centre. Le cercle extérieur, où sont les plus grandes dalles, est destiné aux cadavres des hommes; le second à ceux des femmes; le troisième à ceux des enfants. Ces dalles sont séparées l'une de l'autre par des bordures hautes de 2 ou 3 centimètres. Des rigoles sont creusées sur leur surface pour recueillir ce qui provient des cadavres et le faire écouler dans une fosse, sorte de puits foré au centre de la tour, dont le fond est rendu soigneusement étanche.

« Quand le cadavre a été complètement dépouillé de ses chairs par les vautours — ce qui demande à peu près une heure — et que le squelette a été tout à fait desséché par l'ardent soleil des tropiques ou dilué par des pluies torrentielles, c'est dans cette fosse qu'on le jette. Celle-ci reçoit également les vêtements du mort au moment des obsèques.

« Quatre canaux partent du fond du puits dans quatre sens différents, atteignent le mur de circonvallation, le dépassent et aboutissent à quatre puisards creusés dans le sol à égale distance l'un de l'autre. A l'embouchure de chaque canal, on a disposé du charbon et des blocs de grès pour purifier les liquides — pluie ou liquides organiques — avant qu'ils s'enfoncent dans le sol, car, selon un des préceptes de Zoroastre, il est essentiel que « notre mère, la terre, ne puisse pas être souillée ». Les puisards ont un fond perméable qui est recouvert d'une couche épaisse de sable. »

HINDOUE DE MALABAR
(Asie)

CHAPITRE IX

HINDOUS (*fin*)
AFGHANS ET BALOUTCHES

INDE || AFGHANISTAN || BALOUTCHISTAN

LES ARYENS, qui constituent l'élément conquérant des populations de l'Inde, sont originaires de l'Iran et des montagnes situées entre la Perse et l'Inde. Ce sont les ancêtres de toutes les familles indo-européennes. Les *Vedas*, recueils les plus anciens de leurs hymnes sacrés, nous les montrent marchant vers l'Inde au XXe siècle avant J.-C. Dans les plus vieux de ces chants, ils sont encore au Nord du col de Khaïbar, près de Kaboul; dans les plus récents, ils foulent la vallée du Gange et s'y installent d'une manière définitive après s'être lentement avancés de l'Ouest à l'Est, le long de l'Himalaya, et après avoir établi des colonies au bord des grandes rivières du Pendjab.

ORGANISATION SOCIALE DES ARYENS

Quand les Aryens s'installèrent dans l'Inde, le système des castes était encore inconnu. Le père était le prêtre de sa famille; le chef était le père et le prêtre de sa tribu; à peine, dans les grandes fêtes, choisissait-il un acolyte, familier avec les cérémonies sacrées, pour sacrifier au nom du peuple; son titre était « Seigneur des Colons », et il y a apparence qu'il devait son pouvoir à l'élection. Quant aux distinctions sociales d'où sortirent ultérieurement quatre classes, il n'y en a pas trace dans les Védas.

On ne peut étudier l'histoire des anciens Aryens sans ressentir une vive admiration pour cette noble race, dont nous descendons. Comme en Égypte, les femmes jouissaient chez eux d'une haute situation; quelques-uns des plus beaux hymnes furent composés par des femmes, des reines. Le mariage est tenu pour sacré; le mari et la femme étaient les « maîtres de la maison », et c'est ensemble qu'ils priaient les dieux. On ne pratiquait pas alors la *suttie*, la barbare coutume de brûler vives les veuves, et il semble bien qu'on doive ce rite horrible aux Brahmanes qui corrompirent le sens net et clair de ce beau passage des *Védas :* « Lève-toi, femme; viens dans le monde de la vie, viens à nous : tu as rempli tous les devoirs de la femme envers son mari! »

Ces tribus généreuses croyaient en leurs dieux comme en elles-mêmes. Semblables à

d'autres races conquérantes, elles se croyaient supérieures, elles et leurs dieux, qui étaient les grands pouvoirs de la nature, aux indigènes basanés de l'Inde et à leurs divinités.

LES QUATRE CASTES ARYENNES

A mesure que les Aryens se développaient, ils se divisaient en castes, sous l'influence d'un clergé puissant. Nous avons déjà dit qu'aux temps primitifs les chefs déléguaient parfois à leur place des hommes spécialement aptes à sacrifier selon les rites. Ces aides étaient grandement honorés : l'écriture étant encore inconnue, les hymnes et les mots rituels se transmettaient oralement et les familles où on les savait par cœur devinrent les héritières naturelles de la liturgie des cérémonies solennelles. Ce fut parmi leurs membres qu'on choisit des hommes pour diriger les fêtes, les sacrifices, chanter les hymnes guerriers, implorer l'aide divine, apaiser le courroux des dieux par la prière. Ainsi les chants religieux devinrent une précieuse propriété de famille pour ceux qui les avaient, soit composés, soit appris et retenus. La prière suprême s'appelait *Brahma*, du nom même de la divinité : celui qui la récita fut le *Brahmane*.

Les familles sacerdotales s'employèrent, autant qu'elles le purent, à rendre les cérémonies imposantes, et peu à peu se constitua toute une armée d'officiants : prêtres, aides des prêtres, préparateurs de l'autel, sacrificateurs, épancheurs des libations, récitants et chanteurs de l'office, qui formèrent la caste supérieure, la classe dirigeante des Aryens, celle des *Brahmanes*.

Immédiatement au-dessous vient la caste des chefs ou guerriers, dits les *Kchâtryas*; la troisième caste fut celle des *Vaycias*, agriculteurs ou commerçants ; la quatrième celle des esclaves, les *Soudras*. A côté de ces quatre groupes nettement séparés, le reste de l'humanité forma les « hors-caste ». Le rôle des trois dernières castes se définit par la fonction même de ses membres et nous ne nous arrêterons pas à l'étudier.

LES BRAHMANES CONSEILLERS DES ROIS

Les Brahmanes gardaient, non seulement les livres sacrés, mais encore la philosophie, la science, tout le trésor littéraire des Hindous comme le firent les moines dans l'Europe du moyen âge. Pour s'expliquer la longue durée de leur suprématie, il faut considérer que c'était une caste lettrée autant que religieuse. A maintes reprises, on s'est insurgé contre leur suzeraineté, qui a pris fin il y a deux cents ans ; ils n'en ont pas moins instruit le peuple, conseillé les rois et, par leur entremise, gouverné officieusement la nation pendant trente-deux siècles au moins.

Le temps vint où d'intelligents Brahmanes comprirent que les anciens dieux des *Védas* n'étaient que des créations de la fantaisie poétique. De leurs réflexions, ils déduisirent que Soleil, Ciel, Nuages, Pluies, Vents, Aurore ne sont point des créateurs suprêmes, indépendants l'un de l'autre, mais des émanations d'une grande cause première. Sur quoi, dans l'intention de ne point choquer les vieux préjugés, ils continuèrent de leur sacrifier solennellement, tout en ne les regardant plus que comme de belles, d'utiles manifestations du pouvoir suprême. Entre eux ils commencèrent à s'entretenir de la doctrine de l'unité de Dieu. Aux *Védas*, ils ajoutèrent toute une littérature théologique, composée, par intervalles, entre 1000 et 800 avant notre ère. Cette œuvre contient de belles

LES DANSEURS KHASIS, qui paraissent dans les fêtes brahmaniques, célèbrent avec éclat la nouvelle lune de mars. Tandis que les filles du pays exécutent deux à deux des pas analogues à un exercice de parade, ils tournent autour d'elles en les éventant d'un panache de plumes.

Les danses sont accompagnées d'une musique un peu sauvage, coupées de fréquentes libations qui entretiennent la verve des musiciens et des danseurs. La cérémonie dégénère d'ailleurs rarement en orgie.

PHOTO H.-Z. DARRAH.

FEMMES PAHARI. Elles appartiennent à des tribus de montagnards qui ressemblent, par les traits du visage et la stature, aux Hindous du Pendjab ; mais leur genre de vie, dans une atmosphère plus saine, a rendu les hommes plus forts et plus durs à la fatigue, les femmes plus sveltes et plus musclées.

Le nom de Pahari signifie : Montagnard ; il est fréquent dans l'Inde, où il est appliqué en terme général aux tribus incultes des Montagnes.

C'est par corruption de la forme Pahariah (singulier de Pahari) que les Européens ont créé le mot Paria, terme que les Hindous n'emploient jamais pour désigner les gens de la quatrième caste, c'est-à-dire les Esclaves, comme on le croit souvent. Les Parias sont les Barbares, dans le sens où l'antiquité entendait ce mot, c'est-à-dire les étrangers, les hors-caste.

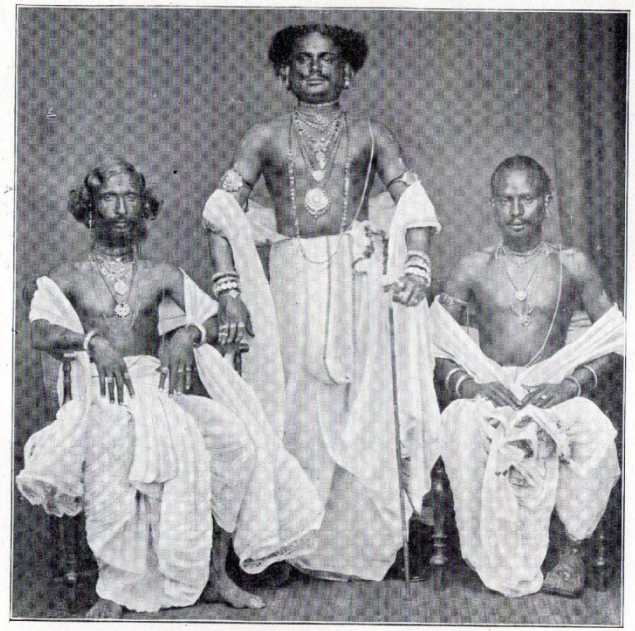
PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

LE BRAHMANE, membre de la caste sacerdotale, est tout-puissant sur l'esprit des castes inférieures ; il en réglemente et dirige la vie privée comme la vie religieuse. Il étudie les Écritures, les enseigne ; il sacrifie, fait des dons et en reçoit.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

TROIS KCHATRYAS (caste des guerriers) princes de l'Orizza, au Sud du Bengale. Les princes « natifs » constituent aux Indes une aristocratie indigène où l'Angleterre trouve les plus loyaux de ses sujets, les plus fidèles de ses feudataires.

PHOTO FRITH ET Cº, REIGATE.



doctrines mystiques tendant à l'unité de Dieu, à l'immortalité de l'âme, et aussi des dogmes moins élevés, des contes populaires, des superstitions.

BRAHMA, VICHNOU, SIVA

La Royale Aurore, le Soleil Fécondant, le Jour Bienfaisant et la foule confuse des divinités des *Védas* firent ainsi place, peu à peu, à la conception d'un Dieu unique, mais triple en sa manifestation : Brahma, le Créateur ; Vichnou, le Conservateur ; Siva, le Destructeur et Reproducteur. C'est la Trinité de la mythologie hindoue. Mais Brahma, le Créateur, était trop abstrait pour rester populaire, et il n'a plus aujourd'hui qu'un culte réservé aux prêtres. Vichnou, le Conservateur, garda plus de popularité, et il supplanta de beaux dieux védiques, dans dix incarnations, sous lesquelles, en différents temples, il est adoré par des millions de fidèles. Sous d'autres noms, sous diverses formes, Siva, la troisième personne de la Trinité, à la fois détruisant et recréant, amena les esprits à la profonde doctrine que la mort n'est qu'un changement d'état, et l'ouverture de la porte du Ciel des Justes. Il fut révéré des Brahmanes mystiques en même temps qu'associé, sous de terribles aspects, au Dieu de la Tempête grondante et à plusieurs des divinités sanguinaires des indigènes. A cette heure, sous de nombreuses figures masculines ou féminines, Vichnou et Siva composent, pour la plus grande part, le Panthéon des Hindous.

LE BRAHMANE MAITRE DES DESTINÉES

La vénération pour les Brahmanes pénètre toute la vie du paysan hindou ; elle se manifeste sous forme de vivres ou de cadeaux. Naissance, imposition d'un nom, fiançailles, mariage, mort, incinération, voyage, choix d'un jour favorable, construction d'une demeure, entreprise agricole un peu importante, récolte, rien ne se fait sans que le Brahmane n'en bénéficie, une part du produit étant mise en réserve pour lui ; on le consulte dans la santé et la maladie, on le fête dans la joie et la douleur.

Du reste, ayant solidement établi leur pouvoir, les Brahmanes en usent sagement. De même que les *Soudras* ont pour devoir de servir, les *Vaycias* de cultiver le sol ou d'exercer les métiers, les *Kchâtryas* de guerroyer, ils se contentent d'exercer leur ministère.

LA VIE D'UN BRAHMANE

Leur mission semblant supérieure, on leur attribua, dès l'origine, une vie toute spéciale. Leur existence fut tracée d'avance : dès l'âge viril, le Brahmane est solennellement investi du cordon de « Celui qui est né de nouveau » ; sa jeunesse, sa première maturité se passent à apprendre les livres sacrés des lèvres des vieux prêtres, à veiller sur le feu sacré, à soigner de vénérables maîtres. Les études finies, c'est le mariage, la famille, la connaissance pratique de la vie et de la nature humaine ; ensuite, par un étrange contraste, il s'isole dans les bois, vivant de racines et pratiquant certains rites ; enfin c'est l'existence de l'ascète ou du moine mendiant, qui n'est plus de ce monde, pour ainsi dire, et qui tend de toutes ses forces, insouciant des joies et des douleurs du corps, à la perfection morale et à la paix de l'âme. Il devient alors un de ces saints hommes si bien décrits par Kipling en ses merveilleux *Livres de la Jungle*. Il donne à tous l'exemple de la vie simple, de la haute méditation : « Qu'est-ce que la vie ? disait un de leurs sages. Rien qu'une branche d'arbre : l'oiseau s'y repose une nuit, puis il s'envole. »

Nul doute que plus d'un, dans cette caste nombreuse, dût trouver le joug trop dur et revenir au train du monde. Le cas ne fut pas rare, et, de nos jours, le combat de la vie a forcé nombre de ces personnages sacrés à se livrer à des occupations plus terre à terre. Mais, la littérature sanscrite en témoigne hautement, cette vie idéale n'a jamais cessé de fasciner les Brahmanes, et ils ont, en très grand nombre, tenté de réaliser cette haute ambition de culture morale et d'empire sur les passions. Certains incidents de l'histoire de Bouddha, au XIe siècle avant l'ère chrétienne, prouvent qu'une foule de Brahmanes vivaient alors suivant la règle imposée, et, trois siècles après Jésus-Christ, l'ambassadeur grec Mégasthènes les entendit discuter philosophiquement de la vie et de la mort. Enfin, aujourd'hui, les Européens qui visitent leurs collèges sont encore frappés de la stricte discipline qui y règne et de l'application des élèves à leurs études.

LEUR PUISSANCE A TRAVERS LES AGES

Les Brahmanes ne se marient pas hors de leur caste; ils sont pères de famille dès l'adolescence. Comme ils se tiennent à l'écart des combats, ils n'ont point perdu dans les mêlées les meilleurs de leurs fils; ils ont donc pu transmettre à leurs descendants les plus excellentes de leurs vertus en quantité toujours accrue. Les Brahmanes d'aujourd'hui nous offrent un type tout à fait spécial, résultant de trois mille ans d'une même éducation, d'une même discipline, d'un incessant contrôle sur soi-même. Cette caste est devenue la classe dirigeante, non par la force des armes, mais par celle de l'esprit, de l'étude, de la vraie tempérance. Des dynasties ont surgi et sont tombées; des conquêtes sont survenues; des religions, telles que le bouddhisme, se sont répandues, puis dissipées; et toujours le Brahmane a tranquillement régné, distribuant les conseils aux princes, recevant les hommages du peuple, qui le tient pour un être à demi divin.

PHILOSOPHES, LÉGISTES ET SAVANTS

Et ce n'est pas tout, ils méritent plus de louanges encore : ils ont fait présent d'une noble littérature à ce peuple aryen, dont ils n'ont pas été seulement les prêtres, mais aussi les philosophes, les hommes d'État, les légistes, les savants et même les poètes. Les races inférieures, les indigènes, les hors-caste leur doivent d'avoir pris quelque part au progrès général; ces barbares survivants de l'âge de bronze en ont reçu la connaissance des métaux; ils ont acquis des doctrines élevées à la place du culte des démons. Dans le cours des temps historiques, les Brahmanes les ont entourés, pénétrés d' « hindouisme », tout en faisant quelques concessions aux idées installées dans leurs cervelles primitives.

LES DÉFAUTS: ARROGANCE ET ÉGOÏSME

Passons au revers de la médaille : le Brahmane ne voit rien d'humiliant à demander l'aumône ou à la recevoir; à son avis, c'est là son droit, dont il use à son gré; aussi, quand il mendie, il ne ressemble aucunement au pauvre diable qui, chez nous, flatte et s'aplatit pour avoir un sou. Le Brahmane exige l'aumône comme son dû, non comme faveur ou bienfait. Le Brahmane mendiant entre dans la maison et dit impérieusement : « Il me faut ceci, cela ! » Qu'on lui donne quelque chose, il ne desserre pas les dents, ne remercie ni en paroles, ni par gestes; si on ne lui donne rien, il se retire, il est vrai, sans mot dire, sans protester.

RELIGIEUX MENDIANT comme l'Inde en possède des millions, vivant de contemplation, ne faisant œuvre de leurs dix doigts, et subsistant d'aumônes. Fakir est le nom le plus connu de ces saints hommes qui, suivant leur pays d'origine et leur secte, s'appellent encore Yogis, Dumdis, Bairaguis, Sanyassis, etc. Car il en est de plusieurs races, et ils ne professent pas tous la même doctrine. Ils s'installent sous les arbres, ou entre les tombeaux.

Plus d'un, hélas! n'est souvent qu'un paresseux, un vagabond. Rien que dans les provinces du Nord-Ouest, il y en a deux millions. Il est juste d'ajouter qu'une autre classe de religieux habitant des couvents se livre aux méditations, et non point à la mendicité; la plupart d'entre eux sont de braves gens aux mœurs simples.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

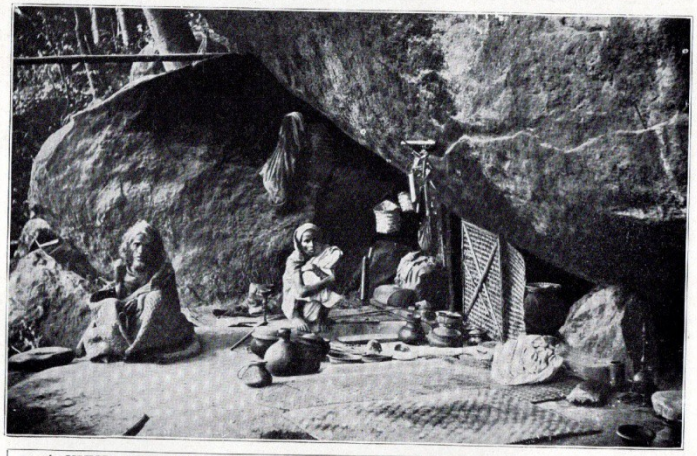
LA TRIBU DES NAGAR, à laquelle appartiennent ces indigènes, habite le bassin de l'Indus. C'est encore un spécimen de parias, mahométans ceux-là, dont le nombre est estimé à 10 000.

Depuis 1867 ils payent, mais par pure forme et pour entretenir de bons rapports, un petit tribut au Maharadjah du Cachemire, qui leur envoie en retour des présents d'une valeur supérieure.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

L'HABITATION DU FAKIR offre un aspect animé quand le maître, jeune encore s'entoure d'une famille dont les membres s'efforcent d'alimenter le foyer du saint homme.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.



LA VIEILLESSE DU FAKIR le réduit à s'abriter dans une caverne où les aumônes lui permettent de subsister. Sa frugalité est d'ailleurs invraisemblable.

PHOTO H.-Z. DARRAH.

L'égoïsme est une autre caractéristique du Brahmane. Élevé dans l'idée que rien n'est trop bon pour lui, que tous lui doivent tout et qu'il ne doit rien en échange, il calque sa vie sur ces principes. Il sacrifierait sans hésiter le bien de son pays à son intérêt personnel ; pour son bien à lui, il ne redouterait ni l'ingratitude, ni la trahison. Il se fait un devoir, non seulement de s'écarter des affaires humaines, mais aussi de mépriser, de haïr du fond du cœur tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de naître dans sa caste, et il se sent dégagé envers eux de tout sentiment de pitié, de reconnaissance, de considération ; s'il a quelques égards, ce n'est jamais que pour un autre Brahmane : ne lui a-t-on pas appris dès son enfance à regarder tout le reste de l'humanité comme menant au-dessous de lui une existence démesurément inférieure ?

FANATISME ET PÉNITENCES DES FAKIRS

Dans un pays où la caste sacerdotale est toute-puissante, il faut s'attendre à voir se développer le fanatisme religieux. En fait, il n'est pas une contrée du monde où il aille aussi loin que dans l'Inde. On voit souvent des Fakirs étendus sur le sol rouler sans fin autour des sanctuaires ou, dans les processions solennelles, devant le char qui porte les idoles : spectacle extraordinaire que celui de cette horde de fanatiques tournant sur eux-mêmes, sans souci des obstacles, des pierres, des épines, tandis que d'autres, affolés, se jettent sous le char même, pour que ses roues les écrasent (pratique que défend aujourd'hui la loi). Loin de les empêcher, la foule applaudit furieusement à ces actes de démence, qu'elle regarde comme le sublime de la dévotion. D'autres font vœu de marcher nu-pieds sur des charbons ardents, et peu s'en tirent sans avoir les pieds complètement brûlés. D'autres se percent les joues avec des barres d'argent, comme avec un mors, et ne peuvent plus ouvrir la bouche sans une douleur aiguë ; on en a vu marcher, ainsi bridés, pendant plusieurs lieues. D'autres encore se coupent la langue en deux, ou bien, pour faire un pèlerinage à un temple, mesurent leur corps sur le sol, bout à bout, sur toute la distance ; dès leur porte ils s'étendent par terre, se relèvent, avancent de la longueur de leur taille, s'étendent à nouveau, recommencent encore l'opération et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à destination.

« Ce n'est pas tout : il en est qui se tiennent sans discontinuer, nuit et jour, le corps courbé en deux, touchant la terre de leurs mains fermées ; l'homme se fige dans cette position, les bras deviennent raides et insensibles ; les ongles poussent à travers les chairs de la main ; la chevelure s'allonge en un épais rideau qui voile la figure du patient. Les fidèles qui viennent pieusement rendre visite à ces victimes du fanatisme écartent leurs cheveux pour les bourrer de riz, de fruits, de gâteaux.... Il en est qui passent leur existence les bras en l'air, poings fermés. D'autres recourent aux douleurs que peuvent leur procurer des objets piquants, coupants, brûlants...

« On en a vu qui se tiennent couchés au-dessus d'un feu ils dressent des singes à l'entretenir et acquièrent ainsi un surcroît de sainteté. Quelques-uns même se suspendent au-dessus du feu, et — chose curieuse ! — s'ingénient à rendre moins douloureux un supplice qu'ils pourraient si facilement éviter : les liens qui attachent leurs pieds sont rembourrés ; ils sont disposés de telle sorte que le pénitent puisse se

hisser jusqu'au jarret, quand le feu se fait sentir de trop près ; le crâne et les épaules sont enduits d'une épaisse bouillie faite d'un mélange de cendre et d'eau, croûte épaisse, mauvaise conductrice de la chaleur. » (KURT BOECK, *Aux Indes et au Népal.*)

Le sens de ces mortifications est tout entier dans les doctrines brahmanes qui enseignent que l'âme, après la mort, ira animer un corps dont la nature correspondra aux derniers sentiments qu'elle aura éprouvés : l'âme d'un homme colère ira animer le corps d'un tigre ; celle d'un homme doux, un pigeon ou même une fleur. Par leurs souffrances, les pénitents veulent mater en eux toutes les passions humaines, se purifier de tout contact corporel et mériter ainsi une existence toute spirituelle qui est l'idéal vers lequel ils tendent toute leur vie.

DÉFENSE DE TUER LES ANIMAUX

Il est une prescription religieuse qui joue un grand rôle dans la vie des Hindous : c'est la défense de tuer les animaux. Les Égyptiens considéraient comme le plus odieux des crimes le meurtre, même involontaire, d'un de leurs animaux sacrés : tout homme coupable d'un acte de ce genre était invariablement mis à mort. Un Romain fut mis en pièces par la populace pour avoir tué un chat par mégarde, et ce, malgré la terreur qu'inspirait le seul nom de Rome. Au cours d'une famine, les Égyptiens aimèrent mieux se manger les uns les autres que de toucher aux animaux qu'ils tenaient pour sacrés. Les Hindous vont encore plus loin : considérant tous les animaux comme sacrés, ils n'en veulent tuer aucun.

Bien qu'ils voient tous les jours sans mécontentement apparent des Européens égorger des animaux, ils n'en sont pas moins très sensibles à cette offense à leurs idées ; s'ils ne se révoltent pas ouvertement, par crainte des étrangers, leur indignation bouillonne en secret. « De pieux Brahmanes sont venus me voir, dit un missionnaire fameux, l'abbé Dubois, pour me prier, dans les termes les plus touchants, et même les larmes aux yeux, de m'opposer de toutes mes forces à de tels sacrilèges. Ils supposaient que mon titre de prêtre me valait une grande influence sur mes compatriotes. » Dans les États de l'Hindoustan qui sont encore régis par des princes indigènes, on ne peut tuer une vache sous aucun prétexte.

AFGHANISTAN ET BALOUTCHISTAN

L'Afghanistan et le Baloutchistan forment géographiquement une même contrée, située entre la Perse et l'Inde, dans les contreforts de l'Hindou-Kouch ; les différences ethnographiques sont toutefois assez marquées. C'est un pays d'influence anglaise, mais encore mal soumis et dont le voisinage n'est pas sans danger pour l'Inde.

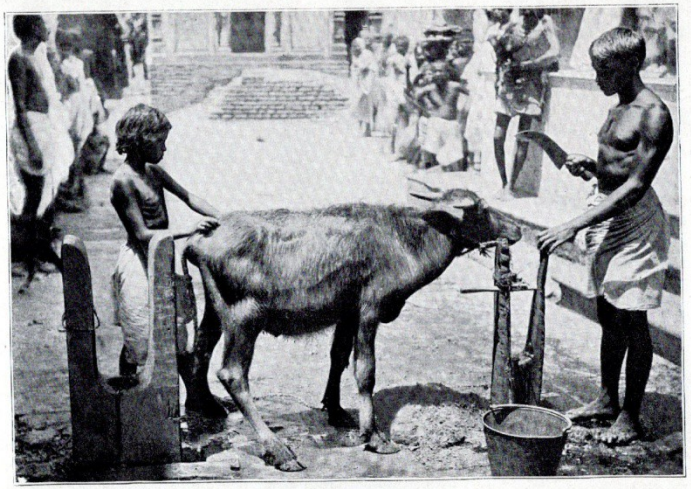
DESCENDANTS D'ISRAEL ?

Les Afghans sont bien faits, grands, de contenance martiale. Ils ont une ressemblance frappante avec le type juif. D'après une tradition du pays, ils auraient habité la Syrie jusqu'au jour où Nabuchodonosor les emmena en captivité et les dispersa, comme colons, en Perse et en Médie. De ces deux pays ils paraissent avoir émigré vers l'Est, dans le pays de

BRAHMANE DU PENDJAB, la tête ceinte du bandeau ornée des trois coupelles des prêtres.

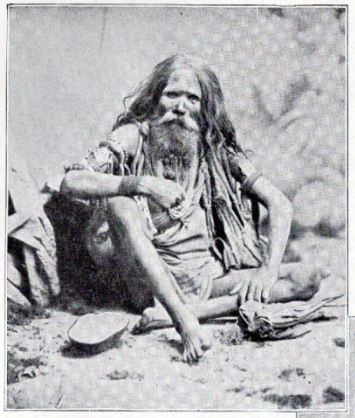
NÉGOCIANT DE MADRAS de type aryen presque pur, sauf le teint. Turban en « madras » ; costume européen.

BERGER DU BHOUTAN, le pays des pâturages superbes ; indigène de teint presque blanc avec traits mongols.



LES SACRIFICES D'ANIMAUX se font exclusivement dans les tribus d'indigènes réfractaires à l'enseignement des Brahmanes, dont la morale défend de verser le sang.

PHOTOS DE BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.



L'ASCÈTE *abandonne tout ce qui n'est pas indispensable à la vie quotidienne pour finir dans l'isolement une existence vouée à la contemplation de l'être suprême.*

Drapé dans une étoffe de coton qui, sur le bûcher lui servira de linceul; parfois à peu près nu et n'ayant au cou qu'un chapelet de noyaux, pour compter à mi-voix les strophes des hymnes sacrés; sur l'épaule une peau d'antilope ou de léopard qui lui tient lieu de litière; à la main une écuelle de mendiant, il s'enfonce dans son rêve, sans souci du lendemain, vivant d'aumônes, de rien.

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

LE BOURREAU DE RIVA, *avec sa mine féroce, sa cuirasse, ses brassards et ses épaulettes hérissés de clous qui rendent redoutable son étreinte, appartient à une principauté du Baghelkand, au Nord-Ouest de l'Inde.*

Les bourreaux indiens ont laissé dans la légende et dans l'histoire une réputation de cruauté que n'ont pas dépassée les bourreaux chinois. Le pal, l'écorchement à vif, l'arrachement des ongles, des yeux, du cœur, etc., furent longtemps leurs pratiques ordinaires. Citons un exemple, entre plusieurs supplices, remarquable par sa singularité féroce. Le médecin de la cour d'un petit potentat, accusé d'empoisonnement sur la personne d'un haut dignitaire, fut condamné à mort. Comme il ne fallait pas verser son sang parce qu'il appartenait à la caste des Brahmanes, et que c'eût été commettre un sacrilège, on lui brûla le front avec un fer rouge jusqu'à ce que le cerveau fût mis à nu.

L'Angleterre a remplacé ces supplices affreux par le hard labour *et la pendaison.*

PHOTO BOURNE ET SHEPHERD, BOMBAY.

montagnes qu'ils habitent aujourd'hui, où on les appela Béni-Afghan ou Fils d'Afghan, et Béni-Israël, ou Fils d'Israël.

Leurs peuplades se subdivisent en une multitude de tribus, de familles, de clans, obstacles toujours renouvelés à une fusion complète de l'ensemble de la race, mais obstacles aussi à une mainmise de l'envahisseur étranger. Soixante années de contact avec les Anglais ne les leur a conciliés en rien ; la domination anglaise n'a pas eu sur eux la moindre influence ; qui plus est, profitant d'une certaine négligence de l'Angleterre à se protéger contre eux, ils sont devenus les mieux armés de tous les peuples de la frontière de l'Inde.

SAUVAGERIE ET BRIGANDAGE

En les considérant tels qu'ils sont maintenant, il est malaisé d'admettre qu'ils descendent de Bouddhistes doux, pacifiques, industrieux, contemplatifs, ayant horreur de verser le sang, de détruire la vie de la plus infime des créatures de Dieu ; ou de les faire remonter aux adorateurs du Feu dont la révérence pour tout ce qui respire était presque égale à celle des Bouddhistes, et dont aucun peuple ne dépassait la sincère, la pointilleuse dévotion, la minutieuse observance des moindres rites et cérémonies de leur religion. Les Afghans actuels, Musulmans de nom, sont en réalité sans religion aucune ; ils sont très ignorants des dogmes et doctrines de la foi qu'ils professent, et quand même ils les connaîtraient parfaitement, ils ne se feraient probablement pas faute de les enfreindre pour agir en toutes circonstances à leur guise.

Qu'ils aient été Zoroastriens ou Bouddhistes, ils sont descendus à l'extrême limite de la civilisation. Absolument illettrés, indépendants de tout contrôle, et chaque homme étant son maître, cette nation s'est réduite à une communauté de moins de cinq millions d'âmes, sans aucun principe de conduite. Ils sont reconnus par tous comme déloyaux par excellence, et tenus pour les plus farouches, les plus traîtres des ennemis. Ce sont des sauvages astucieux, opiniâtres, de véritables loups n'ayant d'autres buts dans la vie que le vol et le brigandage. Cependant il faut ajouter à leur décharge qu'ils sont extrêmement attachés à leur terre natale et ont une sorte de vénération pour Kandahar, où reposent, disent-ils, les cendres de leurs ancêtres.

PEUPLADES SECONDAIRES DE L'AFGHANISTAN

Au versant méridional de l'Hindou-Kouch, près du Cachemire, le Kafiristan, le Ghilghit, et quelques autres régions voisines furent longtemps inféodés à l'Afghanistan ; sauf le Kafiristan, que les Afghans ont occupé, ces pays sont devenus anglais.

Les Kafirs paraissent être des descendants d'une antique population de l'Afghanistan oriental qui, ne voulant pas accepter l'Islam, se réfugia dans des vallées presque inaccessibles de l'Hindou-Kouch et s'y mêla plus ou moins avec des indigènes noirs représentés aujourd'hui par les Presouns, les Arams et autres peuplades ; ils y prirent le nom de *Siah-poch* ou « vêtus de noir », à cause de la couleur sombre de leur vêtement.

On distingue encore très bien les deux types en Kafiristan : ici les Aryens aux

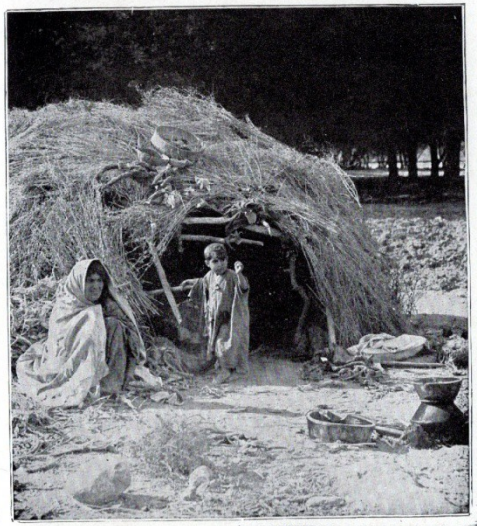
traits beaux, réguliers ; là les non-Aryens à la physionomie grossière, au nez plat, aux cheveux qui descendent presque jusqu'aux sourcils.

LES BALOUTCHES CHEVALERESQUES ET NOMADES

Les habitants du Baloutchistan sont braves, chevaleresques, essentiellement nomades, toujours besogneux et affamés, à la fois moins sauvages que les Afghans et encore plus passionnés qu'eux pour la liberté individuelle. Ils ne dominent pas dans le Baloutchistan, étant moins nombreux que les Brahouis, nation établie avant eux dans la contrée, et dont on ne connaît pas bien les origines ni la parenté. Les Brahouis vivent à l'Est, dans la montagne, et les Baloutches dans le bas pays, d'où beaucoup ont émigré dans le Pendjab en pays hindou ; les uns et les autres sont Musulmans, les Brahouis de la secte des Sunnites, les Baloutches de la secte des Chiites, comme leurs cousins les Persans.

Dans le haut pays, les populations se nourrissent de viande, de laitage et de légumes ; dans la zone intermédiaire, la viande, devenue rare, est remplacée par le riz et les dattes. Sur la côte, le poisson entre pour une grande part dans le régime des habitants. L'habillement des Baloutches se compose d'une chemise et de pantalons de toile blanche. Ils portent le bonnet national, de forme cylindrique, nommé *Koulah*, mais ils font aussi usage du turban. La ceinture est en toile de couleur. L'habillement des femmes est aussi simple que celui des hommes ; c'est une chemise brodée en soie de diverses couleurs et qui descend jusqu'à la cheville.

Pour armes, les Baloutches ont le sabre, le fusil, un grand coutelas, un bouclier et quelquefois une lance. La monture la plus ordinaire est le chameau.



LES GOURBIS DE L'AFGHANISTAN fait de branchage et de paille, pour y passer une nuit et être abandonnés le lendemain, abritent la femme et l'enfant, pendant que le père cherche dans la chasse ou le pillage la nourriture quotidienne.

L'Afghan de la montagne, absolument indépendant, ne reconnaissant d'autre chef que son caprice du moment, est un type accompli de voleur et de brigand. Véritable sauvage, il n'a d'humain que son affection pour sa femme et son petit.

PHOTO F. BREMNER, QUITTA.

LES AFGHANS ne sont pas tous restés dans la montagne ; ils ont en grand nombre émigré dans le Pendjab, comme les Baloutches, et y ont acquis ou pris des terres ; beaucoup servent dans l'armée anglaise de l'Inde. Ils ont un courage héroïque, mais n'ont malheureusement aucune discipline. D'esprit batailleur avec penchant au vice et à la débauche, avec cela très fiers et d'une susceptibilité farouche, ils auront besoin de s'amender beaucoup pour devenir de précieux auxiliaires et de bons soldats.

Ils ont gaspillé leurs ressources nationales dans des querelles intestines et se sont livrés aux mains de l'étranger.

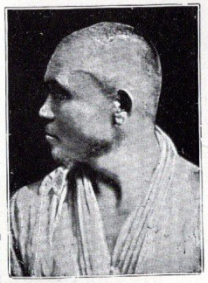
PHOTO F. BREMNER, QUITTA.

CHEFS BALOUTCHES, d'origine aryenne, maîtres des tribus qui habitent les plaines du Baloutchistan.

PHOTO F. BREMNER, QUITTA.

FEMME OUZBEG, dont la tribu occupe le pays de Bokhara (Turkestan méridional). Appartient à une race intelligente et grave.

KIRGHIZ KAISSAK, nomade et pasteur de la plaine de Tachkent. Se fait remarquer par une vigueur et une endurance merveilleuses.



LE TURCOMAN constitue avec le Kirghiz la plus grande partie de la population du Turkestan.

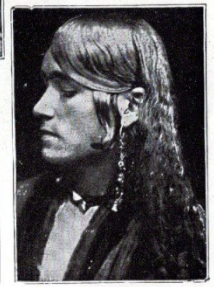
Anciennement les Turcomans étaient des nomades doublés de bandits, sans organisation aucune (car le titre de Khan était purement honorifique) ; ils razziaient les caravanes et faisaient la traite des esclaves.

AUJOURD'HUI LES TURCOMANS ont bien changé : ils se sont amendés le jour où les Russes les ont placés sous le joug impérial. Sauf quelques tribus, ils sont devenus les uns de pacifiques nomades, éleveurs de bestiaux, les autres des agriculteurs et des jardiniers, au service des maîtres du pays.

TARANTCHA de la province de Kouldja. Origine mongole. Les Tarantchas se sont croisés avec les Turcomans, co-habitants du pays.

FEMME TADJIK du pays de Bokhara et de race persane. Sa peuplade est soumise aux Kirghiz.

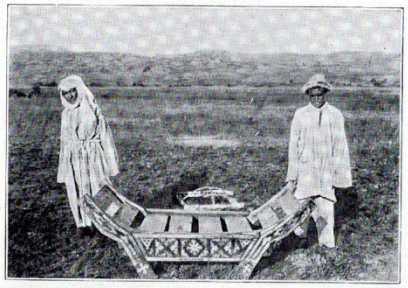
PHOTOS DE LA SOCIÉTÉ Rle DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.



LE LIT KIRGHIZ est la principale pièce d'un mobilier primitif qu'on trouve dans les aouls, ou villages de tentes, que les nomades élèvent et déplacent suivant l'état des pâturages avoisinants. Les Russes en font des copies pour leurs maisons de campagne.

Les Kirghiz portent l'été de larges pantalons et une blouse de toile que la femme remplace par une tunique serrée à la taille. L'hiver, ils accumulent les tuniques d'étoffe par-dessus ces vêtements.

PHOTO DE M. L'ABBÉ, PARIS.



TURCOMANES vêtues de tissus feutrés en poil de chèvre, à grands ramages, qu'on retrouve dans la trame des fameux tapis du pays.

SOCIÉTÉ Rle DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.

CHAPITRE X

TURCOMANS, KIRGHIZ, SIBÉRIENS ET PERSANS

TURKESTAN || BOKHARA || SIBÉRIE || PERSE

LE TURKESTAN est la partie méridionale de l'Asie russe qui s'étend entre la Caspienne, la Perse, l'Afghanistan et la Chine. Il est six fois grand comme la France. Sa population, évaluée à 5 millions et demi d'habitants, est issue d'un mélange de Turcs et d'Iraniens. Elle comprend essentiellement les Turcomans et les Kirghiz.

LES TURCOMANS PILLARDS ASSAGIS

Les Turcomans, grands, bien bâtis, aux traits de Mongols et à la figure basanée, ont été pendant des siècles la terreur de leurs voisins. Mais les belliqueux cavaliers n'ont gardé de leurs anciennes mœurs qu'une grande habileté dans l'élevage des chevaux.

Les pillards d'autrefois sont devenus des propriétaires, dont les troupeaux forment la principale et presque l'unique richesse : leurs chameaux sont vigoureux, leurs moutons excellents ; leurs chevaux ont conquis, même hors de l'Asie centrale, une réputation incontestée. Pour maintenir à la race son prestige et l'améliorer, le khan Timour distribua, dit-on, 5 000 juments arabes dans les villages des Turcomans. De nos jours, le chah Nasser-ed-Dine leur en donna 600, et leurs étalons sont fameux dans toute l'Asie Mineure.

A côté de ces éleveurs, qui sont nomades et désignés sous le nom de Tchorva, les Turcomans demi-sédentaires se consacrent à l'agriculture et s'appellent Tchoumour.

TOUT POUR SON CHEVAL... ET SA FEMME.

Si le Turcoman est capable d'affection, il la garde pour son cheval, avec qui il partagera sa dernière poignée d'orge et sa dernière goutte d'eau. Mais cet amour n'est pas désintéressé, car l'animal est son gagne-pain, la source de sa richesse. Si le Turcoman est mal vêtu, s'il ne déploie même pas de luxe dans ses armes, son cheval — et sa femme.

disons-le — donnent l'idée de son aisance ; les harnais et les brides sont plaqués d'argent, tout comme la femme est couverte de bijoux précieux.

LES KIRGHIZ, BUVEURS DE KOUMIS

Les Kirghiz, en général petits, ont face ronde, teint basané, nez court. Ils ne possèdent d'autre richesse que leur bétail, et particulièrement leurs moutons, dont ils font leur principale nourriture. Leur boisson nationale est le *koumis*, lait de jument fermenté.

Par le peu de complication de leur vie, les Kirghiz sont bien plus des enfants de la nature que la plupart des Asiatiques. Les hommes, parfaits cavaliers, trottent et galopent pendant des centaines de kilomètres sans fatigue apparente ; presque toujours à cheval, ils acquièrent une familiarité intime avec tous les aspects de la plaine et de la colline ; ils sont des guides inappréciables pour les voyageurs ; ils retrouvent leur chemin même dans la nuit sans étoiles et distinguent, à l'horizon, la couleur d'un cheval avant que l'étranger aperçoive le cheval lui-même.

Le mariage kirghiz n'a aucun caractère religieux ; ce n'est qu'un marchandage entre intéressés ; les fiançailles ont lieu dès l'enfance : la fiancée peut coûter au mari 100 juments ; elle n'en vaut jamais moins de 27.

La religion n'intervient d'ailleurs en aucune circonstance. Les Kirghiz, bien que Mahométans, n'ont pas de clergé régulier ; ils prient rarement ; tout ce qu'ils croient du monde surnaturel vient de l'antique paganisme ou du chamanisme contemporain.

BOKHARA

Le khanat de Bokhara, dans le Turkestan méridional, bien que nominalement indépendant, est effectivement dominé par la Russie.

Peu de petits États renferment plus d'éléments hétérogènes : à côté des Arabes, des Persans, des Turcomans, des Juifs, il présente, comme population issue des Turcs et des Iraniens, les Ouzbegs et les Tadjiks.

OUZBEGS ET TADJIKS

Les Ouzbegs, pour la plupart, cultivent les champs ou habitent les villes ; peu sont restés nomades. C'est une race hardie, loyale, qui vit avec les Tadjiks sans qu'il y ait entre les deux peuples d'amitié réelle, en dépit d'un certain nombre de mariages. On les distingue facilement l'un de l'autre, tant au physique qu'au moral, l'Ouzbeg étant plus grand, plus mince, avec barbe rare et traits beaucoup plus gros ; il regarde de haut le Tadjik, lui reproche d'être efféminé, servile, mais ne peut se passer de lui, car le Tadjik est fort intelligent. Ce sont cependant les Ouzbegs qui règnent ; musulmans fanatiques, guerriers fougueux et braves, ils ont une passion pour les courses de chevaux ; ils adorent la musique et la poésie.

Les Tadjiks prétendent à une origine arabe, mais leur physionomie et leur langue, dialecte du persan, les rattachent aux Iraniens. Arrivés de l'Ouest, ils se fixèrent dans la vallée où grandit Bokhara, ville où ils forment encore la majorité. Ils ont acquis un grand renom de commerçants entreprenants et avisés. Ils ont bonne taille, visage beau, régulier, teint clair ou à peu près, yeux et cheveux noirs, et très grande

SARTES DU TURKESTAN et leurs voitures dites araba. *Ils ne sont pas à proprement parler une race, mais un mélange de races parmi lesquelles domine l'élément turcoman. Le nom de Sarte a souvent le sens de Sédentaire et désigne un Kirghiz qui cesse d'être nomade pour se fixer dans un village.*

SOCIÉTÉ Rle DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.

LES DOURANIS ont pour territoire d'origine la partie Sud-Ouest de l'Afghanistan qui confine à la Perse. Depuis quelques années se manifeste chez eux une tendance à quitter l'Afghanistan pour Bokhara ou le Turkestan.

Ils ont acquis parmi les Turcomans une importance qui résulte d'une civilisation plus avancée, due probablement à leur contact avec les sujets du chah.

Ils ont un sentiment de dignité nationale qu'on ne trouve pas au même degré chez les autres tribus ; ils professent une sorte de vénération pour Kandahar, où reposent, disent-ils, les cendres de leurs ancêtres ; on y transporte même, pour les y enterrer, les corps des Dourânis de haut rang morts dans d'autres contrées.

Toujours pleins d'amour pour leurs vallées, il a fallu l'invasion de l'étranger pour les pousser hors de chez eux et les contraindre à faire le commerce ou chercher fortune ailleurs qu'en leur pays natal.

SOCIÉTÉ Rle DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES.

ENFANTS KALMOUKS, Sibériens de la race mongole. PHOTO PIERRE PETIT.

FEMME KALMOUK en costume de fête. PHOTO PIERRE PETIT.

GHILIAK ; appartient au groupe sub-arctique des Mongols.

TOUNGOUSES, commerçants renommés parmi les Sibériens.

barbe qu'ils soignent assidûment, comme toute leur personne. La ruse, la finesse sournoise que leur physionomie laisse transparaître excitent généralement la méfiance. Beaucoup d'entre eux parlent le langage des Ouzbegs, dialecte turc. Leur intelligence supérieure leur vaut une place prépondérante dans la vie sociale du pays de Bokhara.

SIBÉRIE

La Sibérie, sur une population de 5 700 000 habitants, compte 5 000 000 de Russes ; c'est dire que la population indigène est relativement restreinte. Ces 700 000 individus appartiennent à des races diverses (mongole, finnoise, turque), représentées par des groupes nombreux, parmi lesquels on distingue les Bouriates, les Toungouses, les Kalmouks, les Samoyèdes, les Yakoutes, les Ostiaks, les Ghiliaks, etc., dont nous examinerons les plus caractéristiques.

LES BOURIATES, APATHIQUES ET GRANDS BUVEURS

Les Bouriates représentent en Sibérie la race mongole. Leur aspect proclame indéniablement leur origine : crâne très large, face carrée, front bas, non bombé, pommettes très saillantes, fort écartées l'une de l'autre, yeux allongés, nez plat, peau basanée, jaunâtre, cheveux d'un noir de jais que les hommes ne laissent pousser que sur la cime de la tête, d'où descend une longue natte dans le dos ; à la naissance de cette queue, les cheveux sont coupés très près, mais non rasés. Les femmes disposent leur chevelure en deux grandes tresses tombant des tempes sur les épaules ; les jeunes filles ornent leurs cheveux de corail.

Cantonnés sur les rives du lac Baïkal, on évalue leur nombre à 250 000 ; ils sont ainsi plus nombreux qu'aucune autre race d'indigènes sibériens. Chacune de leurs onze tribus s'est fractionnée en clans.

Avant leur soumission à la Russie, ils professaient tous l'antique chamanisme, fétichisme de la Sibérie ; mais vers la fin du XVIIe siècle ceux de la rive orientale du grand lac adoptèrent le bouddhisme, tandis que ceux de la rive occidentale se ralliaient à l'Église grecque orthodoxe et devenaient chrétiens, au moins de nom, car, au fond, dit-on, chrétiens comme bouddhistes sont restés et sont toujours foncièrement chamanistes.

Ce sont de grands flegmatiques ; chez eux, rien de l'ardeur d'entreprise qui fait la grandeur d'un peuple ; ils ont une telle horreur du travail qu'il faut parfois l'aiguillon de la faim pour les tirer de leur torpeur. Les Russes, avec lesquels ils sont depuis longtemps en rapports, leur ont malheureusement inculqué la passion des liqueurs fortes et du tabac : aussi voit-on souvent des gamins de huit à neuf ans une pipe culottée à la bouche.

Ils s'occupent surtout du bétail. Tel gros propriétaire possède 6 000 ou 7 000 moutons, 2 000 bêtes à cornes, 200 chevaux. Si paresseux et insociables qu'ils soient, il ne faudrait pas croire qu'ils manquent d'intelligence ; plusieurs ont appris le latin, de missionnaires anglais qui ont également publié pour eux une géométrie élémentaire en langue

bouriate. Parmi leurs lamas, d'aucuns ont étudié la médecine et sont devenus célèbres au pays pour leur habileté, Les Bouriates bouddhistes — et c'est de beaucoup le plus grand nombre — ont des temples, un rituel, une hiérarchie ecclésiastique, une littérature volumineuse. Les chrétiens ne sont pas moins bien dotés.

LES OSTIAKS ET LA RELIGION DE L'OURS

Les Ostiaks, représentants de la race finnoise, sont courts de taille, ont le visage brun et les yeux noirs. Disséminé dans le bassin du fleuve Obi entre la Mer Glaciale au Nord et le fleuve Iéniseï à l'Est, à peine au nombre de 25000 dans un domaine de plus de 100 millions d'hectares, ce peuple, qui passa pour puissant, a vu se briser son ancienne organisation sociale et, sans doute, il ne tardera guère à s'absorber dans la masse des colons russes ; d'autant que les monts Ourals, peu distants, le séparent seuls de l'Europe. Les Ostiaks s'habillent déjà comme les paysans russes.

Ils vivent des produits de leur chasse et du poisson, très abondant dans leurs rivières. On les vante, parmi tous les Sibériens, pour leur habileté à tuer ou à capturer les rennes errant sur les lugubres *toundras* marécageuses qui forment une grande part de leur patrie.

Ils regardent l'ours et le loup comme des êtres d'intelligence supérieure, et les célèbrent comme tels dans leurs hymnes. Quand ils tuent un ours, ils bourrent sa peau de foin et, chantant des refrains moqueurs, mènent triomphe autour de l'ennemi tombé ; mais, dès la cérémonie terminée, on dresse l'empaillé sur ses pattes et on le contemple avec toute la vénération due à un puissant protecteur. Curieuse religion de l'ours qu'on retrouve chez les Aïnos, les Indiens de l'Amérique du Nord, d'autres peuples encore et particulièrement chez tous les Hyperboréens du vieux monde. L'ours y prend rang d'être divin, c'est le prince des esprits, le dieu puissant et sage caché sous une peau de bête ; une foule de superstitions l'environnent ; les femmes n'osent ni croiser son sentier ni toucher aux armes des chasseurs qui le traquent.

Le chamanisme gouverne toute leur existence ; nulle part le sorcier n'a plus de pouvoir ; ils disent communément : l'homme brave a la force musculaire, mais l'« homme de médecine » a la sagesse qui paralyse ou utilise à son gré la force ; le guerrier pointe le dard, mais le chaman le dirige.

LES YAKOUTES, HABITANTS DES TERRES GLACÉES

Les Yakoutes, d'origine turque, habitent la plus grande province de la Sibérie, la province de Iakoutsk. Ce sont des gens très énergiques, mais inconstants. Ils ont une taille moyenne, un teint de cuivre clair, des cheveux noirs coupés ras, une physionomie exprimant l'amabilité, l'indolence plus que la vigueur et la passion, qui ne leur manquent cependant pas. Ils sont d'excellente humeur, rangés, hospitaliers, industrieux, très patients dans la privation, très capables d'endurer de longs travaux.

Des pieux, de l'osier, de la bouse de vache comme mortier, une banquette de terre protectrice jusqu'à hauteur des fenêtres, voilà le matériel de leurs huttes dont les portes sont munies de peau non tannée, les fenêtres de peaux à demi transparentes ou de tablettes de glace que le froid conserve.

FEMMES ET ENFANTS OSTIAKS; le costume ne différencie guère les femmes de leurs époux.

La ceinture, que portent seuls les hommes, laisse pendre nombre d'objets d'un usage quotidien : couteau, pipe, blague à tabac, bout d'acier pour tirer de la pierre une étincelle, sachet pour la peau de poisson qui sert d'amadou, etc.

LES SAMOYÈDES, indigènes du Nord sibérien, portent de courtes culottes de peau de renne qui ne descendent qu'aux genoux, où elles rejoignent des bas de peau de faon, au poil en dedans. Les bottes, très montantes, vont presque jusqu'aux cuisses. La tunique peut se retourner ; elle est de peau de renne, à manches, serrée à la taille par une ceinture; le col en est haut, droit, s'élevant même parfois plus haut que le sommet de la tête; la coiffure est également en peau de renne. Si le temps est beau, on porte la tunique poil en dehors; s'il est humide, poil en dedans; s'il fait un froid très rigoureux et très durable, on met une seconde robe sur la première.

Êtres paisibles, éminemment sociables, les Samoyèdes aiment à causer, bavarder. Ils traitent les femmes avec un grand respect.

PHOTO J. SZOMBATHY, VIENNE.

SOLDAT DE L'ARMÉE PERSANE. Les soldats persans ont eu des Français comme premiers instructeurs au camp de Finkenstein, en 1807. Napoléon avait prescrit au général Gardanne d'agir de façon à entraîner la Perse dans une diversion contre la Russie pour lui permettre de pénétrer dans l'Inde; en échange, il promettait au chah de garantir l'intégrité de son territoire et de lui fournir des armes, des officiers, des ouvriers.

L'armée persane était mal outillée, mal équipée, mal commandée, sans cohésion ni discipline; la cavalerie portait des cottes de mailles et des haches, les canons étaient de tout calibre, la poudre mauvaise, les projectiles mal fondus. Le général Fabvier créa un arsenal à Ispahan; le général Verdier organisa un corps de 4 000 hommes d'élite; d'autres officiers français, malgré les obstacles de religion, de race, de mœurs, de langue, améliorèrent la discipline et complétèrent les fortifications. L'armée persane compte aujourd'hui 100 000 hommes, dont 60 000 réguliers. PHOTO NEWTON ET C°.

LA FEMME DE LA BOURGEOISIE PERSANE porte, dans son intérieur, un costume dont la partie la plus curieuse est un pantalon relativement étroit et de forme toute masculine. Il est ainsi fait pour que, suivant la température et la mode, on puisse le recouvrir d'un ou de plusieurs autres pantalons, dont l'ensemble dépasse l'ampleur d'une jupe ordinaire.

Certaines femmes en accumulent jusqu'à dix et onze les uns sur les autres. Ceux des dames de la noblesse ou de la haute bourgeoisie sont faits de riches étoffes, en brocart doré.

PHOTO M. NEWTON ET C°.

Leur pays est le plus froid du monde: durant une partie de l'hiver le thermomètre descend, à Iakoutsk, à 50° au-dessous de zéro et le sol est glacé jusqu'à 15 mètres de profondeur; mais les Yakoutes sont tellement accoutumés à ces terribles températures qu'on voit alors des femmes causer dehors, les bras nus, comme si c'était un jour de printemps européen.

Si les Yakoutes avaient le choix parmi le peu d'aliments que leur pays leur permet, ils préféreraient la viande de cheval. Ils ont un proverbe qui prétend que le plus haut degré de la félicité c'est d'acquérir de l'embonpoint à force de manger, et ils ne se privent pas de le mettre en pratique, dès qu'ils le peuvent. On dit couramment que quatre Yakoutes mangent un cheval!

D'anciens voyageurs nous apprennent que les Yakoutes sont païens; les autres, qui les ont visités récemment, nous les donnent comme chrétiens, après une conversion d'une espèce peu ordinaire. Les popes, raconte-t-on, ne réussissaient guère dans leur lutte contre les superstitions: intervint alors un oukase décrétant que la grande et loyale nation des Yakoutes, ayant été reconnue digne d'entrer dans le giron de l'Église orthodoxe, y était définitivement admise; qu'elle devenait part intégrante de la famille chrétienne du tsar, et, comme telle, apte à tous les privilèges dont jouissaient les autres enfants de l'empereur. Il paraît que cette extraordinaire proclamation eut du succès; les néo-chrétiens adoptèrent la foi dont on les dotait et les popes russes règnent aujourd'hui sur les Yakoutes, sans préjudice des sorcelleries, toujours persistantes, des prêtres chamans.

PERSE

L'empire des Perses s'étendait, dans l'antiquité, du Bosphore à l'Indus. Maintenant la Perse se réduit à la moitié du haut plateau compris entre le Tigre et l'Indus. L'aire de ce pays, que ses habitants nomment Iran, dépasse un million et demi de kilomètres carrés et compte 9 millions d'âmes. Mais le groupe des Persans ou Iraniens ne comprend pas seulement les habitants de la Perse; il s'étend aussi sur l'Afghanistan, le Baloutchistan, le khanat de Bokhara, et, généralement parlant, sur l'Asie centrale où l'on trouve plus de traces de la langue persane que dans la Perse elle-même.

DESCENDANTS DIGNES DE LEURS ANCÊTRES

Les Persans, qui ont pour origine les deux types primaires de l'Asie, le Caucasien et le Mongol, sont divisés en tant de branches qu'au premier abord on reconnaît que le pays est habité par maintes races différentes: Persans, Kourdes, Baloutches, tous rejetons de la branche iranienne de l'arbre caucasien. Les mélanges avec les Turcs, les Ouzbegs furent, sont encore fréquents; il n'y a presque aucun homme de qualité en Perse qui ne soit né d'une mère géorgienne ou circassienne; et comme il y a plus de deux cents ans que ce mélange a commencé de se faire, il n'y a plus guère de Persans de type pur.

On célébrait autrefois les Perses pour leur beauté mâle, leur haute stature, leur charmant visage, et leurs femmes pour leurs yeux magnifiques; en cela les Persans

d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré : leur figure est ovale, leur taille élevée, leur personne gracieuse, leurs traits bien marqués, vraiment caucasiens, indiquant la délicatesse plutôt que la force ; ils ont la chevelure noire, brillante, luxuriante, et des yeux singulièrement fascinants, noirs, grands, lumineux.

GRANDE NOBLESSE DE SENTIMENTS

Ce sont des gens aimables, toujours prêts à tout faciliter à n'importe qui, très bien disposés pour les étrangers (à l'encontre de la plupart des autres Asiatiques), hospitaliers et très honnêtes. Les Persans des hautes classes ont l'intelligence prompte, l'esprit vif, les manières engageantes, la parole facile, oratoire, et le sens de la beauté beaucoup plus que les Turcs. Comme hommes de famille, ils sont bons, indulgents pour leurs enfants, extrêmement respectueux pour leurs ascendants. Ils traitent le père de « maître » et ne s'asseyent pas devant lui sans y être invités ; ils ne cessent d'aimer, de révérer la mère ; l'instinct de dévotion filiale est même si développé chez eux qu'un fils insolent, une fille irrespectueuse, ne se rencontrent, pour ainsi dire, jamais, non plus qu'un homme dur aux vieillards ou aux pauvres. Nombre de riches ont des « pensionnaires », anciens domestiques ou parents pauvres vivant de leur bienfaisance. Il n'y a pas en Perse d'institution correspondant à nos asiles, et pourtant, en temps ordinaire, personne n'y meurt de faim ou de privations. Comme contraste, on admet trop facilement que le Persan est un menteur insigne, à tel degré qu'on a peine à regarder le mot de menteur comme une insulte. Disons plutôt que la tendance à l'exagération, si commune en Orient, est portée à l'extrême en Perse.

L'AMOUR DES TITRES

Leur culture, leur industrie, leur promptitude d'esprit, leur subtilité, la combinaison de leurs vertus et de leurs défauts leur ont acquis un grand renom de diplomates, négociateurs et courtiers. C'est peut-être à leur politesse naturelle, jointe à leur vanité, qu'on doit la profusion extraordinaire des titres pompeux en Perse : *Mirza* ou le savant sert de préfixe à beaucoup de noms ; et *Khan* ou *Bey*, c'est-à-dire prince ou chef, de suffixe. Les dévots qui sont allés à La Mecque sont des *Hadjis* ou pèlerins ; *Kerbelaïs*, ceux qui sont allés aux sanctuaires de Kerbela ; *Méchedis* ceux qui sont revenus des mosquées de Méched.

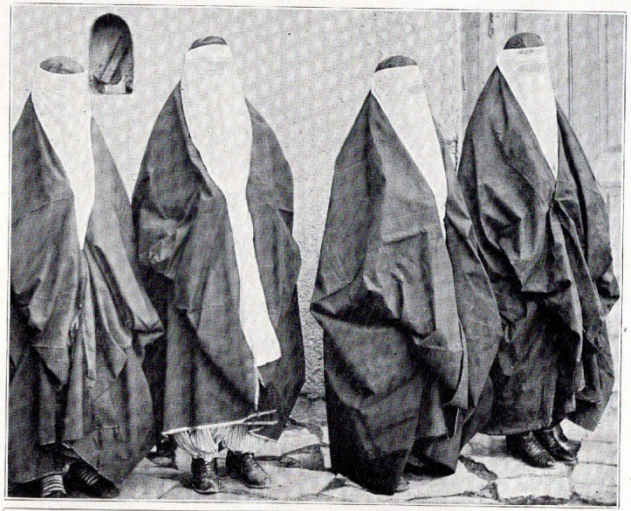
Ils ont une tare indéniable, la cruauté : meurtre, vol, délits politiques, se punissent par de sauvages sentences, exécutées avec une implacable rigueur.

L'HABIT FAIT LE MOINE

Le costume des Persans fait très bien valoir leur beauté physique. Les hommes portent d'habitude une chemise de coton non empesée, cousue de soie blanche et, quand ils en ont les moyens, soigneusement brodée autour du cou ; chemise sans col, à manches larges, donc sans manchettes, et qui descend rarement plus bas que les hanches. Les pantalons, les *zéredjoumah* des gens riches sont en drap ; ceux des basses classes, en coton blanc, bleu ou rouge ; ils sont retenus autour de la taille par une sorte de cordon de soie rouge ou verte. Quand ils travaillent ou qu'ils courent, les hommes de peine retroussent les jambes du pantalon jusqu'à cette corde et laissent ainsi les genoux à découvert.

PRÊTRE PERSAN, ministre du culte mahométan schismatique que les Persans ont adopté lors de la conquête de la Perse par les Arabes (652). PHOTO HASSAN ALI KHAN.

PRISONNIERS PERSANS, chaînes au cou et aux mains, trois d'entre eux les pieds « aux fers », dans le préau d'une prison Derrière eux, leurs géôliers. PHOTO M. NEWTON ET Cº.



FEMMES PERSANES EN COSTUME DE VILLE : pantalons très bouffants et courte tunique recouverte d'un ample manteau de drap. PHOTO M. NEWTON ET Cº.

Sur la chemise, sur les *zéredjoumah*, on jette l'*alka-louk*, habit étroitement collant, sans col, ouvert sur le devant avec manches serrées au coude. Et là-dessus encore, ouverte aussi sur le devant, donc laissant voir la chemise, une jaquette, souvent en satin, brodée d'or, ou de calicot de couleur, suivant les moyens du propriétaire. Sa longueur dépend de la classe du citoyen qui la porte : prêtres, marchands, légistes, notaires l'ont tellement longue qu'elle touche les talons, tandis que les militaires, les personnages officiels, les serviteurs en chef de la noblesse ne la laissent descendre que jusqu'aux genoux. Il y a aussi le *djouba*, qui est un manteau tombant très bas. La ceinture est de grande importance dans la toilette; en coton ou en mousseline chez les prêtres, les marchands et négociants, elle est roulée dans un étui de papier chez les *Mirzas* (la classe littéraire), et tous se servent de ses replis comme de poches.

Les prêtres, la plupart des marchands portent le turban blanc, mais le *kola* est la coiffure nationale, consistant en carton recouvert de drap sombre, de peau de brebis — les plus chers de tous — ou de peau d'agneau noir. La foule a des coiffures de peau d'agneau ou de mouton avec laine longue, de couleur. La mode change constamment, mais elle ne s'attaque pas à ces formes consacrées ; elle ne fait qu'augmenter d'un pouce ou de deux la hauteur du couvre-chef.

NOURRITURE A BASE DE RIZ — MAISONS DE BRIQUES

Tchilau ou riz bouilli, *pilau*, riz mêlé de graisse et à forme de pouding, fruits, bonbons et gâteaux, sorbets, voilà les mets favoris ; le vin aussi a part honorable, malgré les prescriptions du Coran ; le tabac, qui se consomme en grande quantité, se fume dans le *narghileh*, pipe au long tuyau où la fumée se refroidit en passant sur de l'eau.

La brique séchée au soleil constitue la carcasse des maisons ; brique de peu de résistance et durée, faite souvent de la poussière des routes, du plâtras des maisons ; les briques des vieilles maisons passent dans la construction des neuves. Maisons, palais, villages entiers sont désertés pour un rien, pour un mauvais présage ou à la suite d'une mort et sèment le pays de ruines apparentes.

LES PRINCIPAUX PEUPLES DE LA PERSE

Les Iraniens sont les plus intelligents des habitants de la Perse ; on leur doit les arts, la philosophie, la science, la poésie qui ont fait le renom du pays pendant tant de siècles. Les Guèbres, les antiques adorateurs du Feu, n'ont pas encore disparu : on les appelle les Parsis, du nom de Fars, province d'où la Perse a tiré son nom. C'est ainsi qu'on les désigne dans l'Inde, où nombre d'entre eux s'enfuirent pour éviter les persécutions.

LES BRIGANDAGES DES KOURDES

Au Nord, les Kourdes, l'une des sous-branches du rameau iranien, ont toute la rudesse et la sauvagerie des monts qu'ils habitent, et c'est bien le plus turbulent des peuples que le chah de Perse essaie de gouverner ; leur aspect féroce répond parfaitement aux meurtres, aux brigandages qui les ont rendus célèbres. Bien que classés comme Iraniens, et apparemment Caucasiens, ils ne laissent pas que d'étonner quelque peu les anthropologues. L'un d'eux dit que la couleur des yeux, des cheveux, de la peau, les rapproche telle-

ment des races du Nord, qu'on pourrait facilement les prendre pour des Allemands. Ils représentent probablement une race mêlée. En parlant des Kourdes des vallées de l'Euphrate et du Tigre (en Turquie d'Asie), Keane, le savant ethnographe anglais, explique qu'il voit en eux les descendants des pré-Aryens qui couvraient, en un temps très reculé, tout le pays au Sud du Caucase, en Arménie.

Le mot Kourdes est une corruption évidente de Carduques, nom du peuple qui, nous conte Xénophon, harcela tellement les Grecs de la fameuse retraite des Dix Mille. Comme eux, les Kourdes sont nomades et vivent en hiver dans de vastes cavernes, semblables à celles où ce même Xénophon nous apprend que les Carduques séjournaient habituellement.

LES BAKHTIARIS ET LEURS VELLÉITÉS D'INDÉ-PENDANCE

Dans la Perse du Centre et du Sud, 200 000 Bakhtiaris comptent parmi les plus puissantes tribus iraniennes ; les Bakhtiaris, braves guerriers retranchés dans leurs montagnes, très pauvres et habitués à vivre de peu, n'obéissent au chah qu'à contre-cœur. Un de leurs chefs voulut modifier les mœurs primitives de son peuple ; il se bâtit un palais à Tchanganghove, s'approvisionna d'objets européens et vécut d'une existence contrastant violemment avec celle de ses sujets campés sous des tentes en peau de chèvre noire, sur les collines des environs, ou calfeutrés dans les grottes des rochers. Il avalait tous les matins certaine pilule de poudre de rubis qui devait le garantir de tout mal et qui ne l'en préserva point, car une catastrophe termina sa carrière. Il s'était, en tout secret, approvisionné d'armes de guerre ; le chah l'apprit, le soupçonna de projets ambitieux, l'invita à une visite au palais impérial d'Ispahan et le fit assassiner malgré les saintes lois de l'hospitalité. Le chef mort, les Bakhtiaris stupéfaits demeurèrent tranquilles.

UN BÉDOUIN
(Asie)

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE LEKEGIAN ET Cie, LE CAIRE.

CHAPITRE XI

ARABES, JUIFS, OSMANLIS ET ARMÉNIENS

ARABIE || PALESTINE || TURQUIE D'ASIE || ARMÉNIE

L'ARABIE s'étend sur 3 millions de kilomètres carrés, où vivent seulement 3 à 4 millions d'habitants. La rareté de la population tient à l'immense étendue des déserts improductifs et inhabitables qui occupent plus du tiers de la péninsule. On la divise vulgairement en Arabie Pétrée, Arabie Déserte et Arabie Heureuse, cette dernière au S. O. Et cette division tout empirique reflète très exactement les caractères physiques du pays.

LE PLUS BEAU PEUPLE DE L'ORIENT

Les Arabes sont considérés comme la race la plus belle de tout l'Orient. Ils diffèrent entre eux par quelques détails ; mais leur type général reproduit les caractéristiques essentielles de la grande famille caucasienne. Nulle contrée n'a une population plus homogène, plus élégante, mieux proportionnée, plus souple. L'Arabe a la peau bronzée, la chevelure noire, lisse, de grands yeux noirs et brillants, le nez aquilin, les traits réguliers, la barbe et la moustache peu fournies, en général. Il aime la propreté et soigne ses dents, le plus souvent fort belles. Il a pour vertus maîtresses le courage et la sobriété, l'audace et la franchise, une intelligence active, une perception aiguë, un jugement sain.

Le tempérament ardent et jaloux des Arabes les a toujours jetés dans des guerres interminables de tribu à tribu. Leurs querelles, très fréquentes, finissent le plus souvent par des batailles. Leur code admet le « prix du sang » payable en monnaie, ou autrement, à la famille de l'assassiné ; sans cette coutume, toutes les tribus se seraient depuis longtemps exterminées. Ils sont restés en arrière sur la grande route du progrès par leur manque d'organisation et leur incapacité de s'unir dans un but commun.

L'hospitalité, l'une des caractéristiques de ce peuple, passe chez lui pour un devoir sacré. Le plus dégradé des Arabes n'oublie jamais ses obligations envers son hôte ; la vie, l'argent de l'étranger n'ont rien à craindre, dès qu'il a touché de sa main le pilier de la tente, partagé le pain et le sel.

Polis à l'extrême, les plus humbles d'entre eux observent avec rigueur les préceptes de la civilité. « La paix soit sur toi! » est leur salut habituel. Dans les villes, naturellement plus cérémonieuses, on s'aborde le matin par : « Que votre jour soit blanc ! », à

quoi l'on répond : « Que votre jour soit comme le lait ! » Le blanc est, comme on peut s'en douter, l'emblème du bonheur.

COSTUME PITTORESQUE ET PRATIQUE

Le costume national est aussi simple que pittoresque : comme vêtement de dessous, une longue chemise blanche ; par-dessus, une étroite tunique de soie ou de coton, suivant la capacité financière de chacun ; tunique généralement rayée, serrée à la taille par une ceinture de cuir brut. Là-dessus, l'*abba* de poil de chameau, vêtement noir ou rayé de blanc, avec ouvertures pour le passage des bras. Les pieds sont chaussés de souliers rouges, pointus, à bouts retroussés. La coiffure, un peu singulière, est néanmoins très confortable ; elle consiste en une pièce de soie ou de coton d'environ quatre pieds carrés, avec raies jaunes ou rouges et franges sur deux côtés; on la double en triangle, on la jette sur la tête, deux pointes tombant sur les épaules, et la troisième sur le dos ; autour de la tête, on enroule une double torsade en poil noir de chameau, qui a pour but de garantir des coups de soleil, tandis qu'on protège les yeux en ramenant au-dessus d'eux les bouts croisés du foulard.

Les Arabes des villes et les paysans de l'Arabie méridionale portent une chemise bleue à manches larges, un tablier blanc, et sur la tête un filet bleu autour duquel s'entortille une cordelette jaune. Les femmes ont chemise bleue, pantalon foulard de tête sous un chapeau de paille aux larges bords.

Leurs armes, dont ils sont très fiers, joliment ouvragées, sont une sorte d'épée courte (somme toute, un poignard), une lance et un long fusil à pierre.

DANS LES RUINES ET SOUS LA TENTE

Naturellement, la vie des urbains diffère singulièrement de celle de leurs frères nomades : on trouve, dans les grandes cités, des maisons de deux étages ou plus, avec enfilades de chambres donnant sur une cour intérieure carrée. Des chambres souterraines, des *serdaoubs*, servent d'asile pendant le jour contre la chaleur dévorante. Tout en haut, on fait le repas du soir sur la terrasse, puis on y couche. L'Arabie est le pays des ruines ; le climat, l'habitude de bâtir en pierres, l'absence de garantie contre la passion que les Arabes ont de détruire, sont autant de raisons pour que des débris de murailles, de forteresses couvrent le sol, et que, chez les Arabes du Midi, une partie de la population demeure dans les décombres des maisons où vécurent les ancêtres. Les nomades ou Bédouins habitent la tente ou des huttes sans solidité, en paille ou en roseau.

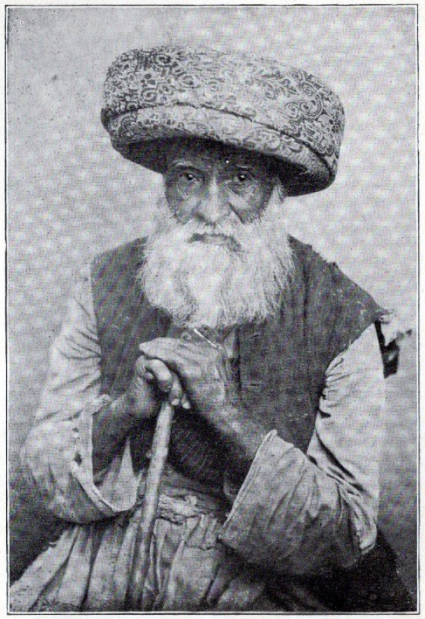
Comme aliments principaux, les Arabes ont le blé, l'orge, le maïs. La soupe au maïs fait les délices de l'Arabie méridionale. Ils ont en abondance des fruits parfumés et délicieux : oranges, melons, concombres, etc., surtout des dattes ; c'est la principale denrée commerciale, qu'on surnomme volontiers le pain du pays, le soutien de l'existence. Mahomet a dit à ses disciples : « Honorez le palmier, car il est votre mère ! » Fraîche, la datte a le volume d'une longue prune juteuse, délicieuse ; elle ne ressemble pas plus aux dattes qui nous arrivent en boîtes que la grappe de raisin qu'on vient de cueillir aux grappes empaquetées qu'on reçoit par colis. Le café n'est pas moins associé à la vie arabe que l'indispensable datte. La légende nous conte qu'un Arabe fit un jour

LA FEMME ARABE DE LA CAMPAGNE n'est pas toujours voilée. Elle aime à compléter son costume — grande tunique bleue serrée à la taille, ample pièce d'étoffe qui couvre la tête et le buste — par des pendants d'oreilles et des bracelets aux poignets et aux chevilles.

PHOTO LEKEGIAN ET Cie.

LES ENFANTS ARABES s'entraînent dès le jeune âge à la saine pratique des ablutions. Ils se font une joie de barboter dans les mares ou dans le lit des oueds que le soleil n'a pas desséchés. Ils sont fort habiles à prendre à la main le menu fretin qui y abonde.

PHOTO LE GRAND.



CHEIKH ARABE. Cheikh, c'est-à-dire vieillard, ancien, et quelquefois prince, est un mot qui désigne indistinctement tout homme respectable par son âge, ses vertus, son savoir ou son autorité. C'est en outre le titre spécial des chefs de tribus d'Arabes et de Bédouins.

Les cheikhs ont une puissance héréditaire avec droit de vie ou de mort sur leurs sujets, devoir et pouvoir de traiter avec les chefs des autres tribus et d'apaiser toute querelle au sein de la tribu elle-même. PHOTO BONFILS, BEYROUTH.

LE VOILE QUI CACHE LA FIGURE et le bijou qui dissimule le nez, une quasi-claustration et un demi-servage sont encore le triste lot de la majorité des femmes arabes.

Il suffit de voir l'épouse préparer le chibouk de son époux, lui servir son café et se tenir à distance respectueuse jusqu'à ce que son seigneur et maître lui ait rendu sa tasse, pour se rendre compte de la situation inférieure que la malheureuse occupe dans son ménage.

PHOTO LEKEGIAN ET Cie.

du feu sous une sorte de buisson sauvage, à la lisière du désert ; il sentit une odeur délicieuse, de lui inconnue, et comprit qu'elle venait des grains rôtis du buisson : nous lui devons la découverte du café.

L'ART ARABE

Dans le domaine de l'art, l'Arabe est étroitement emprisonné par la sentence du Prophète qui défend aux fidèles l'imitation de toute chose vivante. Il a donc dû se borner aux lignes géométriques, à la décoration, aux « arabesques », où il est passé maître, comme on le voit, par exemple, au palais de l'Alhambra, à Grenade. Il a naturellement l'instinct de la couleur, qu'il déploie en toute occasion ; la poterie, dont se compose une partie de son pauvre mobilier domestique, — telles les cruches, les tasses à café, — témoigne de son sens décoratif.

FIANÇAILLES SANGLANTES, MARIAGE SANS APPARAT

Une férocité innée se mêle aux sentiments de l'amour chez les Arabes ; on en voit qui se balafrent, qui se tailladent la figure, pour prouver la vérité et la puissance de leur passion. Bien entendu, les Arabes des villes ne se signalent pas d'habitude par des démonstrations aussi excessives, parce que, disent les campagnards, on dégénère dès qu'on passe de la tente errante à la maison stable.

Le mariage est une cérémonie fort simple. Sous la tente paternelle, la fiancée rehausse son costume de la parure de noce qu'elle tient de son fiancé ; ensuite, accompagnée de ses parents, on la conduit, montée sur un chameau, au campement du futur. La jeunesse invitée par les familles des deux conjoints danse, s'amuse, se démène pendant quelques jours avant que les mariés soient admis à la vie conjugale, et qu'on les amène chez eux en triomphe, avec une espèce de pantomime rappelant l'antique mariage par rapt. En général, la femme s'achète ; on fait même parfois des échanges : on prend une jeune fille à la place d'une autre.

LA PUISSANCE DU CORAN

Les funérailles donnent lieu à quelques particularités intéressantes. Certaines tribus enterrent avec le mort son épée, son turban, sa ceinture ; les femmes portent le deuil, mais non les hommes. Dans la maison du défunt, puis pendant la cérémonie funèbre, des pleureuses, louées pour l'occasion, hurlent horriblement, se meurtrissent les bras, s'arrachent les cheveux. L'heure choisie pour l'enterrement est le coucher du soleil. Le *Moullah*, le prêtre, lit des versets du Coran sur la tombe où le mort repose, la face tournée vers La Mecque.

Les Arabes adhèrent fanatiquement à cet Islam qui naquit dans leur désert. Du Coran sortent toutes leurs lois. Cette religion domine toute leur vie individuelle, toute leur existence nationale. Les cités saintes de leur territoire, La Mecque et Médine, voient arriver sans interruption des flots de pèlerins fidèles, et ils en tirent perpétuellement un renouveau de zèle orgueilleux pour leur doctrine.

PALESTINE

Successivement soumise aux Romains et aux Musulmans ; devenue royaume chrétien de par les Croisades, puis retombée en 1187 sous la domination turque, la

Palestine est, quant aux Races, patrie des Hébreux. Elle forme aujourd'hui une petite portion de la région de l'Asie où domine l'influence européenne. Parmi ses 700 000 habitants figurent seulement quelque à 100 000 Juifs. Les autres se réclament de l'Islam.

LA PERSISTANCE DU TYPE JUIF

Les Juifs constituent le peuple caractéristique de l'humanité sémitique; leurs traits sont peut-être les plus marqués qui se puissent voir parmi tous les peuples : traits réguliers, expressifs ; figure ovale; nez large et souvent aquilin, déprimé à la base ; front droit, peu haut ; yeux noirs en amande ; menton petit, pointu ; chevelure noire, brillante ; barbe fournie ; teint pâle ; taille un peu au-dessous de la stature de l'Européen.

N'importe en quel endroit du monde on reconnaît le Juif à son visage. Les lois et les usages, en prohibant le mélange avec les autres races, ont conservé la pureté de la race juive. Cependant, les barrières, légales ou autres, s'étant parfois abaissées, les Juifs ont, de temps en temps, fusionné avec d'autres peuples. En Angleterre, il s'en trouve qui ont cheveux blonds, yeux bleus, peau blanche; en Allemagne, on en voit qui sont rouges de chevelure et de barbe ; en Espagne, il en est de peau basanée ; à Cochin, en Inde anglaise, et sur la côte du Malabar, tels d'entre eux sont si noirs qu'on ne les distinguerait pas des gens du pays, si leurs formes et leurs traits ne les en différenciaient pas.

Le caractère des Hébreux est presque aussi nettement arrêté que leurs traits. Il varie peu d'un bout du monde à l'autre. C'est partout et toujours l'amour des occupations lucratives, et, à côté de grandes capacités pour les affaires, la poursuite des buts positifs. Ils se soutiennent, se respectent et pratiquent entre eux l'hospitalité, la bienfaisance ; ils forment clan, prenant grand soin de leurs malades et de leurs pauvres, quels qu'ils soient.

Leur force intellectuelle et morale les a fait triompher de la persécution universelle qui les traqua pendant le moyen âge. A cette heure, dispersés sur le monde entier, sans un seul État politique dont ils soient les maîtres, ils influent profondément sur la vie des nations avec lesquelles ils ont contact. Ils excellent dans la littérature, l'art, la musique, surtout la finance.

UNE HISTOIRE TOURMENTÉE

Ils courent le monde dès l'époque la plus reculée, en proie aux plus étranges vicissitudes. Vers 2000 avant notre ère, ils émergent de Mésopotamie et s'établissent dans le pays de Chanaan ; ensuite une famine pousse de Chanaan en Égypte le patriarche Jacob avec sa famille et sa clientèle, et il s'établit dans la terre de Gochesi ; les descendants de ce patriarche, traités en esclaves, trouvent un libérateur dans la personne de Moïse, qui les conduit dans les déserts du Sinaï où, dit l'Ancien Testament, ils errent pendant quarante années. En 1274 avant l'ère chrétienne, Josué les mène à la conquête de la Palestine ; 1340 ans plus tard, Titus, alors gouverneur romain de la Syrie, assiège Jérusalem, s'en empare et se livre à un horrible carnage ; il détruit complètement le Temple et rase la ville jusqu'en ses fondements. Ceux qui survivent sont chassés du pays, vont où ils peuvent, cherchant refuge chez tous les peuples de la terre. Depuis la ruine de leur ville et la

LES FEMMES DE BETHLÉEM *ont conservé purs les caractères originaux de la race juive : traits réguliers et expressifs dans l'ovale d'une figure un peu massive. Les jeux habiles du voile donnent à leur physionomie une grande douceur.* PHOTO SARRAFFIAN.

UN GUIDE INDIGÈNE ne saurait vous laisser faire un pas dans Jérusalem sans vous montrer un souvenir de la Passion ; voici la colonne de la flagellation, voilà le trou où fut plantée la croix ; plus loin la plate-forme d'où Pilate montra Jésus au peuple, etc.

AVEC AUTORISATION SPÉCIALE.

LES LÉPREUX sont encore assez nombreux en Palestine. La lèpre y exerça ses ravages dans les temps les plus reculés, et la loi de Moïse elle-même cherchait déjà à empêcher la propagation. Aujourd'hui encore elle présente un danger permanent.

PHOTO WILLIAM RAU, PHILADELPHIE.

dispersion de leur race, les Juifs, nous dit l'un d'eux, le savant critique anglais Disraëli, « ne sont plus une nation, mais plusieurs nations,... et, semblables au caméléon, ils prennent la couleur du sol sur lequel ils vivent ».

CONSERVATION DES ANTIQUES USAGES

Ils ont cependant conservé maintes curieuses coutumes, qui font corps avec leur religion. Ils circoncisent les garçons huit jours après la naissance. Trente jours après la venue au monde du premier mâle de la famille, a lieu la « rédemption du premier-né ». Le père invite ses parents, ses amis (les hommes seulement) et le rabbin, à un souper, et la mère invite les femmes. Avant la fin du souper, on apporte le garçon au père, qui le passe au rabbin, puis couvre un plateau de pièces de monnaie et dit au prêtre : « Voici mon premier-né ; je veux le racheter, selon le commandement de Dieu, écrit au Livre de la Loi ». Sur quoi l'ecclésiastique prend l'argent et remet le fils au père ; alors celui-ci, la coupe pleine de vin à la main, remercie Dieu de lui avoir permis cette heureuse journée ; il boit une gorgée de vin, le rabbin aussi ; et ce dernier, élevant le plateau avec sa monnaie, le tient sur la tête du bébé, en disant : « Ceci est pour cela, ceci est l'échange pour cela, ceci est le rachat de cela. Puisse l'enfant être bien instruit dans notre Loi sainte, qu'il se marie en temps dû et qu'il soit à la fin trouvé plein de bonnes œuvres ! Amen ! » Puis on continue le souper ; après quoi l'on passe la soirée en fêtes.

UN MARIAGE COMPLIQUÉ

Le mariage dès la jeunesse est la règle chez les Juifs : vers quinze ans pour les filles, à Jérusalem ; vers dix-huit pour les garçons. Ils ont généralement de nombreuses familles, et même les plus pauvres se félicitent, à chaque naissance, si l'enfant est un garçon.

Le mariage juif comporte trois cérémonies : l'engagement, les fiançailles, l'union. D'après la loi hébraïque, les fiançailles ne sont pas seulement une promesse de mariage, c'est aussi le premier acte de la cérémonie matrimoniale. Dix personnes au moins doivent être présentes aux fiançailles comme aux noces, pour conférer à la cérémonie l'authenticité. Le jour des fiançailles est celui où l'on fixe la dot de la future, la date des noces et la provision nommée *Kéthouba*, à laquelle les Juifs d'Orient attachent une grande importance, car elle assure à la future une somme établie d'avance, que l'homme paiera à la femme en cas de divorce. Comme on peut divorcer sans grandes difficultés, la *Kéthouba* protège l'épouse contre le caprice et l'arbitraire de l'époux.

Le mariage est une longue et cérémonieuse opération, surtout chez les Israélites opulents. On mène processionnellement la femme chez le père du mari ; là, elle s'assied sous un dais de soie jaune, dans la *Sala* ou chambre principale. Au bout de peu d'instants un cri retentit : « Voyez : le fiancé arrive ! » Il entre en effet, suivi de ses amis et du rabbin. N'était le fez, que tout le monde porte en Orient, les costumes ressemblent assez à ceux d'une noce européenne. Le fiancé prend place sous le dais, devant une table où il y a des verres à côté d'une bouteille de vin ; en face de lui se tient le rabbin sur la tête duquel flotte l'écharpe de soie blanche appelée *tabith*. La fiancée, alors, se lève, et on lui fait faire trois fois le tour du fiancé, en accomplissement de cette parole de Jérémie : « La femme tournera autour de l'homme » ; après quoi, l'un et l'autre se

regardant en face, devant le rabbin, celui-ci remplit de vin l'un des verres et, le tenant à la main, récite une prière, puis tend la coupe au futur et à la future ; ils boivent, et le prêtre met l'anneau au doigt de la femme, avec ces mots : « Vois, tu es sanctifiée par cet anneau, suivant la loi de Moïse et d'Israël » ; ensuite on lit le contrat de mariage, les deux conjoints le signent, le rabbin verse un autre verre de vin et, ce verre en main, prononce sur les mariés la prière des Sept Bénédictions et leur fait boire à chacun une gorgée ; après quoi un verre vide est posé sur le plancher, le mari l'écrase en mille miettes sous ses pieds. En certains lieux de l'Orient, notamment à Jérusalem, la femme marche trois fois sur un plat qui contient deux poissons vivants, signe de fécondité, tandis que les témoins du mariage répètent le commandement : « Croissez et multipliez ! »

ASIE MINEURE

L'Asie Mineure est séparée de l'Europe par deux bras de mer étroits ; plus grande que la France, elle possède quatre fois moins d'habitants. Cette annexe occidentale de l'Asie, qui servit de champ de bataille pendant des siècles aux nations les plus puissantes des deux continents, est aujourd'hui partagée en zones d'influence européenne,

UNE RACE QUI A PERDU SON CARACTÈRE

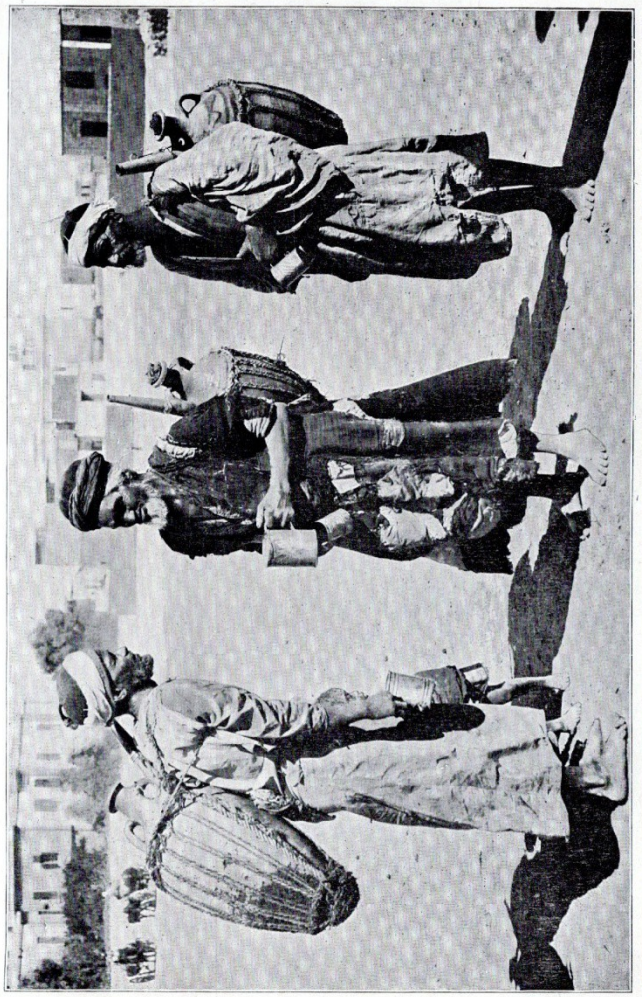
Les peuples qui l'habitent procèdent de l'humanité mongole ; mais ils se sont modifiés considérablement par l'admission du sang des familles aryennes. On les nomme Osmanlis. Ils constituent maintenant une nation bâtarde, qui a perdu toute caractéristique, car on retrouve en elle des traces de cent autres peuples.

C'est dans les provinces occidentales de l'Asie Mineure qu'on peut étudier les descendants de ces conquérants de race altière, puissante, née pour asservir. Encore aujourd'hui, dès qu'une grande idée réveille leurs énergies latentes, soit sous l'empire d'une passion profonde, soit sous l'aiguillon de la nécessité, ce sont des déterminés, des irrésistibles ; mais dès que le charme a disparu, ils retombent toujours dans l'indolence et se retirent, pour ainsi dire, du monde, dans un fier isolement. Leur courage sur les champs de bataille se rachète malheureusement par l'incapacité absolue de profiter de la victoire. Ils sont heureux de ne rien faire ; ils méprisent également le paysan qui travaille pour eux et le marchand qui subvient à leurs besoins. Leur histoire donne la clé de la plupart des contradictions qu'on remarque aujourd'hui chez eux. Quoique bien plus nombreux que les autres races dans ces provinces de l'Ouest, leur suprématie n'est pas sans provoquer de résistances ; Grecs, Arméniens leur sont de sérieux rivaux, plus actifs qu'eux, plus intelligents et suppléant au nombre par l'énergie. Ils obligent l'adversaire à se tenir constamment sur la brèche pour ne pas être dépossédé du pays dont il veut rester le maître et seigneur.

LE TRIOMPHE DE LA ROUTINE

Les Osmanlis constituent l'élément agricole ; les Grecs et les Arméniens vivent surtout dans les villes comme négociants, financiers, écrivains, artisans, et possèdent à peu près le monopole du commerce.

Les figues, le vin, l'olive, dons de la bonne nature, le paysan osmanli, point exigeant, ne demande rien de plus et il ne voit pas ce qu'il gagnerait à



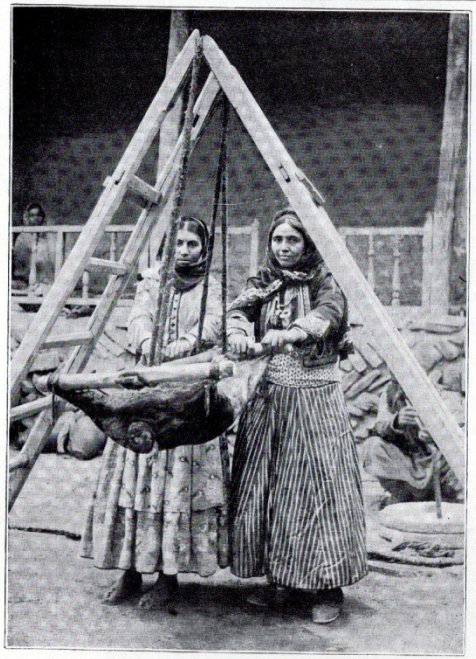
MARCHANDS D'EAU OSMANLIS. *Ils forment, dans maintes villes de l'Asie Mineure, une corporation pittoresque et utile. L'amphore sur le dos, la mesure à la main, ils vont de porte en porte vendre le précieux liquide puisé à des sources lointaines, quand la sécheresse a vidé les citernes et tari les ruisseaux.*

PHOTO LEKEGIAN ET Cie.

PAYSANNES ARMÉNIENNES, des vallées du Tigre et de l'Euphrate ; elles vaquent aux soins du ménage pendant que les hommes sont aux champs. La corvée de l'eau leur incombe. Il n'en faudrait pas conclure qu'elles soient astreintes à de durs travaux dont s'exempteraient leurs époux.

Au contraire, nulle part en Orient la femme ne jouit d'une situation aussi relevée qu'en Arménie. Elle est la maîtresse du foyer.

PHOTO NEWTON ET Cº.



LA FABRICATION DU BEURRE dans des outres en peau de chèvre s'opère à l'aide d'une installation aussi simple qu'ingénieuse. Entre les deux montants d'une échelle double, l'outre est suspendue par des cordes attachées à des traverses de bois qui la maintiennent écartée. Dans ce récipient, qui forme balançoire, le lait est versé ; et c'est par un mouvement de va-et-vient qu'il se transforme en beurre.

Ce beurre de lait de chèvre est fait dans une outre en peau de chèvre. La chèvre est en effet l'animal qui tient la place la plus importante dans les troupeaux et aussi dans la vie des paysans arméniens. Son lait constitue leur principale boisson ; sa chair leur nourriture courante ; sa toison leur fournit des vêtements, soit qu'ils en tissent le poil, soit qu'ils la conservent comme fourrure.

PHOTO NEWTON ET Cº.

produire davantage en travaillant le sol avec les procédés d'une agriculture rationnelle. Il ne parle que son langage à lui, alors que le Grec et l'Arménien en savent au moins deux dès la prime enfance et sont souvent des hommes de haute éducation. Son infériorité sur ce point spécial tient d'une part à son orgueil de maître, d'autre part à son mépris pour tous les peuples non musulmans, et aussi à son manque d'esprit d'entreprise, à l'absence d'émulation ; son ignorance est telle que très peu savent lire et écrire.

Il bâtit sa demeure d'une façon très économique. Quand, en âge de se marier, il veut s'abriter sous son propre toit, il limite un espace de terrain, généralement un losange, sur la pente d'une colline. Il creuse le sol à la profondeur de deux mètres, coupe du bois, taille six forts poteaux sur lesquels il assure des solives croisées et se fait une toiture de branches d'arbre maçonnées d'argile. Avec quelques planches entre les poteaux et un trou pour la porte, la cabane est prête ; des peaux de vaches ferment la porte, pratiquée dans une large planche épaisse et solide. La demeure se divise en deux : le logement de la famille et l'abri du bétail.

ARMÉNIE

L'Arménie, malgré des vicissitudes sans nombre dans sa vie politique, a résisté victorieusement à la rapacité de puissants voisins. Elle forme une nation toujours indomptée dans son massif montagneux et conserve une forte personnalité ethnique.

UNE POPULATION BELLE ET INTELLIGENTE

Les Arméniens ne sont plus guère que 3 millions ; jadis ils en comptaient huit. Certains ethnologues les rangent parmi les Iraniens de la Perse. Leur aspect rappelle très fort celui des Juifs. Ils sont d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne, ont la peau brun foncé ou jaunâtre, les cheveux noirs et droits, avec exceptions soit de chevelure brune, soit même blonde (chez les enfants). Le nez est large, fortement busqué, le front plus large que haut. Ils ont une tendance prononcée à l'obésité. Leurs femmes sont souvent belles, de visage régulier, d'allure majestueuse, avec de grands yeux noirs sous des cils longs et touffus. C'est un peuple sérieux, intelligent, industrieux, hospitalier, d'esprit vif, qui s'accommode rapidement aux mœurs et aux habitudes de ceux au milieu desquels il vit.

LES ARMÉNIENS EN TERRE ÉTRANGÈRE

Leur histoire ressemble en beaucoup de points à celle des Juifs. Persécutés comme eux — massacrés même en masse — ils ont émigré un peu partout, sans jamais se mêler complètement aux populations qui les avaient accueillis ou tolérés. Il y en a 850 000 en Russie. Un certain nombre sont commerçants en Perse ; ils ont une colonie à Ispahan. Ils ne manquent pas en Turquie. Dans l'Inde, ils partagent les affaires de banque avec les Juifs et les Parsis ; on en voit aussi dans les grandes places de commerce du pourtour de la Méditerranée, en Autriche, en Hongrie, en Afrique. En Angleterre, où certains d'entre eux sont négociants, ils se sont établis à Manchester dès 1840 ; en 1862, ils étaient assez nombreux déjà pour louer une maison d'édification et de prières ; en 1870, ils y bâtissaient une église où ils célèbrent leur culte chaque dimanche.

Ils ont fondé hors de l'Arménie des monastères dont le plus fameux est peut-être celui de San Lazzaro à Venise. Les frères de cette communauté s'occupent d'enseignement; ils composent ou traduisent des œuvres d'éducation, de science, de religion, qu'ils distribuent à leurs compatriotes de tous les pays du monde. Ils ont institué deux collèges, l'un à Venise, l'autre à Paris, où, aidés de professeurs du pays, ils élèvent de jeunes Arméniens.

DU PANTALON NATIONAL A LA ROBE EUROPÉENNE

Le costume des femmes de la bourgeoisie arménienne mérite une mention toute spéciale. Elles sont tellement emmitouflées, quand elles vont par les rues, qu'on ne voit absolument rien de leurs personnes. A la maison, elles sont en pantalon très large, aux brillantes couleurs, serré au-dessus des chevilles, les pieds nus ; la gorge aussi est nue au haut de la chemise qu'attache à la taille une ceinture de velours dorée ou argentée qui tombe jusqu'aux genoux, hors du pantalon. Sur cette chemise s'ajuste une espèce de gilet carré, brodé, ouvert sur le devant, ceinturé au-dessous des seins. Malheureusement, quand elles reçoivent des étrangers, elles sacrifient aux caprices de la mode européenne ; s'emprisonnent les pieds dans des bottines ; recouvrent leur costume ordinaire d'une longue robe vert clair, rouge ou jaune. C'est d'un effet désastreux !

PROFESSEURS ET ÉLÈVES NESTORIENS. Les Nestoriens sont des chrétiens schismatiques d'Arménie. PHOTO NEWTON ET Cº.

CHEF MONTAGNARD DES KOURDES, population nomade vivant de razzias opérées sur les Arméniens. P. NEWTON ET Cº.

ORPHELINS ARMÉNIENS échappés à des massacres qui, périodiquement, ont ensanglanté l'Arménie, massacres dont les Kourdes furent les auteurs principaux, que la Turquie fut impuissante à réprimer, que l'Europe indifférente laissa s'accomplir. PHOTO NEWTON ET Cº.

LES BRIGANDS KOURDES sont la terreur de l'Arménie. Retranchés dans les montagnes, ils y font, pendant la bonne saison, paître leurs troupeaux. En hiver a lieu la descente dans la plaine, juste à temps pour le pillage des récoltes des villageois et agriculteurs voisins.

PHOTO NEWTON ET Cie

GROUPE DE TRANSCAUCASIENS, habitants de nationalité russe qui peuplent le pays situé entre le Caucase au Nord, la Turquie d'Asie et la Perse au Sud. Il est impossible de trouver une race prédominante dans cette population mélangée où se retrouvent tous les types des pays voisins.

PHOTO VITTORIO SELLA, BIELLA.

CHAPITRE XII

BUSHMEN, PYGMÉES ET MALGACHES

AFRIQUE AUSTRALE ET CENTRALE || MADAGASCAR

L'AFRIQUE s'étend sur 30 millions de kilomètres carrés et compte très approximativement 150 millions d'habitants. Elle contient des représentants des trois principales familles de l'humanité. C'est le vrai pays des Nègres ; ses régions du Nord et du Nord-Est ont pour habitants des membres de la famille caucasienne ; enfin les Malais, nation qui domine à Madagascar, se rattachent à la famille mongole. A ces trois groupes il convient d'ajouter les Bushmen de l'Afrique australe et les Pygmées de l'Afrique centrale qu'on ne sait encore à qui apparenter et qui vont être examinés tout d'abord.

AFRIQUE AUSTRALE

Les Bushmen sont dispersés dans l'Afrique australe, entre l'Équateur et l'État du Cap, d'où ils ont été chassés à cause de leurs rapines. On évalue leur nombre à 50 000. De très petite taille, de figure bestiale, ils n'ont ni agriculture ni élevage et vivent du produit de leur chasse. Ils suivent les hordes d'animaux quand elles émigrent à la recherche des lieux visités par la pluie, et les percent de leurs flèches empoisonnées.

ABSENCE COMPLÈTE D'ORGANISATION SOCIALE

L'anarchie dans toute sa simplicité régit le système social des Bushmen. La tribu n'a ni chef, ni organisation politique quelconque. Chaque groupe, absolument indépendant, ne s'appuie même pas sur la famille, celle-ci n'étant qu'un lien fort relâché. On est allé jusqu'à prétendre qu'aucun mot de leur langue ne distingue la jeune fille de la femme mariée. D'après maints voyageurs, il n'y a ni mariages légaux, ni cérémonies matrimoniales, les hommes adoptant simplement comme femmes les filles arrivées à l'âge nubile. Néanmoins, dans certains clans, il y a quelque chose approchant d'un rite cérémonial à la suite duquel l'homme, pendant quelque temps, n'a pas le droit de voir le visage de sa femme et ne peut la visiter que durant les ténèbres. Mais, même dans ces clans-là, le mariage est si peu de chose que la communauté des femmes y est parfaitement admise.

Le Bushman croit, jusqu'à un certain point, aux fétiches et à la vie future. Livingstone raconte qu'en une bourgade de la Zouga, tributaire du lac Ngami, ces sauvages montrèrent, par leurs cérémonies, qu'ils regardaient le mort comme vivant dans un autre monde : ils lui adressaient la parole, le priaient de ne pas s'offusquer s'il leur plaisait de ne pas quitter encore la terre pour le suivre. Leurs légendes font des allusions aux esprits, à l'existence de l'homme et des animaux après le trépas. De plus, le fait qu'ils enterrent une lance à côté du mort prouve bien qu'ils croient à une existence d'outre-tombe. Ils paraissent croire à un dieu du bien et à un dieu du mal, et invoquer le premier des deux en temps de famine, mais seulement après avoir présenté leur requête au *N'go*, chenille dont ils extraient un poison pour leurs flèches.

LÉGENDES PUÉRILES. LANGUE DU « CLAQUEMENT »

Leur « littérature » nationale est remarquablement riche en fables sur les animaux. Quelques-unes de leurs légendes se préoccupent aussi des astres : c'est, par exemple, la Grande Ourse qui leur donne le riz ; ils croient que la lumière est due à un homme qui tomba de la terre dans l'espace ; deux groupes d'étoiles voisins de la Croix du Sud sont pour eux deux antilopes, etc.

Leur idiome, au vocabulaire relativement copieux, se fait remarquer par des « claquements » qu'on a comparés à celui dont les cochers excitent leurs chevaux, et qu'un Européen ne peut faire entrer dans la prononciation des mots qui en sont dotés. On en compte six principaux, représentés en écriture par certains signes conventionnels.

AFRIQUE CENTRALE

Les Pygmées ne nous sont vraiment connus que depuis une soixantaine d'années. On a commencé par en trouver dans les forêts de l'intérieur du Loango. Peu après, on mit la main sur les Akoas du Gabon ; les Obongos de l'Ogôoué ; les Batouas de la grande forêt du Congo ; les Akkas, plus au Nord, dans le pays des Monbouttous, sans compter les Pygmées de l'Abyssinie et de l'Afrique anglaise orientale. En somme, ces tribus sont répandues dans toute l'Afrique centrale surtout dans les régions qui avoisinent l'équateur.

COMMUNAUTÉS ET VILLAGES DE NAINS

L'esquisse la plus exacte que nous ayons de la vie, des coutumes des nains équatoriaux est celle de Stanley, que les voyageurs récents ont confirmée. Il estime leur taille de 91 à 137 centimètres, et le poids d'un adulte à 40 kilogrammes, ou un tout petit peu plus. Ils vivent par groupes de huit à douze « communautés » comprenant ensemble de 2 000 à 2 500 personnes. Leurs huttes sont basses, en ovale allongé, avec portes de 60 à 90 centimètres de haut, s'ouvrant aux deux bouts ; elles se rangent, en un cercle irrégulier, autour de la hutte du chef. A un peu moins de 100 mètres en avant, sur tous les sentiers qui mènent au village, une case est occupée par un couple de Pygmées, qui lève un droit sur toutes les caravanes qui passent.

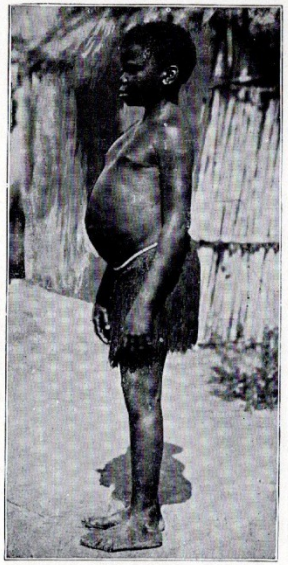
Ces nains des forêts ont pour maîtresse industrie la chasse, dont ils tirent leur principale nourriture. Produits végétaux, armes, poteries, ils achètent tout aux tribus

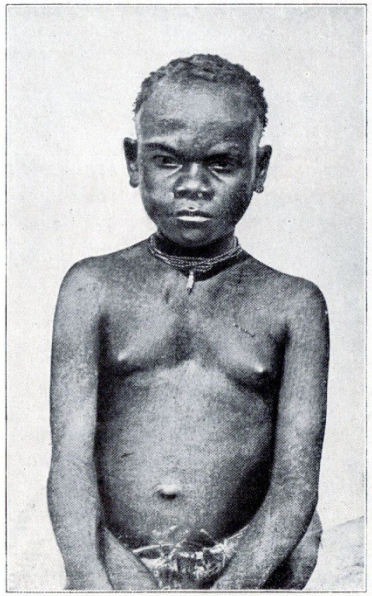
LES AKKAS sont les mieux connus des nains équatoriaux.

L'explorateur allemand Schweinfurth entra en contact avec eux près du pays des Monbouttous, à l'angle Nord-Est du bassin du Congo ; il mensura et dessina quelques-uns de ces petits bonshommes. Plus tard, Stanley découvrit d'autres clans de ce peuple, au Sud et à l'Ouest, dans la vallée de l'Ituri, tributaire du Congo.

Ce sont les plus septentrionaux des nains de l'Équateur ; ils ont, comme stature, de 1 m. 25 à 1 m. 47, avec moyenne de 1 m. 40. C'est assurément plus que les autres nains africains et cela prouve qu'il y a eu ici mélange avec les Nègres.

Leur couleur brun sombre ressemble à celle du café à demi brûlé ; leur chevelure laineuse, très courte, ne peut se tresser en chignon comme celle des Monbouttous, leurs voisins. La tête, fort large, manque absolument de proportion avec le cou mince, faible, qui la supporte, les bras sont longs et menus.





VU DE PROFIL, l'Akka a quelque chose de très singulier ; son corps a presque l'air de former une courbe aussi bien définie, aussi régulière qu'un grand S. Ils ont assez exactement même structure de tête que le Bushman : même avancement des mâchoires en museau, même menton fuyant, même crâne grossier, presque sphérique, avec profond enfoncement à la base du nez.

Les Akkas ont emprunté leur vêtement et maintes coutumes (telle la circoncision) aux Nègres de leur entourage. En vivacité d'intelligence, en adresse, on peut dire aussi en courage, ils dépassent de beaucoup les Monbouttous. C'est un peuple de chasseurs ; l'intrépidité qu'ils déploient pour atteindre le gibier est incroyable chez ce peuple d'enfants.

PHOTOS RICHARD BUCHTA.

JEUNE FILLE MALGACHE portant le manteau qu'on trouve un peu partout à Madagascar. Il est fait d'étoffe d'herbe ou de drap d'écorce qu'on prépare en battant des feuillets d'écorce avec un maillet de bois.

L'usage s'en est encore plus généralisé depuis l'occupation française ; mais la cotonnade tend naturellement à remplacer le tissu primitif. La jeune fille se pare rarement des bijoux en usage chez les femmes mariées ; anneaux de laiton et d'argent et parfois le bâton d'oreille.

Sa chevelure opulente et hirsute est rebelle à l'usage du peigne ; beaucoup plus fine que chez le Nègre, elle suffirait seule à attester les origines asiatiques de la race malgache.

PHOTOS NEWTON ET Cie.

LE PILAGE DU RIZ, opération quotidienne, de première nécessité dans l'alimentation malgache, est généralement réservé aux femmes. Dans un mortier fait d'un tronc d'arbre creusé, deux pileuses font alterner les coups de leur pilon, jusqu'à ce que le riz soit réduit en farine.

Dans toute l'île on vit surtout de riz, que procure une irrigation intensive. C'est le mets national. Seuls les Sakalaves remplacent le riz par la patate douce et la cassave.

voisines avec le surplus de leur gibier. Ils poursuivent toutes sortes de bêtes et les tuent à la lance, ou à la flèche vénéneuse ; ils prennent les gros animaux au moyen de trappes et de traquenards, dans des fosses dissimulées par des branches et des feuilles recouvertes d'une couche de terre. Ils attrapent le singe à l'aide d'une espèce de boîte, ouverte en dessous, qu'ils pendent à une liane et sous laquelle ils disposent des noix ou des bananes : dès que l'animal touche à l'appât, la boîte tombe, l'animal est prisonnier. Pour les petites bêtes, ils placent des pièges le long des sentiers. Pour tuer l'éléphant, ils ajustent une espèce de gaffe à une lourde pièce de bois suspendue au-dessus d'un sentier fréquenté par le pachyderme : en passant, l'éléphant casse la corde de suspension et la pointe, préalablement empoisonnée, s'enfonce dans le dos du monstre.

D'UN CARACTÈRE ENJOUÉ, ILS SONT INTELLIGENTS ET ADROITS

Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils sont intelligents et de joyeuse humeur. En parlant de l'un d'eux, Stanley dit : « Quel gaillard avisé c'était, et que d'esprit ! Il parlait par gestes, avec tant d'éloquence que les plus bornés de ses hommes le comprenaient. »

Pris jeunes, ils deviennent d'industrieux, d'excellents serviteurs. Emin Pacha, l'explorateur et administrateur égyptien, en avait un qui « était fort adroit, jamais au repos, du moins en apparence, toujours gai, et d'un bon naturel ». Ils sont passionnés, vindicatifs, très jaloux de leur liberté personnelle, mais n'ayant, il semble, aucun lien d'affection familiale.

Il ne paraît pas qu'ils aient des cérémonies religieuses ; ils enterrent les morts sans suivre aucun rite et n'élèvent aucun monument sur le lieu de l'enfouissement. Ils n'ont, semble-t-il, aucun souci du temps, aucun souvenir, aucune tradition du passé, point de religion, nuls rites fétichistes, nulle envie de connaître l'avenir par occultisme, comme le font leurs voisins.

MADAGASCAR

Madagascar, la grande île française de l'Océan Indien, présente cette particularité ethnographique que la plupart des 5 millions de Malgaches qui constituent sa population indigène ont dans les veines du sang d'origine malaise. Or, Madagascar touche presque à l'Afrique orientale, et plus de 5 500 kilomètres la séparent de la Malaisie : comment donc se peut-il qu'elle soit habitée par des Malais ? C'est un problème épineux. Mais le fait est là, et la preuve évidente, par les traits physiques, les mœurs, le langage des Malgaches. Visible est, à vrai dire, l'intervention des Africains et des Arabes dans la nature même du peuple et dans son idiome. Aussi en a-t-on profité pour essayer de réfuter la théorie des origines malaises. Mais rien de positif ne peut infirmer la thèse que des Malais ont peuplé Madagascar.

La linguistique confirme la tradition, puisque la langue de Madagascar dérive d'un ancien dialecte malais. D'après le professeur Keane, une autorité en philologie, « le malgache est pur de tout élément étranger, sauf quelques mots arabes, d'incorporation moderne : il s'ensuit que les immigrants malais doivent être venus dans l'île avant que les Hindous ne soient arrivés à l'archipel de la Sonde : soit au moins 2 000 ans avant notre ère, et probablement 3 000, sinon même 4 000. »

L'ethnographie de Madagascar est excessivement compliquée ; et, dans l'impossibilité où nous sommes de décrire ici toutes les peuplades qui l'habitent, nous en citerons seulement les plus caractéristiques.

LES HOVAS, PRINCIPALE TRIBU DE L'ILE

Les Hovas, qui ont dominé durant presque tout le XIXe siècle, habitent dans le centre de l'île, plus à l'Est qu'à l'Ouest, autour de la capitale Tananarive. Ce nom de Hovas ne désigne réellement que la classe moyenne du peuple, par opposition aux Andrianas ou nobles, et aux anciens serfs. Ils s'appellent, de leur vrai nom, les Antaïmérinas, c'est-à-dire les habitants de l'Imérina ou Emirne, leur province. C'est la race la mieux douée de Madagascar. Ils sont agiles et vifs, d'intelligence assez développée et montrent sur la race noire cette supériorité relative qui est propre à la race jaune non mélangée. Leur habileté dans plusieurs genres d'industries est aussi à remarquer.

Malheureusement les fâcheux penchants de l'humanité semblent enracinés dans le cœur de beaucoup, et ils étendaient autour d'eux, il n'y a pas longtemps encore, un cercle de délations et d'exactions où dominaient la haine, l'orgueil, l'insolence, la rapacité. Depuis quelques années, cependant, ils ont fait des efforts pour se civiliser et on ne peut nier qu'il n'y ait eu sous ce rapport des progrès remarquables.

Leur front est bien fait, quoique parfois la distance des sourcils aux cheveux soit un peu courte ; les yeux ne sont ni grands, ni ressortis, mais clairs, brillants, et les sourcils sont fournis, sans excès ; le nez est souvent aquilin, fermement dessiné, plus souvent encore droit, parfois court et large, sans épanouissement au bout ; les lèvres sont épaisses et légèrement projetées en avant, l'inférieure s'avançant un peu sur la supérieure ; les yeux sont brun foncé ; les cheveux d'un noir de jais. Ce sont les traits plutôt que le teint et la chevelure qui les caractérisent.

Si l'on en croit la tradition, leurs ancêtres, chassés de la côte par les autres habitants, qui les considéraient comme des parias, seraient venus, il y a environ 250 ans, s'établir sur les hauts plateaux. Au XVIIIe siècle, les nombreux villages de l'Imérina étaient gouvernés par douze chefs indépendants les uns des autres ; à la fin de ce siècle, l'un d'entre eux réussit à les soumettre à son autorité et fonda la dynastie qui régna au XIXe siècle, jusqu'à l'occupation française.

L'Imérina est, à beaucoup d'égards, l'une des plus belles et des plus pittoresques régions de Madagascar, avec ses rizières, ses bois, ses rochers, ses lacs et ses montagnes. C'est aussi la région la plus saine de l'île.

LES BETSILÉOS, MUSCLÉS, BONS OUVRIERS

Les Betsiléos, au Sud des Hovas, sont presque noirs et se rapprochent bien plus du type nègre. Ils sont plus gros, plus musclés, plus grands, avec moyenne dépassant 1 m. 80 ; ils ont le front large et bas, le nez plus plat, les lèvres plus épaisses que celles des Hovas qui furent leurs conquérants ; leur chevelure est invariablement frisée et laineuse. Ces Betsiléos passent pour aussi adroits, aussi industrieux que les Hovas, mais moins organisateurs, moins propres à l'action réfléchie.

Ils ont été longtemps indépendants, avaient un roi, de grandes villes (Fianarantsoa

LES SAKALAVES occupent la partie occidentale de Madagascar. Alors que la plupart des peuplades de l'île ont une lointaine origine malaise, les Sakalaves paraissent se rattacher surtout à l'Afrique ; leur type se rapproche beaucoup de celui des Nègres.

DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTO DE M. NAVIÈRE.

DANSEURS MALGACHES *se livrant à leur art favori. C'est d'ailleurs à peu près le seul qu'avec la musique ils aient cultivé; mais il est répandu dans toute l'île.* PHOTO NEWTON ET Cie.

CORVÉE DE L'EAU *faite par les femmes dans de grandes jarres presque sphériques dont la fabrication est une des principales industries de Madagascar.*

compte encore aujourd'hui plus de 10 000 habitants); mais leurs vices et leurs discordes intestines en ont fait la proie des Hovas. Beaucoup d'entre eux sont passés sur le continent, où ils utilisent leur force dans les mines d'or. Ils y sont appréciés comme de bons ouvriers et préférés aux travailleurs jaunes, malgré leurs défauts et leur immoralité.

LES BARAS, INDIGÈNES LES MOINS MÉLANGÉS DE MADAGASCAR

Au Midi de la côte orientale, les Baras sont une des races les plus primitives de Madagascar. Ils ont été moins adultérés que les Hovas, durant ces trois derniers siècles, par le contact des Nègres et autres populations. Au-dessous d'une chevelure artistiquement échafaudée, ils portent au front ou aux tempes la *félana*, breloque ou coquille ronde de la grandeur d'une pièce de 5 francs ; autour du cou, des colliers de perles de diverses grosseurs, ou de petites breloques en bois ; aux oreilles, des anneaux de bois, passés dans le lobe, et faisant office de pendants ; attaché au cou et reposant sur la poitrine, un ornement circulaire de 15 centimètres de diamètre, orné lui-même d'innombrables petites perles.

Le canon de leur fusil à pierre, qu'ils achètent aux traitants de la côte, est agrémenté de têtes de clous de laiton, au nombre de quarante à deux cents. Le fer de leurs lances (ils en portent d'habitude deux ou plus) est brillant, bien trempé, et le bois en est incrusté d'anneaux de laiton, dans la partie surtout où le bois s'adapte au fer. La ceinture, la poire à poudre, la boîte à capsules, la boîte à amadou, sont décorées de têtes de clous de laiton, chacun de la grandeur d'une pièce de 1 franc. De l'épaule tombe sur la poitrine, à droite, une écharpe de breloques ; autour des reins, le vêtement est de couleur ou uni; une paire de sandales pend par des ficelles au canon du fusil, dont ils usent concurremment avec la lance.

LES SAKALAVES SE RAPPROCHENT DU TYPE AFRICAIN

Avant le XIXe siècle, la race dominante de l'île en occupait le versant occidental : c'était celle des Sakalaves, nom collectif de vingt-cinq tribus, plus rapprochées que les Hovas du type africain, et moins influencées par les Européens ou les Arabes que les gens du versant opposé. Telle de leurs peuplades, celle des Antaïmanas, par exemple, peut être considérée comme nègre plus que comme non-nègre, soit en vertu de l'infusion du sang d'esclaves noirs, soit, plus probablement, pour avoir absorbé des autochtones nègres qui durent être des Bantous.

D'après leurs traditions, les Sakalaves seraient venues de « l'Est » ; mais la plupart entendent par là simplement l'est de la Grande Terre, c'est-à-dire la côte orientale de Madagascar.

Les Sakalaves forment encore aujourd'hui plusieurs tribus indépendantes les unes des autres et placées sous les ordres de chefs indigènes. Ces chefs sont nommés par les tribus elles-mêmes et ils exercent leur autorité sous la direction immédiate des administrateurs français, officiers ou fonctionnaires.

Les Sakalaves se nourrissent du produit de la pêche et de la chasse, ainsi que de bétail ; ils font usage aussi de quelques végétaux. Bien que leur pays se prête admirablement à l'installation des rizières, on n'en trouve jusqu'ici presque pas. C'est qu'ils

sont d'une indolence remarquable et nos colons ont eu beaucoup de peine à trouver chez eux la main-d'œuvre nécessaire à leurs exploitations.

CES PEUPLADES DIVERSES ONT DES COUTUMES COMMUNES

Il y a plus d'uniformité dans la civilisation des Malgaches que dans leurs caractères physiques. Sans compter la similitude du vêtement, leurs armes à tous sont la javeline, la flèche, la sarbacane malaise, dont on se sert dans l'intérieur. Inutile d'ajouter que l'usage des armes à feu est maintenant répandu partout.

Leurs maisons, de forme oblongue, consistent en planches, ou sont faites d'argile rouge avec toit de chaume ou de bardeaux ; leur pignon, très élevé, ne repose pas sur les côtés de la demeure, mais sur une charpente soutenue par trois piliers verticaux. Le trait distinctif de ces demeures, c'est que les bois du pignon se continuent au-dessus du faîte par des bouts sculptés ou des statues en bois, qui ont de 30 centimètres à 4 mètres dans les vieux palais.

Pas une de leurs tribus qui ne pratique l'agriculture ; la plupart possèdent bétail, moutons, cochons, volaille. Leurs principales industries sont: le tissage, la sparterie, la vannerie, le travail des métaux, notamment les ornements en filigrane.

Sans parler du chemin de fer, le système des routes et voies de communication y est mieux organisé que sur le continent voisin. Les seigneurs de quelque importance voyagent en filanzane. Les bagages sont portés aux deux bouts d'une perche reposant sur les épaules, comme en Abyssinie. Sur les grandes rivières naviguent des canots creusés dans des troncs d'arbres. Sur le littoral, on emploie des bateaux faits de planches attachées ensemble avec la fibre du palmier ou, comme en Malaisie, des barques équilibrées par des boute-hors.

L'antique religion de Madagascar était l'idolâtrie et le culte des ancêtres ; on en retrouve des traces dans les rites actuels. La forme la plus simple de l'enterrement consiste à envelopper le corps dans une couverture et à le jeter dans un grand trou. Certaines tribus ont pour cercueil, soit une boîte en planches, soit une section de canot: tels les Sakalaves, dont les coutumes funèbres ont ceci de remarquable qu'elles comportent l'adoration des anciens rois. Ils accompagnaient autrefois la mise en terre de sacrifices humains.

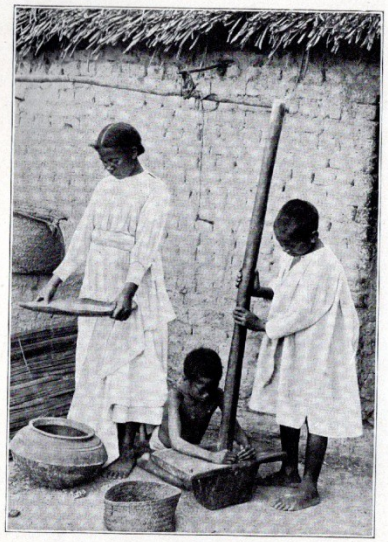
Les sépultures des Hovas sont des caveaux faits de quatre grandes pierres plates; sur la tombe des rois, on construit une maison de bois garnie de vêtements, de meubles et d'argent. Autour des tombeaux, des pieux portent les crânes et les cornes du bétail égorgé à la fête mortuaire. Les rois Hovas sont ensevelis dans un canot d'argent, qui, de même que le canot de bois des Sakalaves, rappelle un temps où la navigation tenait plus de place qu'aujourd'hui dans la vie des Malgaches.

DANSES VARIÉES ET EXPRESSIVES

Une mention spéciale est due à leur amour pour la danse. Elle est chez eux expressive au plus haut degré. L'exécutant y met toute son âme : son visage, ses mains, ses jambes, tout chez lui travaille à produire de l'effet sur l'esprit des spectateurs. Tantôt c'est la joie qu'il veut exprimer : alors, la figure souriante, il trépigne et agite ses mains, ou bien tourne, à pas

LA VENTE DU RIZ est réservée aux femmes. Aux jours de marché, il n'est pas rare de voir toute la partie féminine d'un village former une caravane et venir, chargée de « couffins », proposer sa marchandise aux acheteurs des villes.

COIFFURES PITTORESQUES auxquelles se complait la coquetterie malgache. Les femmes arrangent le plus souvent leur chevelure par petites touffes que soutiennent la graisse, la cire, le lait de chaux, et en forment des chignons dont elles varient continuellement la forme.



LES ENFANTS HOVAS sont habitués, dès leur plus jeune âge, à aider leur mère dans les soins du ménage. Vêtus de la chemise qui constitue le fond du costume national, ils donnent un coup de main au pilage du riz, à la cuisine, etc.

Tout ce travail s'opère en plein air, devant la maisonnette aux murs de brique cuite, au toit de chaume.

Les enfants hovas, intelligents et débrouillards, sont très ouverts à l'instruction et on peut espérer en faire des sujets utiles à la métropole.

EN FILANZANE; c'est le véhicule encore employé dans les régions de la grande île où manquent les routes carrossables. Cette « chaise », d'une simplicité primitive, manque de confortable.

Pour les expéditions un peu longues, une filanzane nécessite au moins deux équipes de quatre porteurs qui se relaient d'heure en heure. Leur costume ne les gêne pas pour courir : une chemise, une blouse, un chapeau de paille, et c'est tout. Ils couvrent facilement 10 kilomètres en terrain plat.

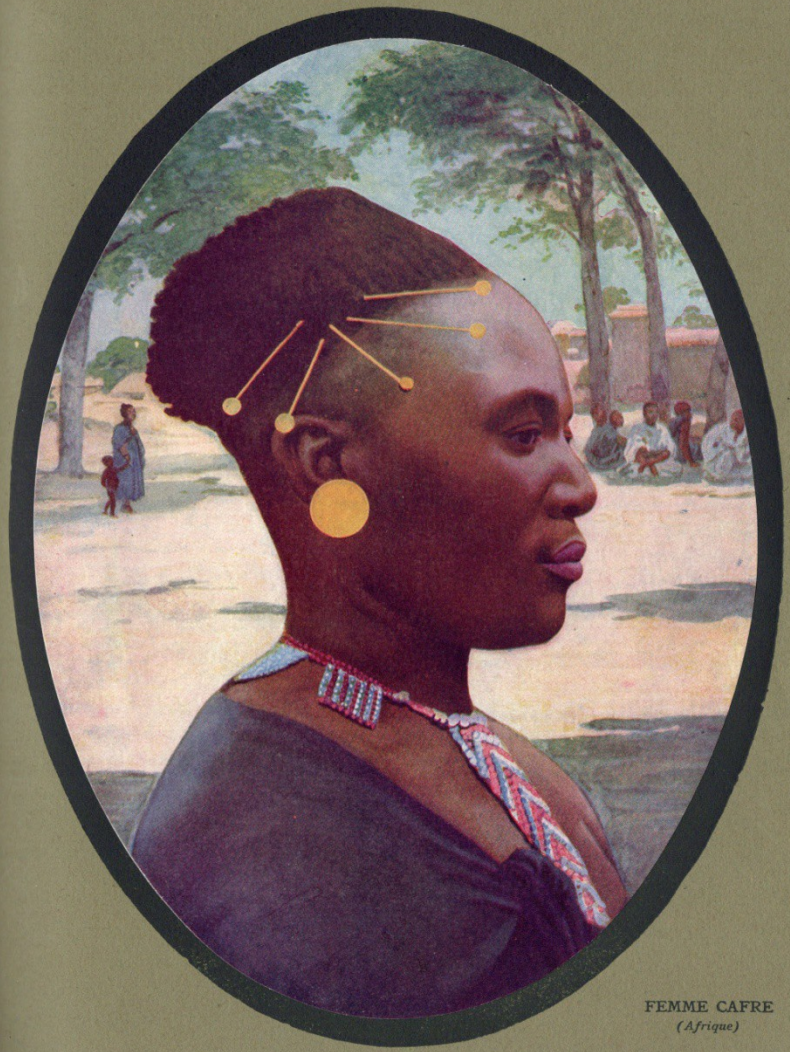
précipités, sur la place du village, en ployant et déployant son manteau. Tantôt c'est le désir, et, jetant son chapeau par terre, il s'en approche avec force contorsions, puis se retire brusquement, comme s'il n'osait le prendre. La convoitise éclaire son visage ; ses yeux brillent ; il danse autour de l'objet, s'avance peu à peu, accélère le rythme de ses mouvements, s'abaisse, se relève, s'appuie sur les mains, puis lentement saisit son chapeau et, radieux, le montre aux assistants. La frayeur est représentée avec autant de puissance : le danseur semble implorer une divinité infernale qui le torture ; il paraît vouloir secouer les horribles visions qui le hantent ; et bientôt, épuisé, il s'arrête et va se reposer au milieu des spectateurs.

LE GOUVERNEMENT DE LA FRANCE

Avant la conquête française (8 août 1896), la monarchie était le statut de la contrée. Les trois derniers souverains ont été des reines qui avaient le premier ministre pour mari. Avant la suppression de l'esclavage, la nation comprenait trois classes : les nobles, les citoyens, les serfs. Aujourd'hui, les serfs ont disparu, et les habitants de la grande île vivent égaux sous l'autorité d'un gouverneur nommé par la France.

Depuis treize ans notre colonie n'a pas cessé de faire de rapides progrès. Des routes ont été construites ou améliorées ; une voie ferrée relie Tananarive à Tamatave, le centre de l'île à l'Océan Indien ; les postes et télégraphes y ont établi de nombreux bureaux ; la justice, les finances, les douanes ont été organisées comme dans la métropole ; l'éducation pratique est représentée par des écoles primaires, une école de médecine, une école professionnelle, etc. Une garde indigène a été levée et divisée en 19 compagnies affectées chacune à un cercle militaire, etc. Bref, en peu de temps la colonie nouvelle s'est élevée au rang de nos plus anciennes possessions. Les richesses de son sol et de son sous-sol lui assurent un brillant avenir.

LES RACES HUMAINES



FEMME CAFRE
(Afrique)

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DES TRAPPISTINES DE MARIANN HILL, NATAL.

CHAPITRE XIII

LES NÈGRES : LES BANTOUS

CAFRERIE || ZOULOULAND || BETCHOUANALAND || MATÉBÉLELAND
MACHONALAND || NYASSALAND

LES NÈGRES occupent la plus grande partie de l'Afrique, du Sahara au Cap de Bonne-Espérance. Une statistique forcément approximative évalue leur nombre à 130 millions. Une assez grande incertitude règne encore sur leur classification : suivant les uns la race nègre est propre au Soudan ; pour d'autres elle forme avec les Hottentots la vraie race indigène d'Afrique. Tel rapproche les *Nigritiens* soudanais des autres Africains, qui seraient tous unis par des liens d'une étroite parenté, etc. Nous les examinerons d'après les groupes actuellement constitués.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

Ce qui les caractérise avant tout, c'est leur peau sombre, leurs cheveux laineux, leur crâne long et massif, leur front fuyant, leurs mâchoires avancées. Ils ne sont pas noirs, comme on dit si souvent ; les plus noirs de tous les Africains sont des Soudanais, qui sont des métis, et les Somalis, qui, justement, n'appartiennent pas au monde nègre. Leur couleur dominante est le brun foncé ; elle varie du cuivre sombre au brun jaunâtre ou au brun rougeâtre ; d'ailleurs, le teint de l'individu change de temps à autre, suivant les conditions de santé ; en règle générale, il s'assombrit avec l'âge. Le nouveau-né est presque blanc.

Généralement aussi, les cheveux sont courts, de section non pas circulaire, mais elliptique, si bien qu'ils se roulent tout naturellement en petits frisons et prennent ainsi un aspect laineux. Comme exception, certaines tribus ont la chevelure fort longue et la tressent de façons très compliquées. Le bas de la figure est presque glabre : pas de barbe ou barbe très peu fournie et, pour toute moustache, quelques poils au-dessus des coins de la bouche. Quant au crâne et à la tête, en voici les caractéristiques, encore qu'elles varient beaucoup suivant les alliances avec les diverses races. En règle générale, le crâne, massif, a les os si bien ajustés qu'on n'en distingue pas les sutures ; il est long, large derrière, avec front fuyant ; le nez est large, les narines très ouvertes.

Le corps est bien bâti, la taille moyenne de 1 m. 70 ; la proportion des membres

varie selon le genre de vie et les coutumes des peuplades. Le développement musculaire ne laisse rien à désirer, et en tout ouvrage qui dépend du muscle seul, les Nègres l'emportent sur l'Européen moyen ; mais, dès qu'un travail demande un peu de jugement, ils lui deviennent très inférieurs.

SENSIBILITÉ TRÈS ÉMOUSSÉE — COSTUME SOMMAIRE

Ils ont le système nerveux peu sensible et ne perçoivent pas la douleur avec autant d'intensité que nous. On les soumet avec succès, sans l'aide des anesthésiques, à des opérations qui seraient fatales à des Européens endormis. Un gouverneur anglais, Sir Henry Johnston, décrivant la scène qui suivit une bataille dans l'Afrique centrale, nous raconte comment « les plus douloureuses des opérations vont leur train et les patients sourient avec un tressaillement, une grimace de temps en temps, tout en tressant des herbes avec leurs doigts ou en observant avec la plus grande attention les gestes de l'opérateur, les instruments et les incidents de leur supplice chirurgical ».

Le costume varie du tout au tout, du rien, de l'absolument rien au costume complet. Presque toujours il est très sommaire. D'habitude les enfants sont nus ; les femmes se contentent d'un petit jupon qui va de la ceinture aux genoux, les hommes d'un semblant de caleçon, dont très souvent ils se dispensent. Dans les pays froids, humides, sur les plateaux de l'intérieur, ils jettent sur leurs épaules un court manteau de peaux pour protéger les poumons ; peaux non tannées, mais assouplies par raclage et battage. Dans l'Afrique australe, les peaux du bétail forment aussi le principe du vêtement ; dans le Nord de l'Afrique et le long des côtes, c'est la cotonnade. Quelques tribus équatoriales s'habillent d'herbes tressées ; dans l'Ouganda et contrées voisines, on emploie l'écorce de figuier, battue au marteau jusqu'à ce qu'elle soit souple et douce.

PARURES, TATOUAGES ET SCARIFICATIONS

Les parures ne sont pas moins variées que le vêtement ; elles consistent principalement en anneaux de fer ou de laiton placés autour des bras, des jambes, aux oreilles, au nez, aux lèvres. Des perles de laiton faites au marteau, des coquillages, sont cousus aux peaux, aux courroies et ceintures ; quelques tribus portent des anneaux d'ivoire sur le gras du bras ; les panaches de plumes et de fourrures sont communs, surtout chez les guerriers et les « hommes de médecine » qui s'affublent d'ornements extravagants, fantastiques, pour faire naître le respect ou inspirer la terreur.

Ils se décorent par tatouage, soit tatouage de couleur, soit tatouage de cicatrices. Le tatouage de couleur s'obtient par de petites incisions de la peau qu'on frotte d'une teinture ou d'un pigment, surtout de charbon. On emploie plus communément la cicatrisation : on incise, on réincise la peau aux mêmes endroits jusqu'à ce qu'elle se recouse en bourrelets. D'habitude, les scarifications consistent en simples lignes droites, mais souvent aussi elles s'ajustent en dessins compliqués. Dans leur forme la plus simple, elles désignent la tribu ou la caste ; là où elles sont le plus développées, par exemple chez certaines peuplades du Congo, elles n'ont d'autre but que de parer la personne. L'in-

LES FEMMES HERERO, par un contraste assez piquant avec les Cafres et les Zoulous, qui sont leurs voisins de même race, ont horreur de la nudité.

Elles s'habillent de cuir : petit jupon de cuir autour des reins, mantelet de cuir sur les épaules, coiffure de cuir en trois morceaux, l'un qui enserre la tête, un second qui se dresse en l'air, un troisième qui pend de part et d'autre du visage.

Toute cette peausserie, qui leur donne déjà un aspect si étrange, est agrémentée d'une décoration abondante de perles, de coquilles, de fils de métal environnant bras et jambes, qui accusent encore la bizarrerie du costume.

PHOTO E.-H. FRIPP.

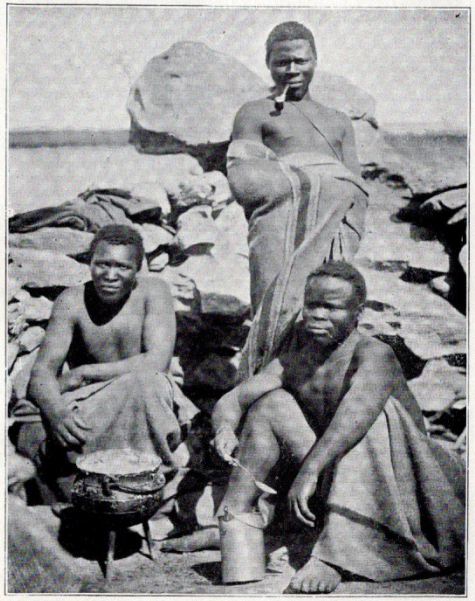
UN TRIO DE BEAUX CAFRES. Leur nom s'étend abusivement à tous les Nègres de l'Afrique australe. Il ne devrait s'appliquer qu'aux populations qui vivent au Sud du Natal.

Ce sont des hommes de belle taille (1 m. 75 en moyenne), bien proportionnés, forts et musclés, plutôt élancés que massifs, à teint brun foncé, à chevelure laineuse, à nez large, à lèvres épaisses. On leur reconnaît la bravoure, l'intelligence, la soumission à la discipline, la promptitude à s'instruire.

Ils s'habillent soit de peaux, soit d'étoffes, et se parent souvent les cheveux de plumes, de corail, de perles de métal.

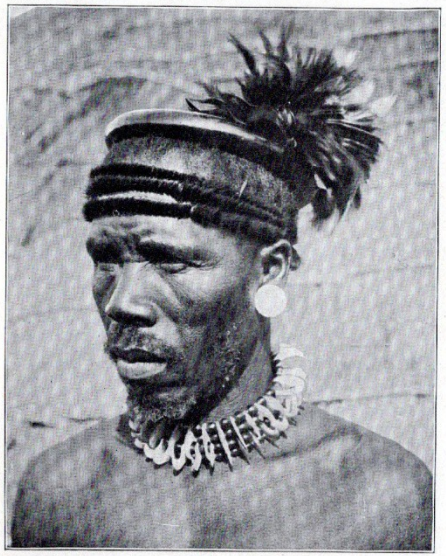
Ils croient aux esprits et rêvèrent, dit-on, les mânes des ancêtres, mais ils ne semblent pas reconnaître un être suprême.

PHOTO E.-H. FRIPP.



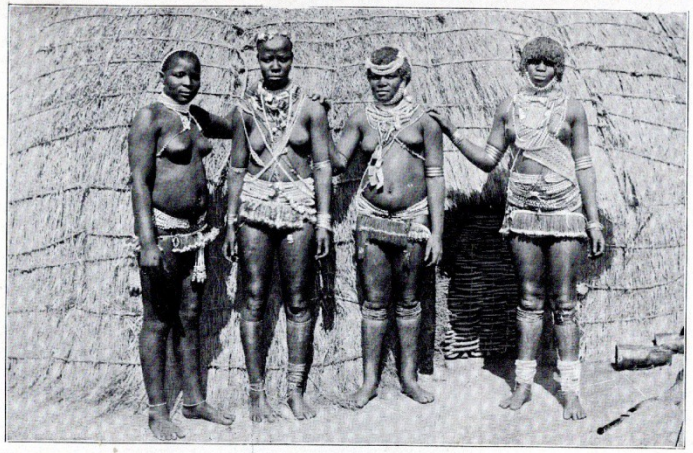
CHEF CAFRE portant la coiffure nationale : il s'enroule autour de la tête une couronne d'herbe, qu'il colle sur la peau avec de la graisse et de la cire ; il laisse les cheveux croître par-dessus et, sur ce bonnet à poil d'un nouveau genre, attache un disque de métal surmonté de plumes.

PHOTO DU MONASTÈRE DES TRAPPISTES DE MARIANN BILL.



LA PARURE DES FEMMES CAFRES est très différente, suivant le degré de civilisation des tribus qu'on englobe sous ce nom. Tandis que dans les possessions britanniques elles sont vêtues d'étoffes, on en trouve beaucoup, dans les territoires échappant encore à l'influence anglaise, qui n'ont guère pour costume que de la verroterie.

PHOTO E. WIRTH.



sertion de disques de bois agrandit, chez beaucoup de Nègres, les lobes de l'oreille ou les lèvres ; chez d'autres, on lime les dents ou on les arrache.

HABITANTS DES HUTTES ET VÉGÉTARIENS

Comme demeures, ils ont pour la plupart des huttes de branchages entrelacés, couvertes de chaume ou de feuilles de palmier ; elles sont très petites, mais les palais des chefs des tribus organisées peuvent être très vastes. Tantôt ovales, tantôt carrées, tantôt oblongues, ces habitations ont le plus souvent la forme d'une ruche. Les tribus nomades campent temporairement sous des abris en roseaux ou dans des tentes de peaux soutenues par des pieux ; on ne voit de maisons de pierre que là où le Nègre a subi l'influence d'autres races. Les cabanes portent habituellement sur le sol même ; mais, dans les lieux marécageux, il arrive qu'on les élève sur pilotis ; et dans les cantons infestés de termites on installe la case aux provisions à la cime d'un poteau, comme des colombiers rustiques. C'est surtout chez les Nègres de Guinée et dans l'Est du continent africain que les cabanes sont carrées ou oblongues, au lieu d'être circulaires, comme ailleurs.

Ils s'alimentent surtout de végétaux, notamment d'éleusine, de sorgho, de dourra, céréales indigènes, et de diverses graines importées, telles que millet, riz, maïs, quelque peu de froment ; ils consomment divers tubercules, ignames, patates douces ; cassave ou manioc, citrouilles, haricots, etc. Il est des peuplades qui ne vivent guère que de bananes, et d'autres, sur le littoral, presque exclusivement de noix de coco. Les tribus pastorales s'entretiennent de lait, de la chair de leur bétail, de leurs moutons ; même il est des tribus où les scrupules religieux prohibent la nourriture végétale. Le long des grandes rivières, on consomme beaucoup de poisson, sauf chez quelques peuplades, pour des raisons qui furent sans doute hygiéniques et sont devenues religieuses.

Le cannibalisme a de nombreux adhérents, tout comme chez les Papous. L'usage de la chair humaine, comme viande comestible, se borne à peu près aux bassins du Congo et de l'Ogôoué, mais on en mange comme fétiche ou comme remède sur des espaces beaucoup plus vastes, et alors c'est secrètement.

SOCIÉTÉ PATRIARCALE

Leur organisation sociale est primitive, généralement patriarcale. Dans bien des districts, ils vivent en familles indépendantes ou en menus villages isolés, obéissant à un ancien ; quelques groupes de ces villages peuvent s'unir sous le commandement d'une assemblée d'anciens ou sous un chef ; plusieurs chefs peuvent reconnaître un chef supérieur ou un roi ; le gouvernement, en ce dernier cas, devient féodal ou despotique. Dans les deux cas, et à peu près partout, l'esclavage est un élément important dans les États nègres organisés.

On les traite universellement de paresseux, mais ils sont capables de grands efforts et, là où on les protège, ils travaillent fort bien à leur manière ; ils sont certainement avares, mais de nobles impulsions de générosité les animent aussi et leur égoïsme naturel n'exclut pas chez eux les grands actes de dévouement et de sacrifice. Comme soldats, leur sang bouillant en fait des braves, mais, en cas de revers, ils sont sujets à la panique ; enfin, quoique ayant bon cœur, ils peuvent, une fois excités, se rendre coupables de cruautés infernales.

Leurs industries appartiennent à une civilisation rudimentaire, et même comme agriculteurs leurs méthodes sont enfantines ; ainsi, ils défrichent à la flamme, ne fument jamais, ne labourent pas davantage, ouvrent le sol avec une petite houe de fer et un bâton pointu. Leurs tribus les plus avancées ont des tisserands, et la plupart savent fondre, dans de petites forges à main, le fer qu'ils recueillent dans les torrents sous forme de pépites. Ils ne tannent que là où ils l'ont appris des Berbères et leur poterie est tout ce qu'il y a de plus primitive. Ils sculptent le bois au couteau, mais leurs dessins sont grossiers et les sujets très simples, excepté dans les lieux où ils subissent l'influence de races non-nègres et sont initiés à un semblant d'art.

LA NATURE EXPLIQUÉE PAR LES ESPRITS

Leur religion c'est le fétichisme ; ils semblent avoir quelque vague idée d'un être surnaturel et attribuent une certaine divinité à la pluie, au tonnerre, aux phénomènes naturels, à tout ce qui les surprend. Ils paraissent surtout croire fermement aux esprits, qui leur servent à expliquer tout ce qu'ils ne peuvent comprendre. Ils pensent que chaque objet naturel a son esprit à lui ; ainsi le fétichisme est une forme de l'adoration de la Nature, et il a son origine dans la tendance à attribuer à des esprits habitant dans les choses les actes et les effets de ces choses elles-mêmes.

Ce culte amène à l'adoration des objets, d'abord choisis comme symboles des forces naturelles ; la chose symbolisée finit par se confondre avec le symbole, et la statue, le tableau que les intelligents considèrent comme un mémento, comme un portrait, devient pour le vulgaire l'objet d'un culte positif.

Du culte de la Nature on descend ainsi graduellement au fétichisme et aux fétiches; et le respect du Nègre pour les fétiches s'augmente de la croyance en la puissance qu'il attribue à l'esprit qui y réside.

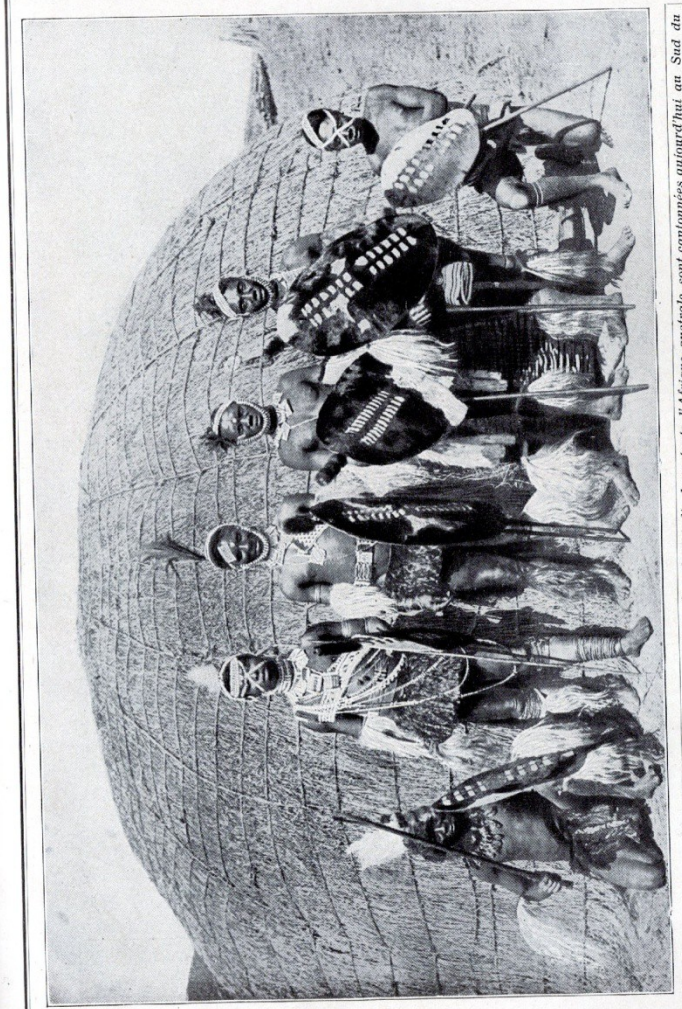
LES QUATRE GROUPES DE NÈGRES AFRICAINS

On peut partager les Nègres africains en quatre groupes : 1° les Nègres vivant au Midi de la ligne qui unit l'embouchure du Djouba (sur l'Océan Indien) à l'embouchure du Niger ; ils sont compris sous le nom commun de Bantous, et présentent une certaine analogie dans leurs idiomes ; 2° de l'embouchure du Niger au Sénégal, les Nègres qui habitent la Guinée, et qui sont continués à l'Est par les Nègres du Soudan ; 3° entre eux, le groupe des Noirs équatoriaux ; 4° enfin, les Nègres nilotiques, qui vivent dans le bassin supérieur du Nil. Nous commencerons par les Bantous.

Les Bantous sont répartis dans l'Afrique australe sans souci des divisions établies par la géographie politique. Il faut donc les étudier par groupes ethniques, en conservant aux contrées occupées par ces groupes les noms qu'elles tirent de leurs habitants indigènes ; c'est ainsi que nous examinerons successivement le pays des Cafres, le pays des Zoulous, le pays des Betchouanas, celui des Matébélés, des Machonas, enfin celui des indigènes des bords du lac Nyassa dans le pays nommé Nyassaland.

CAFRERIE

La Cafrerie est située le long de la côte Sud-Est de l'Afrique, entre les États du

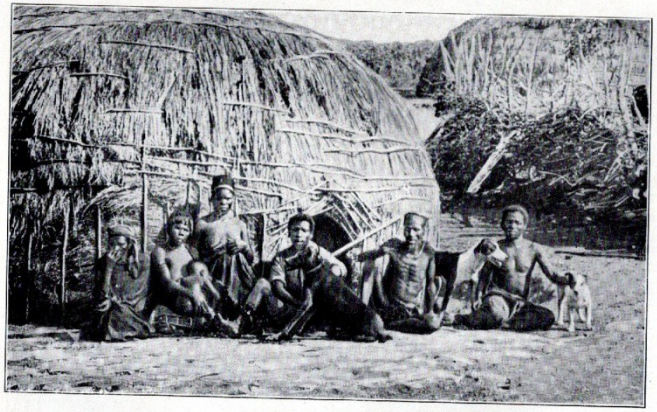


LES TRIBUS BELLIQUEUSES DES CAFRES, répandues jadis dans toute l'Afrique australe, sont cantonnées aujourd'hui au Sud du Natal. Leur arme nationale est la cagaie ; mais ils se servent aussi fort adroitement du casse-tête, tandis qu'ils se protègent des coups derrière de grands boucliers de cuir ovales.

PHOTO E. WYETH.

FEMMES ZOULOUS vêtues d'un court jupon de cuir. Elle broyent entre deux pierres le maïs qui, réduit en farine, constitue la nourriture principale de leurs tribus.

PHOTO B.-W. CANEY, L'URBAN.



UN CAMPEMENT DE ZOULOUS. Un groupe de huttes entourées d'une enceinte forme le « Kraal ». Les Zoulous adoptent facilement les méthodes des Européens.

Cap et du Natal sur lesquels elle empiète fortement. Les Anglais en ont entrepris la conquête depuis 1834 et l'ont annexée en 1887.

LES CAFRES : DES GUERRIERS ASSAGIS

Les Cafres, dont le nom, d'origine arabe, signifie les Infidèles, c'est-à-dire les non-musulmans, ont été, avant la conquête anglaise, une des populations les plus belliqueuses de l'Afrique australe. C'est leur nom que les Anglais ont choisi pour le donner dans l'Inde aux peuplades turbulentes de la frontière du Nord-Ouest : le Kafiristan. Aujourd'hui ils sont devenus cultivateurs et pasteurs. Beaucoup d'entre eux travaillent dans les mines du Transvaal et autres pays aurifères. C'est sur eux que comptent les économistes anglais qui voudraient supprimer la main-d'œuvre des Jaunes dans l'Afrique australe. Ils sont nombreux dans les villes, à Johannesburg, à Kimberley, à Durban, où leur vigueur et leur endurance les désignent pour les métiers de portefaix, de terrassier, etc. Grands et bien faits, d'une intelligence supérieure à la moyenne des Noirs, ils constituent dans l'Afrique australe — malgré bien des défauts — une population de choix.

ZOULOULAND

Le Zoulouland s'étend sur les côtes de l'Océan Indien, à l'Est du Transvaal. Ce pays, partagé entre plusieurs chefs indépendants sous le protectorat de l'Angleterre, a été, depuis 1881, annexé au Natal.

UNE VIEILLE NATION BELLIQUEUSE

Les Zoulous furent encore plus belliqueux que n'étaient les Cafres. Au nombre de 300 000, ils pouvaient mettre sur pied 40 000 combattants, grâce à une organisation militaire formée, au commencement du siècle dernier, par un roi qui avait réuni toutes leurs peuplades. Une guerre contre les Anglais, qui dura de 1877 à 1879, leur défaite par Sir Garnet Wolseley, la prise du roi Cettiwayo ont mis fin au royaume des Zoulous.

Ils constituent une race d'hommes robustes, bien bâtis, de taille supérieure à la moyenne, de couleur chocolat, alerte, agissante, rapide à la course. Ils sont ordinairement vêtus de pelleteries attachées autour de la taille ; les femmes, d'un court jupon de peau ; mais les costumes de gala et les habits royaux ne manquent pas de recherche. Ils vont au combat avec la zagaie et les javelots (ils en emportent plusieurs avec eux), et se protègent par un bouclier de peau.

BETCHOUANALAND

Le Betchouanaland est une vaste contrée, comprise entre l'État du Cap au Midi, le Zambèze au Nord, le désert de Kalahari à l'Ouest, le Transvaal et l'Orange à l'Est ; mais, par delà ces limites, les Betchouanas s'étendent sur des territoires adjacents, à l'Est sur le Transvaal, au Nord jusqu'au delà du Zambèze. Cette région fut jadis la

propriété des Bushmen; puis vinrent, du Nord, des peuplades bantoues qui les dépossédèrent et se groupèrent sous le nom de Betchouanas.

UN PEUPLE BRAVE ET ARTISTE

Les Betchouanas sont formés de tribus qui toutes descendent sans nul doute des mêmes ancêtres, mais diffèrent considérablement d'aspect. Leur histoire est une longue suite de guerres, de migrations durant lesquelles les divergences se sont accrues par telles ou telles alliances de sang et par l'influence de modes de vie dissemblables.

Les Betchouanas, tout en appartenant au même groupe que les Cafres, sont plus petits, moins musclés, de teint plus sombre, moins actifs, plus pacifiques, capables pourtant, quand on les attaque, de se défendre avec bravoure et habileté. Ils ont, par exemple, battu plus d'une fois les Anglais et les Boers; ultérieurement, quand les Matébélés envahirent leur pays, ils les repoussèrent avec de grandes pertes. Bons et doux naturellement, ils n'en ont pas moins massacré parfois leurs ennemis avec autant de cruauté que les Zoulous.

Les anciens voyageurs nous les disent intelligents, honnêtes, fort industrieux, mais les derniers visiteurs de leur pays les jugent avec beaucoup moins de faveur. Un de ceux-ci nous les présente comme « le peuple le plus agaçant, le plus mendiant, le plus cupide et, tout compte fait, le plus désagréable qui se puisse imaginer ». Ayant surtout la flèche barbelée pour l'attaque, le bouclier ovale pour la défense, ils se servent aussi d'un poignard à deux tranchants et du casse-tête. Ils sculptent très joliment la poignée de leur dague, fouillent le bois avec une véritable maîtrise. Ils font des coupes ornées de dessins et d'arabesques; leur poterie, leur vannerie valent mieux que celles de la plupart des autres Bantous. Leurs huttes sont peu élevées, le toit en éteignoir dépasse beaucoup les parois et des piliers supportent ses rebords; piliers que réunit, dans certaines cabanes, une sorte de treillis.

L'achat de la femme fait chez eux le mariage, malgré tous les efforts du Gouvernement du Cap, qui aurait bien voulu abolir ce système; les deux sexes lui ont résisté, spécialement les femmes, qui sont flattées d'être estimées à un haut prix et craignent d'être méprisées quand on pourra les avoir pour rien.

MATÉBÉLÉLAND

Le Matébéléland constitue une importante partie du territoire arrosé par le cours supérieur du Zambèze et ses affluents de droite.

LES MATÉBÉLÉS ET LEUR FÊTE DE LA MOISSON

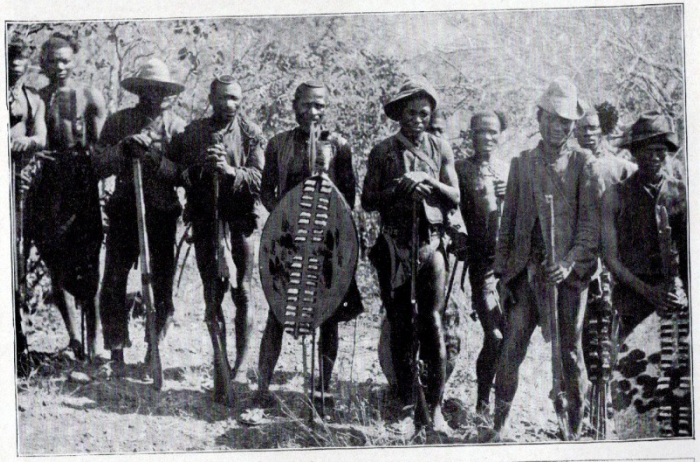
Les Matébélés se rapprochent des Zoulous : ils sont, comme eux, puissamment bâtis, musclés et hauts de près de 1 m. 80. Organisation politique, costumes, mœurs, industries, en tout cela les deux peuples se ressemblent. Leurs femmes sont agréables à l'œil; leur figure, respirant la santé, est pleine de finesse, de loyauté, bien faite sous son teint chocolat foncé. Elles portent par devant un lambeau de peau de chèvre ou d'antilope, un autre derrière; ou bien, par devant un pan d'étoffe faite d'une espèce d'herbe, et par derrière elles ne portent rien du tout.

LE SORCIER ZOULOU est un représentant qualifié de ce fétichisme élémentaire qui, dans la plupart des peuplades primitives de l'Afrique, tient lieu d'une religion plus élevée. Il est le maître de la pluie et des orages, interprète à sa guise les phénomènes naturels, sert d'intermédiaire entre les hommes et les esprits nombreux qui peuplent l'univers.

La foi dans les esprits plane sur tout le système judiciaire de l'Afrique, sur les épreuves par le poison et la torture, qui ne sont, au fond, qu'un appel aux esprits; c'est au sorcier qu'on remet le jugement d'une cause dont les anciens de la tribu ne connaissent pas assez les faits pour décider.

L'influence du sorcier sur les peuplades indigènes varie beaucoup : dans l'Est du continent, elle est moins répandue que dans l'Ouest et le Sud, où le fétichisme tout-puissant accompagne parfois les cérémonies de sacrifices humains.

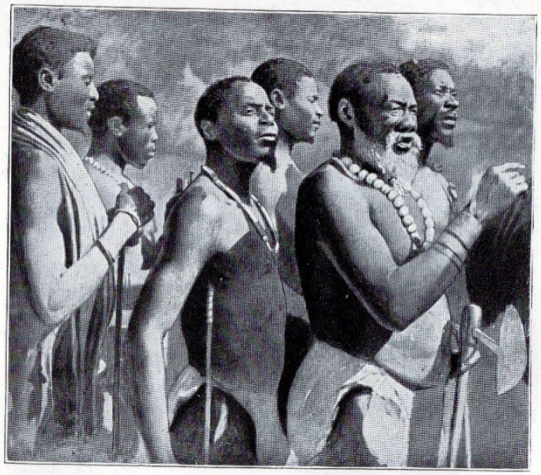
PHOTO R.-W. CANEY, DURBAN.



LES MATÉBÉLÉS constituent la principale tribu du bassin du Zambèze. Beaucoup d'entre eux se sont mis au service des Anglais.

PHOTO W. ELLERTON FRY.

UN MARCHÉ DANS LE MACHONALAND est souvent visité par les Blancs qui apprécient chez les indigènes un caractère paisible et laborieux, susceptible d'une initiation rapide à une civilisation plus avancée. PHOTO W. ELLERTON FRY.



OUMGABI ET SA SUITE. Oumgabi fut le chef d'une de ces petites tribus de Machonas alliées pour la défense commune contre les Matébélés. Ils portent les zagaies et la hache de combat. PHOTO THÉODORE BENT.

Il faut insister sur leur principale fête, qu'ils célèbrent avec éclat au début de la moisson. Tous les hommes revêtent à cette occasion leur splendide manteau de guerre en plumes noires d'autruche solidement cousues les unes aux autres : il couvre la poitrine, les épaules et monte jusqu'au-dessus de la tête, comme un bonnet d'Highlander, en ne laissant de visible que la figure. A leur ceinture pendent des queues de léopard et de chat-tigre et des peaux de singe, en telle quantité chez les chefs qu'elles forment comme une épaisse tunique et qu'on ne leur voit point les jambes.

On danse pendant trois jours, on massacre des bœufs en quantité pour l'entretien de la foule et l'on boit la bière à grands flots. Le troisième jour est le plus intéressant : 4 000 guerriers emplumés font à l'extérieur de l'habitation royale un grand demi-cercle, six à six; tous chantent un chant grave et frappent rythmiquement du pied droit sur le sol. Par intervalles, parmi les cris et les applaudissements, retentit le nom d'un brave connu de tous, et, dès cet appel, le guerrier bondit hors du rang; il montre, en vive pantomime, comment il a tué ses ennemis, comment il a paré de son bouclier la lance d'un rival et comment il l'a couché mort d'un coup de sa zagaie. Chaque estocade, la pointe en bas, désigne une mort d'homme, et à chaque baissée de la zagaie la multitude des guerriers pousse un cri de triomphe.

Enfin le roi sort de l'enceinte dont son palais occupe le centre; il s'avance dans le cercle, au milieu de ses guerriers, et vêtu de peaux de singe, empenné de plumes noires d'autruche, avec une vraie majesté, il danse d'un air digne, comme un roi. Puis Sa Majesté, entourée de ses guerriers, gagne un espace libre à l'extérieur du palais et y accomplit la part de la cérémonie qui consiste à lancer la zagaie, à courir après, à la reprendre, tandis que les braves s'élancent en avant avec lui et, frappant l'intérieur de leur bouclier du fer de la zagaie, font un fracas de tonnerre.

MACHONALAND

Le Machonaland est encore une partie du territoire arrosé par le Zambèze ; il est formé de montagnes où les indigènes, sauvés par le nombre et la sûreté de leurs retraites, ont évité l'extinction partielle de voisins moins prudents ; mais leur effectif s'est tellement réduit qu'à peine arrivent-ils au nombre de 200 000 sur un territoire qui compte des milliers de kilomètres carrés.

LA PRUDENCE SUPPLÉANT A LA FORCE

Les Machonas, paisibles, industrieux, laborieux, bons agriculteurs, font de grandes récoltes de grains, de maïs, de riz; ils élèvent un petit bétail, des chèvres, beaucoup de poules. Pour leur sûreté, ils ont perché leurs huttes rondes, couvertes de chaume, sur les cimes les moins accessibles de leurs falaises de granit. Plus faibles que les Matébélés et sans aucune espèce d'organisation militaire, ils ont compris que leurs petites communautés étaient hors d'état de résister aux ennemis : le mieux était donc de se dérober.

Ce sont d'habiles forgerons. Ils jouent d'un instrument analogue à la *marimbà* de l'Afrique occidentale, sorte de piano dont les vingt touches en fer reposent sur une planchette, à l'intérieur d'une calebasse qui sert de caisse d'harmonie. Ils s'emparent des éléphants, soit, pendant leur sommeil, en leur coupant les jarrets avec une hache à grand

tranchant, soit en embuscade sur un arbre, en les frappant entre les omoplates avec une très lourde zagaie qu'ils manient comme une lance.

NYASSALAND

Le Nyassaland, placé depuis 1891 sous le protectorat britannique, s'étend depuis le Loangana, affluent du Zambèze, jusqu'à la rive occidentale et méridionale du lac Nyassa. Il compte environ 850000 habitants.

NUS, MAIS MORAUX

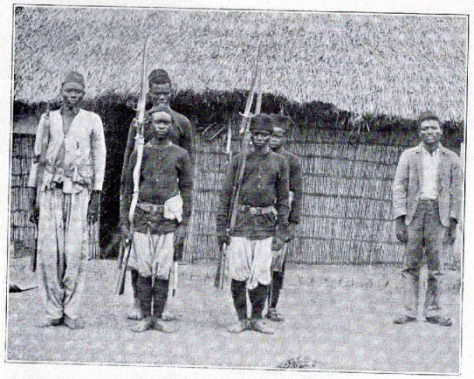
Les populations du Nyassa ont toutes le même genre de vie. Leur taille moyenne est de 1 m. 67 pour les hommes, de 1 m. 52 pour les femmes. Ils ont la tête typique du Nègre bantou. Cependant, bien qu'ils n'aient pas eu de relations avec les tribus non-nègres du Nord, ils manifestent quelques signes d'une influence arabe. Ils ne s'habillent guère; la nudité complète règne chez plus d'une tribu, les hommes se trouvant satisfaits d'un cordon de laiton autour de la taille, et les femmes d'un tout petit tablier de perles; pourtant ces indigènes ne sont pas plus immoraux que beaucoup de Nègres plus vêtus.

COMMENT ILS EXPLIQUENT LA MORT

Ils attribuent la mort à trois causes: 1° à la volonté directe de Dieu, en cas d'accident subit, d'épidémie violente, de maladie naturelle; 2° aux batailles, aux meurtres; 3° à la sorcellerie, si la maladie est obscure ou si c'est une bête sauvage qui a causé le trépas.

Durant la guerre avec Makandjira, fameux chef d'une tribu du Nyassaland, les Anglais conclurent une trêve pour permettre aux indigènes de réfléchir sur les conditions de paix qui leur étaient offertes par le major Edwards. Les indigènes tinrent conseil, et un des conseillers se déclara pour la guerre à mort. Or, à peine ce discours incendiaire était-il fini qu'un buffle furieux se précipitait sur eux et perçait mortellement l'ennemi de la paix. Sur quoi les conseillers de déclarer que ce buffle était le major Edwards en personne; ils repoussèrent les conditions et la guerre continua.

COSTUMES DE CÉRÉMONIES des femmes du Nyassaland, avec le masque en cuivre des sorciers et la coiffe de perles et de plumes. PHOTO HARRY JOHNSTON.

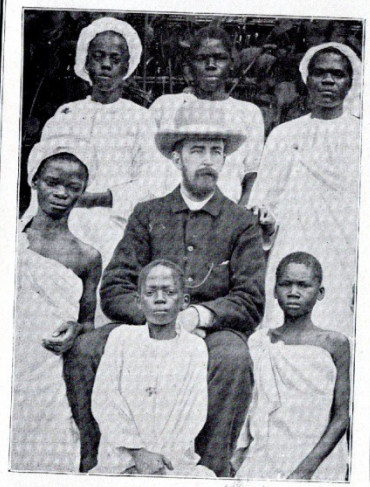


LA POLICE DE L'OUGANDA est faite par des Nubiens, que l'Angleterre recrute dans les populations noires de l'Égypte soumise à sa domination.

L'Ouganda est la partie de l'Afrique orientale qui s'étend sur les rives septentrionales du lac Victoria. Une voie ferrée la relie à l'Océan Indien.

Excellents soldats, intelligents et disciplinés, ces « policemen » maintiennent l'ordre dans une colonie prospère et parfaitement organisée.

PHOTO A.-B. FISHER.



LES WAGANDAS vivent principalement au Nord-Ouest du Victoria-Nyanza et font partie du Protectorat Britannique de l'Ouganda. La religion nationale est le fétichisme, le mahométisme et le christianisme y trouvent aussi de nombreux adeptes.

PHOTO A.-L. FISHER.

LES POPULATIONS DU NYASSALAND sont comptées parmi les agriculteurs les plus entendus qu'il y ait en Afrique : ils récoltent principalement bananes, haricots, grains divers, cassave, sucre de canne, melons, citrouilles, tabac et chanvre à fumer.

PHOTO DE MISS PALMER.

CHAPITRE XIV

LES BANTOUS (*fin*)

AFRIQUE ORIENTALE || CONGO

LES BANTOUS, que nous venons de voir dans le Sud de l'Afrique australe, se retrouvent en remontant vers le Nord, jusque dans l'Afrique orientale et le Congo. Ils forment là un nombre considérable de tribus portant des noms différents, mais ayant des traits communs. Nous allons examiner les plus caractéristiques de celles qui habitent ces trois contrées.

AFRIQUE ORIENTALE

L'Afrique orientale, entre la Haute-Égypte et le Mozambique, d'une part, le Congo et l'Océan Indien, d'autre part, forme une vaste région dont la prospérité s'accentue tous les jours davantage. Des voies ferrées portent la civilisation jusqu'au centre de ses populations indigènes; parmi celles qui appartiennent à la race bantoue, nous verrons seulement les principales.

LES OUNYOROS ET LEURS SANGLANTES FUNÉRAILLES ROYALES

Les Ounyoros, dans l'Ouest de la région, ont conservé la coutume, si répandue parmi les Noirs, de s'arracher les canines de la mâchoire inférieure; ils pratiquent le tatouage à la cicatrice. Leur marque distinctive comme nation consiste en deux scarifications d'un bout à l'autre du front. Ils ont une taille de 1 m. 75 en moyenne, le teint fort clair, les yeux très grands mais désagréablement proéminents, un front large mais bas, des pommettes saillantes, une grande bouche et des mains d'un beau dessin.

Leurs huttes sont construites en forme de ruche avec toit de chaume porté par un pilier central. Leur capitale se compose de plusieurs milliers de cabanes de ce genre. Leur arme nationale est la lance, au lieu de l'arc et des flèches; pour vêtements, ils ont des robes d'écorce.

Le mariage n'est chez eux qu'une polygamie illimitée qui englobe même les plus proches parents; l'Islam, déjà introduit dans la contrée, y a fait des progrès considérables et amènera probablement des restrictions à cette promiscuité générale. La religion nationale

est encore le fétichisme, avec sacrifices humains extravagants, surtout aux funérailles royales. « On réduit le corps du roi par un long dessèchement à petit feu, puis on l'expose dans une grande hutte. Son successeur plante sa lance en terre à la droite de la momie comme signe de son avènement, de sa victoire sur tout prétendant. On creuse un grand trou qu'on borde d'étoffe d'écorce. La nuit qui précède l'enterrement, le régiment du roi s'empare d'un certain nombre de gens du peuple et les amène, comme esclaves, à côté de la fosse. On dépose le corps du monarque défunt sur les genoux de femmes assises dans le fond du trou; on casse à coups de massue les jambes et les bras des captifs, on les jette dans la fosse là où sont les femmes et le corps qui repose sur elles, on remplit de terre la tombe, tandis que le roulement des tambours, les acclamations de la foule étouffent le bruit des cris et des gémissements des enterrés vivants; on piétine cette terre, à milliers de pieds d'hommes; et tous ces morts reposent à jamais sous un tumulus. L'épouvantable cérémonie est achevée! »

UNE RACE NOIRE MATINÉE D'ARABES : LES SOUAHELIS.

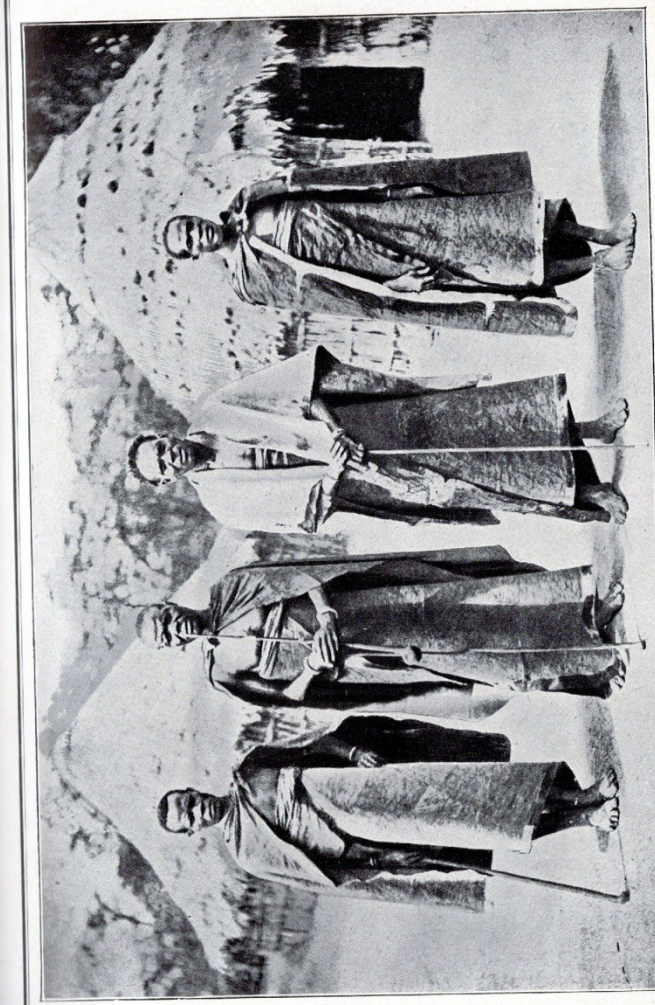
Les Souahelis habitent la côte de l'Océan Indien, depuis le Mozambique jusqu'au pays des Somalis, et remplissent les îles du littoral jusqu'à Zanzibar. Ils ne sont pas un peuple original, mais une race hybride qui s'est formée du concours des immigrants arabes avec les Nègres autochtones de la côte et des Noirs amenés de l'intérieur du continent par les chasseurs d'esclaves. Leur nom dérive du mot arabe *Sahel*, le rivage.

L'influence arabe en Afrique orientale est le résultat de peut-être vingt siècles. Des marchands phéniciens, arabes, fréquentèrent cette côte dès les temps préhistoriques et s'y établirent, sans nul doute, en divers ports de relâche. Il y a sept cents ans, à la suite d'une guerre civile à Mascate, dans l'angle Sud-Est de l'Arabie, les vainqueurs exilèrent la faction vaincue, qui cingla vers les îles africaines de Lamou. Trois cents années plus tard, arrivèrent les Portugais, qui fondèrent des stations et annexèrent la contrée; puis commença une longue guerre pour l'empire de la côte entre les Portugais et les premiers occupants, constamment renforcés par une immigration d'Arabes qui venaient se grouper autour d'eux. Peu à peu ces Arabes se mêlèrent avec les Nègres du littoral; ainsi vint au monde la race des Souahelis.

Dans la composition du nouveau peuple, il entra beaucoup moins de sang asiatique que de sang africain; mais celui-ci était venu de tant de tribus différentes que les Souahelis n'ont certes rien de bien homogène. Toutefois, ils ont un lien commun, le langage, qui est devenu la « langue franque » de l'Afrique orientale; la plupart des tribus de l'intérieur la comprennent, et elle est connue des peuples bantous jusque vers le bassin du Congo. C'est probablement le plus important de tous les idiomes bantous.

LES PLUS FÉTICHISTES DES BANTOUS : LES OUPOKOMOS

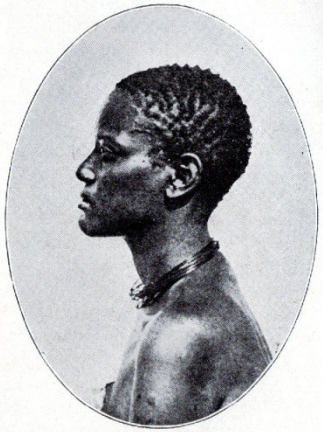
Les Oupokomos de la région montagneuse de l'Ouganda, dans l'Ouest de la région, sont, au contraire, des primitifs. Agriculteurs et non guerriers, ils ont laissé jusqu'à ces derniers temps leurs meilleures terres en friche, par impossibilité de les défendre contre les incursions des peuples venus du Nord. Ils demeurent dans des villages fortement palissadés, souvent cachés en forêt. Leurs huttes témoignent



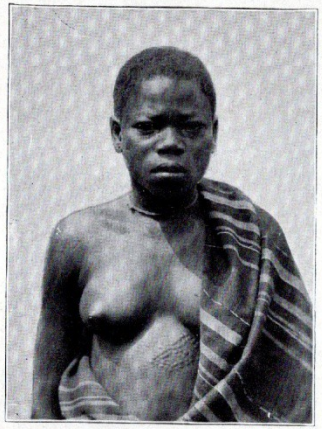
LES CHEFS SOUAHELIS commandent à leur tribu sous réserve de leur responsabilité devant le roi. Ils ont eux-mêmes des sous-chefs et des fonctionnaires responsables devant eux. Leur organisation militaire est aussi perfectionnée que leur organisation civile; leur mobilisation rapide leur assure souvent la victoire.

PHOTO RICHARD BUCHETA.

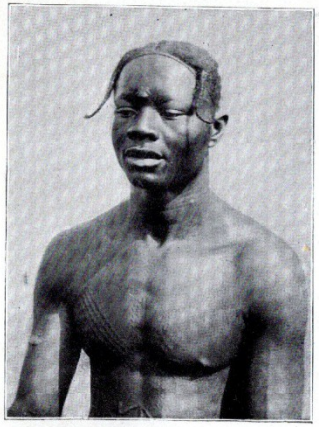
FEMME OUNYORO, négresse bantoue au teint clair.



PRINCESSE OUNYORO, appartenant à une tribu organisée féodalement.



FEMME BANTOUE avec scarifications de l'abdomen. PHOTOS RICHARD BUCHTA.



BANTOU DU HAUT CONGO avec tresses de cheveux imitant des cornes.

d'une influence arabe en ce que, à la différence des cabanes classiques des Bantous, elles se terminent maintes fois par un toit à pignon. Pour tout vêtement ils ont un petit pagne de calicot et leurs femmes un jupon à deux volants attaché à la taille et serré autour des genoux. Comme ornements, ils portent des chapelets de perles rouges et bleues, des bracelets, des colliers de laiton et de fer, et une légère chaînette d'acier. Ils vendent les produits de l'agriculture, dans les villes du littoral, en échange du calicot, du fil de métal, des perles, bref de tout ce qui leur est utile ou agréable.

Fort superstitieux, ils adorent leurs fétiches, avec plus de fanatisme que la plupart des autres Bantous de l'Afrique orientale. On n'entre presque toujours dans leur champ qu'après avoir passé sous une espèce d'arc de triomphe sanctifié de fétiches ; des maisons à fétiches s'élèvent dans la plupart des villages, et nombre de beaux arbres considérés comme fétiches sont entourés d'une enceinte sacrée que les femmes et les enfants n'ont pas le droit de franchir.

LES OUKAMBAS ET LE COMMUNISME DANS LES KRAALS

Les Oukambas ont la primauté parmi les Bantous dont le chemin de fer de l'Ouganda traverse le territoire. Grands, musclés, bien bâtis, braves sans être combatifs, ils se sont maintenus dans leurs montagnes contre les attaques réitérées des peuplades venues de la région du Haut-Nil. Ils font preuve de hardiesse commerciale ; ne se contentant pas de trafiquer avec les caravanes de passage, ils en envoient eux-mêmes à la côte porter des grains, du tabac, de l'ivoire, de la gomme, des moutons, en échange de quoi elles rapportent des perles, du laiton, des vêtements, des outils. Un toit de chaume coiffe leurs huttes rectangulaires à parois verticales, groupées en *kraals* dont chacun répond pratiquement à une communauté familiale. Chaque kraal a ses plantations, aux bornes marquées par des haies, des tas de pierres, des canaux d'arrosage ; ces jardins donnent des bananes, des haricots, des citrouilles, du maïs, surtout du millet, dont on fait une soupe qui est le mets national. On cultive le tabac, pour priser ; mais il faut dire que nombre d'entre eux ont appris à fumer dans les villes du littoral, et l'on commence à les imiter.

Le produit des jardins d'un kraal se partage entre tous les membres de la communauté : chacun prend sa part de vivres, le reste se vend et sert à l'acquisition d'objets divers qui sont propriété de la communauté tout entière. On dit que la propriété individuelle se restreint aux vêtements et aux armes.

Une caste, les forgerons, fabrique les armes et les ornements. On recueille des pépites de fer oxydé dans le lit des rivières, on les fond dans des fourneaux à charbon de bois, on en façonne des couteaux, des bouts de lance, des pointes de flèche. Du laiton qu'ils achètent aux caravanes, ils font perles, anneaux d'oreilles et bracelets. Ils en font une consommation d'autant plus grande que, tout en adoptant peu à peu le pagne de Catormade, ils n'ont pas renoncé à l'habitude de se couvrir d'ornements de métal plutôt que de véritables vêtements. Les forgerons sont encore les tailleurs les plus achalandés.

Un conseil des anciens régit la nation ; un chef gouverne chaque district, mais son pouvoir est limité. Il n'y a répression de crime ou de délit qu'après jugement par

un jury d'anciens, après que l'accusateur a été confronté avec l'accusé, et que la défense a usé de toutes les facilités possibles. La peine de mort ne s'inflige que pour des crimes très sérieux et elle est en somme assez rare.

LES OUNYAMOUÉZIS : ÉPILÉS, ÉDENTÉS, SCARIFIÉS

Les Ounyamouézis doivent à leur industrie, à leur esprit d'entreprise commerciale, un rang élevé parmi les peuples de l'Est du continent. Leur nom s'applique à un ensemble de tribus vivant dans la région élevée qui commande au Midi le lac Victoria.

C'est une race grande et musclée, au teint brun sépia, avec cheveux de 10 à 12 centimètres de longueur, qu'ils divisent en boucles ou rasent entièrement, sauf une mèche sur le front et une touffe derrière. Ils gardent la barbe, rare et courte, mais arrachent impitoyablement moustache, cils et sourcils. Ils se taillent les deux canines de façon à laisser, dans la rangée des dents, deux lucarnes triangulaires. Leur signe distinctif, en tant que nation, consiste en une double scarification allant des mâchoires au bout extérieur des sourcils ; parfois, une troisième cicatrice descend du milieu du front à la racine du nez.

Leur vêtement ordinaire consiste en un pagne de peau ou d'étoffe et en un court jupon ; leurs ornements, en colliers de perles, en coquilles, en disques taillés dans la dent d'un hippopotame, et en bracelets de laiton ; leurs armes, en arcs, flèches barbelées, lances, zagaies, casse-têtes, petites haches de combat.

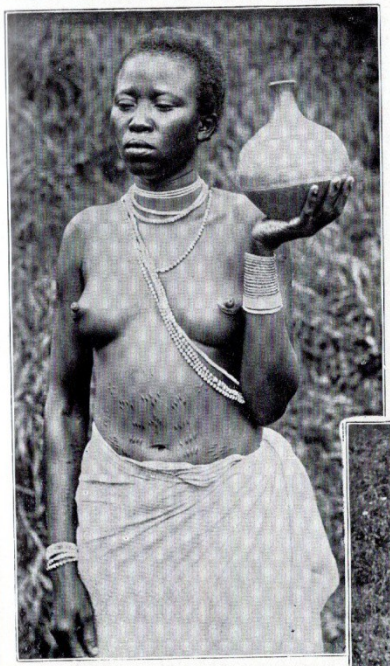
Leurs villages se composent de huttes oblongues où l'on trouve l'indispensable du ménage, lits, pots à grains, paillassons, pierre à moudre, etc. A chaque bout du village, la grande case commune contient une série de chambres pour hommes et une autre pour femmes.

Les Ounyamouézis possèdent de grands troupeaux de bétail, de moutons, d'ânes ; ils font pousser du blé, des patates douces, du manioc. Ils tissent des toiles, tressent des paniers, font des bols en bois pour le lait.

OUSAGARAS ET OUGOGOS VOLEURS ET PARESSEUX

Les Ousagaras sont des montagnards vigoureux, de taille élevée, variant en couleur du brun presque noir au chocolat. Leur coiffure ressemble à celle des anciens Égyptiens. La tête est en partie hérissée de petites boucles raides, dans lesquelles ils se passent des plumes de vautour et d'oiseau aux couleurs brillantes. Ils se distendent le lobe de l'oreille par l'insertion d'un disque de bois ou de métal, jusqu'au point de le faire descendre près de l'épaule. Ils s'entourent les hanches d'une toile de coton ou d'un jupon de peau de chèvre ramollie. Les plus riches ont adopté le costume des indigènes de la côte, le long *tobi* qui va des aisselles aux pieds.

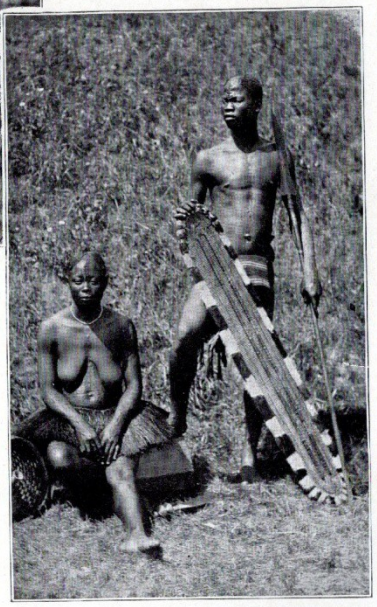
Les Ougogos, race puissante qui habite à l'Ouest des précédents, leur ressemblent assez. La distension du lobe de l'oreille est encore plus marquée chez eux. Le haut de la figure, souvent, ne manque pas de finesse, mais les lèvres sont épaisses, la bouche grossière. De même le corps est bien fait du cou aux hanches, mais les mollets sont pitoyables et trop hauts sur les jambes. Même chez les femmes, l'expression du visage est sauvage, irritée ; les yeux ronds sont trop souvent rougis et rendus chassieux par



LA FEMME CONGOLAISE se borne le plus souvent à ceindre un pagne autour de ses reins ; quelquefois les femmes mariées s'entourent le haut du corps de morceaux d'étoffe. En général, la poitrine est découverte ou parée de colliers de cuivre. Un explorateur a vu des sonnettes pendre en avant de la ceinture des femmes, comme cela se pratique en certaines tribus groenlandaises. Souvent elles recourent à l'ornementation des coquillages. En amont d'Équateurville, les pagnes sont confectionnés en fibre textile ; en aval apparaît la cotonnade.

Dans le bassin de l'Oubangui, la pudeur n'est plus sauvegardée qu'avec une feuille de bananier.

Réduite ici à sa plus simple expression, la coiffure se complique dans les régions de l'intérieur.



LE MÉNAGE CONGOLAIS ne repose pas partout sur des bases identiques. Ici la monogamie est de mise ; ailleurs la polygamie prévaut et chacun prend le nombre de femmes que comportent son rang et sa fortune.

Dans une même tribu on trouve les deux modes en pratique. Du reste, point de cérémonies nuptiales ; on ravit la femme, ou bien on l'achète par un présent au futur beau-père, le don d'un trousseau à la fiancée, et une fête offerte à la famille.

La simplicité du costume féminin réduit à peu de choses les dépenses du futur époux ; le beau-père se contente souvent d'une chèvre ou d'un mouton, et la fête n'est qu'une « beuverie » peu coûteuse.

LES BALOUBAS sont des populations intermédiaires entre les purs Bantous de l'intérieur et les Bantous très mélangés de la côte. Ils offrent un intérêt ethnographique plus grand que les tribus voisines de la mer, soumises aux influences étrangères et fortement mélangées.

Leur peau a la couleur du chocolat ou encore celle du brun rougeâtre. Naturellement chevelus, poilus, ils s'épilent le corps dès l'adolescence ; faute de quoi ils seraient en partie vêtus d'une toison courte et frisée. Il en est qui s'arrachent les deux canines supérieures, mais ce n'est pas chez eux une coutume aussi générale que plus haut sur le fleuve.

Comme caractère, ils se montrent indolents, volages, sensuels, ennemis de répandre le sang, rarement cruels, en dehors de quelques coutumes superstitieuses ; bons, aimables pour les animaux. Mais si leurs passions sont excitées, si la terreur de quelque sorcellerie ou le désir de venger une injure les fait sortir de leurs gonds, ce sont de vrais démons, des enragés frénétiques.

DE BEAUX HOMMES, grands, bien plantés, avec des mains et des pieds bien faits, se rencontrent fréquemment au Congo, surtout dans la région moyenne du fleuve.

l'ivresse ; la voix est forte, stridente. Hospitaliers, mais indiscrets et fanfarons, voleurs de première force, paresseux fieffés, ils font faire leur travail par des esclaves.

Ils s'habillent avec plus de soin que leurs voisins de l'Est, mais se contentent des mêmes ornements qu'eux : fils de laiton, perles, bracelets d'ivoire, etc. L'arme principale, la lance, se compose d'une pointe large et longue, puis d'une longue hampe creuse où s'insère la poignée ; ils se servent, en outre, d'épées à deux tranchants élargies près de la pointe, d'arc et de flèches barbelées. Leurs huttes carrées se divisent en plusieurs chambres.

CONGO

Le Congo est constitué par le bassin de l'immense fleuve qui, avec ses affluents, arrose l'Afrique centrale de l'Est à l'Ouest. Au point de vue politique, il est divisé en deux parties : le Congo français, sur la rive droite du fleuve, et le Congo belge, sur la rive gauche. Ethnologiquement, il se sépare tout différemment et comprend deux régions, Nord et Sud, cette dernière habitée par des Nègres de race bantoue. Ils y sont 34 millions environ, présentant, avec des traits communs, des différences assez sensibles, suivant qu'ils vivent sur la côte ou dans l'intérieur. C'est des seuls Bantous que nous allons maintenant nous occuper.

INDIVIDUS DISSEMBLABLES DANS UNE MÊME RACE

Ils présentent des individus superbes, bien musclés, à figure fine, à nez long et mince, à barbe et chevelure touffues, à côté d'êtres mal faits, aux figures taillées au hasard, aux pieds cagneux, aux mollets trop haut placés, au menton en retrait, aux lèvres gonflées, sans un poil sur la face, avec des cheveux laineux à courte frisure sur le crâne. Plus on avance dans l'intérieur, plus le type s'affine, et certaines de leurs tribus du Centre montrent des formes aussi parfaites que l'antique et diffèrent en deux points principaux, et très favorablement, de la plupart des races du littoral : une peau plus claire, généralement couleur chocolat foncé, et l'absence de l'odeur désagréable qu'on attribue (souvent à tort) au plus grand nombre des Africains. D'autres traits dénotent le rang, comparativement supérieur, qu'occupent les races du haut Congo : petits pieds, petites mains, jambes bien faites avec beaux mollets, chevelure plantureuse et, dans l'ensemble, une certaine allure.

LE RECORD DE LA RUSE COMMERCIALE

Mais si les tribus littorales du Congo le cèdent physiquement à celles de l'intérieur, elles l'emportent sur elles en intelligence. Stanley vante leur aptitude exceptionnelle pour le commerce. Quand il acheta pour l'État indépendant du Congo la station de Vivi, il trouva que l'affaire n'était pas facile du tout.

« En fait de discussion commerciale, dit-il, je parierais pour un Nègre du Congo contre n'importe qui au monde, Juif, Chrétien ou Parsi. Des hommes irréfléchis diront que l'habileté, la subtilité en matière de trafic sont incompatibles avec l' « innocence » des Nègres et la bassesse de leur civilisation. Innocence! C'est le dernier mot que j'oserais appliquer à l'Africain, jeune ou vieux, en ce qui concerne les transactions commerciales. Servez-vous de ce mot pour vous, s'il vous plaît, ou pour le Peau-Rouge

d'Amérique, mais jamais, au grand jamais, pour des Africains ; et j'ai là-dessus dix-sept ans d'expérience par contact avec eux. J'ai vu un enfant de huit ans user en une heure de plus de trucs commerciaux que n'en imaginerait en un mois le plus rusé des traitants européens. A Bobola, il y a un petit bonhomme d'environ six ans, nommé Linguendji, capable de tirer plus de profit de vingt-cinq francs d'étoffe qu'un Anglais de quinze ans avec deux cent cinquante francs de la même marchandise. Donc, si je parle d'un Congolais, veuillez bien associer à son nom l'idée d'une astuce naturelle presque inconcevable et d'un pouvoir inouï de marchandage : en cela, sachez-le bien, il ne sera jamais ni vaincu, ni seulement fatigué. »

LE BANTOU PUR SANG DU MOYEN CONGO

C'est avec le Congo moyen qu'on pénètre dans la région occupée par les tribus de pur sang bantou ; tribus dont les principales sont : les Batékés, à l'Ouest du Stanley-Pool ; les Basongos, au-dessus du confluent du Kassaï et du Congo ; les Bangalas, entre le Congo et l'Oubangui ; les Balolos, dans l'intérieur du grand coude du Congo. Tous ces peuples sont des Bantous purs. On les distingue à leur teint brun-chocolat et surtout à leur système pileux : barbe, moustache, favoris, ils ont tout cela en abondance, mais ils se l'arrachent, ainsi que cils et sourcils, et n'admettent que les cheveux ; tout le reste est proscrit. Ils aiment fort à se labourer le corps de cicatrices. Leur forme de crâne varie beaucoup : preuve que chez eux aussi il y a eu tout de même de nombreux mélanges avec des races étrangères ; si le nez écrasé se fait voir presque partout, on rencontre aussi des gens au nez saillant ; de même, parmi tant de lèvres épaisses, projetées en dehors, qui sont l'apanage du Nègre, on trouve des lèvres minces ; le menton est tantôt grand, tantôt petit ; tantôt bien carré, tantôt fuyant.

Moralement, on se sent plus attiré par les habitants du haut Congo que par ceux du bas Congo et du littoral : chez eux, l' « homme de médecine » est inconnu, ou sans pouvoir réel. Ce peuple n'est pas persécuté par le sorcier, ni « pestiféré par les cérémonies d'initiation », suivant les termes de Sir Harry Johnston ; « ils sont aimables, gais, sensibles à la beauté, amis des couleurs, de la musique, de danses qui ne manquent ni d'idée ni de grâce. »

Le costume ne leur impose pas de grands frais : il se borne à quelque peu d'herbe ; mais il y a les ornements, plumes, fourrures, coquilles, verroterie, perles métalliques, et les « parures » de la peau, telles que grandes séries de cicatrices, raies et bandes de peinture. Le tatouage par scarification orne parfois plus ou moins tout le corps, comme chez les Bangalas ; parfois ce n'est que le signe distinctif de la tribu : ainsi les Batékés se reconnaissent à des raies cicatricielles horizontales sur les pommettes, et les Basongos à une bande allant d'un bout à l'autre du front. Les uns et les autres se travaillent très minutieusement la chevelure.

ARMURIERS, PÊCHEURS ET AGRICULTEURS HABILES

Ils font d'habitude leurs huttes avec des paillassons de roseaux ou de fibres de diverses plantes : les palais des chefs, plus artistiques, se composent de feuilles de palmier habilement tressées, et une palissade de roseaux les entoure.

C'est dans les arts et les industries qu'excellent les Bantous du moyen Congo : en cela ils se montrent supérieurs à tous leurs voisins. Leurs armes sont de

UNE IDYLLE AU CONGO. D'un tempérament très tendre, les Congolais ennoblissent leur passion par une certaine poésie des sentiments ; les maris adorent leurs femmes, et les femmes leurs maris, autant qu'en maints autres pays plus civilisés.

MUSICIEN CONGOLAIS. Passionnés pour la musique, les Congolais aiment à battre du tam-tam ou tambour ; ils soufflent dans des trompettes faites de cornes d'antilope ; ils jouent de la marimba, *espèce de piano primitif, et d'une lyre à cinq cordes.*

Un de leurs instruments favoris est une manière de guitare, composée essentiellement d'une tige de bambou tendue de trois cordes et d'une caisse de résonance qui n'est autre chose qu'une calebasse creusée.

Ils en tirent l'accompagnement de leurs chants qui, pour nasillards et gutturaux qu'ils soient, ne manquent pas d'agrément, grâce à leur rythme et à une mesure parfaite.

INDIGÈNES CONGOLAIS prêts pour la danse de guerre ; ils ont en main la lance et le bouclier d'osier. L'orchestre est là, composé d'un long tambour et d'une marimba.

Au signal donné, les danseurs vont mener le branle. Ils miment un combat, font sauter entre leurs mains les lances, les roulent avec une vitesse de rotation telle qu'on ne distingue point les ailes de la lance. Les boucliers s'entre-choquent, décrivent dans l'air des courbes élégantes ou cachent entièrement le danseur. En simulant les attaques, les surprises de la lutte, ils chantent les joies barbares de la victoire.

Toute cette chorégraphie belliqueuse s'exécute avec art, et dans chaque mouvement on sent l'expression d'une idée guerrière.

première qualité : couteaux et lances d'acier trempé, à poignée bien sculptée, incrustée d'ornements de laiton et de métal. Leurs tabourets, leurs oreillers sont taillés dans le bois; leur poterie, bien que tout entière moulée à la main, ne manque pas de charme artistique. Leurs couteaux, variés de forme, sont parfois des couteaux de jet ou bien ont gardé plus ou moins la physionomie de cette arme. Ils ne se servent plus de la hache de combat; mais ils l'ont conservée comme symbole de l'autorité, sous une forme élégante autant que peu pratique.

Ils manœuvrent sur leurs rivières des canots, parfois de grandes dimensions : canots de guerre, canots de transport, canots de pêche; le grand fleuve et ses tributaires regorgent de poissons que les naturels prennent fort habilement, à la lance, à la ligne, aux pièges et au filet. Les Bayansis font un grand commerce de poissons fumés. Toutefois, ils vivent moins de poissons que de végétaux, surtout de diverses sortes de banane, puis de cassave, de maïs, de patates douces, plantes qu'ils cultivent en abondance. La chèvre, le chien, le porc, la poule, quelques moutons, tels sont leurs animaux domestiques qui vivent autour de leurs cases.

HASCHISCH ET FUMEURS DE CHANVRE

Dans l'intérieur du grand coude du Congo, sur les sous-affluents de gauche du fleuve qui alimentent le Kassaï, séjournent les Baloubas. On les divise en deux sections, les Baloubas de l'Ouest ou Bachilangués, plus faibles, plus mêlés, plus laids que les Baloubas de l'Est. Le principal intérêt qu'inspirent les Baloubas, c'est l'espèce de culte qu'ils professent pour le chanvre, dont ils fument d'incroyables quantités : leur grande société religieuse, secrète, se nomme les Fils du Chanvre.

Cette société semble être née d'un grand mouvement politique et social qui se produisit vers 1870, quand un groupe de Baloubas se divisa en deux fractions sur la question d'admettre ou de ne pas admettre dans le territoire de la nation les traitants étrangers, tant les Portugais de l'Angola, que les Souahelis de Zanzibar, les trafiquants de l'Occident comme ceux de l'Orient. Le roi tenait pour le parti jeune, le parti du « progrès »; le vieux parti, le parti des « conservateurs », fut battu, écrasé, rejeté à l'Est, au delà de la Louloua : ainsi tomba la muraille qui fermait le pays aux étrangers et des relations commerciales s'établirent avec le reste du monde. La coutume de fumer le chanvre, le *haschisch*, déjà fort répandue à Zanzibar, s'introduisit alors chez eux, avec maintes autres innovations.

On sait que le *haschisch* est une préparation narcotique faite avec l'espèce de résine sécrétée par les feuilles de chanvre et que son usage provoque une ivresse tantôt douce, tantôt furieuse.

L'ANTHROPOPHAGIE SUPPRIME LES ENTERREMENTS

Le fétichisme est la religion la plus répandue chez les Congolais en général. Leur fétiche est le dieu qu'ils conçoivent comme le mystérieux agent des pouvoirs surnaturels. C'est à son influence toujours en éveil qu'ils attribuent la mort.

La pratique au loin répandue du cannibalisme a bien simplifié les rites funéraires, surtout dans le Haut-Congo ; on y mange communément les morts,

sauf les chefs : quant à ceux-ci, on les enterre avec divers ustensiles et quantité de toiles, de perles et autres marchandises ; on brise tous ces objets, ou on les déchire, on les endommage, soit pour les faire mourir, eux aussi, et leur assurer ainsi le passage dans le monde des esprits, soit pour que les passants, en les voyant sur la tombe où ils sont déposés, ne s'en emparent pas. Une coutume assez fréquente consiste à dessécher à petit feu le corps et à l'enfouir ensuite dans la hutte où il a passé ses jours. L'enterrement est parfois reculé d'une année ou plus, afin que tous les parents puissent assister à la veillée du mort.

Souvent aussi l'on tue des esclaves et on les enterre avec le chef pour qu'il jouisse encore de leurs services dans l'autre monde. L'explorateur Van Gèle décrit ainsi une cérémonie où un jeune esclave est offert en holocauste en l'honneur d'un mort. « Il paraît avoir vingt ans, est gras et plein de santé. Les apprêts sont longs, et tandis que quelques hommes les poursuivent avec un calme méthodique, une danse folle agite les masses en délire et les tambourinaires battent leurs instruments avec frénésie. Un pieu, remontant jusqu'à ses épaules, est placé derrière le dos du patient ; on y fixe son buste et le haut des bras. Puis, à 4 mètres en avant, une grande perche très flexible, ayant au moins deux hauteurs d'homme, est enchâssée verticalement dans le terrain, dans le prolongement du misérable. Un homme grimpe à son sommet et s'y laisse pendre de façon à se plier vers la tête à couper. Celle-ci est prise dans un filet à fibres de jonc, terminé en haut par une ganse que l'on passe sur l'extrémité de la perche recourbée. Nous comprenons : rendu libre par la décollation, l'arbuste se redressera comme un ressort et on verra la tête tomber au loin. »

NÈGRE DAHOMÉEN
(Afrique)

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE K. GUNTHER, BERLIN.

CHAPITRE XV

LES NÈGRES ÉQUATORIAUX ET NILOTIQUES

AFRIQUE ORIENTALE || CONGO || VALLÉE DU HAUT NIL

SUR L'ÉQUATEUR, un groupe de tribus nègres offre des types intermédiaires entre les Bantous d'une part, les Nègres nilotiques et Soudanais, d'autre part. Les principales de ces peuplades sont, en première ligne : les Kikouyous et les Massaïs, dans le nord de l'Afrique orientale ; les Niam-Niam, dans le nord-est du Congo ; les M'Fans ou Pahouins, dans la partie ouest du Congo qui forme le Gabon. En seconde ligne viennent des tribus moins importantes du nord du Congo, qui sont d'origine bantoue, mais que les M'Fans ont transformées et qu'ils se sont presque assimilées.

Nous allons donc à nouveau passer en revue ces contrées que nous avons déjà examinées dans leurs régions méridionales, habitées par les Bantous.

AFRIQUE ORIENTALE

L'Afrique orientale, habitée au Sud par les Ounyoros, les Souahelis, les Oukambas, etc., de race bantoue, présente au Nord les principaux types suivants de Nègres équatoriaux.

LES KIKOUYOUS, GRANDS AGRICULTEURS

Les Kikouyous habitent une contrée volcanique, jadis couverte de forêts profondes, qui s'étend sur le versant méridional du Kénia ; c'est l'une des nations les plus puissantes de la région.

Cette race est intelligente, brave autant qu'excitable. Elle a le teint chocolat foncé, la tête plus ou moins arrondie, large nez, lèvres épaisses, petit menton pointu, pommettes saillantes. Les vêtements, sommaires, sont de cuir ; les ornements consistent en anneaux d'oreilles, boucles, clous, baguettes de bois dans le haut de l'oreille, disques, anneaux, rouleaux de métal soigneusement ouvragés, qui distendent le lobe inférieur jusqu'à de vastes dimensions. Les guerriers se rasent presque tout le crâne et ne laissent qu'une touffe au sommet. S'ils ne se tondent pas, ils tressent leurs cheveux en nattes qu'ils allongent avec des fibres de végétaux, et enduisent d'une pommade d'huile et d'argile rouge.

Ils vont en guerre avec des lances dont le fer, en forme de feuille, a plus de 20 centimètres, de lourdes épées à double tranchant, de modèle arabe, et des flèches barbelées ou empoisonnées. Ils se protègent par un bouclier de cuir ovale, décoré de dessins et dont la longueur est d'environ un mètre et demi.

Ils se vouent surtout au sol ; ils sont bien les plus entendus, les plus industrieux des cultivateurs de l'Afrique orientale. Ils ont des plantations très importantes qui leur donnent haricots, millet, dourra, bananes, patates douces, ignames, canne à sucre, tabac, ricin. Ils possédaient autrefois pas mal de bétail, mais les pillages des Massaïs, leurs voisins, et la peste bovine ont décimé leurs troupeaux de bêtes à cornes. Il leur reste des moutons et des chèvres. Chaque village a ses essaims d'abeilles sauvages, pour lesquelles ils font des ruches en bois, fragments d'arbres creux qu'ils suspendent à des branches.

On n'a pas encore reconnu leur filiation. Leurs voisins au Sud et à l'Est sont des Bantous ; au Nord et à l'Ouest, des Massaïs. Leur idiome est bantou, mais il diffère du langage des Bantous de leur voisinage. Il semble que leurs affinités les plus étroites soient avec les Nègres Niam-Niam, du bassin du Congo ; auquel cas ils seraient un avant-poste oriental des Noirs équatoriaux. Il est possible aussi qu'ils soient adultérés de sang arabe, ce qui en ferait des Négroïdes plutôt que des Noirs.

Leur parenté avec les Nègres équatoriaux se prouve par leur aspect physique, leurs caractéristiques mentales, leur degré de civilisation, et, spécialement, par leurs rites religieux ; ils pratiquent la circoncision de la même manière que les Massaïs, non à la façon des Bantous. D'un naturel foncièrement superstitieux, ils attachent le plus grand prix à leurs rites fétichistes, à toute leur observance religieuse. Ils ont plus de respect que les Bantous pour la « fraternité du sang ».

LES MASSAÏS PILLARDS ET LEUR CURIEUSE HYGIÈNE

L'aspect physique du Massaï, pillard invétéré, est superbe. Il a déjà plus de 1 m. 80 à dix-sept ans. C'est alors, le plus souvent, un adolescent sans tournure et sans grâce aucune ; mais trois ans après, par un régime exclusif, lait, sang, biftecks à moitié crus, et par une rigoureuse gymnastique athlétique et guerrière, c'est un homme musclé, vigoureux, de proportions admirables, à large poitrine, à tête un peu petite, au cou gracieux, aux membres de fer, sans un pouce de graisse en trop.

Ils se nourrissent surtout de lait et de viande. Le régime végétal est expressément interdit aux guerriers, qui trouvent dans le sang chaud des animaux le sel nécessaire à l'économie. On assomme une bête par un coup sur la tête, on ouvre une veine et le jeune Massaï boit le sang à mesure qu'il s'échappe.

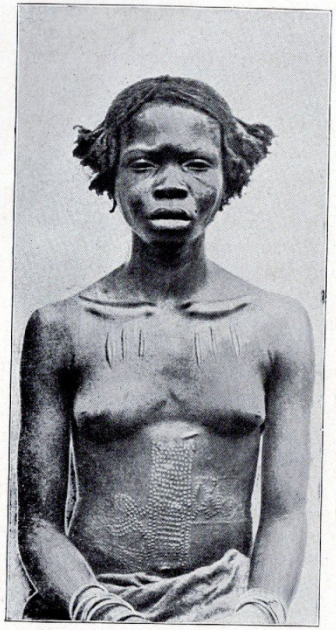
Ils ont des idées spéciales sur le lait : le faire bouillir est pour eux un crime et il ne faut jamais en user en même temps que de viande. Les guerriers vivent de lait pendant un certain nombre de jours, de chair pendant tant et tant d'autres ; mais ils ne changent l'un pour l'autre qu'après avoir jeûné durant un nombre d'heures déterminé, et pris un énergique médicament pour qu'il n'y ait plus aucune trace de l'aliment précédent dans le corps.

Les femmes et les « anciens du peuple » revêtent de longs manteaux de cuir non

LE KIKOUYOU traverse les rapides sur sa frêle embarcation.

KIKOUYOUS vêtus de peau, le corps barbouillé d'ocre et d'huile.

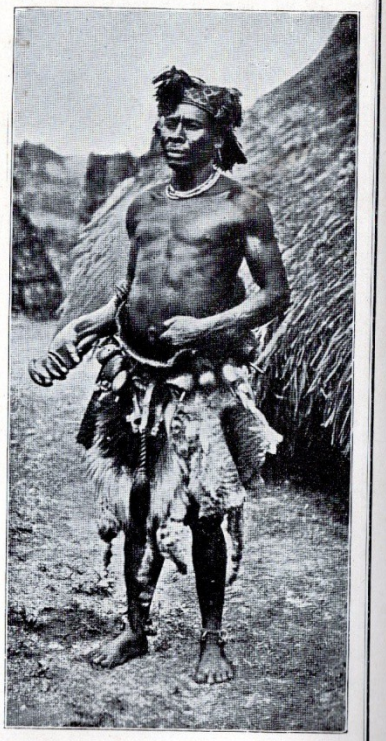
UN TRAITÉ EN PAYS KIKOUYOU. Quand les contractants auront mangé les morceaux de foie de chèvre teintés de sang, le pacte sera conclu. PHOTOS E. GEDGE, LUDBOROUGH.



LA FEMME NIAM-NIAM laisse sans vêtement la partie supérieure de son corps, qu'elle orne de cicatrices et de scarifications, soit pour l'enjoliver, soit pour porter les insignes de sa tribu. La partie inférieure est protégée jusqu'aux genoux par un tablier de peau non tannée.

Elle travaille aux champs pendant que l'homme court après le gibier. D'une graminée qui se nomme l'éleusine, elle fait la soupe du ménage ou tire par fermentation une espèce de bière très enivrante.

PHOTO RICHARD BUCHTA.



SORCIER NIAM-NIAM. C'est une puissance dans un pays où la foi aux lutins, aux mauvais esprits qui hantent la forêt, est inébranlable. Dans tous les cas importants, les Niam-Niam consultent leurs augures, et ils ne sauraient déclarer la guerre ou construire une case sans prendre leur avis.

Nu jusqu'à mi-corps, le sorcier porte sur la tête le bonnet en peau de léopard qui est la marque distinctive des chefs, et à la ceinture une collection de peaux de singe, les belles peaux du Colobus, *qui sont des offrandes de ses « administrés » et prouvent, par leur nombre, l'excellence de ses prédictions.*

PHOTO RICHARD BUCHTA.

tanné, mais amolli ; quant aux guerriers, ils bornent leur costume à quelques parures. Comme les Kikouyous, ils portent parfois un bout de peau partant de l'épaule et couvrant le haut du dos et la poitrine, sans doute pour garantir les poumons. A la guerre, ils se font autour de la tête comme une auréole de plumes et laissent flotter autour de leurs épaules la fourrure blanche et noire du *Colobus*, singe à longs poils, plus quelques morceaux de cette même fourrure autour de la taille et autour des genoux. Tous ont un ceinturon de cuir où tiennent l'épée et le casse-tête, pendant qu'ils brandissent une énorme lance et s'abritent derrière un bouclier qui mesure un mètre et plus.

Leurs maisons, simples huttes, sont un entrelacs de branches noyé dans l'argile et recouvert de peaux ; elles se groupent en villages, ronds ou carrés, dans l'enceinte desquels on garde les troupeaux la nuit. Ces villages sont parfois considérables, et plusieurs peuvent se réunir, surtout lors de la saison sèche, quand les Massaïs s'assemblent au bord d'un lac ou d'un simple trou d'eau.

La constitution sociale est d'ordre patriarcal ; il y a deux castes parmi les hommes : les anciens et les guerriers, ceux-ci bien entraînés à l'action par des razzias. Le long de sentiers de guerre connus d'eux seuls, ils s'en vont, à d'énormes distances, capturer les troupeaux des Bantous. Dans les kraals ils obéissent implicitement aux anciens, qui sont, de droit, gouverneurs de la communauté ; au-dessus des anciens règnent deux chefs : le grand homme de médecine et le chef politique ; quand ils sont absents, le kraal a pour administrateur le comité des anciens.

Ils enterrent communément leurs morts sous un arbre, assis et le menton sur les genoux. On recouvre de pierres le corps, mais le tumulus n'est pas cimenté ; la hyène n'est pas loin, elle sent le cadavre et l'enlève à sa fosse. Le nom du défunt n'est jamais prononcé, parce que son esprit pourrait y voir un appel et revenir sur terre : cette coutume paraît dénoter une certaine croyance à l'au-delà.

CONGO

Le Congo, comme il a été dit précédemment, est habité au Sud par des Bantous ; il présente dans la région équatoriale les populations suivantes :

LES NIAM-NIAM ENCORE CANNIBALES

Les Niam-Niam constituent la tribu vraiment typique des Nègres équatoriaux. Ils habitent la région élevée située entre le Bahr el Gazhal et le Congo. Autrefois nation nombreuse, puissante, redoutée pour sa férocité, ils se distinguent à première vue de la plupart des peuplades environnantes par leur tête ronde, large, leur visage circulaire, leurs yeux obliques, en amande, leur nez plat, carré, leurs lèvres très épaisses et leur menton arrondi ; leur teint se rapproche de la couleur chocolat. Signe particulier : ils sont remarquablement adroits.

Vêtus de cuir, les hommes apportent des soins infinis à l'édifice de leur chevelure ; ils la tressent en houppes, en crêtes, en rouleaux, en nœuds, en rayons convergeant vers un cercle extérieur. Ils se teignent le corps en rouge et se décorent de carifications,

selon plusieurs modèles ; mais la « livrée » de leur nation consiste en carrés marqués de points, taillades sur le front ou sur les joues. Comme ornements, ils préfèrent les enfilades de dents de chiens et les cordons de perles bleues.

L'agriculture et la chasse les font vivre : ils tirent du sol l'éleusine, la cassave, la patate douce, l'igname, un peu de maïs et beaucoup de tabac qu'ils fument dans des pipes d'argile ; ils ont fort peu de bétail, beaucoup de volaille, beaucoup de chiens. A ces vivres, ils ajoutent l'homme, en tant que cannibales. Ils fondent et forgent le fer, fabriquent des armes, font de la poterie, de la vannerie ; ils sculptent le bois.

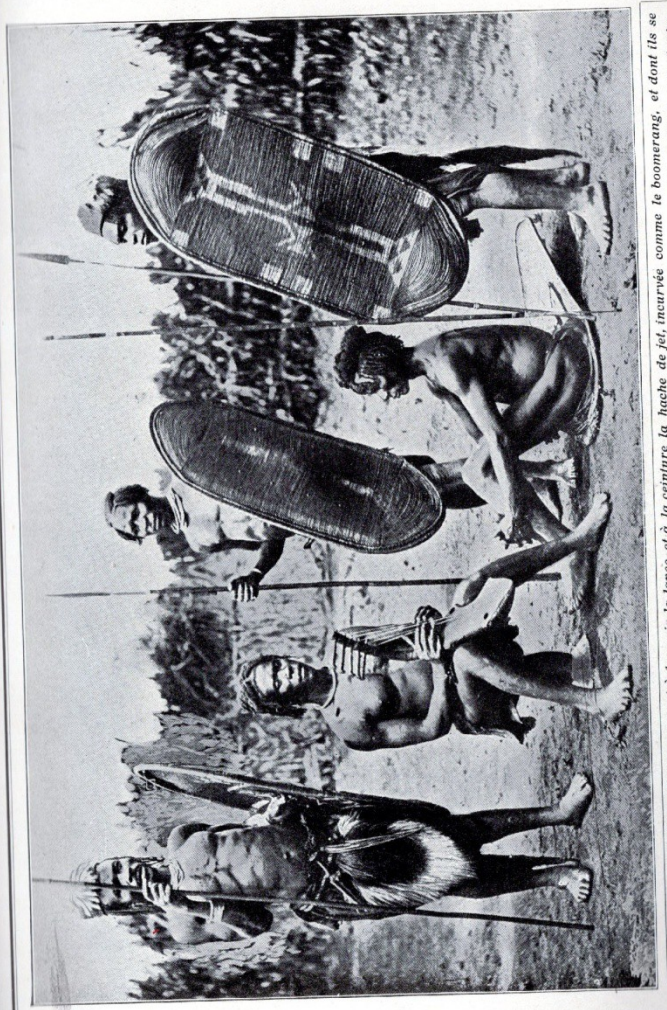
Le mariage ne se fait pas par achat et vente. Qui veut épouser recourt aux bons offices du chef, et celui-ci choisit la fiancée. Les épousailles donnent lieu à une cérémonie où le chef, accompagné des musiciens de la tribu, conduit la femme à la maison du mari, durant que ces artistes jouent d'une guitare rudimentaire, font claquer des coquilles et chantent. Parmi leurs rites funéraires, on en trouve un, peu pratiqué des Nègres, celui de peindre le mort en rouge, de l'orner de plumes et de le placer face à l'Est, si c'est un homme, face à l'Ouest, si c'est une femme.

LES M'FANS BATAILLEURS, CONQUÉRANTS DU GABON

Les M'Fans ou Pahouins, cannibales venus du Centre africain, ont, vers 1850, envahi le Gabon, dans l'Ouest du Congo. Ils s'y sont installés et, par la destruction ou l'assimilation successive des tribus bantoues qui l'occupaient précédemment, y ont pris la première place. Parents des Niam-Niam suivant toutes probabilités, ils leur ressemblent en bien des points : physionomie, costume, organisation sociale, us et coutumes. Cette race est tellement agressive et batailleuse, qu'à compter ses exploits on cesse de déplorer l'indolence des autres peuples de la côte occidentale.

Dans l'ensemble, c'est une belle espèce, avec spécimens superbes de la race humaine : leur couleur est bronze clair ; beaucoup ont de la barbe. Leur taille moyenne varie entre 1 m. 55 et 1 m. 70, et la différence de stature entre hommes et femmes est petite. Leur physionomie est animée, expressive, et quand on les a vus chez eux, on les reconnaît partout. Mais c'est surtout intellectuellement qu'ils se différencient des tribus du littoral, léthargiques et mourantes. Le M'Fan est plein de feu, il a du tempérament, de l'intelligence, de l'élan ; il apprend volontiers, mais est difficile à mener, prompt à s'offenser, et méprise absolument la vie des autres.

Leurs cabanes sont petites, construites légèrement ; ils les changent si fréquemment de séjour qu'on peut les regarder comme presque nomades. L'intérieur peut avoir de 3 à 4 mètres sur chaque côté ; pas une fenêtre. On barre la porte en tirant en travers un large pan d'écorce. Pour parquet, du sable, comme dehors ; mais du sable sale. La fumée du feu s'en va comme elle peut, à travers le toit. Dans un coin, un informe banc de bois, avec quelques couvertures sales : c'est le lit. Et rien d'autre dans la maison, sinon quelques boîtes contenant tous les biens de l'habitant. Du toit de bambou descend un long bâton, muni de crocs faits de la fourche de deux rameaux ; c'est là que s'accroche la garde-robe du maître. Communément les huttes se rangent en deux files formant une rue, fermée à ses deux bouts par une maison de garde. Les villages bordant une rivière n'ont qu'une seule rangée de cabanes.



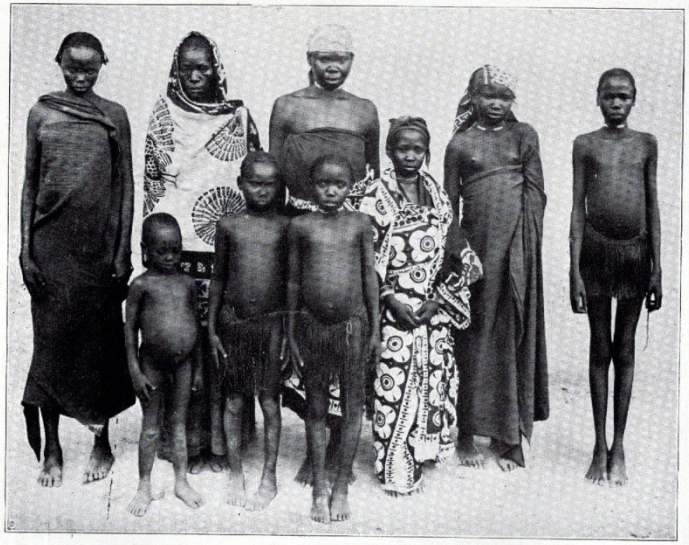
GUERRIERS NIAM-NIAM portant à la main la lance et à la ceinture la hache de jet, incurvée comme le boomerang, et dont ils se servent contre les oiseaux et les bêtes autant que contre l'ennemi. Nulle part en Afrique on ne trouve une parure aussi recherchée pour toutes les actions concernant la chasse ou la guerre.

PHOTO RICHARD BUCHTA.

LES HUTTES DES NIAM-NIAM sont larges, bien construites, avec un toit conique. En s'avançant au-dessus des parois, ce toit forme un abri extérieur, qui est décoré de dessins blancs et noirs.

Pour constituer un village, les Niam-Niam assemblent dix ou douze de ces huttes autour d'un espace libre où s'élève un trophée de chasse et de guerre.

PHOTO RICHARD BUCHTA.



FEMMES ET ENFANTS DU CONGO FRANÇAIS, le groupe présente des types inférieurs de l'humanité nègre. La maigreur, la gracilité des membres, l'aspect même des visages sont des tares fréquentes parmi les tribus du haut Ogôoué.

PHOTO LEKEGIAN ET Cie, LE CAIRE.

Poterie, fabrication des filets, vannerie, fonte du fer, voilà leurs principales industries, cette dernière surtout, dans laquelle ils excellent. Un fourneau en argile, du charbon, une paire de doubles soufflets : c'est tout leur matériel. La forge est un trou rond creusé dans le sol, l'enclume un grand bloc de fer, les marteaux de solides cônes de fer semblables à des pilons.

Le mode de chasse des M'Fans n'a rien de bien brillant. Par exemple, ils circonscrivent dans une clôture un troupeau d'éléphants qui dorment ; ils les approvisionnent de bananes empoisonnées ou bien empoisonnent les mares de l'enclos, d'un poison qui n'est point mortel, mais qui affaiblit et ensommeille l'animal ; le moment venu, ils allument des feux autour de la palissade, se glissent furtivement dans le champ clos, montent sur des arbres et tirent sur les éléphants à mesure qu'ils passent à bonne portée des coups. Le trafic de l'ivoire est, avec celui du caoutchouc, la principale source de leurs revenus.

LES ATCHIRAS ADOPTENT LES MŒURS DE LA COTE

Les Atchiras forment, avec trois autres peuplades moins importantes, un grand peuple, habitant le bassin supérieur de la Ngounié, tributaire gauche de l'Ogôoué. Plus rapprochés de la côte, les Atchiras sont en train d'adopter rapidement les mœurs des peuplades du littoral ; ils ont remplacé leurs habits en herbe par de minces toiles de coton, salissantes et bien vite déchirées.

Les Atchiras de l'Ouest sont les moins farouches ; ils nous ont laissé pénétrer dans leurs idées religieuses plus que leurs frères de l'Est. Ils croient aux fétiches et montrent par leurs rites funéraires leur foi dans l'immortalité de l'âme. Dans la maison d'un chef qui venait de trépasser, l'explorateur Du Chaillu vit le cadavre du potentat habillé d'un vêtement européen, ayant à son côté une ombrelle. Tout près, une sorte de coffre contenait des assiettes, des pots, des ustensiles de cuisine, une pipe et quelque peu de tabac. Un feu brûla pendant quelques semaines auprès du corps, et tous les jours on servait au défunt des mets pour son entretien.

LES ICHOGOS, CULTIVATEURS ET MANGEURS DE BANANES

Les Ichogos sont de beaux hommes, supérieurs aux Atchiras leurs voisins, avec lesquels on les confond parfois ; supérieurs aussi aux M'Fans, bien qu'extérieurement ils ressemblent à ces derniers. Ils habitent, en Congo français, sur les monts d'où descend le Bembo, au Sud de l'Ogôoué, et peuplent de grands villages aux rues régulières, bordés de huttes qui sont grandes, partagées en plusieurs chambres, avec portes en bois ornées de peintures.

La tenue des Ichogos se borne au petit jupon d'herbes. Ils se teignent le corps au moyen d'une poudre tirée d'un arbre de leurs forêts et l'ornent d'une série de cicatrices compliquées ; le signe distinctif de la tribu paraît être un petit groupe de scarifications en forme de pois entre les sourcils et les joues. La coutume de s'arracher les deux incisives médianes de la mâchoire supérieure et d'affiler les autres a cessé d'être universelle. Parmi leurs enjolivements les plus curieux, citons le chignon des femmes : elles graissent leurs cheveux, en font une tour cylindrique en les tressant avec des herbes ;

le chignon a plus de 20 centimètres de long et surmonte le chef soit verticalement, soit horizontalement au-dessus de la nuque ; le reste de la tête est rasé. Hommes et femmes s'arrachent cils et sourcils. Les hommes disposent leurs cheveux en petites mèches plates qui pendent sur les tempes, la cime du crâne rasée. Comme ornements métalliques, ils apprécient surtout les colliers et bracelets de fer, de laiton, et les femmes aiment à se parer de longues enfilades de perles.

L'épée est leur arme favorite, sans préjudice de la lance, de l'arc, des flèches ; mais ce sont de braves et paisibles gens, qui vont d'habitude sans aucun attirail de guerre ; des paysans, des cultivateurs, nourris principalement de bananes. Ils tirent de la sève du palmier une boisson enivrante ; ils cultivent le tabac et fument la pipe ; ils ont pour industrie le tissage à la main des fibres de palmier, dont ils font des habits grossiers et de la vannerie.

A l'instar de tous les Noirs de l'Afrique occidentale, ils croient aux fétiches et chaque village a sa case aux fétiches, au centre, près du figuier sacré, qui se plante le jour même de la fondation de la bourgade. Quand ce figuier meurt, les villageois abandonnent la place et vont construire ailleurs un autre centre d'habitations.

LES ACHANGOS, APICULTEURS, BELLIQUEUX

Les Achangos dominent dans le Congo français au Sud de l'Ogôoué. Voisins des Ichogos, ils ont beaucoup de leur physique et de leurs coutumes, mais ils usent d'un autre langage : celui des Atchiras. On nous les dépeint comme moins pacifiques, moins industrieux que les Ichogos. Ils ne vont jamais sans leur épée, rarement sans la lance et la flèche à pointe vénéneuse. Ils ne fabriquent eux-mêmes aucune de leurs armes et les achètent aux tribus de l'intérieur ; ils se font des ornements en fils de cuivre, mais en général ne fondent point le fer.

Ils ont des maisons plus grandes que celles des Ichogos, mais dans des villages moins ordonnés ; moins coquets en fait d'ornements et de coiffures, ils ont un vêtement moins sommaire. Ils cultivent en grand les racines nourricières, et presque chaque hutte a ses ruches. Ils élèvent chèvres et volailles, mais les femmes n'ont pas le droit de toucher à la chair des unes ni des autres. Ils distillent le vin de palme, et fument le tabac dans des pipes de près d'un mètre de longueur.

Du Chaillu a étudié leur fétichisme, leurs rites, et nous a décrit la fête à laquelle il eut l'occasion d'assister, dans le village de Niembouaï : « L'idole était une monstrueuse, une indécente image de femme ; cette statue en bois était placée au fond d'une maison basse, longue de 12 à 15 mètres (sur 3 mètres de large), peinte en rouge, en blanc, en noir. Quand j'y entrai, je la vis pleine d'Achangos rangés en bon ordre sur chaque côté ; des torches plantées en terre l'éclairaient. Parmi les assistants, je remarquai deux *mbouitis*, ce qu'on peut traduire par prêtres, tous deux vêtus de fibres végétales, le visage grotesquement peint, moitié en rouge, moitié en blanc, avec large bande de peinture jaune au milieu de la poitrine, et les yeux cerclés aussi de couleur. Toute cette peinture était faite d'argile mêlée à des décoctions de plantes bouillies.

« Comme leurs prêtres, les Achangos de la salle s'étaient rayés et barbouillés de couleurs variées ; à la lueur des torches, on les aurait pris pour une troupe de démons

assemblés dans les Enfers pour célébrer des rites diaboliques ; ils s'étaient enroulé autour des jambes des feuilles blanches de cœur de palmier ; les uns s'étaient couronnés de fleurs, d'autres s'étaient tressé, derrière les oreilles, des feuilles qui s'avançaient en avant comme des cornes, et tous avaient en main un bouquet de feuilles de palmier. Accroupis ou assis sur le sol, ils chantaient un chant sauvage, assourdissant. Près de l'idole se tenait l'orchestre des instrumentistes : trois tambours, chacun avec deux baguettes, un harpiste, un joueur de chalumeau dont l'instrument reposait sur deux bâtons, ce qui le rendait plus résonnant encore. Les deux *mbouitis* se mirent à danser, d'une danse fantastique, au milieu du temple, avec les contorsions les plus étranges ; de temps en temps ils ouvraient les lèvres pour parler, et l'assistance écoutait en silence. Puis, la fête continuant, la foule se leva, entoura les danseurs, et recommença son chant tonitruant ; après quoi elle revint s'asseoir. Ainsi de suite, et plusieurs fois. Je crus comprendre que c'était la fête du village. A la fin, excédé du bruit, et voyant que c'était toujours la même chose, et que je n'en saisissais pas bien le sens, je retournai dans ma cabane. »

VALLÉE DU HAUT NIL

Les Nègres nilotiques sont répartis dans la haute vallée du grand fleuve et dans les territoires qu'arrosent ses deux affluents : à l'Ouest, le Bahr el Ghazal ; à l'Est, le Sobat. Leurs principales peuplades sont : les Djours, les Dinka, les Chillouks, dans le Bahr el Ghazal ; les Latoukas dans le bassin supérieur du Sobat ; les Madis, les Baris, etc., qui vivent dans la région même des sources du Nil.

LES PEUPLES PASTEURS DU BAHR EL GHAZAL

Les peuplades du Bahr el Ghazal, Djours, Dinka, Chillouks, sont des tribus de pasteurs. L'identité d'origine et d'existence leur donne des traits communs, des coutumes partagées.

Ils demeurent dans de grandes huttes rondes, d'environ 12 mètres de diamètre, dont le toit de chaume repose sur un tronc d'arbre central ; les murs, qui sont bas, se composent de paille hachée, agglutinée d'argile. Ces huttes ne s'assemblent pas en villages, mais en petits hameaux à côté des étables et des champs de pâture de leurs troupeaux. Leur bétail se compose de bœufs à bosse, à petites cornes et généralement blancs ; ils élèvent également le mouton, la chèvre, le chien, on pourrait presque ajouter les serpents, car ils les protègent et leur permettent de vivre dans le toit des maisons ; et c'est sans doute pour cela qu'ils ne possèdent point de volaille.

Ils sèment ou plantent dans leurs champs la dourra, l'igname, diverses racines alimentaires, le tabac et le sésame, dont ils font de l'huile.

Les femmes s'habillent de deux tabliers de peau non préparée, qui les couvrent des hanches aux chevilles ; les hommes vont complètement nus. Les uns et les autres s'enlèvent les incisives de la mâchoire inférieure ; les hommes seuls se tatouent par scarification. Le « signe » de la nation consiste en une série de lignes qui, partant de la racine du nez, s'irradient sur le front et les tempes. Les femmes portent des boucles

de fer dans les oreilles et les lèvres ; elles ont d'épais anneaux aux bras et aux jambes. Il en est qui se surchargent de plusieurs kilogrammes de ces ornements. Les hommes portent de massifs anneaux d'ivoire autour du biceps, des bracelets de peau d'hippopotame et des queues d'animaux divers. Ils s'empanachent de plumes d'autruche et se coiffent de couvre-chefs en perles blanches.

LES LATOUKAS, TRÈS CIVILISÉS, ET LEUR VILLE DE 3000 CASES

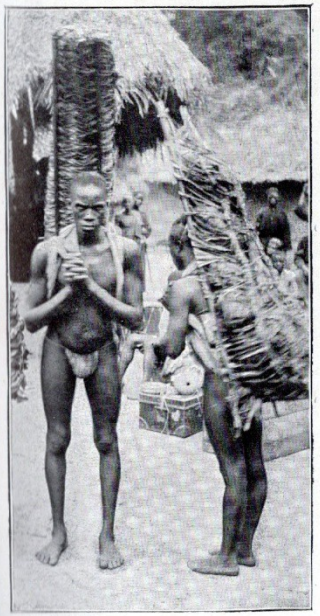
Les Latoukas, grands et beaux hommes qui vivent entre le bassin supérieur du Sobat et le haut Nil, sont remarquables par la politesse de leurs manières et leur civilisation relativement avancée. Ils se groupent en agglomérations nombreuses. Il n'y a pas moins de 3000 demeures dans leur capitale, Tarrangolé, demeures ayant soit la forme de cloches, soit celle d'un cône de chaume, porté par des parois circulaires peu élevées. Chacune de ces maisons est entourée d'une palissade, et une autre palissade environne l'ensemble de la ville. Les passages qui vont de quartiers à quartiers ont tout juste la largeur nécessaire pour laisser passer les vaches une à une. Si l'ennemi a forcé la grande palissade extérieure, il ne peut donc entraîner le bétail que très lentement, et le long de sentiers faciles à barrer, aisés à défendre. Tous les soirs ils ramènent leurs grands troupeaux en ville, où la fumée des feux allumés les protège des moustiques.

Les hommes ont pour tout costume une sorte de casque obtenu en tressant les cheveux avec des filaments d'écorce ; les femmes portent au contraire les cheveux courts. Leurs ornements préférés sont des cordons de perles, une queue touffue d'animal, de grands anneaux d'oreilles, et un long cylindre de cristal qui pend à la lèvre inférieure.

La polygamie, l'achat des épouses règlent les choses du mariage. Les rites funéraires sont plus originaux. On enterre le corps hors de la hutte, dans l'enclos de sa palissade ; et ce sont ensuite des danses, dont la série ne s'arrête qu'au bout de quelques semaines. Alors on exhume le mort, on lave ses os, on les met dans une jarre en terre, et cette jarre prend place en un cimetière, voisin du bourg.

CE CHEF DE TRIBU DES MANDINGUES appartient à une peuplade qui donne son nom à une foule de Nègres extrêmement mélangés, habitant entre le golfe de Guinée et le cours du haut et moyen Niger. Guinéens et Soudanais (ceux-ci surtout avec leur diversité d'origines si considérable). Bantous peut-être ont contribué à leur formation. C'est, plutôt qu'une vraie race, une résultante, et c'est d'une façon un peu arbitraire qu'on y peut distinguer les Malinkés, les Bambaras et les Soninkés.

Le chef de tribu est choisi par les habitants et pris généralement dans une même famille. Les villages forment des alliances entre eux ; de là des confédérations à la tête desquelles sont les plus honorés de ces chefs. PHOTO ALDRIDGE.



MANDINGUES. Ce sont des Nègres de haute taille et de grande puissance musculaire. Aussi sont-ils fréquemment employés comme portefaix dans les colonies européennes de la côte occidentale de l'Afrique. Si leur alimentation était plus substantielle, et surtout si le sel ne leur faisait pas absolument défaut, ils deviendraient une très forte race.

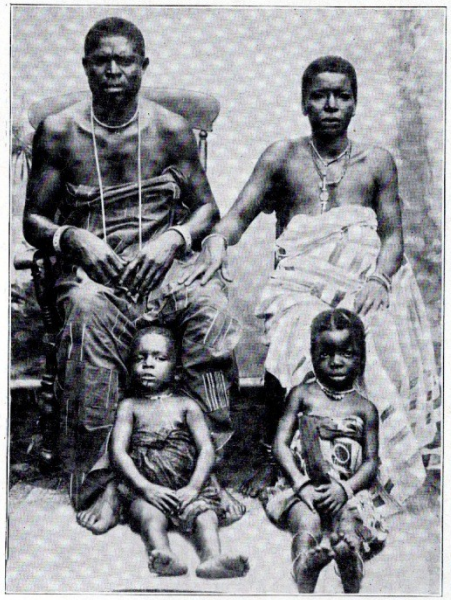
Leur crâne peu allongé, leur face peu saillante et comme redressée au niveau des mâchoires, leur teinte relativement claire les différencient sensiblement des Nègres de la Guinée proprement dite.

Ils appliquent leur énergie à la culture des champs ; ils sont également industriels et commerçants. Bien avant qu'on eût songé à exploiter leurs mines, ils savaient extraire l'or du minerai et le mettre en lingots. Ils préparent le fer et l'on rencontre parmi eux des forgerons d'une grande habileté. PHOTO ALDRIDGE.

UN ORCHESTRE EN PAYS MANDINGUE comprend, entre autres instruments, une sorte de piano, plus exactement un xylophone, fait d'une série de plaquettes de bambou, dont l'épaisseur et la dimension sont étudiées de manière à fournir des sons variés, quand elles sont frappées d'une baguette.

La musique n'est d'ailleurs pas le seul art pratiqué par ces intelligentes peuplades. La sculpture sur bois, la ferronnerie ont leurs représentants, qui ne manquent pas d'habileté. Des légendes nombreuses et poétiques prouvent une vive imagination.

PHOTO ALDRIDGE.



NÈGRES DU DELTA DU NIGER. Dans cette contrée vit une population au moins aussi mélangée que celle des Mandingues. L'embouchure du grand fleuve étant une des plus importantes voies de pénétration dans l'Afrique intérieure, toutes les populations s'y sont donné rendez-vous : Guinéens, Mandingues, Soudanais, Bantous, s'y rencontrent, et aussi des métis sortis de leurs unions. Il est donc bien difficile de distinguer là un peuple original.

Les indigènes les plus nombreux ne sont certes pas des Nègres bien purs, mais plutôt des Négroïdes à la peau couleur de cuivre ; aux lèvres relativement peu épaisses ; à la chevelure courte et peu abondante. Ils ont souvent le nez plat avec larges narines, mais parfois aussi aquilin ou à peu près.

Ils s'habillent de larges pantalons de coton et d'un manteau qu'ils jettent sur leurs épaules ou maintiennent sous les aisselles.

PHOTO MARY RINGSLEY.

CHAPITRE XVI

NÈGRES GUINÉENS ET ÉTHIOPIENS

GUINÉE : COTE DE L'OR || DAHOMEY || LAGOS || SOMALIE || ABYSSINIE

LES NEGRES GUINÉENS ET LES ÉTHIOPIENS, les premiers à l'Ouest, les seconds à l'Est, encadrent peu près les Nègres équatoriaux et les Nègres nilotiques.

Le nom de Guinée est une expression géographique et ethnographique servant à désigner les territoires et les peuples compris, sur la côte occidentale d'Afrique, entre le Cap Vert et le Congo. Aux deux extrémités de la région, c'est-à-dire dans la haute vallée du Niger et dans son delta, habitent les Mandingues, fortement métissés de Soudanais, sans compter des populations diverses où se sont mélangés le sang des Bantous et celui des Nègres équatoriaux.

Les Nègres guinéens proprement dits sont des types relativement purs : on a même essayé de restreindre le nom de Nègres aux seuls habitants de cette région. C'est que, nulle part ailleurs, on ne trouve plus nettement les cheveux laineux, les lèvres épaisses, le nez large, écrasé, aux narines démesurément ouvertes, le front rejeté en arrière, les mâchoires projetées en avant par des dents puissantes. Les plus intéressants des Nègres guinéens sont : 1° les Fantis et les Achantis dans la Côte de l'Or; 2° les Éoués et les Fons du Dahomey ou, plus simplement, les Dahoméens ; 3° les Yoroubas du Lagos.

CÔTE DE L'OR

La Côte de l'Or est une colonie anglaise du golfe de Guinée, entre la Côte d'Ivoire et le Togo-Dahomey ; elle est formée de la réunion de plusieurs petits royaumes indigènes, et compte un million et demi d'habitants.

FANTIS ÉPARPILLÉS ET ACHANTIS GROUPÉS

Les Fantis vivent sur le littoral, les Achantis dans l'intérieur de la colonie de la Côte de l'Or. Ces deux peuples ont même origine, mais vivent en mauvaise intelligence. Les Fantis au teint chocolat, peuple musclé de taille moyenne, ont le crâne rond, la face allongée, le nez moins aplati que la plupart des autres Nègres. Leur vêtement ne vise pas à la complication : il consiste en une draperie de couleurs vives autour des reins.

qui, chez les femmes mariées, descend jusqu'aux chevilles. Le beau sexe apporte des soins minutieux à sa coiffure : il en fait un chignon arrondi d'où s'élancent soit deux pointes, imitant une paire de défenses, soit une seule qui a mission de figurer la corne du rhinocéros.

Les Achantis ressemblent en beaucoup de points, et de fort près, aux Fantis; mais ils sont à la fois moins fortement charpentés et plus belliqueux, plus courageux, et par cela même plus puissants. Les Fantis s'éparpillent en petits villages ; les Achantis, eux, possèdent de grandes villes, et, avant toute autre, Koumassi, capitale de la colonie. Tandis que les Fantis en sont encore aux clans ruraux, les Achantis ont constitué un État centralisé, sous le sceptre d'un roi.

Les uns et les autres sont fétichistes. Le cannibalisme ne s'est conservé que comme rite religieux, quand, par exemple, on mange le cœur d'un ennemi brave pour absorber son courage. On a constaté chez eux quelques vestiges du culte de la lune. Quant au totémisme, ou culte de l'animal fétiche, il a pris ici de grands développements. Achantis et Fantis se sont divisés en familles portant des noms d'animaux ou de plantes : famille du léopard, famille du chat sauvage, famille du chien, famille du perroquet, famille du bananier, etc. Dans chacune de ces familles, abstention complète de manger du totem, autrement dit de l'animal, de la plante dont on porte le nom. Mais il a fallu faire exception pour le bananier, dont le fruit est trop indispensable en ces pays pour qu'on puisse y renoncer de gaieté de cœur.

DAHOMEY

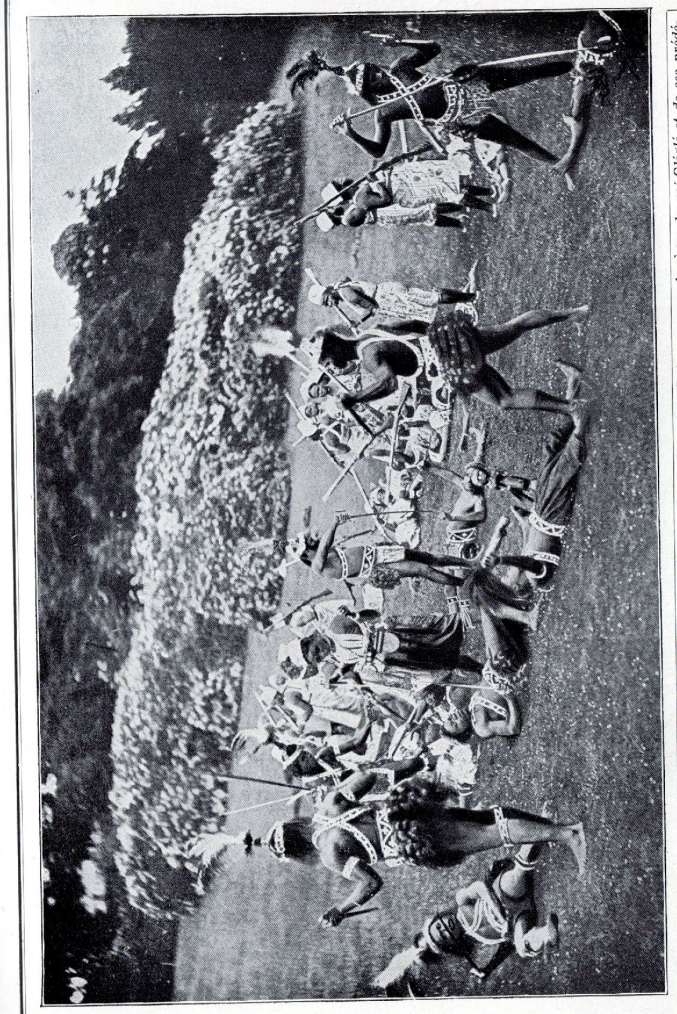
Le Dahomey est colonie française depuis 1894. Il a été formé de l'ancien royaume de Béhanzin, auquel furent ajoutés de petits États qui en dépendaient ; du royaume de Porto Novo et des anciens établissements français du golfe de Bénin.

NATION GUERRIÈRE ET DISCIPLINÉE DEPUIS DES SIÈCLES

La grande masse de la population du Dahomey appartient aux Nègres Éoués, peuple inoffensif, qui s'est réfugié dans les marais et dans les sites les plus cachés pour échapper le plus possible aux persécutions des Fons. Ceux-ci, plus spécialement désignés sous le nom de Dahoméens, parce qu'ils sont les maîtres du pays, peuplent surtout le plateau d'Abomey. Ils ont opposé une vive résistance à la conquête française.

Les Dahoméens se rattachent à un type uniforme : peau noire, généralement chaude et luisante, crâne comprimé ; front fuyant légèrement en arrière, nez large et épaté, narines dilatées, haute stature (1 m. 70 et 1 m. 80 chez les hommes). Ils sont, hommes et femmes, vigoureux et bien musclés. Ils ont des cheveux crépus, laineux, la voix gutturale. Ils mangent prodigieusement et dorment profondément, si bien qu'il faut parfois en venir à la violence pour les tirer de leur sommeil. Au point de vue moral, les Dahoméens étaient classés parmi les plus astucieux et les plus hypocrites des Nègres, mais malhabiles dans leurs mensonges.

Leur état social tend à se modifier rapidement sous l'influence française, et si, dans les territoires que nous leur avons laissés, les chefs ont conservé l'apparence du pou-

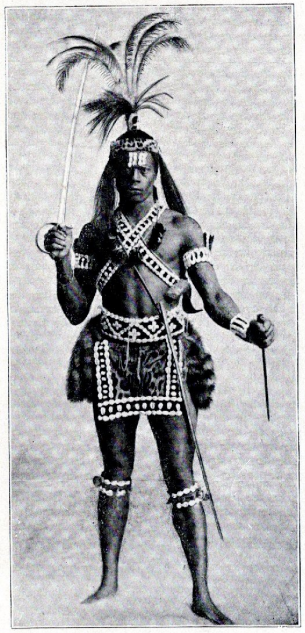


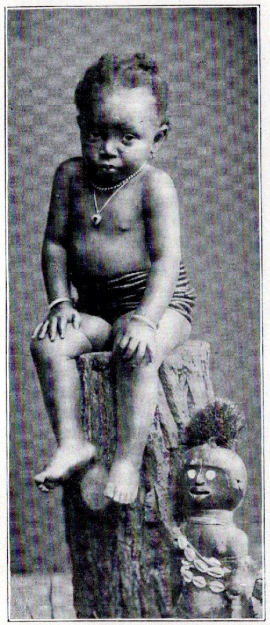
LE BATAILLON DES AMAZONES, aujourd'hui disparu, a fait les beaux jours du Dahomey, sous le règne du roi Glèglé et de ses prédécesseurs. Les Amazones se sont battues avec fureur contre leurs ennemis nègres, mais n'ont guère résisté aux troupes européennes.
PHOTO NEGRETTI ET ZAMBRA, LONDRES.

AMAZONE DAHOMÉENNE du corps de l'infanterie. Ce corps fut le premier formé, en 1729; d'abord recruté parmi les criminelles, il s'ouvrit ensuite aux enrôlements volontaires. Un service très actif, un entraînement continué de génération en génération rendirent l'Amazone aussi forte, aussi musclée qu'un homme.

L'infanterie féminine fut ultérieurement dotée de mauvais fusils d'importation anglaise. Ce fut le signal de la décadence pour ces troupes, inhabiles au tir, incapables de manœuvrer convenablement.

PHOTO K. GUNTHER, BERLIN.





UN BÉBÉ DAHOMÉEN. La natalité est considérable dans le Dahomey, où la stérilité est un mal presque inconnu. Mais l'enfant est guetté par la petite vérole qui fait encore maintenant des ravages effroyables dans les villages. Aussi la mortalité infantile est-elle très élevée.

Les enfants dahoméens ne reçoivent aucune instruction, aucune éducation et sont seulement élevés physiquement. Dès leur plus jeune âge ils sont confiés à la garde des fétiches, poupées monstrueuses qui leur tiennent lieu de protecteurs.

La précocité est très grande, puisqu'un homme est un vieillard à cinquante ans.

PHOTO GUNTHER, BERLIN.

voir, ils n'exercent celui-ci que sous le contrôle de nos agents et ne disposent plus, comme autrefois, de la vie et des biens de leurs sujets.

LE ROI GLÉGLÉ

Leurs rois ont laissé une réputation de cruauté inouïe et aussi de bizarrerie dans l'accoutrement. Le type connu du roitelet nègre, affublé d'oripeaux disparates et d'ustensiles européens, trouve sa plus forte expression dans les rois anciens du Dahomey. Un voyageur anglais, R. Burton, qui visita Abomey en 1864, décrit comme suit le fameux Gléglé, prédécesseur de Béhanzin : « Haut de plus de 1 m. 80, il est souple, agile, point bedonnant, pourvu de larges épaules, de bras musclés, de poignets bien faits, de chevilles élégantes, et, malheureusement, d'un menton en forme de galoche. Sa chevelure est habituellement rasée de près; peu de sourcils, barbe rare, moustaches encore moins fournies. Il n'a pas le front ni le menton fuyants qui caractérisent ici la foule. Ses fortes mâchoires lui font une figure plutôt ronde qu'ovale, ce qui donne à sa physionomie un air dur en temps normal, et cependant ouvert, de bonne humeur, grâce à l'amabilité du sourire. Il laisse croître ses ongles autant que le fait un mandarin chinois. Ses lèvres saillantes laissent voir des dents fortes, saines, blanches, encore qu'un peu noircies à l'intérieur par la fumée du tabac. Le nez est résolument retroussé, anti-aquilin, fait de telle sorte qu'on dirait que toutes les lignes en ont été tracées à contre-sens. Il est tatoué à la marque de son peuple, de trois incisions parallèles de chaque côté des sourcils. Sa mise est simple : courts pantalons de soie pourpre descendant à moitié cuisse seulement et une cotonnade lâche, bordée de soie verte, autour du buste. Il a aux pieds des pantoufles maures, brodées d'or, et sur le chef un court cylindre de paille avec un ruban rouge autour. Pour parures, une dent d'homme et une perle bleue passées dans un fil autour du cou, un anneau de fer au bras droit, cinq bracelets au-dessus et au-dessous du coude. »

MONSTRUEUX SACRIFICES HUMAINS

Voilà pour le physique et l'accoutrement; quant à la cruauté, les Dahoméens se sont rendus fameux par l'importance de leurs sacrifices humains; fréquents aux XVIIIe et XIXe siècles, ils ont eu peine à disparaître avec la conquête française. En 1727, ils massacrèrent quatre cents prisonniers, en célébration d'une victoire : les captifs, les mains liées derrière le dos, montèrent sur un échafaud ; un prêtre imposa sa main sur leurs têtes, murmura la formule de consécration, et toutes ces têtes tombèrent, chacune d'un seul coup de sabre. En cette même année, quatre mille victimes furent sacrifiées.

Les sacrifices humains faisaient rage également à la fête dite de la Grande Coutume, après la mort de chaque roi (car il fallait assurer au monarque une suite convenable dans le monde des esprits), et à la Petite Coutume, tenue tous les ans et qui avait pour but d'envoyer de nouveaux esclaves aux souverains défunts. La dernière Grande Coutume, en 1858, dura de juillet à octobre et coûta la vie à cinq cents malheureux, dont la plupart étaient des gens de la cour du roi. Les crânes furent rangés en pyramides ou servirent à la décoration du palais. On déposa le corps du roi dans un mausolée d'argile pétrie de rhum et de sang humain.

Au XIXe siècle, le nombre des victimes a diminué graduellement et les Coutumes annuelles ont varié, suivant l'alternance des années : une année, on célébrait une cérémonie où l'on étourdissait hommes et femmes en les précipitant d'une haute plateforme ; après quoi on leur coupait le cou et on jetait leurs corps à la multitude qui les écrasait et les mutilait à coups de massue. L'année suivante, on massacrait à la fois des hommes et des chevaux.

Ces rites monstrueux se rattachent à un fétichisme grossier dont certaines manifestations ont traversé l'Atlantique avec les esclaves et survivent par exemple en Haïti, où le culte des esprits est désigné par un mot de la langue *éoué*. On retrouve en outre dans quelques-unes des Antilles le culte du python et maintes autres caractéristiques de la religion des Dahoméens.

L'ARMÉE DES AMAZONES

Une mention spéciale est bien due au petit corps d'armée composé de femmes, qui a laissé un souvenir glorieux dans les annales du Dahomey. Au nombre de 3 000 environ, elles se divisaient primitivement en cinq corps : les « fusilières » ; les chasseresses d'éléphants ; les « raseuses », armées d'une épée à charnière de 45 centimètres de long, rentrant dans son fermoir comme le fait un rasoir ; les femmes de l'infanterie ; les tireuses d'arc, chacune ayant arc, carquois, flèches empoisonnées et un petit poignard.

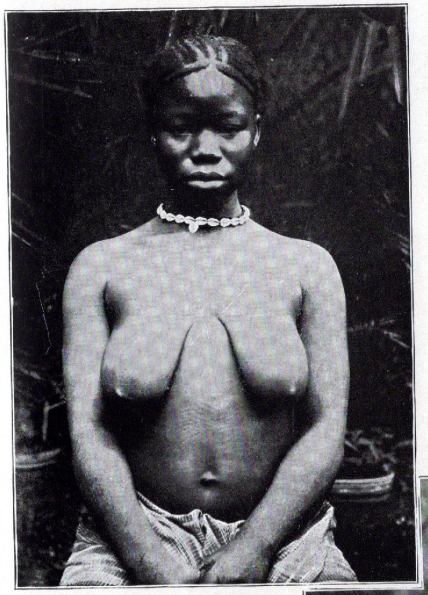
Vers 1890, l'infanterie fut armée de fusils et pourvue de mauvaises munitions n'ayant d'autre bourre que des fibres de bambou. Les Amazones se sont battues avec fureur, sous les ordres du roi Guizou, devant Abéokouta, qu'elles ont prise. C'est leur plus beau fait d'armes.

LAGOS

Le Lagos est le pays des Yoroubas, le troisième groupe des Nègres guinéens. Leur population dépasse d'ailleurs ses limites et s'étend du Dahomey au delta du Niger. Leur royaume a été absorbé par la domination anglaise.

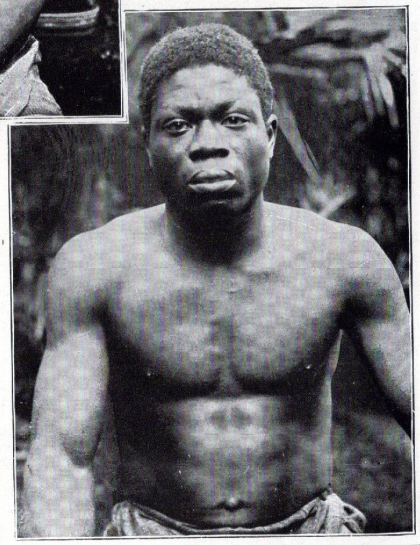
UNE GRANDE VILLE EN PAYS NÈGRE

Actuellement ils forment le fond de la population dans la colonie du Lagos, dont la capitale, Abéokouta, est habitée presque exclusivement par eux. Desservie par une voie ferrée qui la relie à la côte, c'est une grande ville aux ruelles étroites, irrégulières, se coupant suivant tous les angles. Les maisons ont des murs de terre battue avec haut toit de chaume et un pignon élevé, pour garantir de la pluie ; elles se présentent sous la forme d'un carré, avec cours intérieures pour les moutons et les chèvres ; autour de chacune de ces cours règne une véranda où l'on fait du feu, où l'on cuisine. Chaque maison comporte de dix à vingt chambres. Pas de fenêtre qui laisse entrer la lumière implacable du soleil en même temps que la chaleur. Le nombre des habitants de ces maisons est considérable, parfois 500. Le mobilier en est simple : lits volants, canapés, poteries grossières, etc.



HOMME ET FEMME YOROUBAS. Ils ont tous deux grande taille et muscles forts, la peau d'un brun sombre, la mâchoire prognathe et la bouche lippue. Tous les voyageurs les décrivent comme des êtres doux, bienveillants, fidèles à la parole donnée, dociles, naïfs et sincères, pardonnant les injures.

Très sociables, ils se sont groupés presque partout en foules urbaines ; les grandes villes sont nombreuses dans leur pays. Même les agriculteurs cherchent à résider dans les cités et ne craignent pas de faire de longues marches quotidiennes entre leur maison et leur champ. D'ailleurs, le danger qu'avaient à courir tous les individus isolés de la part des chasseurs d'hommes, jadis si redoutables dans le pays des Yoroubas, les obligeait à travailler par groupes et à s'abriter chaque nuit dans un lieu fortifié.



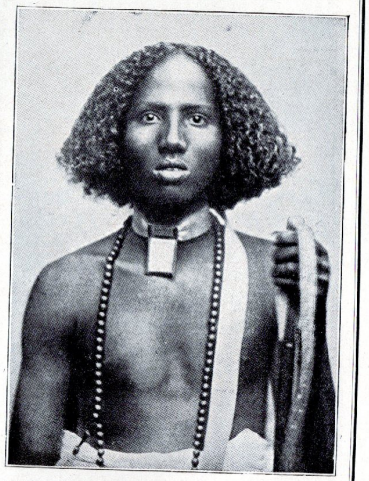
COMME ARTISANS, les Yoroubas sont fort habiles : potiers, forgerons, tanneurs, selliers, tisserands, teinturiers se rencontrent dans chaque ville. Les instruments d'agriculture qu'ils emploient sont fabriqués dans le pays même, et jadis, lorsque les cotonnades européennes n'avaient pas encore envahi les marchés, les Portugais venaient acheter à ces indigènes des toiles communes, blanches ou bleues, qui étaient fort appréciées au Brésil.

Ils ont une vénération spéciale pour les meubles qu'ils fabriquent en bois de sassa, parce que ce bois gémit et craque souvent et qu'ils croient que des esprits y sont enfermés.

PHOTOS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS.

GROUPE DE SOMALIS. *Pasteurs et nomades, ils professent un islamisme mêlé de superstitions.*

ENFANTS SOMALIS *issus d'un croisement entre Nègres et Arabes, avec prédominance du type nègre.*



LES CHEVEUX *de ce Somali sont enduits de beurre de chamelle, puis tressés en perruque compacte.* PHOTOS NEGRETTI ET ZAMBA, LONDRES.

La ville a pour port Lagos, dont le commerce est considérable. C'est là que se trouve le siège principal de toutes les factoreries de la côte.

SOMALIE

Dans la « corne » orientale de l'Afrique terminée par le cap Guardafui, dans la Somalie anglaise et l'Abyssinie, vivent des Noirs adultérés par le mélange avec des races caucasiennes du Nord ; ce sont les Somalis, les Abyssins, les Gallas, pour citer les principaux de ces peuples, qu'on désigne sous le nom général d'Éthiopiens.

LES SOMALIS, BONS SOLDATS, EXCELLENTS CAVALIERS

Les Somalis sont de beaux hommes : leur tête est longue, leur front haut et noble ; leurs yeux grands, expressifs ; leurs mâchoires, bien que proéminentes, ne sont point massives, et leurs lèvres, bien qu'épaisses, le sont beaucoup moins que celles des autres Nègres. Les pommettes sont hautes, le nez droit avec dos bien dessiné, les narines petites. Ils laissent presque tout l'ouvrage matériel de la tribu à leurs femmes, qui sont plus petites qu'eux, mais plus trapues, peut-être mieux musclées.

Les premiers voyageurs qui vinrent en contact avec les Somalis leur attribuèrent un fort mauvais caractère ; ils les supposèrent traîtres et cruels. « Ils ont toute la légèreté, toute l'instabilité du Nègre, disaient-ils ; on les voit doux, joyeux, aimants, puis, sans transition, furieux et capables de terribles atrocités. » Aujourd'hui l'on taxe généralement de faux ces anciens rapports sur le caractère des Somalis et sur leur hostilité pour les étrangers. Sans doute ils ont, par occasions, commis des actes de cruauté, et ils sont très faciles à irriter, mais les derniers explorateurs ne leur reconnaissent pas moins de grandes qualités : l'intelligence, l'habileté dans les arts et les différents métiers, le dévouement à ceux qu'ils honorent de leur confiance, un certain sentiment de discipline. Leurs armes principales sont la lance à pointe en forme de feuille, une petite javeline, un poignard à deux tranchants, la massue, le bouclier de peau rond.

MI-MUSULMANS, MI-FÉTICHISTES

Nombre d'entre eux, devenus musulmans, sont de fanatiques sectateurs d'un Islam quelque peu corrompu ; ils ne vont pas sans amulettes ni chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains. Une de leurs dévotions prend la forme d'une danse à la derviche, autour d'un feu : ils tournent jusqu'à s'y jeter, en un transport de frénésie et d'hypnotisme. Ils ne mangent de viande que si la bête a été tuée par un mahométan ou consacrée à Allah par une oraison dite sur elle au moment où elle expire : on en a vu mourir de faim plutôt que de toucher à des mets préparés par un chrétien.

Cette religion est, en outre, mêlée de fétichisme : ils jurent par les pierres ; ils ont des lieux sanctifiés, des arbres sacrés ; ils obligent les accusés à tirer des coquillages d'un pot d'eau bouillante, à marcher sur les cendres d'un brasier, à tirer d'une fournaise une barre de fer chauffée au rouge : le lendemain de l'épreuve, la sentence est prononcée, suivant l'apparence qu'a prise la brûlure.

La polygamie est de règle chez eux : les hommes se marient entre quinze et vingt ans. Les rites funéraires sont d'une grande simplicité, surtout depuis que, devenus musulmans de la secte des Chafiites, ils ne disent plus de prières sur les morts. Ils enterrent les corps, dans la posture assise, en des tumuli de pierres.

ABYSSINIE

L'Abyssinie tient un rôle important en Afrique. La puissance exercée naguère par le Négus Ménélik l'a entraînée à la suite des nations civilisées. En rapports constants avec les États européens, qui avaient presque tous des représentants auprès de lui, il adopta peu à peu grand nombre de leurs institutions : l'Abyssinie a maintenant un code civil et criminel, une administration régulière, une armée de 150 000 hommes pourvus de fusils, de munitions et d'une artillerie modernes. Mais le progrès est encore superficiel et demandera bien des années avant de pénétrer dans le peuple.

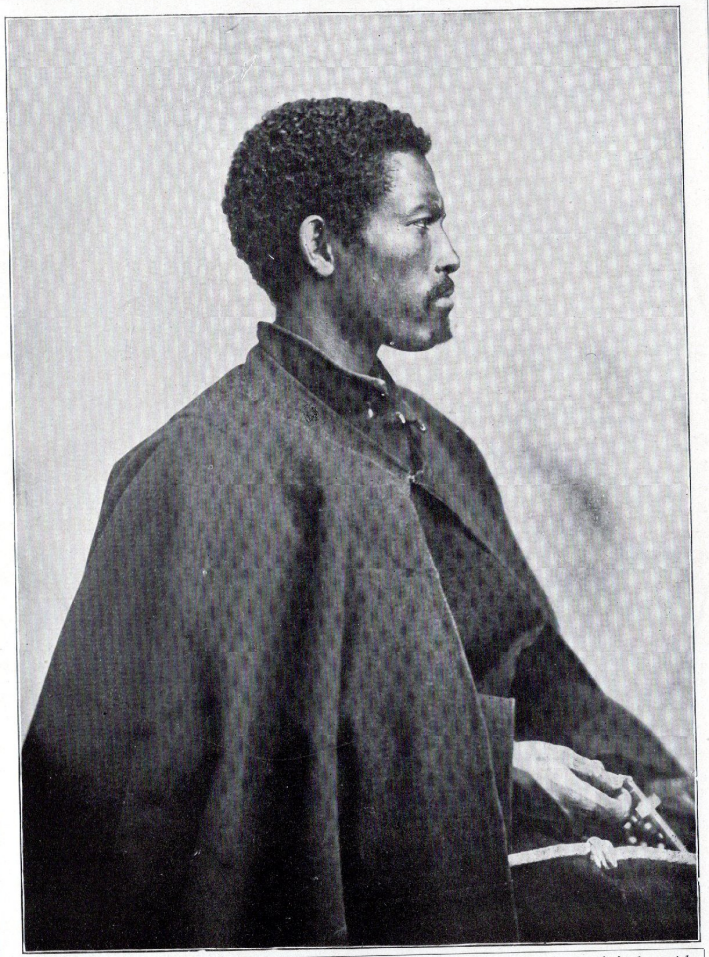
UN PEUPLE QUI DESCEND DE SALOMON

Le royaume d'Abyssinie date des temps très anciens : d'après la tradition nationale, la reine de Saba, qui fit visite à Salomon, n'était autre que Maguéda, souveraine de l'Abyssinie. Elle eut de Salomon un fils, qu'elle appela Ménélik David et qu'elle envoya pour son éducation à Jérusalem. Plus tard, Ménélik David revint de cette cité sainte avec un certain nombre de prêtres sous les ordres d'Azariah, fils du grand-prêtre Zadok, et avec des maîtres d'école et des serviteurs dont les descendants, vivant encore dans la contrée, y sont connus sous le nom de Falachas. Ce fils de Salomon, homme entreprenant, avait apporté d'autres trésors en Abyssinie : l'Arche de Sion et les Tables de la Loi dont il avait eu l'art de s'emparer dans le temple bâti par son père à Jérusalem !

CONSTRUCTIONS ANTIQUES — MAISONS MODERNES

Une grande variété règne dans l'architecture du pays, depuis les huttes plus que grossières, faites de branches et brindilles maçonnées à la boue, jusqu'aux habitations des villes, en pierres et mortier, qui ont forme ronde, deux étages et toit de paille. Parmi les édifices antiques, beaucoup sont supérieurs à ceux que construisent aujourd'hui les Abyssins. Ainsi, la principale ville de l'Amhara, Gondar, montre les restes d'une forteresse du XVIIe siècle qu'un architecte européen bâtit en grès rouge avec créneaux de basalte noir, haut donjon central et nombre de tours rondes, reliées par de longues galeries. Mais ce qu'il y a de plus remarquable en Abyssinie comme monuments, ce sont les temples monolithes creusés dans le roc ; telles les églises de Lalibala, taillées dans le basalte, et l'église, évidée dans le granit, de Sokota, chef-lieu de la province de Ouâg. Cette ville possède aussi des obélisques monolithes, de même que divers lieux de la contrée, notamment Axoum.

A l'extrémité méridionale du Tigré existe une autre architecture qui mérite d'être signalée. Elle est due en partie à la nature qui, dans un effondrement de montagnes, a fait surgir des murailles, des tours, des terre-pleins, des bastions, véritables forteresses destinées à soutenir de longs sièges. La couleur vient encore aider à l'illusion : elle est

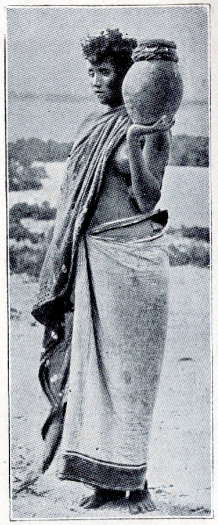


L'ABYSSIN DES HAUTES CLASSES *a une finesse de traits et une allure générale qui le rapproche de l'Européen. Il professe le christianisme importé dans le pays au IVe siècle.*

PHOTO DU PROFESSEUR HAMY.

L'ABYSSINE, aux formes gracieuses, au visage régulier bien qu'un peu plat, n'a souvent du Nègre que la couleur. Elle dispose d'ordinaire sa chevelure en petites touffes et se coiffe toujours avec le plus grand soin.

Tantôt les cheveux pendent en une multitude de boucles sur les joues et sur la nuque ; tantôt ils sont assemblés en petits tas arrondis ; aujourd'hui, aménagés en frisons et annelets, demain ils seront crânement partagés en quatre masses imitant la feuille du lotus. Beaucoup cependant portent les cheveux courts. L'Abyssine se teint le plus possible, s'arrache les poils des sourcils qu'elle remplace par un trait bleu sombre et se colore les joues avec un rouge fait d'un mélange d'ocre et de graisse.



INDIGÈNES DE L'AMHARA, au centre de l'Abyssinie. Ils représentent les types les plus caractéristiques du pays tout entier. Ils ont bonne taille, tête longue, visage ovale, front élevé, nez mince et souvent aquilin. C'est une race de Sémites ; mais, de-ci, de-là, un nez aplati, des lèvres nègres, une peau d'un noir de jais dénoncent le mélange du sang des Noirs.

Leur costume national comporte une longue pièce de cotonnade enroulée autour du corps, à l'instar de la toge romaine ; cette cotonnade recouvre une paire de larges pantalons qui finissent un peu au-dessus des genoux. Quelques-uns, particulièrement ceux qu'on rencontre sur la côte, ont adopté de vastes caleçons sous une chemise longue.

PHOTOS DU PROFESSEUR HAMY.

d'un ton rouge ou jaunâtre qui rappelle les teintes de la vieille brique et de la pierre rongée par le temps. Or, depuis longtemps les Abyssins ont su utiliser ces forteresses naturelles ; et ces singulières montagnes, servant la vengeance du vainqueur, sont devenues des prisons d'État. On les choisit pour y déporter les chefs des peuplades vaincues dont on redoute l'influence.

LES PRÉLUDES D'UNE CIVILISATION A L'EUROPÉENNE

L'agriculture, les industries y sont encore négligées, bien que moins arriérées que chez la plupart des Nègres. Les indigènes préparent les champs aux semailles en les labourant avec une charrue en bois ayant pour soc un couteau de fer ou une pointe de lance. Ils cultivent principalement les céréales, et surtout l'orge, qu'ils mangent en soupe ou en gâteaux de pain sans levain. Ce qu'ils préfèrent à tout, c'est la viande crue, chaude encore, de la bête qu'on vient d'abattre et dont ils savourent la bile comme condiment. Pour breuvages fermentés, ils ont principalement une bière tirée de l'orge et accessoirement un hydromel tiré du miel sauvage.

On cite parmi leurs industries maîtresses le travail des filigranes en argent, celui du cuir, la broderie, le tressage de la paille dont ils font des nattes, des paniers et des bols d'un tissu assez serré pour qu'on y verse du lait. La poésie a pour interprètes des artistes qui chantent les louanges des nobles. Des tableaux aux couleurs très vives décorent les églises, peintures de l'école byzantine ayant cette remarquable particularité de ne jamais représenter les gens que de face ; le profil est réservé aux démons et aux ennemis.

Au mariage, contrat civil, concourent une cérémonie religieuse, de rite chrétien, juif ou musulman, et une grande fête. Le père de la fiancée lui constitue une dot qu'elle garde en toute propriété, et que le mari lui rend en cas de divorce ou de séparation. La morale est assez lâche en Abyssinie. Dans la haute classe fleurit la polygamie.

Les funérailles ne vont pas sans un grand festival dont les invités paient les frais par des cadeaux à la famille du défunt ou de la défunte ; les présents ne sont envoyés qu'après invitation officielle à la cérémonie.

LES GALLAS, AUX TRAITS EUROPÉENS, A LA PEAU NOIRE

Les Gallas se nomment eux-mêmes fièrement « Oromo », c'est-à-dire les Hommes, ou encore les Braves. Ils dominèrent autrefois l'Afrique orientale, de l'Abyssinie à Mombaz ; avec le temps, ils se sont scindés en une foule de tribus sans cohésion, sans importance politique, qui se suivent presque sans discontinuité autour de l'Abyssinie méridionale, puis s'étendent, à l'Est du lac Rodolphe, jusque dans la vallée du fleuve Tana tributaire de l'Océan Indien.

Du premier coup d'œil, on reconnaît en eux, non pas des Nègres, mais des Caucasiens. Leur front ressemble à celui d'une foule d'Européens ; leur nez est fin, aquilin parfois, avec narines non épanouies ; leur menton est petit, légèrement pointu ; les lèvres, sans doute épaisses, ne le sont pas autant que celles des vrais Noirs ; leurs cheveux sont longs et frisés ; leur physionomie respire le courage et l'intelligence. Bref, sans leur teint, les Gallas passeraient inaperçus dans un rassem-

blement européen. Leurs femmes, célèbres pour leur beauté, sont cotées à de hauts prix dans les marchés d'esclaves du Caire, de Khartoum et de Zanzibar.

Ils se vêtent d'une longue robe de cuir que les femmes se serrent autour de la taille par une ceinture ornée de perles de couleur. Ils s'arment de la lance, de l'épée à deux tranchants et se garantissent derrière un bouclier de peau rond. Dans le Sud, ils habitent des cases coniques en paille ; dans le Nord, leurs huttes sont entourées d'une muraille en pierres basses. Ils les construisent avec le plus grand soin et leur donnent jusqu'à 6 mètres, et même plus, de diamètre. Elles sont faites de branches entrelacées, de bambous, d'herbes, d'argile ; l'entrée, très basse, est fermée par une porte de bois ; le parquet est d'argile battue ; on y dort sur des peaux. Au sommet d'une plate-forme en paille, on peut veiller, comme d'une tour de guet, sur la palissade qui entoure le groupe des cases. Dans les villes, ils édifient des maisons de pierres.

Ils font paître de grands troupeaux, bœufs, chevaux, moutons et chèvres, et cultivent la terre, à laquelle ils demandent maïs, seigle et froment. A la place de la houe de leurs voisins Bantous, ils labourent le sol avec une charrue de bois bordée de fer, que tirent des bœufs. Principaux aliments : le pain, la viande ; communs breuvages : la bière et l'hydromel. Ils récoltent d'excellent café. Ils tissent des toges, des écharpes, des vêtements de coton, et leurs ouvrages surpassent en beauté comme en durée les produits des manufactures européennes, dans la mesure où la main de l'homme l'emporte sur les outils les plus perfectionnés.

Ils sont restés païens, sauf certains clans du Nord qui ont adopté l'Islam. Leur religion est le fétichisme, une adoration des esprits augmentée d'une vénération pour le serpent. Ils ont foi entière dans les présages tirés des entrailles du bœuf ou du mouton qu'on vient d'égorger, suivant que se croisent de telle ou telle façon les lignes décrites par les membranes et les couches de graisse. On trouve chez eux des vestiges de traditions juives et mahométanes qu'ils doivent sans doute, pour une bonne part, à leurs voisins abyssins et musulmans.

FILLETTE ALGÉRIENNE
(Afrique)

Pl. IX, Page 252.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE GEIGER, ALGER.

CHAPITRE XVII

SAHARIENS, SOUDANAIS, ÉGYPTIENS, ARABES ET BERBÈRES

SAHARA || SOUDAN || ÉGYPTE || MAROC || ALGÉRIE || TUNISIE

LE SAHARA n'est pas un désert, au sens où on l'entendait il y a trente ans, c'est-à-dire un pays sans population ; toutefois il ne compte qu'un très petit nombre d'habitants, 500 000 environ, pour une superficie égale aux deux tiers de l'Europe. Ces habitants vivent dans les oasis ; quelques-uns parcourent en nomades les solitudes immenses. Les principaux sont les Tibbous et les Touareg.

LES TIBBOUS ET LA VIE MISÉRABLE DU DÉSERT

Beaucoup moins importants que les Touareg, les Tibbous ont leur quartier général dans les régions rocheuses des monts du Tibesti, à l'orient de la route de caravanes qui mène du Fezzan au lac Tchad. Mais d'autres gens de leur race vagabondent dans les déserts de l'Est, ou se groupent en colonies, au Nord dans le Fezzan, au Sud dans le Borkou et le Kanem.

La taille des Tibbous dépasse rarement 1 m. 75 ; bien faits, ils ont des membres menus, une figure couleur de cuivre, intelligente et fine, un front haut, de grands yeux ressortis, un nez aplati, une grande bouche, des dents bien plantées, colorées en rouge sombre par l'usage immodéré du tabac. La combinaison d'un nez plat avec une longue chevelure ondulée et une barbe fournie indique une race hybride dont plusieurs traits dénotent une origine éthiopienne ; mais leur langage se rattache à l'un des groupes d'idiomes des Nègres soudanais et ils ont nombre de coutumes communes avec les Nègres nilotiques.

Les hommes se couvrent la figure d'un voile, tandis que les femmes vont à moitié nues, ou plus qu'à moitié. Les principaux ornements des Tibbous consistent en séries de breloques ; leurs armes sont la lance et un large couteau. Ils vont à chameau ; et la manière dont ils harnachent leur monture dénote une influence arabe.

Les Tibbous ont presque tous pour demeure des grottes, des abris sous roche, ou des huttes grossières qu'ils font en réunissant de gros blocs de pierre par un treillis de branchages, sur lequel ils jettent des feuilles de palmier. Ils s'alimentent principale-

ment de dattes, de farine de dourra et des fruits filandreux, très peu nutritifs, du palmier *doum* ; enfin, de lait de chèvre. En somme, ils meurent de faim à demi.

LES TOUAREG LE PLUS GRAND PEUPLE DU SAHARA

Les Touareg appartiennent, comme les Kabyles de l'Algérie, à la race berbère, dont ils sont les plus purs représentants. Intellectuellement et numériquement très supérieurs aux Tibbous, ils vont des salines de Bilma (route des caravanes du Fezzan au lac Tchad), à l'Est, jusqu'au Touat au Nord, jusqu'au Niger au Sud, et jusqu'à la rencontre des Arabes du littoral de l'Atlantique, à l'Ouest.

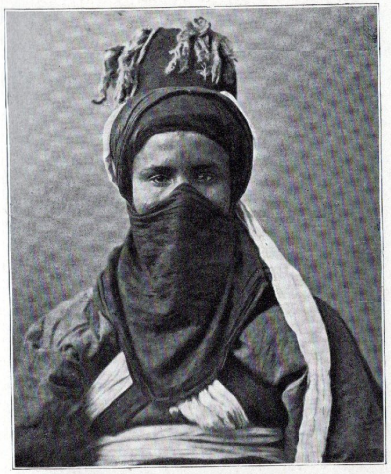
Ils ont fort mauvaise réputation, surtout depuis le massacre de l'expédition Flatters, en 1882, et le meurtre de missionnaires qui croyaient avoir gagné leur confiance. Quelques voyageurs, par contre, les ont jugés avec plus de bienveillance ; ainsi, le lieutenant de vaisseau Hourst dit en propres termes : « Sans doute, ils ont des défauts, beaucoup de défauts ; ils sont insolents, ils sont cruels, ils volent, ils mendient ; un des traits de leur caractère, la promptitude à s'offenser, rend les négociations avec eux très difficiles. Mais, à côté des défauts, ils ont à leur crédit de nobles vertus. Leur courage est proverbial ; la protection de leur hôte est pour eux, comme pour les Arabes, une véritable religion. Leur patience est bien connue, et ils ont une endurance extrême, absolument indispensable à leur existence ; enfin, et ici je sais que je suis en contradiction avec l'opinion généralement reçue, le Touareg est fidèle à sa promesse, et il abhorre les petits larcins. »

Ce sont des guerriers fameux. L'arme qu'ils ne quittent pas, le poignard, pend à une bride en cuir attachée au poignet de la main gauche. En guerre, ils se munissent de l'épée à deux tranchants, de la lance de fer, dont ils percent l'ennemi, ou qu'ils jettent en avant comme un javelot. Ils parent les coups derrière un bouclier de cuir rond. Il en est qui combattent encore avec l'arc et les flèches.

Ils montent des chevaux petits, mais vigoureux, harnachés d'une selle en bois couverte de cuir ; dans les étriers, ils n'engagent que le pouce des deux pieds. D'ailleurs, l'animal indispensable pour eux n'est pas le cheval, mais le chameau.

On trouve chez eux des huttes en paille ; mais ils habitent surtout des maisons faites d'une légère charpente couverte de peaux. Ils possèdent quelques villes, surtout dans le Sud du Sahara. La plupart des habitants de Say sont des Touareg ; mais, à vrai dire, Say, quoique méritant le titre de cité, ne possède que des cabanes en paille à toit pointu ; une seule demeure, celle du chef, est en terre. La palissade entourant Say n'est d'ailleurs qu'une enceinte de paille et de bois. D'autres villes des Touareg sont mieux construites : telle, Rhat qui, dans ses 8 kilomètres de tour, renferme des bâtiments de terre et de bois de palmier.

Les Touareg vivent sous un régime féodal et militaire : chaque chef de district a sous ses ordres une force armée toujours prête à partir pour la guerre. Ils sont monogames et bons époux ; pleins d'humanité pour leurs esclaves nègres. Ceux-ci tiennent, paraît-il, tellement à leurs propriétaires que les Européens n'ont pu en détacher un seul de son maître : quand on les fait prisonniers, ils s'échappent à la première occasion pour réintégrer la maison de l'esclavage.



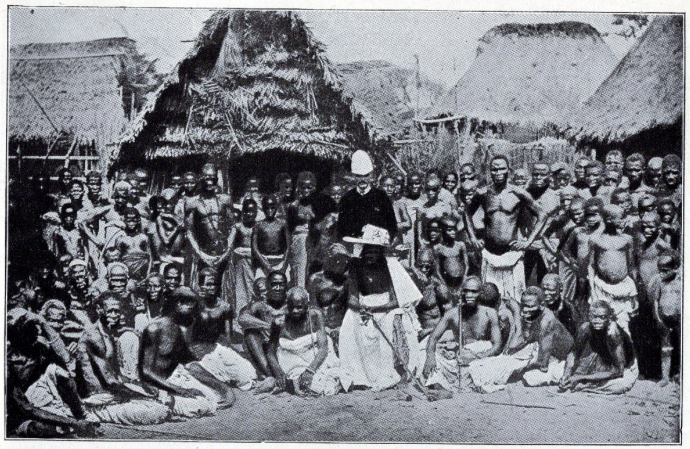
FEMME TOUAREG, aux yeux expressifs, dans une figure délicate, qu'elle voile, surtout en présence des étrangers. Plus cultivée que l'homme, elle sait généralement lire et écrire. Jeune fille, elle choisit son mari ; mariée, elle reste propriétaire de ses biens, conserve toute sa liberté, mais n'en abuse pas, et son influence peut être qualifiée de civilisatrice.

PHOTO LEROUX, ALGER.

LES TOUAREG ont bonne taille et membres un peu grêles ; leur teint, naturellement clair, se bronze au soleil et à la réverbération des sables brûlants ; les yeux bleus ne sont pas rares.

Ils ont pour vêtements une tunique noire de coton d'amples pantalons, des sandales de peau, un voile noir sur la figure. Ils ne le quittent jamais, pas même pour manger ou dormir.

PHOTO LEROUX, ALGER.



LES HAOUSSAS, industrieux et commerçants, en rapports fréquents d'affaires avec les Européens, vivent dans des bourgades où les cases de terre se pressent en rangs serrés.

GROUPE DE HAOUSSAS en costumes variés : on y trouve même l'uniforme du tirailleur, car nos troupes soudanaises ont des contingents de Haoussas. PHOTOS J.-W. ROLAND.

Ils professent un islamisme mâtiné de fétichisme ; d'ailleurs fort superstitieux, ils croient aux démons, aux esprits. Ils ne parlent jamais des morts que comme de « ceux qui ont disparu ». Ils regardent la croix comme un symbole sacré.

SOUDAN

Le Soudan comprend trois parties : le Soudan oriental, dont les eaux vont vers le Nil ; le Soudan central, où se creuse le lac Tchad ; le Soudan occidental, dont les eaux coulent vers le Niger. Pays riche, il a toujours attiré maintes populations : on évalue à 12 ou 15 millions ses habitants, d'origines très diverses ; ils seraient infiniment plus nombreux sans les guerres sanglantes qu'ils se sont longtemps livrées entre eux.

LA PLUS INTELLIGENTE DES RACES AFRICAINES : LES PEULS

Les Peuls ou Foulahs ont été parfois regardés comme des Malais à cause de quelques ressemblances manifestes entre la culture malaise et celle de cette partie du Soudan ; mais il est bien plus rationnel de voir en eux des Éthiopiens apparentés aux Berbères.

Ils présentent une intéressante combinaison de caractères physiques : leur teint varie du rouge brun au châtain clair ; la figure est ovale, le nez droit, souvent même aquilin, les lèvres fines et délicates, la chevelure non frisée ou poussant par boucles séparées. C'est peut-être la plus intelligente des races africaines. Jadis, tous pasteurs et rien que pasteurs, ils se sont appliqués à l'agriculture, aux métiers manuels, et ils ont réussi partout à force d'intelligence, de patience. Comme guerriers, ils sont braves, disciplinés, bien que, nous dit Hourst, ils aient une peur incroyable des Touareg. Leur courage et leur discipline se prouvent suffisamment par ce fait qu'ils commandent dans le Sokoto, quoiqu'ils y soient en minorité.

Leur langue, qu'on peut ranger parmi les idiomes du type nègre, décline et conjugue par suffixes ; elle reconnaît deux genres : l' « humain » et le « non humain », en place de la division usuelle en masculin et féminin.

LES HAOUSSAS, COMMERÇANTS DU SOUDAN

Les Haoussas vivent dans des villes populeuses, de négoce, de métiers manuels, de nombreuses industries, dont les produits se répandent sur la plus grande partie de l'Afrique septentrionale. Leur idiome est devenu la langue à l'aide de laquelle se comprennent les différents peuples du Soudan occidental et central. On le parle dans le bassin du Niger, et les trafiquants le connaissent dans les principales places de commerce de la Tunisie, de l'Algérie, de la Sénégambie et des différents protectorats de la côte occidentale d'Afrique.

Des ornements de cuir brodé, des anneaux et breloques d'or et d'argent, une poterie aux jolis motifs de décoration, montrent le sens artistique des Haoussas. Leurs armes sont la longue épée droite qui s'effile de plus en plus dans le sens de la pointe, et la lance dont le manche a 3 mètres de longueur ; en outre, la hache de bataille, le couteau de jet, le « coup de poing » hérissé de lames, l'arc, les flèches.

Leurs maisons, rondes le plus souvent, consistent en murs de terre que coiffe un toit de paille conique ; chacune d'elles s'élève dans un enclos. Les riches marchands,

les chefs, demeurent dans des maisons à deux étages, à plusieurs chambres avec terrasse et vérandas. Les villes, fort étendues, ont pour se protéger des attaques une enceinte de 6 à 12 mètres de hauteur, percée de portes, munie de tours.

La monnaie est une coquille, le *cauris*, dont mille valent 1 franc. Comme religion, l'Islam tient sous sa loi tous les Foulahs et la plupart des Haoussas, mais c'est un Islam sans fanatisme : ainsi Kano ne possède qu'une seule mosquée.

QUATRE ÉTATS D'AGRICULTEURS PACIFIQUES

Le Bornou, le Baguirmi, l'Ouadaï et le Darfour s'étendent dans la direction du Nil, à partir du Niger, jusqu'au Kordofan, pays nilotique; ces États n'ont conservé qu'un semblant d'indépendance dans des sphères d'influence européenne. Dans ces quatre pays habitent des races très variées, de fond nègre, avec mélanges d'Arabes, de Berbères, de Tibbous, etc. En Ouadaï et dans les plaines du Darfour, l'influence arabe domine, alors que dans le Baguirmi et le Bornou c'est l'influence nègre.

Ces indigènes sont paisibles, timides, avec grosses faces insignifiantes, gros nez, haut front, vaste bouche meublée de belles dents. Les hommes se rasent le chef; les femmes divisent leur chevelure en trois masses : l'une suit le sommet de la tête ; les deux autres, plus minces, tombent sur les oreilles.

A la campagne, ils demeurent dans des huttes circulaires en paille, en nattes d'herbes, ou en terre avec couverture de chaume. Mais dans les villes, où séjourne une bonne partie de la population, les maisons, plus grandes, sont mieux bâties ; dans celles des riches, on voit des cours extérieures sur lesquelles donnent les appartements des esclaves, et une cour centrale où les femmes du maître vivent, chacune dans sa hutte. De cette cour, un escalier monte à la maison du propriétaire, faite de deux espèces de tours ou tourelles, communiquant ensemble par une terrasse. Les murs sont bâtis d'une argile rougeâtre, aussi plastique que du stuc; et les toits, couverts d'herbes à l'extérieur, montrent à l'intérieur des arceaux en bois disposés avec beaucoup de goût. Peu d'industries autres que celle des champs où les indigènes cultivent surtout le millet, les haricots, et le dourra dont ils font une soupe qui est leur principal aliment.

ÉGYPTE

L'Égypte a un peu moins de 20 millions d'habitants, qui vivent presque tous dans la vallée et dans le Delta du Nil. Là se succèdent toutes les villes importantes du pays et d'innombrables villages abrités généralement sous des palmiers. L'Égypte a toujours été, est encore très riche ; en pleine prospérité agricole, en passe de devenir industrielle, elle a été de tous temps convoitée par les peuples de l'Europe et de l'Asie occidentale. C'est l'Angleterre, en ce moment, qui y fait la loi.

COPTES ET FELLAHS, DESCENDANTS DES ANCIENS ÉGYPTIENS

Coptes et Fellahs sont les descendants des anciens Égyptiens : les premiers sont devenus chrétiens ; les seconds musulmans. Tous ont si fortement subi l'empreinte arabe ou berbère qu'on a peine à les distinguer de leurs vainqueurs. Les Coptes étant à peine 150000, on peut dire que les Fellahs forment la masse de la population.

Ils sont vêtus d'une chemise de laine brune à larges manches, avec une sorte de

châle sur les épaules ; sur la tête, un bonnet blanc ou un fez rouge emmailloté d'un turban. En ville, ils s'habillent de coton, au lieu de laine. Leur chemise, qui est ample, descend soit aux genoux, soit jusqu'aux pieds, et souvent une ceinture la ramène autour de la taille ; sous la chemise, une sorte de caleçon, de pantalon court. La classe supérieure adopte le costume arabe, le turc ou l'européen.

Leur vie est tout ce qu'il y a de plus régulière et uniforme ; ils se lèvent avant le soleil, récitent les prières, prennent du café et partent, qui pour son champ, qui pour sa boutique. Le plus fort du travail se fait le matin. A midi, le dîner, puis une longue sieste ; ensuite le travail jusqu'au coucher de l'astre : après quoi, le principal repas de la journée : gâteaux plats de pain sans levain, lentilles et haricots bouillis avec du beurre, du poisson frit, du mouton, du bœuf, de la volaille.

Les femmes travaillent au ménage, à la cuisine, à la lessive, à la couture. Le matin, il leur arrive de s'assembler pour fumer, boire du café, conter des histoires, écouter des airs et des chants, danser. Elles ne peuvent se montrer en public que voilées ou cachées sous une sorte de dais, mais elles ont du plein air tant qu'elles en veulent, dans les cours et les préaux des maisons.

MAROC — ALGÉRIE — TUNISIE

On doit étudier ensemble les populations du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. Ces trois contrées n'en font qu'une pour la géographie physique et l'ethnographie ; d'ailleurs, la France, qui a conquis l'Algérie, a établi son protectorat sur la Tunisie et le Maroc. Les Berbères y sont en majorité; viennent ensuite les Arabes, les Juifs, les Nègres et un bon million d'Européens.

LES BERBÈRES, POPULATION PRIMITIVE DE L'AFRIQUE DU NORD

Les Berbères, race d'origine asiatique et partiellement mélangée d'Arabes, ont tous accepté l'Islam, et un fort grand nombre la langue arabe ; c'est pourquoi on les a souvent regardés par erreur comme appartenant à la souche arabe. Il y a même des Berbères qu'on a considérés comme des descendants de Mahomet, bien qu'ils n'aient pas dans les veines une seule goutte du sang du Prophète. Physiquement supérieur à l'Arabe, le Berbère est également plus industrieux, plus curieux, moins renfermé en lui-même et d'un tour d'esprit moins contemplatif, plus pratique.

Les Berbères se divisent en une foule de tribus : mille, dit-on, rien que dans la seule Algérie. On peut les ranger dans trois grands groupes : les Kabyles, dans le Nord, les pirates du Rif compris ; les Chelloubs de l'Atlas ; les gens du Sous auxquels il convient de rattacher les Berbères noirs des versants méridionaux de l'Atlas. Règle générale, ils sont paisibles et fort industrieux, non sans exceptions : par exemple, les Rifains de la côte septentrionale du Maroc, êtres turbulents, agressifs, autrefois fameux comme pirates.

Ils construisent des maisons de pierre, la plupart à deux étages, et les groupent d'habitude en bourgs, qu'entoure un mur de pierre ou une levée de terre. A la cam-

pagne, il en est beaucoup qui vivent sous la tente ou dans des huttes de paille en forme de ruche. Ces cabanes reposent simplement sur le sol et se transportent aisément d'un lieu à un autre : deux ou trois hommes entrent dans la cabane, la soulèvent et l'emportent à l'endroit désigné. Un village berbère ainsi en marche ressemble à une immense armée de gigantesques escargots.

Ce sont de bons cultivateurs qui labourent avec une charrue de bois à soc de fer et produisent du blé et de l'orge qu'ils coupent à la faucille, du maïs, des oignons, des haricots, des lentilles, du café, différents fruits, surtout des olives et des noix. Ils s'adonnent aux industries primitives ; ils fondent le minerai de fer ; ils font des tuiles ; ils filent le lin, le coton, tissent la laine, fabriquent de beaux tapis ; ils sont potiers, parfumeurs et savonniers.

Politiquement, ils se groupent en *cofs* ou sociétés ; en tribus qui, elles-mêmes, s'unissent en grandes fédérations. Chaque communauté se gouverne par une *djemaa* ou conseil municipal, que préside un *amin* ou maire, dont l'office est transmissible du père au fils. Ils n'apportent pas une grande ferveur dans l'observation des rites musulmans, boivent par exemple du vin de leurs vignes, mais s'abstiennent de toute liqueur achetée. La monogamie prévaut chez eux.

LES ARABES ENVAHISSEURS ; RACE TOUJOURS DOMINANTE

Le reste de la population du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie forme plusieurs classes, dont la plus importante se compose des descendants des Arabes qui envahirent l'Afrique du Nord au VIIe et au XIe siècle. On les trouve surtout dans l'Algérie occidentale et le Maroc, où ils dominent encore, comme ils le faisaient en Algérie avant l'occupation française. Le Maroc est le pays que les Arabes mettent au premier rang après l'Arabie, et le sultan marocain est considéré comme le chef des Musulmans de l'Occident. C'est le plus arabe des trois pays qui constituent l'Afrique française dn Nord. La pénétration européenne est encore nouvelle et les Berbères y ont toujours été en minorité. En Algérie et même en Tunisie, l'élément arabe déjà pénétré par l'élément berbère subit l'influence grandissante des Européens et des Juifs.

Restés mieux groupés au Maroc ou devenus plus dispersés en Algérie, ils se divisent en nombreux clans dont les noms sont précédés du mot *ouled*, « les fils de » : tels, les Ouled-Naïls, Berbères métissés d'Arabes, à l'Ouest de Biskra. Mais, comme beaucoup de clans berbères ont adopté cet *ouled*, le mot ne distingue plus rigoureusement les Arabes des Berbères.

Comme aspect physique, mœurs, genre de vie, les Arabes de l'Afrique du Nord sont restés fidèles à leurs ancêtres, et tout ce que nous avons à noter ici, c'est en quoi ils se distinguent des Maures et des Berbères. Les femmes arabes se différencient des femmes kabyles par le port de l'*adjar*, ou voile ; celles de la classe inférieure s'enveloppent d'un manteau de toile à larges manches serré à la taille par une corde qui ressemble à celle des moines. Hors de chez elles, une longue robe les couvre de la tête aux pieds, robe dont un pli cache la figure, ou, à défaut de ce pli, c'est un voile spécial qui la dérobe aux regards et ne laisse voir qu'un œil sur deux ; elles étalent des bijoux à profusion, grandes boucles d'oreilles, colliers de perles et de corail,

LA FEMME KABYLE ne se voile pas, comme la femme arabe ; elle n'est pas enfermée dans le harem ; elle vit en plein air, assiste aux danses, aux fêtes, à l'occasion desquelles elle revêt un costume somptueux.

PHOTO LEGRAND, ALGER.

UN GOURBI DANS LE DÉSERT. L'Arabe qui vit sous la tente a reçu le nom de Bédouin. Nomade invétéré, il se nourrit de sa chasse, de quelques volatiles qu'il emmène avec sa smala, du lait de quelques chèvres étiques. PHOTO LEGRAND, ALGER.

ALMÉES DE L'ALGÉRIE qui passent une partie de la journée en longues siestes paresseuses ou en causeries pendant lesquelles elles fument des cigarettes et absorbent des tasses de café maure ou d'innombrables verres d'anisette. PHOTO NEURDEIN.

lourds anneaux aux chevilles ; elles se teignent mains et ongles en jaune avec le henné et se noircissent les sourcils à la poudre d'antimoine.

LES MAURES, ARABES DES VILLES

Les Maures sont les Arabes des villes. Plus blancs de teint que les Arabes de la campagne, — peut-être parce qu'ils tiennent des Moros chassés d'Espagne quelque peu de sang espagnol, — c'est une race intelligente, cultivée, plus expansive que l'Arabe pur. Même les Maures des classes inférieures se font remarquer par une vivacité extraordinaire, un esprit toujours prêt à la riposte, une gaieté hardie servie par une mimique incomparable. Le blanc est leur couleur nationale. Ils se vêtent d'une chemise brodée, que serrent à la ceinture de nombreux boutons, de pantalons bouffants, d'une jaquette à manches larges. Quand ils sortent, ils arborent le fez ; ils se chaussent les pieds dans des pantoufles jaunes et s'enveloppent, en hiver, d'un épais manteau de laine, et en temps chaud d'une sorte de peignoir de soie ou de coton.

L'ARCHITECTURE MAURESQUE

L'architecture mauresque est la plus belle qu'il y ait en Afrique ; un explorateur décrit comme suit une maison de ce style :

« La maison où je me trouvais est un beau type d'architecture mauresque. Ce qui la caractérise, c'est la cour où j'arrivai de la rue par un étroit passage ; cette cour est généralement pavée de carreaux, et partiellement abritée d'un toit. Un filet d'eau, parfois une jolie fontaine, y murmure ; trois ou quatre chambres s'ouvrent par de hauts arceaux mauresques sur le pourtour du « patio » ; on pénètre dans ces appartements par de grandes portes en bois sculpté.

« Les parois sont blanchies à la chaux et parfois on admire au plafond de belles arabesques, en or et en couleurs brillantes. On monte à l'étage supérieur par un ou plusieurs escaliers noirs qui, presque toujours, auraient bien besoin de réparations ; les chambres de cet étage sont le plus souvent à des niveaux différents, et l'on peut hésiter de temps en temps sur la route à suivre. On ne pouvait arriver dans une des chambres de ma maison que par l'étage supérieur, et celle que j'occupais, tout à fait au bout de la cour, était sous une galerie dont je n'ai jamais pu trouver l'entrée, malgré toutes mes pérégrinations. La chambre qu'on atteint, à droite, au sommet de l'escalier principal, est à près de 4 mètres au-dessus de la cour, mais aucune porte ne mène de la cour à la chambre qu'on doit naturellement supposer au-dessus. Du second palier une porte mène au *stahr*, à la terrasse où les femmes se reposent et bavardent, loin des hommes, car le stahr est « tabou » pour les rois de la Création. »

MANGEURS DE KOUSKOUS

Ils ont pour aliments favoris des gâteaux d'orge, du lait, du beurre et une sorte de soupe faite d'une pâte de farine semblable aux pâtes italiennes ; pâte qu'on assaisonne de beurre rance : ils obtiennent ce beurre en remplissant de lait un sac en peau de chèvre hermétiquement fermé qu'on roule et qu'on pétrit sur le sol jusqu'à complet barattement. Un autre mets national est une saucisse faite de viande hachée menue, dont on entoure un bâton rond et qu'on fait griller sur des charbons. On prépare et on vend ces friandises dans

des boutiques comme il y en a beaucoup dans les quartiers mauresques.

Les femmes mangent beaucoup de pain, d'autant qu'on les engraisse avant le mariage, qu'on les gave avec des morceaux de pain mollet de la grosseur d'un doigt ; ce traitement dure une vingtaine de jours. Le thé est le breuvage national. Ils font du vin, de l'eau-de-vie, avec des raisins, des figues, des dattes. Ils fument le tabac.

Pour un repas de famille ou d'amis, les invités sont assis en cercle, les jambes croisées, par terre, quelquefois autour d'une table de quelques pouces de hauteur. Sur cette table ou sur le sol de la chambre, on pose une énorme boîte en paille avec ornements de cuir enluminé et couvercle conique également en paille ; on enlève le couvercle et l'on admire un grand bol ou un grand tube de bois plein de *kouskous*, espèce de ragoût fait de semoule, de mouton et d'une foule de condiments. Avant de prendre sa part, chacun des hôtes dit à part soi son bénédicité, sous la forme musulmane : « Bismallah ! Au nom de Dieu ! » ; puis on plonge les doigts de la main droite dans la gamelle fumante, on prend tout ce que la main peut contenir et on en fait une grosse boule qu'on se lance dans la bouche par une habile saccade ; — en bonne règle, la main ne doit pas toucher la bouche et jamais on ne doit se servir de la main gauche dans un repas. — Le festin terminé, on se lave et l'on s'essuie les mains.

Les Maures sont des musulmans point tout à fait exempts de superstitions nègres. La loi du talion « dent pour dent » domine leur législation. Un marchand anglais de Mogador, accusé d'avoir arraché à coups de poing deux dents à un mendiant, fut condamné à perdre deux des siennes : ce qui fut fait ; on reconnut plus tard son innocence et le gouvernement lui versa une indemnité.

LES ENFANTS ARABES sont aussi turbulents que leurs parents sont calmes et mesurés. Leurs dents blanches miroitent dans un perpétuel sourire et les courses folles, les jeux violents occupent les trois quarts de leur journée.

PHOTO LEGRAND, ALGER.

DANSEUSE ARABE aux allures d'idole. Cette étrange créature excite au plus haut point la curiosité des touristes. On la rencontre un peu partout en Algérie, dans les quartiers louches des villes.

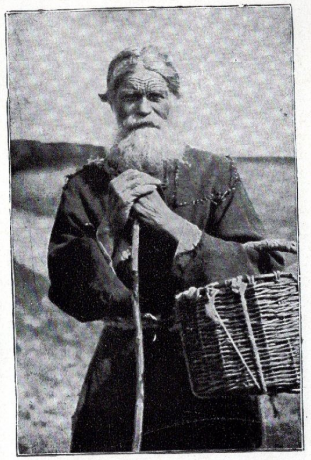
PHOTO NEURDEIN.

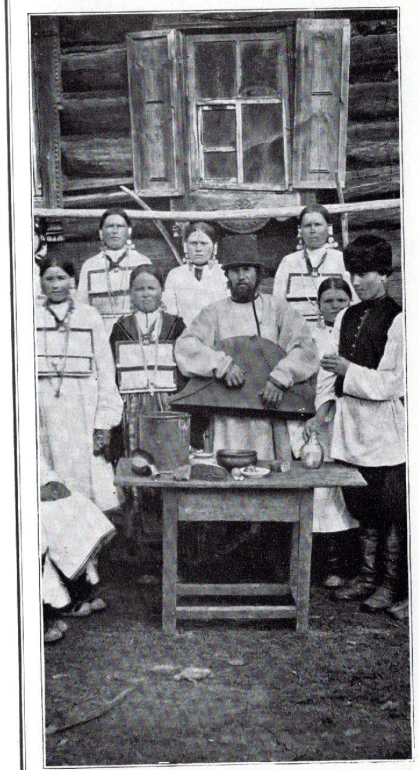
CES DEUX MAURESQUES, l'une femme mariée, l'autre jeune fille, appartiennent à cette catégorie d'Algériens, d'origine arabe, mais fortement métissés, qui détiennent la meilleure partie du gros commerce dans les villes du Nord et du littoral méditerranéen. Leur vie intime se ressent du contact tous les jours plus fréquent avec des Européens. Leur palais arabe ou leur villa n'a plus toutes les rigueurs du harem. Toujours tenues à l'écart des hommes, elles reçoivent les visites des femmes chrétiennes, mais ne leur en font pas.

DÉPOURVUES DU VOILE qu'elles prendront pour sortir, elles nous apparaissent dans leur beauté, que relève une parure compliquée : chemisette en mousseline blanche, et, par-dessus, une jaquette de couleur brodée d'or ; de larges pantalons de cachemire bleu, jaune ou vert, d'un beau travail, qui s'ajustent à la veste autour de la taille, sous une jolie ceinture de soie ; ici la tête est couverte d'un bonnet pointu, aux riches passementeries ; là une écharpe s'attache sur le front et tombe gracieusement en arrière.

Les pieds sont chaussés de pantoufles marocaines. Le moins que la femme mariée ait à chaque bras, c'est une douzaine de bracelets. Les plus riches disparaissent, pour ainsi dire, sous les perles, les diamants et les pierres précieuses ; celles auxquelles pareil luxe est interdit couvrent, on n'ose pas dire ornent, leur personne de tout ce qu'elles peuvent se procurer de vieilles ou de neuves monnaies d'or ou d'argent, descendant jusqu'à la ceinture en longues enfilades. PHOTO LEROUX, ALGER.

MENDIANT RUSSE. Ils sont légion, surtout dans le Nord de l'immense territoire, où les récoltes fréquemment mauvaises réduisent la population à la famine. Des distributions officielles de grains et de vivres, voire même de vêtements, s'efforcent d'atténuer ce mal ; mais, souvent insuffisantes ou trop tard venues, elles ne peuvent empêcher la mendicité. Et l'on rencontre fréquemment de ces pauvres hères, le bâton à la main, le panier au bras, arpentant les routes et frappant aux portes pour obtenir le pain. PHOTO DAZIARO, MOSCOU.





DANS UNE ÉCOLE DE CAMPAGNE, ces élèves sont groupés autour du maître. L'instruction primaire, si l'on en croit des statistiques, remontant à une quinzaine d'années, était donnée dans 71 555 écoles à 3 millions et demi d'élèves. Ces chiffres correspondent à 1 élève par 35 habitants ; proportion encore basse, mais qui, comparée à celle d'il y a trente ans, dénote un vrai progrès.

Ces progrès sont dus surtout aux efforts persévérants qu'apportèrent à l'enseignement les « Zemstvos », ou municipalités ; cependant les « Zemstvos » ne peuvent pas revendiquer tout le mérite du chemin parcouru ; ils doivent le partager dans une certaine mesure avec les écoles ecclésiastiques paroissiales.

En outre, quelques années avant la guerre, des conférences publiques avaient été organisées jusqu'au fond des campagnes par des amateurs instruits, et le peuple qui semblait y prendre un goût particulier en a certainement profité.

LE COCHER RUSSE fait sur son siège des stations de plusieurs heures par une température de 30° sous zéro. PH. DAZIARO, MOSCOU.

PETITS-RUSSIENS en position pour commencer une de leurs danses qui leur ont acquis une juste réputation. PHOTO DAZIARO, MOSCOU.

LES PAYSANNES RUSSES, même aux abords des villes, ont conservé la tradition du costume local ; et les cotonnades voyantes, les colliers d'ambre ou de métal, les coiffures pittoresques se rencontrent encore dans toutes les régions du territoire.

CHAPITRE XVIII

SLAVES, LAPONS, FINNOIS ET SCANDINAVES

RUSSIE || CAUCASE || LAPONIE || FINLANDE || SUÈDE || NORVÈGE

L'EUROPE, inférieure en superficie à l'Asie, à l'Afrique, à l'Amérique, occupe à peine la seizième partie de la planète terrestre, et cependant c'est à bien des égards le premier des continents. Depuis de longs siècles, elle est le centre réel du monde, la métropole du genre humain et le sol classique de la civilisation. Elle doit ce rôle privilégié à ses conditions géographiques, à sa situation intermédiaire entre les terres et les océans, à sa structure si heureusement découpée, à la moyenne de son climat, à la variété de ses productions. Elle compte 367 millions et demi d'habitants pour 10 millions de kilomètres carrés.

RUSSIE

La Russie en occupe à elle seule plus de la moitié (5 millions et demi de kilomètres carrés) et offre un contraste frappant avec l'Europe occidentale: à des territoires couverts de plateaux et de hautes montagnes, à des rivages découpés, elle oppose un sol uniforme et presque horizontal, des territoires compacts.

MÉLANGE DE TRADITIONS ET DE CIVILISATION HATIVE

De tous les peuples qui constituent la branche slave de l'arbre dit « caucasien », les Russes sont les plus nombreux, les plus puissants. Ils sont plus de 100 millions en Russie même. Physiquement, ils se comparent sans désavantage aux autres peuples européens. Ils furent autrefois de taille moyenne, d'ensemble trapu, de peau basanée, de chevelure noire, avec petits yeux enfoncés, barbe épaisse, moustaches drues ; mais leurs formes, leur visage se sont transformés, améliorés par des mélanges avec les blonds Scandinaves et d'autres races européennes. Et maintenant les ethnologues affirment qu'on trouve en Russie quelques-uns des plus beaux spécimens du type caucasien.

Beaucoup des qualités et des défauts des Russes tiennent peut-être au passage trop rapide d'une simplicité presque patriarcale à une civilisation qui est encore, en beaucoup de points, fort artificielle. A grands traits, le Russe des campagnes, type le plus pur de la race, est d'esprit peu compliqué; il est plein de vivacité, plus porté, de nature, au

bien qu'au mal ; il a une croyance illimitée en Dieu, et une foi presque aussi grande dans le hasard. En dépit de leur propagande et de tout leur fracas, les Bolcheviks n'ont jamais trouvé ici que de rares partisans ; le Russe des campagnes est fort attaché à ses vieilles institutions ; il est naturellement conservateur, et c'est à cela surtout qu'il faut attribuer son opposition aux révolutionnaires. Il n'en est pas de même dans les villes, et le bouleversement qui, récemment, a substitué le régime des Soviets au pouvoir absolu prouve qu'une partie du monde russe a été pénétrée d'un esprit tout nouveau.

Le Russe est imprévoyant, fort indifférent et accepte du même cœur les sourires ou les froncements de sourcils de la fortune. Il n'aime pas à continuer longtemps le même ouvrage, et il travaille le plus vite possible pour avoir plus tôt fini et se plonger aussitôt dans ses plaisirs favoris, le farniente, parfois malheureusement l'ivresse. Parmi les beaux côtés de son caractère, signalons l'esprit d'entreprise et de confiance en soi-même.

PERSISTANCE DU COSTUME NATIONAL CHEZ LE PAYSAN

Le costume qu'on porte à Petrograd, à Moscou, à Odessa et autres grandes villes, est exactement le même qu'à Paris : il n'a donc rien de caractéristique. Mais dans les gouvernements éloignés, au fond des campagnes, le peuple tient beaucoup au vieux vêtement national. Comme coiffure, la casquette de fourrure noire ou grise avec longue visière descendant souvent jusqu'aux sourcils ; comme habit, une houppelande bleu foncé ou brune, allant des épaules aux talons ; un pardessus en peau de mouton suffisamment graissée pour être imperméable à la pluie et à la neige, assez laineuse pour conserver la chaleur du corps ; les jambes et les pieds sont encastrés dans des bottes à revers qui montent jusqu'aux genoux. Il arrive que l'homme ainsi engoncé désire ajouter un peu de parure au vêtement qui l'enveloppe des pieds au menton : on voit donc parfois, sous les plis de la houppelande, une blouse rouge, serrée par une large ceinture de même couleur, et les culottes de velours qui étaient jadis si répandues avant que les modes urbaines eussent sacrifié le pittoresque à la laideur.

Tout homme qui a atteint un certain rang dans la société est pris de la passion de l'uniforme : presque tous ceux qui peuvent prétendre à la considération de leurs concitoyens, civils comme militaires, revêtent un costume officiel. Et la révolution n'a pas, en ce sens, modifié les caractères.

TABLE ABONDANTE ET HOSPITALIÈRE

Le paysan russe se nourrit le plus simplement du monde ; il consomme très peu de viande : non qu'il ne l'aime pas, mais un régal tel que bœuf, mouton, porc, est bien trop cher pour lui. Fort hospitalier, il couvre cependant à l'occasion sa table de tous les plats qu'il peut se procurer. Chez un paysan à l'aise, on trouve non seulement la soupe aux choux grasse et la *kacha* de sarrasin, mais encore du mouton, du porc, parfois du bœuf. Pendant le repas, on boit des quantités considérables d'une bière légère, et tout ce qu'on peut de *vodka*, l'eau-de-vie favorite. Le dîner fini, les invités se lèvent tous à la fois, se tournent vers l'icone de la maison qui est portée, dans un coin, par une tablette triangulaire ; ils s'inclinent gravement avec des signes de croix répétés ; ainsi remercient-ils Dieu des bonnes choses dont il vient de les faire jouir.

FIANCÉE RUSSE en costume de cérémonie. Le jour des fiançailles, la jeune fille revêt parfois encore le costume que portaient les contemporaines de la grande Catherine : le long manteau sans manches et le bonnet à deux pointes orné de perles.

Les fiançailles étaient naguère une fête à la fois religieuse et familiale. Si elles ont aujourd'hui conservé le second de ces caractères, elles ont officiellement perdu le premier, et le costume disparaît peu à peu devant les modes banales apportées de l'étranger. PHOTO DE LA Cie PHOTOCHROME DE LONDRES.

LA PAYSANNE RUSSE, forte, bien musclée, large d'épaules, est une ouvrière mieux équilibrée que son mari. Alors que celui-ci travaille avec acharnement mais d'une manière intermittente, elle est assidue à la besogne.

C'est elle qui généralement règle la dépense du ménage et met de côté kopeks et roubles qui permettront l'achat des costumes de fête aux fines broderies, aux passementeries d'éclatantes couleurs.

PHOTO BERGAMASCO, PÉTROGRAD.

LA NOURRICE DES FAMILLES RICHES conserve généralement le costume de sa province ; c'est une coquetterie qui d'ailleurs n'est pas particulière à la Russie. Le tablier, montant haut sur la poitrine et attaché par des bretelles, constitue, pour ainsi dire, l'insigne de la « corporation ».

Il y faut ajouter la triple rangée de grosses perles d'ambre et la coiffure en diadème.

PHOTO DAZIARO, MOSCOU.

TATARS DE CRIMÉE, descendants islamisés des anciennes populations de la Tauride. Ils portent encore un costume qui participe du turc et du caucasien. Ils sont généralement instruits et ont des journaux publiés de caractères turco-arabes.

Tous leurs voisins s'accordent à vanter leur probité, leur droiture, leur amour du travail et de l'ordre, leur respect de la dignité humaine.

PHOTO C.-I. BAZAN.

Il n'est pas de peuple plus généreusement hospitalier que les Russes, pas un où l'on reçoive l'étranger avec autant de plaisir, où l'on essaie autant de lui persuader qu'il est comme un membre de la famille. Au mendiant, au voyageur perdu dans la nuit, au fugitif échappé à la tyrannie d'un maître trop dur, à tous on offre libéralement tout ce qu'il y a dans la maison.

INTENSITÉ DE LA DÉVOTION POPULAIRE

C'est un peuple religieux. L'Église grecque orthodoxe est l'Église officielle ; mais on tolère jusqu'à un certain point les dissidents, aussi bien les catholiques que les musulmans, les bouddhistes, les païens ; et, théoriquement, c'est la liberté qui régit les affaires religieuses. Le chef de l'État est le chef politique de l'Église orthodoxe, en ce pays dont on peut dire que religion et nationalité sont presque identiques : aussi les vrais Russes de toutes les classes observent-ils scrupuleusement les rites et les cérémonies de leur religion. Afin que les pauvres gens n'aient pas à se déplacer trop loin pour accomplir leurs dévotions, on a élevé partout, à des coins de rues, et souvent en face l'une de l'autre, de petites chapelles qui ressemblent à des échoppes. A Moscou, par exemple, ces lieux de prière sont presque aussi nombreux que les restaurants à Paris ; sans compter le nombre extraordinaire d'icones ou de statues de saints qu'on rencontre le long de presque tous les murs, sur beaucoup de portes, dans les bazars, les magasins, les édifices publics, les bourses, presque toutes les boutiques. Devant ces icones, les dévots ne manquent pas qui prient à toute heure, jusqu'à la nuit.

CAUCASE

Le Caucase est une région montagneuse qui fait partie du territoire russe ; mais sa population est assez différente de celle qui occupe la Russie même pour qu'on lui donne une place particulière. En outre, les peuples qui habitent ce carrefour des nationalités en marche diffèrent tellement comme types, caractères, religions, langages, que nous ne pourrons mentionner ici que les plus importants.

LES SVANES, RÉFRACTAIRES A L'IMPOT ET A LA CIVILISATION

Les Svanes habitent la haute vallée de l'Ingour, dans le Caucase sud-occidental, sur un territoire restreint que commandent, de tous côtés, des monts aux glaces éternelles. Du monde extérieur, on n'arrive chez eux que par une gorge étroite, parfois impraticable, ou par de très hauts cols de la montagne. Nominalement soumis à la Russie, comme tous les Caucasiens, ils jouissent pratiquement de l'indépendance et on les laisse s'administrer à leur gré. Au nombre de 14000 seulement, ils ont pu résister aux collecteurs d'impôts, et cela malgré leur continuel état de guerre, village contre village, famille contre famille. Ils n'ont aucune organisation ; l'homme règne sur sa femme et ses enfants, et ne s'occupe aucunement de ses voisins. Bien naturellement, la sauvagerie de leur pays en a fait des sauvages.

Leur aspect n'est pas pour impressionner favorablement les étrangers : vêtements râpés, déguenillés, haillons et chiffons. Les hommes se coiffent d'un bonnet de peau de

mouton, poil en dedans, ce qui ombrage leurs yeux et leur donne une apparence encore plus féroce ; les femmes, toutes laides, n'ont pour costume que des guenilles. Quant aux enfants, ils vont à peu près nus. Hommes, femmes, enfants même, ont leur poignard ; beaucoup suspendent un pistolet à leur ceinture ou portent un fusil sur l'épaule, dans une gaine en peau de mouton.

On rencontre dans la contrée des ruines d'églises catholiques rappelant les efforts que fit au XIIe siècle la reine Tanara pour y introduire le catholicisme ; tentative qui ne modifia guère le caractère des Svanes, restés éminemment superstitieux et très persuadés que plusieurs d'entre eux ont la faculté de prédiction.

LES GÉORGIENS, IDÉAL CONVENTIONNEL DE LA BEAUTÉ

Les Géorgiens occupent le centre du Caucase dont ils sont la nation principale et où ils ont dominé jusqu'à l'invasion des Russes. On les a longtemps considérés comme se rapprochant le plus de l'idéal de la beauté physique, grâce à leur taille, à leurs formes puissantes, à leurs teint clair, à leur chevelure brune ou noire, à leurs yeux noirs ou gris, à leur front haut et large, à leur figure pleine et ovale. Mais ils sont en train de perdre cette supériorité.

Leur intelligence n'a rien de bien relevé. Dans les basses classes, peu savent lire et écrire, et dans les autres on n'est guère plus savant. Vêtus de costumes pittoresques, ils badaudent, tuant le temps à faire une musique qui n'est pas, d'ailleurs, dénuée d'originalité, à danser, à paresser.

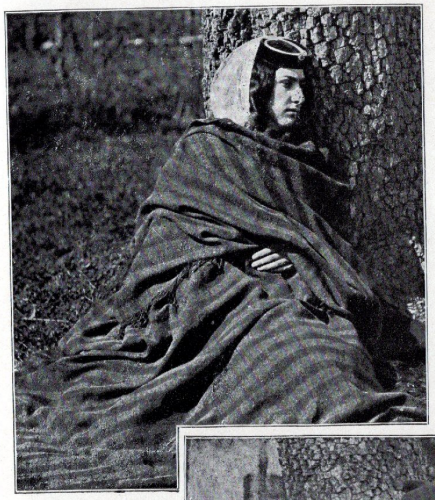
UN PEUPLE SURFAIT : LES CIRCASSIENS

Les Circassiens ont cessé d'exister comme nation indépendante depuis l'occupation définitive de leur pays par les Russes en 1864. A la suite d'émigrations constantes, on n'en compte plus que 123000, tout au plus, dans les vallées et les défilés du Caucase occidental.

Les ethnologues ont longtemps accepté comme un axiome la supériorité physique et intellectuelle des Circassiens, tandis que poètes et romanciers célébraient la beauté des Circassiennes. Passe pour la beauté, mais, quant au reste, ils n'ont jamais eu de littérature, de sciences, d'arts. Tout ce que cette race possédait lors de la soumission aux Russes, c'était d'abord la science pratique que chacun peut acquérir au cours de la vie ; puis des légendes en vers, des histoires, des maximes, des proverbes, la sagesse d'autrefois transmise de génération en génération. Aux enfants, aux jeunes garçons, on apprenait l'équitation, le tir, l'escrime, la chasse, et si peu le respect de la vérité que la pratique des mensonges audacieux passait pour un talent recommandable. Toute l'éducation tendait à préparer la jeunesse aux fatigues et aux dangers de la vie de montagnard. Idéal qui n'est pas sans valeur, mais qui ne mérite pas la renommée poétique qu'on a faite aux Circassiens.

LAPONIE

La contrée des Lapons, située presque tout entière au Nord du Cercle Arctique, se partage entre la Russie, la Suède et la Norvège. Elle est très faiblement peuplée ; la



LA BEAUTÉ DES GÉORGIENNES est universellement connue. Tout le monde a entendu parler de leurs traits réguliers, finement ciselés, de leur teint clair, de leurs grands yeux humides : aussi sont-elles fort nombreuses, très influentes dans tous les harems de l'Orient, et leur sang coule dans les veines des grandes familles turques, égyptiennes, persannes et tartares.

Pour tout dire, ces femmes superbes manquent de vivacité, d'expression et la race décline visiblement. Sans compter des alliances qui ne lui sont pas toujours favorables, l'abus de l'alcool engendre chez les hommes une dégénérescence qui est fatale à tous.

SOLDATS CAUCASIENS enrôlés dans les armées auxiliaires de la Russie. Ils portent, sous le grand manteau doublé de fourrure et muni d'un capuchon, la longue tunique serrée à la taille par une ceinture de cuir. Comme armes ils ont un long fusil, avec une cartouchière étalée sur la poitrine à la façon des Tcherkess, un poignard et généralement une paire de pistolets.

Ils ont une réputation de bravoure indomptable.

UN LAPON ET SON RENNE, l'un exploitant l'autre, sont d'inséparables amis. Le Lapon n'a rien de plus précieux que cet animal : il l'attelle à son traineau, il le monte, il s'en habille, il le mange. La femelle lui donne du lait; de ce lait, il fait du beurre, pas beaucoup, et surtout du fromage. En échange, le renne n'exige rien, pas même des soins.

PHOTO DE LA SOCIÉTÉ PHOTOCHROMIQUE DE LONDRES.

LES LAPONS DES MONTAGNES mieux que leurs congénères du bord de la mer ont conservé presque intact le vieux costume national. Ils sont d'un naturel nomade, à la recherche des animaux sauvages dont ils font leur nourriture tandis qu'ils en utilisent les dépouilles pour se confectionner des vêtements de fourrure.

PHOTO VALENTINE ET SONS.

partie norvégienne est la seule qui compte plus de 2 habitants au kilomètre carré. Dans l'ensemble 26 000 habitants sur 385 000 kilomètres carrés.

LES LAPONS SOUTIENNENT GAIEMENT LA LUTTE POUR LA VIE

Ses habitants sont peu nombreux, mais fort intéressants, pour deux raisons : d'abord pour l'antiquité de leur origine (Mongols croisés de Caucasiens), ensuite parce qu'ils continuent de vivre dans un état primitif qui n'a guère varié depuis quelque dix siècles. Comme jadis, les uns chassent, d'autres pêchent, d'autres conduisent des troupeaux de rennes, tous ont à soutenir un combat terrible pour leur existence même. Ils n'en sont pas moins des gaillards de joyeuse humeur, supportant avec indifférence la fatigue et les privations et sachant tirer satisfaction d'une vie si difficile que des peuples plus civilisés ne la supporteraient pas.

Lentement, mais sûrement, les étoffes de laine grossière remplacent les habits de peau, sauf en hiver où tous, hommes et femmes, s'engoncent dans des vêtements en peau de renne, poil en dedans. Les hommes se coiffent d'une énorme casquette à quatre cornes, les femmes d'une sorte de casque à carcasse en bois. En été, tout le monde porte la *wadmal*, longue chemise dont les manches vont jusqu'au poignet. Les Lapons des montagnes de l'intérieur ont mieux conservé le vieux costume national que les Lapons des bords de la mer, car, partout où l'influence européenne s'affirme, ils se vêtent plus ou moins comme les paysans scandinaves. La femme adopte la chemise et la robe de laine atteignant les genoux, ornée en bas de bandes rouges et jaunes. A la ceinture, la plus décorative possible, tiennent un couteau, des ciseaux. L'homme revêt la blouse de laine serrée à la taille, le bonnet de laine et les bas. Ils vivent dans des huttes ou des cabanes en planches du modèle norvégien.

FINLANDE

La Finlande, qui au Sud de la Laponie confronte avec la Russie et la Suède, compte 2 millions de Finnois, 500 000 Russes, 363 000 Suédois et 3 000 Lapons.

LES DESCENDANTS D'UNE RACE ÉPIQUE

Les Finnois ont beaucoup de sang suédois dans les veines ; beaucoup d'entre eux parlent le suédois ; mais leur langue nationale a résisté victorieusement pendant les centaines d'années où la Finlande appartint à la Suède, et elle a créé une littérature qui n'est pas sans intérêt.

Les Finnois possèdent même un poème épique, vrai trésor où se conservent les vieux mythes, les traditions transmises oralement jusqu'à nous depuis les temps préhistoriques. Dans le premier quart du XIXe siècle, un poète finlandais entreprit de sauver, de recueillir les légendes incorporées dans des « *run* » ou ballades ; il passa au crible tout ce qu'il put trouver de ces chants divers, souvent fragmentaires, et reconstruisit ainsi le poème héroïque de sa nation, œuvre que quelques enthousiastes mettent à côté des chants d'Homère et des grands épiques de la Perse et de l'Inde.

Au temps jadis, les Finnois étaient surtout chasseurs et pêcheurs, avec le chien pour principal animal domestique, à côté du renne, du cheval, du bœuf. Leur agriculture, très

peu développée, ne s'occupait que de l'orge et du seigle ; ils demeuraient dans des tentes de peaux portées par des piquets ou dans des huttes qui étaient simplement des trous creusés en terre et protégées des intempéries par un toit de branchages. Ils étaient vêtus de peaux cousues ensemble à l'aiguille, alors représentée par de petits os pointus ; ils patinaient et usaient du traîneau. Sauf les patins et les traîneaux, tout cela est loin, et les Finlandais d'aujourd'hui n'ont rien à envier à la civilisation russe ou suédoise.

SUÈDE

La Suède occupe la majeure partie de la péninsule Scandinave. C'est une région de plateaux, de terrasses et de plaines qui descendent à la Baltique. Le dernier recensement accuse une population de 5 136 000 habitants ; elle ne fait que s'accroître et le pays est en pleine prospérité.

UN PEUPLE QUI S'OUVRE A L'INDUSTRIE

Physiquement, la race suédoise est une belle race, qui passe pour la plus grande de toute l'Europe. Ce peuple a pris fort peu de part aux événements européens du XIXe siècle, tant guerres que faits commerciaux ; il s'est tenu dans un isolement relatif, qui a tendu à lui conserver, en le développant, son caractère national, et à lui garder son type physique de génération en génération.

Son costume est essentiellement celui de tous les Européens de la région septentrionale. Son caractère est énergique, opiniâtre, avec une force qui n'exclut pas la douceur. Dans sa nourriture, le lait caillé a une place importante. Solide, ferme comme de la gelée, on le met au milieu de la table, dans un grand plat de bois ; on le saupoudre de cassonade et de gingembre ; après quoi, les membres de la famille et les hôtes marquent avec la grande cuiller de bois le morceau en forme de V que chacun prend pour sa part ; on dit une courte prière et le repas commence.

A côté de l'industrie laitière, qui est la principale de la Suède, les autres industries ont réalisé depuis quelques années des progrès surprenants. L'exploitation des minerais de fer, les hauts fourneaux, les forges et les usines de fer, de fonte et d'acier ; la fabrication des ustensiles de métal ; les horlogeries, les fabriques d'allumettes, les filatures et les tissages ont depuis vingt ans décuplé la fortune du pays.

Une intéressante institution encore bien vivante subsiste en Suède depuis les temps reculés ; c'est la « fraternité adoptive », qui rappelle la « camaraderie » des anciens Grecs. Les deux contractants boivent chacun dans leur verre ; ils déclarent solennellement qu'à partir de cette heure chacun regardera son ami comme un autre lui-même, embrassera ses intérêts, le protégera, vengera ses injures, et qu'aucun caprice de la fortune n'attentera à leur fraternité ; ils s'étreignent les mains, touchent leurs verres, boivent en même temps : c'est ainsi qu'ils s'unissent solennellement pour l'avenir.

NORVÈGE

La Norvège constitue l'un des deux États de la péninsule Scandinave ; c'est un pays de glaciers, de montagnes, de fjords dans une zone étroite qui borde l'Atlantique.

LE PAYSAN DU TÉLÉMARK appartient à la population aisée des cultivateurs, comme le prouve son costume confortable et coquet fait de drap fort, rehaussé de parements de velours et garni de boutons de pure fantaisie. Si un rude climat le prive de certaines cultures privilégiées, propres au Midi et à l'Occident, la nature lui a donné une terre où poussent facilement céréales, pommes de terre et betteraves.

L'élevage du bétail lui est une précieuse ressource ; l'industrie des laiteries, scientifiquement organisées, surtout par la création d'associations coopératives, est devenue une source merveilleuse de gains dans l'économie rurale. Cette industrie compte près de 2 000 établissements dont la plupart transforment une partie de leurs laits en fromages et en beurre. PHOTO VALENTINE ET FILS, DUNDEE.

FIANCÉE SUÉDOISE portant le costume national ; jupe blanche sous un grand manteau noir, garni de broderies de couleur et rehaussé de cabochons de strass dans des montures de cuivre ou d'argent ouvrage. Sur la tête, un petit diadème « à la russe ».

Malgré l'invasion des modes internationales, le noir est resté la couleur préférée des Suédoises.

Peu ou pas de chapeaux : en été un foulard de soie, en hiver une coiffe de laine les remplacent généralement.

PHOTO GOSTA FLORMAN, STOCKHOLM.

FIANCÉE NORVÉGIENNE. Le jour de leurs fiançailles, les paysannes aisées ajoutent à leur parure un diadème de métal — cuivre, argent ou or — qui donne à leur figure sérieuse une expression d'icone. Comme vêtement, le costume du pays : jupe sombre, verte ou bleue, corset écarlate, bordé de rubans ou de dentelle d'or, sur une chemise de mousseline aux larges manches, plissée sur le devant. Autour du cou et de la taille, s'enroulent collier et ceinture de filigrane d'argent.

PHOTO PERSEN, BERGEN.

PAYSANNE DU HARDANGER (province de Bergen), type caractéristique de la femme norvégienne qui, contrairement à l'opinion commune, se fait moins remarquer par une taille exceptionnelle que par une carrure puissante. Sa figure, un peu massive, est sympathique.

Les travaux du ménage, comme les travaux des champs, trouvent en elle une robuste ouvrière. Économe sans avarice, elle a toujours un morceau de pain pour le mendiant, et pour l'ami de passage une écuelle de « grod » (soupe d'orge ou de seigle), un bol de lait et un plat de pommes de terre.

Elle porte le bonnet de mousseline blanche réservé aux femmes mariées, les jeunes filles allant presque toujours nu-tête. Son costume ne diffère du costume de fiancée que par la moindre richesse des broderies et des bijoux.

PHOTO DE LA SOCIÉTÉ PHOTOCHROMIQUE DE LONDRES.

LES SCANDINAVES

Sa population, qui n'atteint pas 2 millions et demi, a trouvé dans la pêche, la navigation, l'industrie, des ressources que lui refusait une terre ingrate.

UNE RACE INDUSTRIEUSE ET ÉNERGIQUE

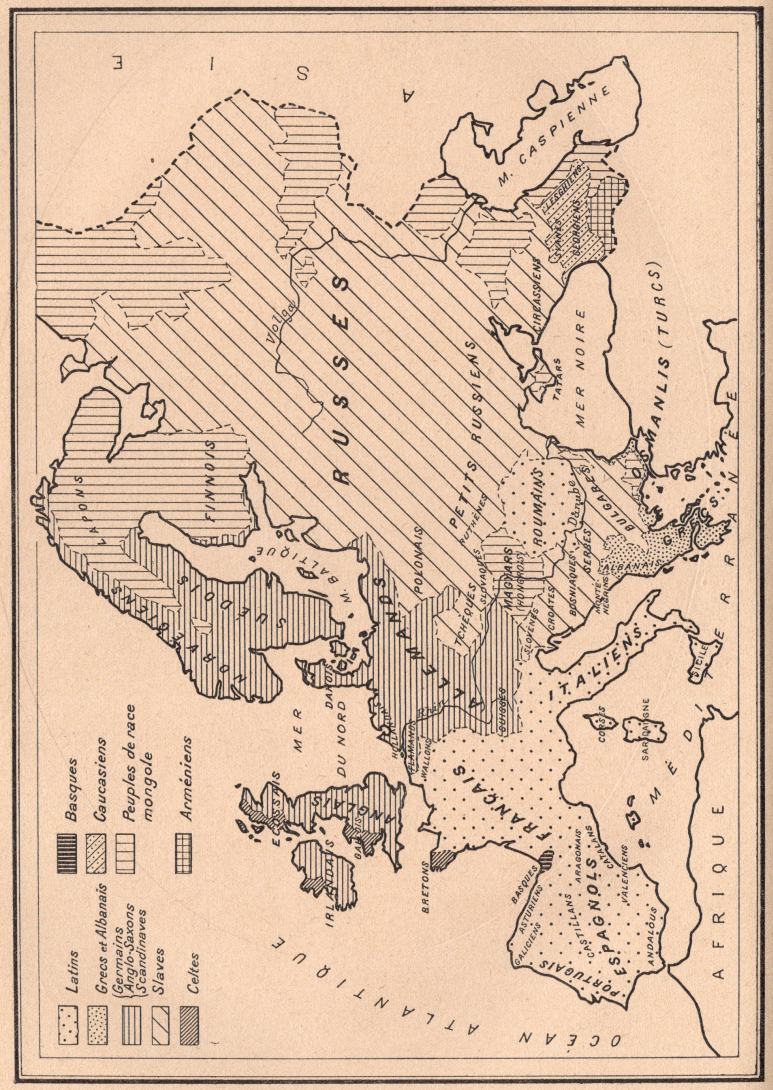
Les Norvégiens forment, avec les Suédois, le rameau scandinave de la famille caucasienne. On sait qu'ils se sont définitivement séparés de leurs frères suédois pour constituer un royaume indépendant ; c'est que, s'ils ont des affinités d'origine, ils ont une mentalité différente et une divergence complète d'intérêts.

Les paysans, qui représentent plus exactement la nation, sont virils, braves, maîtres d'eux-mêmes, le cœur chaud, sous une enveloppe épaisse, sous un extérieur froid qui n'exclut ni la colère, ni la tendresse. Ils aiment leur famille avec passion. Habiles à tous les métiers, ils abattent eux-mêmes l'arbre dans la forêt, ensuite ils le charpentent ; ils sont au besoin tanneurs, selliers, forgerons, cordonniers ou meuniers. Sur la côte, ils sont pêcheurs ; dans la montagne, ils chassent l'ours et le renne sauvage.

Ils ont tous pour vêtement un veston court, qui ne se boutonne qu'en haut, mais n'en est pas moins garni, pour l'ornement, de deux rangées de boutons de métal, ou d'argent chez les paysans riches. Ce veston est d'un drap épais tissé à la maison ; le gilet est assorti, avec boutons plus petits. Ils portent la culotte courte, jadis en cuir, aujourd'hui en drap ; ils ont aux jambes des bas de grosse laine, sur la tête une casquette de cuir ou un chapeau de feutre rond.

Les vieilles coutumes locales s'en sont allées ; mais il en subsiste une qui mérite d'être signalée : l'hôte mange seul, — du moins dans les campagnes. Au bout d'un jour ou deux seulement, on le laisse déjeuner, dîner avec la famille et les ouvriers de la ferme ; il peut alors renoncer à la cuiller d'argent qu'on lui avait d'abord donnée et réclamer le couvert de bois des familiers : il est de la maison.

LES RACES HUMAINES



TORÉADOR ESPAGNOL
(Europe)

D'après une photographie Julio Beauchy, Séville.

CHAPITRE XIX

POPULATIONS BALKANIQUES, AUTRICHIENNES, HONGROISES, POLONAISES ET TCHÉCO-SLOVAQUES

GRÈCE || TURQUIE || ETATS BALKANIQUES: BULGARIE—ROUMANIE—MONTÉNÉGRO BOSNIE-HERZÉGOVINE—SERBIE || AUTRICHE || HONGRIE || POLOGNE || TCHÉCO-SLOVAQUIE.

LA GRÈCE se divise en trois régions naturelles : Grèce proprement dite, bordée au Nord par la Turquie ; Péloponèse ou Morée, péninsule rattachée au continent par l'isthme étroit de Corinthe ; archipels de la mer Égée à l'Est et des îles Ioniennes à l'Ouest. La population est de 2 434 000 habitants, répartis sur 64 679 kilomètres carrés.

TYPE FIN ET INTELLIGENT

Comme aspect, le Grec n'est ni grand ni petit ; il est maigre, bien proportionné ; il a figure ovale, long nez droit, dents blanches régulièrement plantées, yeux pleins de vivacité, lèvre supérieure courte, mains menues et petits pieds. Il est intelligent, énergique, de tempérament joyeux ; on lui reproche son trop d'habileté en affaires. Il se passionne pour la politique, est extrêmement fier de sa nationalité, trait de caractère qui a contribué à conserver la pureté de sa race. Il est sobre, hospitalier, économe, mais son instruction n'est pas très relevée. Si nombre de citadins en ont reçu une bonne, l'ignorance prévaut encore dans les campagnes : au recensement de 1896, environ 30 pour 100 de la population ignoraient la lecture et l'écriture ; 15 pour 100 au plus savaient lire seulement et cette moyenne n'a guère varié depuis.

CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES

La vie sociale des paysans grecs abonde en symboles et en curieuses cérémonies. Ils lavent le nouveau-né dans du vin tiède aromatisé de feuilles de myrte ; ensuite, ils le couvrent d'une couche de sel. Dans l'île de Rhodes, le cérémonial est plus compliqué : huit jours après sa venue au monde, on baigne le bébé dans le bain de vin de myrte ; la sage-femme le dépose dans son berceau, au-dessous de bougies allumées ; puis un enfant, qui doit être l'aîné de la famille, s'approche du nouveau-né, lui passe du miel sur les lèvres et dit : « Puisses-tu être aussi doux que ce miel ! » Dans l'île de Chypre, à la première dent de l'enfant, les amis de la famille se réunissent ; on chante pour célébrer l'événement et le bébé est baigné dans de

l'eau où l'on a fait bouillir du blé. Trente-deux de ces grains bouillis sont enfilés en chapelet et cousus à son bonnet, pour favoriser l'heureuse poussée des autres dents.

A Athènes, dans la classe la plus pauvre, il est d'usage d'emmailloter le nouveau-né dans des langes faits d'une des vieilles chemises du père ; sous son oreiller, si c'est un garçon, on met un couteau à manche noir, une pièce d'or, un évangile ; si c'est une fille, des parures, des joyaux remplacent le couteau : tout cela veut dire qu'on espère de l'enfant qu'il sera courageux, riche et pieux.

Nombre de vieilles coutumes sont aussi de règle à propos du mariage. Dans maint district, la cérémonie finie, les nouveaux époux s'asseyent sur une pièce de bois ou sur un sofa, cependant qu'autour d'eux l'assistance chante ou discourt en leur honneur. On jette derrière eux des grains de riz et de coton. Ensuite, ils vont de la maison de la mariée à celle du marié ; la mère reçoit l'heureux couple devant la porte, un verre de miel et d'eau à la main : la mariée boit dans ce verre pour que ses paroles soient dorénavant aussi douces que le miel, et l'on oint la porte avec ce qui reste du liquide pour que la dispute n'entre jamais dans la demeure.

Plusieurs coutumes funéraires ne manquent pas d'intérêt : ainsi, le cortège funèbre s'avance, les porteurs en tête, le couvercle du cercueil relevé pour qu'on voie le mort, couché sur des coussins, en habits de fête ; derrière, des enfants tiennent la croix et les bannières de l'Église orthodoxe ; puis viennent les prêtres dans leurs robes brillantes, ensuite un ou deux pleureurs à gages, qui chantent en marchant une gémissante complainte. Arrivés à la tombe, on met sous la tête du mort un coussin plein de terre, on ferme le couvercle de la bière, faite du bois le plus léger, et l'on descend le cadavre. Dans l'île de Chypre, on ne remplit pas le coussin de terre, mais de fleurs, de feuilles de citronnier, et l'on enterre avec le défunt un plat de farine ou de grains, provision pour son long voyage. Quand la fosse est comblée, on plante droit en terre les barres de bois par la poignée desquelles les quatre ou six porteurs soutenaient le cercueil, et on laisse une bougie allumée sur le tertre. La maison où quelqu'un vient de trépasser reste trois jours sans être balayée et il est ensuite essentiel de brûler immédiatement le balai qui a fait cet office. Dans le Nord de la Grèce, les femmes de la famille du mort portent le deuil en blanc, la tête découverte, les cheveux dénoués ; on tient ouvertes les portes de la maison ; y entre et en sort qui veut.

LES ALBANAIS, NOBLES REJETONS D'UNE RACE ÉTEINTE

Il faut consacrer quelques lignes aux Albanais, parents éloignés des Grecs, débris de la race des Thraces et des Illyriens. Ils forment un joli peuple au front élevé, aux traits fins ; leurs femmes et leurs filles ont une réputation de grande beauté. Ils sont actifs, hardis, comme on doit l'attendre d'un peuple de montagnards, et fournissent d'excellents soldats à l'armée turque. Cruels à leurs ennemis, fidèles à leurs amis, hospitaliers, indépendants et intraitables, ils n'ont jamais tenté de s'unir en un État organisé, et c'est encore aujourd'hui une nation sans aucune cohésion, un semis de tribus et de clans. Leur costume varie suivant les localités ; en général il se compose d'une veste brodée d'or, d'une large ceinture avec poche de cuir contenant un yatagan et un pistolet, enfin du jupon national. Le vêtement des femmes comporte beaucoup de broderies.

JEUNE FEMME GRECQUE en costume de fête national. Il est composé d'une longue robe de soie, rehaussée de broderies, sur laquelle on passe un vêtement sans manches et tombant jusqu'aux genoux. Sur ce vêtement de soie lourde s'étagent les colliers de perles, les pendentifs faits de pierreries enchâssées dans des montures de filigrane. La tête est couverte d'un voile de soie ou de mousseline et le front orné d'un rang de pièces de monnaie — or ou argent.

Le costume de tous les jours est naturellement plus simple : courte jaquette blanche à manches larges, unie ou brodée de soie, et, par-dessus, le vêtement sans manches tombant aux genoux ; robe de laine blanche avec garnitures rouges, bleues ou noires, et broderies de même couleur aux extrémités. Un foulard jaune encadre la figure.

CE SOLDAT GREC, sauf son fusil, sa baïonnette et sa giberne qui lui donnent la note moderne, a conservé le costume national emprunté aux Albanais : jupon blanc et fustanelle tombant jusqu'aux genoux, où s'attachent des bas blancs ; gilet plus ou moins richement brodé, mais toujours en laine de couleurs variées ; une espèce de dolman, enserrant aux manches une chemise bouffante. Un bonnet rouge à long gland de soie complète le costume.

Le service militaire est obligatoire de vingt à cinquante ans. Durée du service : trois ans dans l'armée active ; sept dans la réserve ; dix dans l'armée territoriale ; dix dans la réserve de l'armée territoriale.

PHOTOS A. RHOMAIDÈS, ATHÈNES.

COLPORTEUR TURC offrant à une ménagère de Constantinople les modestes articles de sa pacotille : objet de toilette et de couture. PHOTO P. SEBAH, CONSTANTINOPLE.

Accablées de travaux, comme chez toutes les races guerrières, elles mériteraient un meilleur sort car elles possèdent toutes les vertus domestiques.

TURQUIE

La Turquie comprenait autrefois toute la péninsule des Balkans. Mais depuis le traité de Berlin (1878) elle a été morcelée et ses vassaux se sont si bien émancipés qu'il lui reste seulement une large bande de territoire entre l'Adriatique et le Bosphore, comptant 169 000 kilomètres carrés environ et un peu plus de 6 millions d'habitants. Et encore les vrais Turcs ne sont-ils guère que 2 millions, cantonnés surtout à Constantinople et dans les districts maritimes du voisinage.

UN PEUPLE GRAVE, SIMPLE ET FORT

Les Turcs appartiennent à la grande famille des Osmanlis, branche de la race tartaro-mongole que nous avons déjà vue en Asie Mineure; mais un fréquent mélange de sang caucasien leur a fait perdre presque toutes les caractéristiques mongoles, et ils ne sont plus guère qu'une subdivision de la race caucasienne qui se distingue par un teint brun et des cheveux noirs. Ils sont d'allure majestueuse, de manières graves et dignes, solidement charpentés, forts et capables d'une endurance extrême. Ils mènent une vie simple et sobre; n'ont guère d'autre plaisir que leur café, leur chibouque, dans leur demeure mal construite et peu confortable. Les femmes, dont la plupart ont des traits nettement européens, font tout l'ouvrage de la maison et beaucoup du travail des champs. Les Turcs des classes supérieures ont presque tous adopté le costume européen : redingote boutonnée jusqu'au menton, pantalon long, avec un fez qui seul rappelle l'Orient.

Tous se marient de très bonne heure, les hommes à dix-huit ans, les femmes à douze ou treize. Ce sont les parents qui s'occupent des préliminaires du mariage; le fiancé fournit la dot, la fiancée n'apporte que le trousseau. Le mari n'a aucun droit sur les biens de sa femme. Pour divorcer, le Turc n'a qu'à dire : « Voile ta face : le *nékyah* (contrat de mariage) est dans tes mains! ». La femme cesse d'être son épouse et est tenue de quitter instantanément la maison; mais elle garde sa dot — et c'est ce qui la garantit contre un divorce trop hâtif.

MÉLANGE DE SORCELLERIE ET DE FATALISME

Tout comme chez les Grecs, des coutumes curieuses accompagnent la naissance des enfants; avant tout, elles ont pour but d'éviter le *hazar* ou mauvais œil; charmes, amulettes, prières, incantations, ils y font tout concourir. En bons musulmans, ils voient arriver la mort avec une stoïque indifférence. La Destinée, l'Heure de la Mort ont été fixées fatalement par un décret d'Allah. Celui qui va mourir est donc résigné au sort que rien ne pourrait changer.

Les Turcs ferment les yeux du mort, lui bandent le menton, l'étendent sur un lit, les mains aux côtés, les pieds liés ensemble, et le couvrent d'un voile; si c'est un homme, on le porte sur une civière, dans la cour de la maison, pour laver le corps, et c'est en cela que consiste la cérémonie religieuse, accomplie par un *iman* et deux desservants.

La partie inférieure du corps ne doit pas être découverte, et le cadavre doit être traité avec dévotion, pour éviter la malédiction du défunt.

ÉTATS BALKANIQUES

Les États Balkaniques sont des provinces émancipées de l'ancien Empire ottoman. On désigne sous ce nom les États situés sur les plateaux s'élevant entre la Mer Noire, la Turquie, l'Adriatique, la Save et le Danube. Ce sont la Bulgarie, la Roumanie, le Monténégro, la Bosnie-Herzégovine et la Serbie.

LES BULGARES, PEUPLE ÉNERGIQUE ET PASTORAL

Bien que parlant un idiome slave et rangés ordinairement parmi les peuples slaves, les Bulgares sont une nation d'origine tartaro-mongole. Ils sont robustes et portent haut. Soucieux de leur indépendance, ils réussirent à secouer le joug, d'ailleurs peu pesant, de la Turquie et se formèrent en royaume indépendant gouverné par un tsar.

L'homme de la campagne porte une veste en peau de mouton et un pantalon de toile serré par une bande autour des chevilles et des mollets; la femme se vêt d'une jaquette brodée, de plusieurs couleurs, ample, descendant aux genoux, sous laquelle un jupon de flanelle tombe jusqu'aux pieds chaussés de sandales.

Les maisons ne comportent qu'un étage; l'enclos qu'elles occupent comprend des hangars, des étables, des cours où se pavanent des porcs, des poules et des canards. On se tient dans la cuisine, derrière laquelle est la chambre à coucher avec un lit pour le chef de famille; garçons et filles dorment sur des nattes étendues à même le sol de terre battue. L'ameublement consiste en tables de bois, bancs, coffres, poteries, ustensiles de ménage de l'espèce la plus commune.

LES ROUMAINS, AGRICULTEURS

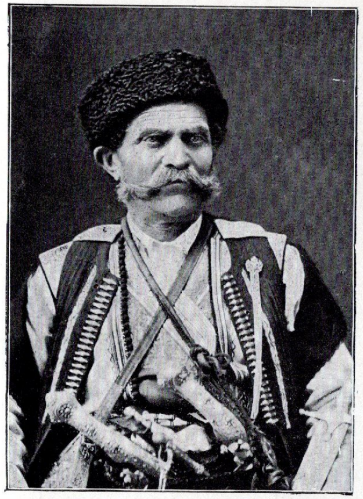
Les Roumains se distinguent par une peau brune, des cheveux et des yeux noirs, qu'ils doivent peut-être à une infusion de sang bohémien. C'est une race musclée et bien bâtie.

Les hommes s'habillent généralement d'une longue blouse de toile blanche serrée au corps par des cordons ou par une large ceinture; les pantalons sont également en toile. Quelques-uns se chaussent de bottes et le plus grand nombre de sandales fixées au pied par une bande qui s'enroule le long de la jambe. La coiffure est de feutre commun ou de toile à bon marché. En hiver, on remplace la blouse de lin par de la peau de mouton qui garantit mieux de la neige et de la gelée. Les femmes se coiffent d'un foulard roulé autour de la tête, attaché sous le menton; un corsage lâche, parfois blanc, plus souvent de couleur voyante, leur couvre le buste; la jupe, plus foncée que le corsage, est aussi de couleur brillante. C'est elles qui portent le poids de la plus grande partie des travaux champêtres: on les dit d'ailleurs plus industrieuses que les hommes.

LES MONTÉNÉGRINS BELLIQUEUX

On a dit des Monténégrins, grands et bien faits, qu'ils sont l'élite des Slaves, mais leurs femmes contractent de bonne heure un air usé, vieillot; elles perdent, jeunes encore, tout leur charme à force d'être accablées par l'ouvrage de la maison et par les travaux de la terre auxquels les hommes les condamnent sans merci.

DANSE DE PAYSANS BULGARES *exécutée par des femmes qui tournent autour d'un musicien unique jouant du flageolet.* PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».



MONTÉNÉGRIN *avec sa ceinture garnie d'un attirail guerrier.* PHOTO P. SEBAH, CONSTANTINOPLE.

FIANCÉE ROUMAINE *en costume national.* PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.

FAUCONNIERS BOSNIAQUES. La fauconnerie, très estimée au moyen âge et tombée en désuétude depuis le XVIIIe siècle, a pourtant conservé des adeptes, surtout chez les peuples d'Orient. En Bosnie, elle constitue un sport réservé aux propriétaires des grandes chasses ; il en est qui possèdent des fauconneries de cent têtes. Les fauconniers bosniaques sont très recherchés par les amateurs hongrois, qui sont d'habiles chasseurs.

PHOTO F. TOPIQ, SERAJEVO

UN BOSNIAQUE EN COSTUME NATIONAL porte le volumineux turban ; une veste brune soutachée de noir, ornée de passementeries d'or ou d'argent ; des pantalons de toile sous le court jupon ; des guêtres et des sandales attachées sur le cou-de-pied. A sa ceinture de cuir sont passés sabre et poignard. Mais le tableau ne serait pas complet sans la longue pipe en bois de cerisier dans laquelle il fume un tabac odorant.

PHOTO F. TOPIQ, SERAJEVO.

Cette petite nation est brave, guerrière, simple de manières, bien connue pour ses mœurs honnêtes, la vertu de ses femmes.

Pendant plusieurs générations, la vie des paysans s'est consumée à des guerres contre les Turcs ; maintenant c'est l'agriculture qui les occupe, sans qu'ils fassent preuve de la moindre hardiesse à suivre les méthodes nouvelles ; ils s'en tiennent aux procédés dont se contentaient leurs ancêtres. D'ailleurs, ils regardent les arts de la paix comme bien ternes en comparaison des passions de la guerre.

LES BOSNIAQUES ET LEUR FIDÈLE AMITIÉ

Les Bosniaques, d'origine slave, ont un grand renom de loyauté, de sincérité, de fidélité à la parole donnée, et d'hospitalité à la manière orientale. L'ami leur est sacré comme l'hôte : on voit des gens qui s'unissent par un pacte d'amitié en présence de témoins, ou qui, dans l'église, avec le ministère d'un prêtre, échangent leurs armes en signe de fidélité mutuelle et se donnent le baiser de paix.

Le paysan se nourrit surtout de farine de maïs et d'une sorte de blé noir trempé dans du lait. Il extrait, par distillation de la prune des pruniers qui entourent les maisons, même les plus pauvres, une eau-de-vie qui est sa principale consolation dans les épreuves de la vie. Il habite des huttes de terre avec toit de chaume ou d'écorce de tilleul ; d'ordinaire il n'y a guère en ces cabanes qu'une chambre où s'ébattent, avec les enfants, les porcs, les chèvres et les poules.

Dans les villes, les maisons sont carrées, avec toit en bois ; le rez-de-chaussée sert souvent d'atelier ou d'écurie. La demeure, divisée en deux parties, a deux entrées : dans une de ces parties vivent les hommes, dans l'autre les femmes.

LES SERBES ÉGALITAIRES ET PIEUX

Une race robuste, brave, énergique, hospitalière, fière, impétueuse, prête à se battre pour son bon droit, et fort attachée à ses vieilles coutumes, à ses vieilles croyances, tels sont les Serbes.

Leurs institutions sont purement démocratiques ; chaque famille possède le sol qu'elle cultive ; on rencontre en Serbie peu de journaliers, peu de domestiques, et les uns comme les autres viennent principalement de Croatie et de Hongrie. Quand un propriétaire ne peut rentrer toute sa récolte, même avec l'aide de sa famille, il fait appel aux voisins, qui lui prêtent volontiers assistance et qui se sentiraient offensés s'il faisait mine de les payer. Service pour service, et, le cas échéant, on les aidera comme ils ont fait.

Ils sont fiers d'être tous égaux sous la souveraineté d'un roi ; chez eux, pas d'aristocratie, très peu de bourgeois, marchands ou boutiquiers. Le Serbe qui travaille aux champs ne reconnaît pas un supérieur dans la personne d'un fonctionnaire plus instruit et mieux habillé que lui.

Les Serbes, très pieux, observent scrupuleusement les jeûnes imposés par l'Église ; le paysan ne manque jamais, le matin, de demander l'aide de Dieu pour la journée qui commence. Chaque famille a son saint patron, auquel les fils doivent toute dévotion, non les filles, qui n'ont à s'intéresser qu'au patron de leur futur époux. La fête de ce patron est une vieille coutume remontant à l'époque où toute la famille vivait patriarcalement

sous le même toit ; on la célèbre encore partout, et elle dure plusieurs jours. On pare la maison de rameaux et de fleurs, et tous les proches parents s'assemblent en un banquet présidé par le chef de famille ; on met au milieu de la table un pain fait de la meilleure farine de froment, on évide en croix le milieu de ce pain et on plante au centre un chandelier à trois branches dont on allume les trois bougies en l'honneur de la Trinité ; on récite une prière où l'on demande à Dieu de faire descendre sa bénédiction sur toute la famille ; après quoi, goûter, toasts, chants, et réjouissances générales.

AUTRICHE

L'Autriche a perdu, lors de la grande guerre, ses Etats satellites et la majeure partie de sa population hétérogène. Ses habitants d'aujourd'hui sont surtout des Allemands, et le berceau des Habsbourg est devenu une République.

UN CREUSET DE RACES

Les Autrichiens des campagnes diffèrent sensiblement de ceux des villes, non seulement par les mœurs, les us et coutumes, ce qui va de soi, mais encore par leurs caractères ethnographiques. La campagne autrichienne, située sur le chemin de parcours des grandes invasions, a recueilli au passage les représentants de races diverses ; la communauté d'intérêts qui, pendant des siècles, a groupé les peuples de la monarchie austro-hongroise, a encore augmenté le mélange des sangs. Cette fusion a été plus effective ailleurs que dans la capitale où l'influence allemande s'est exercée d'une manière prépondérante dans les alliances de familles.

LA POPULATION DE VIENNE

Les Autrichiens de Vienne sont en effet de souche allemande, et la langue officielle est l'allemand. Le peuple de la capitale se caractérise par son humeur légère ; la gaieté est sa note dominante ; son indolence, son manque d'énergie peuvent être attribués partie à la vie énervante des grandes cités, partie à des influences orientales. Les Viennoises ont un grand renom de vivacité, de bonne humeur, de beauté physique et de grâce féminine, quel que soit leur rang dans la société. C'est surtout dans la classe ouvrière qu'hommes et femmes font preuve de sérieuses qualités : sous le toit des artisans autrichiens, qui sont travailleurs et honnêtes, abondent les femmes intelligentes et dévouées.

HONGRIE

La Hongrie, détachée de l'Autriche lors de la guerre de 1914-1918, a recouvré une indépendance que réclamaient des aspirations héréditaires et le principe des nationalités. Elle a adopté le régime républicain.

LES MAGYARS, RÉPUTÉS POUR LEUR BRAVOURE ET LEUR FASTE

Vers la fin du IXe siècle de notre ère arrivèrent en Hongrie des hordes de cavaliers, chez lesquels se mêlaient le sang turc et le sang finnois : c'étaient les ancêtres des Magyars ou Hongrois, qui conservent encore dans leur physionomie, jusque dans les meilleures familles, quelque chose d'oriental. La structure de leur langue, l'intrusion de racines turques ou mongoles, et, plus récemment, de termes allemands ou slaves, suffisent à démontrer que c'est bien là une race mélangée.

PAYSAN DU SUD DE L'AUTRICHE, Allemand de langue plus que d'aspect, répandu dans toute la région qui va du Tyrol à l'Ouest jusqu'aux plaines de Hongrie à l'Est et la Carniole au Midi.

Agriculteur, éleveur dans la campagne, où il promène ses vêtements ajustés sous sa blouse flottante et montre sa figure rasée sous les larges bords d'un chapeau de feutre ; commerçant et ouvrier dans les villes, il fait preuve en tous lieux d'une constitution forte et d'une énergique volonté.

Ses projets ne sont pas conçus à la légère ; ils ne sont pas abandonnés sans de graves motifs ; ils sont poursuivis à travers mille obstacles. De là une activité patiente et continue qui le fait réussir dans les entreprises les plus difficiles.

Il est laborieux et économe, mais lent et lourd ; naïf sous une apparence froide et calculatrice, il se rattache plus volontiers au passé qu'il ne voit l'avenir et préfère la tradition au progrès.

PHOTO J. TAUBER, TAUS.

COUPLE DE PAYSANS DE L'AUTRICHE MÉRIDIONALE. Le mariage est une institution solide chez les Autrichiens du Sud ; la famille y est fortement organisée et prend une influence décisive sur les mœurs nationales.

Dans l'Autriche du Sud, la vie est facile en été, très rude en hiver ; car le climat fait alternativement penser à la Sibérie et à l'Italie. Les paysans nourrissent dans leurs pâturages des troupeaux magnifiques et exploitent dans leurs montagnes le fer, le cuivre, le plomb. Plus rarement, ils cultivent la vigne et le châtaignier.

PHOTO J. TAUBER, TAUS.

MÉNAGE DE PAYSANS HONGROIS. *Les paysans hongrois montrent dans leur démarche une grande dignité ; le peuple tout entier est distingué, a grand air. La fierté chez l'homme, l'honnêteté chez la jeune femme, la noblesse chez les vieillards, sont les caractères de la race.*

Dédaigneux du commerce, n'admettant que les travaux de l'agriculture, les Hongrois ont une grande aisance de manières. Leur costume n'est cependant pas taillé pour les faire valoir ; mais ils suppléent à l'élégance du vêtement par celle de leur allure et ils portent beau sous leur jupe de toile, comme jadis leurs ancêtres dans leur grande pelisse. PHOTO CALDERON ET TARBA, BUDAPEST.

UNE PAYSANNE HONGROISE *a parfois des façons de grande dame quand elle est costumée. Le costume de fête des femmes du Sud leur donne une tournure d'infante du XVIe siècle, et leur mentalité n'est pas inférieure à leur aspect. « Fût-ce à la table de la cour, dit un voyageur, rien ne les étonne. Elles se disent, lorsqu'on les y invite, qu'apparemment on y trouve plaisir. »*

On dit les Hongrois orgueilleux ; les Hongroises le sont plus encore. La femme du peuple tient à ce qu'on l'appelle Madame ; celle d'un rang plus élevé réclame le titre d'Honorable dame.

PHOTO DU Dr AMEL.

Physiquement, on les tient pour une des plus belles nations de l'Europe, à cause de leur attitude droite et virile, leur air énergique, leur charpente robuste et athlétique, leur taille élevée ; ils ont les yeux très noirs, le nez droit, les dents blanches régulièrement plantées et la chevelure touffue. Ce peuple s'est placé haut dans l'estime du monde par sa force physique, son courage et son patriotisme ardent. Son hospitalité est passée en proverbe : elle a ruiné plus d'une grande famille.

Un mariage hongrois est une fort belle fête qui dure plusieurs jours. La cérémonie religieuse terminée, les amis du mari, précédés de musiciens, viennent prendre la mariée et l'emmènent au domicile de l'époux, avec force salves de mousqueterie, comme ils viennent de le faire en allant à l'église. Ces démonstrations bruyantes sont suivies d'un dîner qui se prolonge bien avant dans la nuit. Curieuse coutume : chaque invité doit non seulement danser avec la jeune épousée, mais encore lui donner quelque monnaie en échange de laquelle il reçoit un baiser.

POLOGNE

La Pologne, après avoir été pendant deux siècles partagée entre l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, a retrouvé son unité et son indépendance pendant la guerre de 1914-1918. Elle forme aujourd'hui une République.

LES POLONAIS BRAVES ET RAFFINÉS

Ce peuple apparaît pour la première fois dans l'histoire sous le nom de Lekhs au VIIe siècle de notre ère ; certains auteurs les regardent comme une tribu de Scandinaves absorbée par des Slaves qu'elle avait subjugués. Les Polonais sont de taille moyenne et plus bruns dans le Sud que dans le Nord de leur pays. Ils se sont toujours distingués par leur bravoure, la politesse de leurs manières, leur intelligence et leur beauté. Aussi n'avons-nous pas hésité à les appeler les « Français du Nord ». Très amoureux du plaisir, ils savent y renoncer pour des tâches sérieuses, et ce peuple, qu'on a accusé d'être dépourvu de persévérance et d'énergie, a su résister à la tyrannie étrangère avec une ténacité dont peu de nationalités pourraient montrer l'exemple.

TCHÉCO-SLOVAQUIE

La Tchéco-Slovaquie, arrachée par la guerre à la tutelle austro-hongroise, constitue aujourd'hui une des nouvelles Républiques de l'Europe Centrale.

LES TCHÈQUES, JALOUX DE LEUR IDIOME ET DE LEUR NATIONALITÉ

Les Tchèques, en Bohême, peuvent se ranger parmi les nations illustres de la famille slave ; d'où le nom de Tchéco-Slovaquie donné à leur nouvel État. On leur reconnaît de grandes facultés intellectuelles. L'intensité de leur sentiment national, leur obstination à parler leur langue ont toujours causé de grands embarras au gouvernement de l'Autriche, quand la Bohême en faisait partie. L'allemand était l'idiome officiel de l'Empire, mais le peuple de Bohême ne voulut jamais renoncer au tchèque, et ses repré-

sentants au Parlement firent tant qu'il y devint officiel. Libres aujourd'hui, les Tchèques vont pouvoir remplir leur destinée.

LES « BOHÉMIENS » NOMADES DE L'UNIVERS

Il est une race de nomades qui vagabondent dans le monde entier et auxquels on a donné le nom de Bohémiens parce qu'ils sont nombreux en Bohême ; mais nul ne nie leur origine hindoue, et leur langue prouve bien qu'ils sont venus de la presqu'île du Gange. On les vit pour la première fois en Europe au moyen âge, et l'on crut alors qu'ils avaient l'Égypte pour patrie : erreur qui persiste encore dans le nom qu'ils portent en diverses contrées (gitanes, gypsies). Ils n'ont ni patrie, ni langue communes, car ils ont adopté les régions qui leur ont plu et mêlé plus ou moins à leur verbe national des mots et des formes de ces pays.

Ils trahissent éloquemment leur origine orientale par leurs brillants yeux noirs, leur figure ovale, leurs cheveux noirs, leur teint sombre, qui les font reconnaître entre tous. Leurs caractéristiques mentales ne sont pas pour leur concilier le respect de ceux au milieu desquels ils vivent, car ils mènent une vie d'expédients, sont voleurs dans l'âme, avec une merveilleuse aisance à adopter le pays où ils s'arrêtent, comme à emprunter des poules à ses poulaillers.

Leurs coutumes diffèrent suivant les régions, mais partout ils déploient leur passion pour les couleurs vives, les oripeaux brillants ; ennemis de la vie sédentaire, ils n'ont d'autres occupations que celles que comporte un perpétuel vagabondage ; ils montrent cependant beaucoup d'habileté dans la chaudronnerie, le travail des métaux, la vannerie et la sparterie.

FEMMES TCHÈQUES. Les paysannes tchèques, travailleuses et bonnes ménagères, s'adonnent surtout à l'élevage des volailles, des abeilles et des vers à soie, — dans les vallées de l'Éger et de l'Elbe notamment, — tandis que leurs maris sont cultivateurs dans la plaine ou bûcherons dans la montagne.

Leur costume n'a rien d'original ; il ne diffère pas sensiblement des costumes de nos paysannes françaises, mais on peut considérer comme une coutume constante celle de se serrer la tête et les oreilles dans un foulard de soie noire qui ne laisse que le visage à découvert.

PHOTO J. TAUBER, TAUS.

BOHÉMIEMME est le nom par lequel on désigne la nomade dont les tribus ont essaimé, essaiment encore, sans se mêler aux autres peuples, dans le monde entier.

Les Bohémiennes sont généralement jolies ; on en trouve même qui sont d'une rare beauté dont elles savent très bien tirer profit. Encore aujourd'hui elles sont appréciées comme danseuses dans les harems des beys et des pachas ; celles d'une catégorie inférieure dansent sur les places publiques dans des accoutrements pittoresques. Elles sont devenues surtout des diseuses de bonne aventure.

PHOTO LÉVY FRÈRES, PARIS.

LA FILLETTE BOHÉMIENNE a dans le sang des instincts de nomade et de pillard qui la désignent pour la maraude et la mendicité. Elle y acquiert vite une habileté surprenante pour son âge. Ses yeux tour à tour effrontés ou suppliants savent attirer l'aumône, pendant qu'ils furettent de gauche et de droite, en quête d'un objet à voler. Ses parents l'ont admirablement dressée à ce double exercice.

Sa précocité s'étend d'ailleurs aux soins du ménage. Il n'est pas rare de voir, près d'une roulotte de Bohémiens campés aux abords d'un village, une gamine de six ou sept ans allumer le feu de bois et préparer la marmite où cuiront pour la famille, carottes et pommes de terre « récoltées » dans le champ voisin.

Les Bohémiens ont en général beaucoup d'enfants. Comme ils vivent sur l'habitant, une progéniture nombreuse n'est pas pour entraîner la gêne et elle fournit d'utiles auxiliaires à ceux qui l'ont mise au monde.

PHOTO DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS.

BOHÉMIEN D'ALSACE DE RACE PURE. L'Alsace est un des pays qui contiennent en grand nombre les Bohémiens ; ils y apparaissent fréquemment avec une pureté de lignes, une beauté de visage qui en font les dignes descendants de leurs ancêtres hindous. Bien plus, les Aryens, en occupant l'Inde, ont, par leur mélange avec les Dravidiens, corrompu la pureté de leur race, tandis que certains Bohémiens ont conservé une blancheur de peau qui semble écarter d'eux toute trace d'adultération. De la sorte, les Bohémiens de pure race pourraient bien être les plus parfaits représentants de la race aryenne.

Leur langage offre au fond beaucoup de ressemblance avec le sanscrit : il s'est naturellement modifié au contact des populations diverses chez qui se sont installés les Bohémiens.

Leurs croyances religieuses ne sont pas considérables ; mais le peu qu'ils en ont se rattache aux cultes hindous.

PHOTO DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS.

ENFANT ALLEMAND aux yeux limpides et bleus, à la figure poupine, aux cheveux blonds, si sain, si attirant avant que l'âge ait durci ses traits, empâté sa figure, fait disparaître cette fleur de la toute première jeunesse, trop vite fanée.

Quand il sera en âge de s'instruire, les écoles allemandes qui le recevront ne sont pas seulement des établissements d'enseignement ; elles sont aussi des écoles de patriotisme activement mêlées à la vie du pays. Depuis l'école primaire jusqu'aux Facultés, un même sentiment les anime : faire de cet enfant un Allemand pénétré de la grandeur de sa patrie et du rôle prépondérant qu'elle doit jouer dans le monde.

Il recevra dans les gymnases une éducation hygiénique et militaire où les exercices du corps sont mêlés aux occupations de l'intelligence. L'État y intervient constamment et, quand l'enfant sera devenu homme, il formera un rouage tout prêt à fonctionner dans l'organisme allemand.

PHOTO V. SCHEURICH, BERLIN.

LA FEMME ALLEMANDE est élevée avec soin, mais il n'entre pas dans son lot de prendre sa part des travaux intellectuels ou des affaires de son mari ; même dans les classes supérieures, elle a pour royaume la cuisine et le soin des enfants ; il est également bon qu'elle assiste régulièrement au service divin ; d'où le proverbe si souvent entendu en terre allemande : « Kirche, Kinder, Küche » : « Église, Enfants, Cuisine ».

La jeune Allemande ne doit pas avoir d'autre ambition dans la vie que de devenir, quand elle en aura l'âge, une excellente Hausfrau ou ménagère.

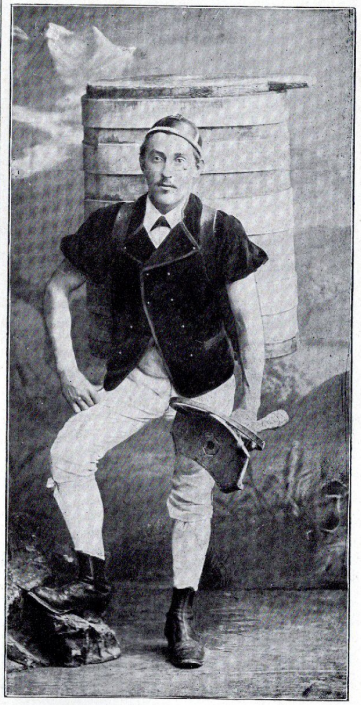
Mais si elle accepte dans son foyer une situation subalterne, elle prétend participer aux honneurs, aux désignations officielles qui échoient à son mari. Dans une société où les classes sont très nettement délimitées, où le von du gentilhomme joue un rôle prépondérant, elle entend qu'on l'appelle par son titre, si modeste qu'il soit.

PHOTO SCHEURICH, BERLIN.

FIANCÉE SUISSE au pimpant costume de velours, de mousseline et de soie. Comme dans tous les pays où la vie de famille est particulièrement honorée, les fiançailles, au moins autant que le mariage même, réunissent parents et amis et mettent le village en joie.

La jeune fille suisse fera une épouse laborieuse, attentive à tous les soins du ménage, d'une propreté légendaire; excellente fermière si son mari sédentaire gagne sa vie dans les vallons du pays; s'exilant volontiers avec lui s'il trouve préférable d'aller s'employer à l'étranger.

PHOTO DE LA SOCIÉTÉ PHOTOCHROME DE LONDRES.



PAYSAN SUISSE PORTANT LE TONNEAU DU VIGNERON. La viticulture, l'agriculture sont rémunératrices sur les coteaux et dans les vallées; elles suffisent pour assurer la vie de la communauté.

Les vins de Suisse, supportant mal le transport, ne sont guère connus à l'étranger. Mais ils sont appréciés de ceux qui les consomment sur place et ne sont pas sans ressemblance avec les vins de la Moselle et du Rhin.

Durant l'été, le viticulteur se fait aubergiste; l'invasion des touristes est telle que le pays en retire de très larges profits, et souvent la richesse.

PHOTO DE LA SOCIÉTÉ PHOTOCHROME DE LONDRES.

CHAPITRE XX

GERMAINS ET LATINS

ALLEMAGNE || SUISSE || ITALIE || FRANCE || ESPAGNE || PORTUGAL

ALLEMAGNE

L'ALLEMAGNE, depuis la grande guerre où elle a été vaincue, s'est constituée en République sous le nom de *Reich*. Elle a néanmoins conservé son unité d'Empire et les différents États qui la composent ont encore resserré leurs liens. Bien qu'elle ait dû restituer à l'Ouest et à l'Est des territoires qu'elle avait indûment annexés, elle compte encore près de 60 millions d'habitants.

LA DISCIPLINE ALLEMANDE

Pour se faire une idée exacte de la mentalité et du tempérament allemands, il ne faut jamais perdre de vue l'immense influence que l'État a toujours exercée sur le caractère national. Les Allemands de toutes classes ont toujours apporté autant d'attention et de temps aux choses militaires que les gentilshommes à la politique et aux divers sports, chasse, pêche, tir, courses de chevaux, etc. Mais ce n'est pas seulement l'esprit militaire qui discipline la nation : l'État contrôle l'éducation des citoyens, dirige les chemins de fer, les postes, aide le commerce en encourageant l'instruction technique, en subventionnant les industries et les services maritimes. Partout et toujours l'État fait sentir son influence toute-puissante.

De même que l'esprit militaire qui pèse sur l'Allemagne imprime à ses habitants des manières quelque peu brusques qu'on remarque surtout parmi les membres de l'aristocratie, de même l'intervention continuelle de l'État dans leurs affaires privées comme dans leur vie publique affaiblit leur esprit d'indépendance et leur enlève beaucoup d'individualité.

L'Allemand se signale par son orgueil patriotique, sa fidélité à ses amis, et son amour de la famille. Dans les classes moyennes, il est économe et sans ostentation; la distinction des classes est stricte, et le plus pauvre des nobles de vieux lignage est regardé comme fort supérieur au plus riche des parvenus. Un des traits marquants de sa nature, c'est sa passion pour la musique : les jours de fête, on s'entasse dans les jardins publics pour y jouir en plein air de concerts symphoniques, et l'on reste assis des heures

entières, à de petites tables, devant des verres remplis de bière de Munich, de Pilsen ou autres lieux, en fumant les cigares du pays.

L'ÉDUCATION ALLEMANDE

La jeunesse se livre passionnément à diverses gymnastiques, à l'escrime, notamment au duel à l'épée, qui est encouragé en haut lieu et joue un grand rôle dans la vie des étudiants ; toutefois, des règlements ont dû mettre quelque obstacle à la pratique des combats singuliers pour affaires d'honneur, devenues scandaleusement fréquentes.

La tendance spécialisante de l'éducation, et cela dès le jeune âge, rend l'Allemand savant, mais quelque peu étroit d'esprit, et lui enlève la valeur que lui aurait; donnée une culture plus générale, plus ample. Somme toute, la jeunesse se prépare avant tout à fournir au pays des esprits disciplinés.

SUISSE

La Suisse n'est une nation que sous le rapport politique; ethnographiquement, il n'y a pas de peuple suisse. Sur 41346 kilomètres carrés, le dernier recensement y a reconnu 3314 000 habitants. Or, dans ce petit espace, il y a quatre nationalités, Allemands, Français, Italiens, Romanches.

INDÉPENDANCE ET FÉDÉRATION

Ces représentants de diverses nationalités s'unissent en une Confédération de vingt-deux cantons, chacun d'eux restant absolument indépendant chez lui. Si chaque canton a ses institutions et ses mœurs, dans l'ensemble les Suisses sont démocrates. Mais autant que démocrates ils sont conservateurs et très attachés aux vieilles coutumes, comme le prouve le cérémonial archaïque de toutes leurs fêtes locales.

Ils ont toujours été fiers de leur indépendance et l'ont opiniâtrement défendue, aidés par le relief de leur pays qui est une citadelle naturelle. Aujourd'hui encore l'attention qu'ils apportent aux choses militaires, sous le régime du service obligatoire, prouve bien qu'ils sont résolus à la conserver et à combattre pour elle.

ITALIE

L'Italie se divisait encore au siècle dernier en plusieurs États : la Sardaigne, la Lombardie et la Vénétie appartenant à l'empereur d'Autriche, les duchés de Toscane, de Parme, de Modène, les États du Pape, le royaume des Deux-Siciles qui étaient indépendants. Maintenant, l'Italie forme un royaume unique, avec 32 500 000 habitants.

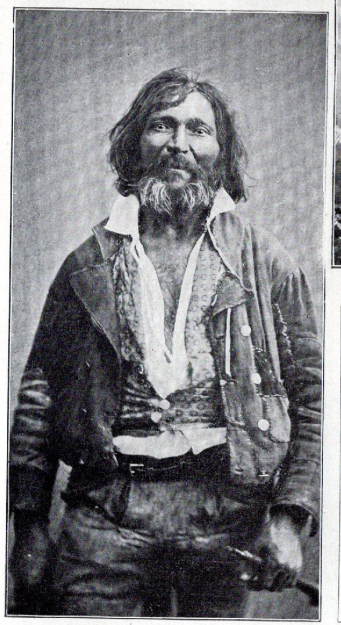
UNE RACE DE MODÈLES

D'origine infiniment diverse, foncièrement latine, mais adultérée par de perpétuelles invasions, les Italiens forment une race remarquablement belle, aux traits symétriques. L'Italien est un meilleur modèle pour le peintre que n'importe quel Européen septentrional. En raison des influences celtiques et teutoniques, les gens du Nord de la presqu'île ont la peau plus claire que ceux

MARIÉE ITALIENNE dans le costume des femmes de la plaine lombarde : jupe courte et corsage de velours broché s'ouvrant sur un empiècement de tulle; coiffure en forme de large diadème qui encadre la tête, fait ressortir le brillant de la chevelure noire et l'éclat des yeux.

La femme lombarde est prévenante et gracieuse pour les étrangers, sans perdre aucune des qualités qui en font une excellente femme d'intérieur.

PHOTO PILOTTI ET PORPEL, MILAN.

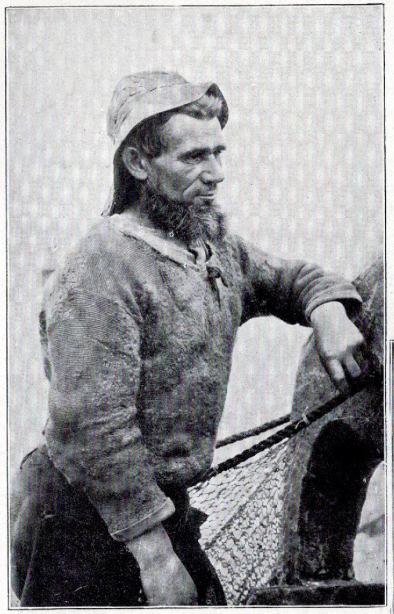


PAYSAN ITALIEN, de costume et d'allure pittoresques. C'est le plus souvent un ouvrier agricole, plongé dans la plus dure pauvreté, vivant au jour le jour, sans qu'un salaire minime mais régulier lui permette l'espoir d'améliorer sa condition par l'épargne.

Attaché à la glèbe ou vivant en nomade, c'est à peine s'il possède ses instruments de travail et, pour ainsi dire, il n'est jamais propriétaire de la demeure insalubre qu'il occupe, sans se plaindre, dans les bouges où il s'abrite.

Héritier des paysans de Théocrite et de Virgile, il n'a cependant pas perdu l'habitude de chanter ses malheurs, plus nombreux que ses joies.

AVEC L'AUTORISATION DE M. HAMY.



LE PÊCHEUR FRANÇAIS offre sa sympathique figure de loup de mer, sans changement appréciable, depuis le Pas de Calais jusqu'au golfe de Gascogne. Moustache rasée, barbe au menton, son suroit sur la tête, le maillot de laine sur le torse, il regle son existence sur la maree, quittant la terre avec elle, avec elle revenant au port.

Souvent aussi il quitte son foyer pour de longues absences, s'en va là-bas vers les mers d'Islande ou de Terre-Neuve; et les marées alors viennent et se retirent nombreuses avant qu'il ait revu son coin de terre, sa femme ses enfants.

PHOTO FRÉCHON, BISKRA.

JEUNE BRETON EN COSTUME DU PAYS. En même temps qu'ils professent pour la France un amour dont ils ont maintes fois donné la preuve, les Bretons ont conservé, plus qu'en tout autre province, l'esprit régional et la fidélité à leurs traditions locales.

Nulle part ailleurs on ne rencontre aussi souvent dans les campagnes le costume du pays : chapeau à larges bords orné de rubans, veste courte sur gilet de velours, culotte bouffante, guêtres et sabots. Dans les rues de Paris, il n'est guère que des Bretons pour conserver leur costume.

Les fêtes locales ont encore toute la saveur des époques qui les ont vues naître, et le pèlerinage de Notre-Dame d'Auray, par exemple, n'a pas son pareil en France.

PHOTO WILLARD.

du Sud : ainsi l'on rencontre à Gênes nombre de blonds. La chevelure noire et le teint coloré des Italiens du Midi sont des marques du vrai type latin.

LA RÉNOVATION DE L'ITALIE

Les Italiens forment un peuple agricole, naturellement gai, patient, que des siècles de mauvaise administration, d'oppression, d'impôts exagérés ont plongé dans la pauvreté, et même la misère, mais qui est en train d'en sortir grâce aux efforts du gouvernement actuel. Dans la Haute-Italie, la culture de l'olivier, l'industrie de la soie font vivre une population intelligente, plus posée, plus calme et plus économe que les Italiens du Sud. Les Lombards furent jadis célèbres par leur habileté dans l'industrie, le commerce, et ils restent tels aujourd'hui.

La vie du rural est des plus dures qui soient ; la Campanie, riche terre à blé durant l'ère classique, est devenue une terre marécageuse, fiévreuse, où les paysans luttent contre un air empoisonné; autour de Naples et en Sicile plus qu'ailleurs peut-être, la pauvreté du peuple a sa cause dans la mauvaise administration de jadis. Sans doute, le mal est bien loin d'être aussi grand que du temps des Bourbons, mais la ville et les champs ne prospèrent pas encore comme ils le devraient. A Naples, le voyageur ne voit guère que du pittoresque et du plaisant, tandis que les quartiers pauvres y sont un foyer de saleté et de fièvres; la Sicile cache son dénuement sous le gai sourire de ses vignobles et de ses orangeries. Et c'est là que florit la Mafia, société secrète de brigandage et de vol.

ESPRITS VIFS, MAIS SUPERFICIELS

La moralité des Italiens ne vaut peut-être pas celle des races septentrionales de sang plus froid. Mais, s'ils sont passionnés et rusés, ils ont bon cœur, sont généreux et hospitaliers. Tous, et dans n'importe quel rang, se distinguent par des manières charmantes, une intelligence perçante, une grande vivacité d'expression. Cette nation fait preuve de grands dons intellectuels, mais non de cette solidité, de ce sérieux d'esprit que nous reconnaissons aux races du Nord. La facilité brillante est une de leurs qualités.

En fait de costume, ils ont le sens du bel arrangement, de l'effet. Comme genre de vie, grande est leur frugalité : ils mangent peu ; la *polenta* (soupe de maïs), du pain, quelques végétaux, c'est ce dont se contentent les paysans du Nord; sous leur superbe climat, les paysans du Midi ont assez de quelques fruits, d'un peu de pain et de quelques gouttes de vin. Tous ont la passion des divertissements, et le carnaval est, pour ainsi dire, une de leurs institutions nationales.

FRANCE

La situation géographique de la France en fait, de l'aveu de tous, une nation privilégiée. On loue avec raison la douceur de son climat, la variété et l'abondance de ses produits, la facilité et le nombre de ses communications naturelles. La nation française est formée du mélange des Gallo-Romains avec les Barbares qui envahirent la Gaule du ve au xe siècle (Burgondes, Visigoths, Francs, Nor-

mands, etc.). Mais les peuples germains ont toujours été en minorité et l'on peut dire que les Français sont une race néo-latine. Il en est de même de la langue, latine pour la plus grande partie, avec des emprunts faits au gaélique et à la langue germanique.

Les diverses races se sont fondues en un seul peuple; cependant, on retrouve le type gaélique dans les 3 millions d'habitants de la Bretagne; on compte 100 000 Basques dans les Pyrénées qui ont conservé le type et la langue des Ibères ; 250 000 habitants de type et de langue italiens en Corse.

La population de la France ne se développe malheureusement pas aussi rapidement que celle de ses voisins. Le dernier recensement lui attribue 39 252 245 habitants.

PARIS, IMAGE DE LA FRANCE

Porter un jugement d'ensemble sur une nation est une tâche difficile; combien plus, si cette nation est la nôtre! Élisée Reclus, l'éminent géographe, s'y est essayé en des termes que leur justesse et leur modération nous font un devoir de reproduire ici : « Si l'on regarde une nation comme un individu collectif, ce n'est pas la moyenne du nombre qu'il s'agit de trouver pour avoir une idée juste de son véritable caractère; il faut au contraire prendre cette individualité nationale dans un milieu où elle ait été développée, où elle se soit, pour ainsi dire, révélée à elle-même. C'est dans les grandes villes, surtout à Paris, que se montre le Français par excellence; car c'est là que viennent chercher un refuge ceux qui se distinguent par une originalité réelle, ceux que l'air trop enfermé des petites villes finirait par étouffer. Dans la cité commune à tous se rencontrent des provinciaux venus de toutes les parties de la France : Méridionaux de Provence ou de Gascogne, spirituels et bavards, agiles, toujours en mouvement; hommes des plateaux, âpres au travail et lents à l'amitié; gens de la Loire, à l'intelligence lucide, au tempérament bien pondéré; Bretons mélancoliques, vivant parfois comme dans un rêve, mais soutenus dans la vie réelle par une tenace volonté ; Normands à la parole lente, à l'œil scrutateur, prudents, et mesurés dans leur conduite comme dans leur langage ; Lorrains sincères et vaillants; Francs-Comtois ardents et colères, prompts à l'entreprise.

« Tous ces Français de provenance diverse, réunis dans une grande ville comme en un lieu de rendez-vous commun, s'influencent mutuellement; leurs traits distincts prennent un air de famille; de leurs qualités et de leurs défauts s'est constitué, comme une résultante, le caractère général du peuple français.

ÉLÉVATION DU CARACTÈRE FRANÇAIS

« Les Français forment par leur ensemble un type où la mobilité de l'expression remplace la pureté des lignes, où les aptitudes gagnent en diversité ce qu'elles perdent en énergie. Le Français et surtout la Française se distinguent d'ordinaire, non par la régularité des traits, non par la noblesse du visage, mais par la vivacité de la physionomie : ils peuvent exprimer tous les sentiments, rendre toutes les idées, parce qu'ils les éprouvent et les comprennent. Ainsi qu'il convient à un peuple qui sert d'intermédiaire naturel pour les idées, le Français, arrivé au plein développement de son être, a, parmi les hommes, la vertu spéciale de la sociabilité : à cet égard il est, de l'aveu de tous, celui qui se rapproche le plus de la perfection. Un sentiment de bienveillance naturelle le

PAYSANNES DU CENTRE DE LA FRANCE en prière le dimanche à l'église après une semaine pendant laquelle elles ont partagé les travaux de leurs maris. PHOTO E. FRÉCHON, BISKRA.

BERGÈRE CORSE gardant à l'entrée du maquis son troupeau de moutons. La jambe bottée sous la jupe courte, la gourde à la ceinture, la main appuyée sur le canon de son fusil, elle a une allure virile que ses actes ne démentent pas.

Souvent il lui arrive de faire le coup de feu contre les loups et autres ravisseurs de bétail.

PHOTO DES " LECTURES POUR TOUS ".

L'ARLÉSIENNE est un des plus beaux types de paysanne française ; sa figure régulière et fine est l'expression même de notre idéal classique. Son élégance, sa grâce, sa noblesse, en font une femme accomplie.

Son costume contribue encore à faire valoir ses qualités naturelles ; rien de plus gracieux que le foulard de soie qui rehausse et entoure la souplesse d'abondants cheveux noirs, si ce n'est la guimpe de tulle qui dégage le cou et encadre la poitrine. Le foulard prend, sur la coiffure, un aspect de couronne, et la longue mante donne à l'Arlésienne un port de reine. Costume toujours riche, souvent somptueux que parent des bijoux artistiques et d'une grande originalité.

L'Arlésienne évolue dans un cadre digne de sa beauté ; dans les rues solitaires de l'antique cité, où les souvenirs historiques surgissent de tous les monuments, elle semble la gardienne des traditions provençales portant dans ses yeux profonds l'âme de la vieille France.

porte vers son semblable, un esprit d'équité le guide dans ses relations avec tous; il charme par ses prévenances; il retient par son amabilité; en toutes choses il sait agir avec mesure et discrétion ; il aime à plaire par le costume et les manières, mais sans les outrer ; il excelle dans l'art de bien dire et fait valoir son esprit sans porter tort à celui des autres. Plus encore que le Français, la Française peut être considérée à cet égard comme représentant la plus haute expression du caractère national. A ses vertus de famille, l'ordre, l'économie, la prudence, la promptitude de décision dans les choses du ménage et les affaires, elle ajoute des qualités sociales qui lui donnent un charme tout particulier, le bon sens, le naturel, l'esprit, l'à-propos; elle ravit par ses conversations et c'est à elle surtout qu'est dû l'attrait universellement reconnu de la société française.

PEUPLE DE GOUT ET DE TRAVAIL

« Appartenant à la fois aux groupes des nations méditerranéennes et des nations septentrionales, regardant à la fois vers deux mondes, les Français ne se distinguent pas seulement par leur promptitude de compréhension et leur justesse de raisonnement; ils se font remarquer aussi entre tous les peuples civilisés par la délicatesse de leur tact, la sûreté de leur goût. Longtemps ils ont été considérés en Europe comme les arbitres de la littérature et, dans certains domaines de l'art, leur supériorité reste incontestée.

« On travaille beaucoup sur le sol des Gaules ; de tout temps les populations y ont été laborieuses, même quand elles peinaient pour le compte d'un maître. Malgré, les difficultés extrêmes que présentent les conditions d'un sol morcelé à outrance, découpé en parcelles éloignées les unes des autres, le cultivateur, possesseur de son champ, a su faire du pays une des contrées les plus productives de la terre, et les progrès de la culture continuent, quoique la toute-puissance de l'association et la division du travail n'aient été encore appliquées que d'une façon très incomplète à l'exploitation du sol. Une semblable activité ne saurait se comprendre si la forte cohésion de la famille ne s'ajoutait aux vertus personnelles du travailleur.

« Enfin, ces phénomènes de reprise, on pourrait presque dire de résurrection, qui suivent dans la vie de la nation chaque période d'abaissement, pourraient-ils s'expliquer, si le fond n'était encore vivace et jeune, si le peuple n'était disposé d'avance à contribuer pour sa part aux grandes œuvres que l'humanité saura réaliser dans l'avenir ?

LES DÉFAUTS DES QUALITÉS

« Les qualités du Français moyen, choisi comme type de la nation, ont aussi leurs défauts correspondants. Chef de famille, il doit craindre de se laisser gouverner par une sollicitude trop prudente, et sa prévoyance économique se change en crainte de l'avenir ; être sociable par excellence, il lui arrive souvent de se faire trop « tout à tous » et de perdre ainsi sa valeur propre ; habile à bien parler, il risque d'être superficiel dans ses jugements ; traitant de toute matière avec goût et mesure, il s'expose à sacrifier l'originalité à l'agrément.

« Quoi qu'il en soit des reproches, justes ou injustes, faits à ses enfants, on ne saurait sans une flagrante iniquité nier l'influence capitale que la France a exercée

sur le monde civilisé. Grâce à l'enseignement du passé, elle pourra encore, mieux que toute autre, aider à cette évolution politique et sociale que la communauté de plus en plus grande des intérêts matériels, la compréhension des mêmes faits scientifiques et des mêmes lois morales montrent déjà dans l'avenir. »

ESPAGNE

L'Espagne occupe, avec le Portugal, la grande presqu'île située au Sud des Pyrénées : elle en possède les cinq sixièmes avec 18 millions d'habitants.

Unie maintenant sous un seul roi, elle comprenait jadis plusieurs royaumes indépendants; les provinces diffèrent encore de types, de coutumes, de dialectes.

LATINS MÊLÉS D'AFRICAINS

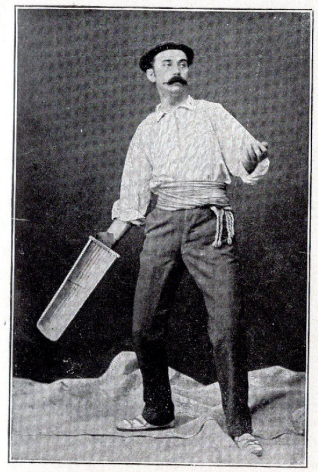
Comme les Français et autant qu'eux, les Espagnols appartiennent à la grande famille des nations latines : Rome leur donna son langage, ses institutions, mais elle ne réussit pas à changer grand'chose aux caractères originaux de son peuple.

Suivant la théorie généralement admise, il y avait en Europe, avant l'arrivée des Aryens, une race d'hommes petits mais vigoureux ayant les cheveux noirs, les Ibériens. Cette race était dispersée sur la Sicile, la Sardaigne, la Corse, la France méridionale, les îles Britanniques. L'Espagne fut son dernier refuge ; les Celtes la soumirent et s'y mêlèrent : d'où la race dite celtibérienne. Les Basques qui vivent au Nord de l'Espagne, vis-à-vis d'un moins grand nombre de Basques français, seraient les descendants directs de ces Ibériens.

Admettons la présence des Celtibériens sur ce sol à l'époque de la conquête romaine; mais l'Espagne a reçu bien d'autres éléments : la Grèce et Carthage ont installé des colonies sur ses rivages; les Germains l'ont envahie. Cependant ce fut surtout la longue domination des Maures qui amena des modifications importantes dans le caractère et les traits des Espagnols. Les Berbères qui passèrent d'Afrique en Espagne sous le nom de Maures se mêlèrent au peuple conquis chez lequel ils ont laissé tant de traces de leurs arts et de leur riche architecture. Ils furent chassés à la fin, mais leur sang se montre manifestement dans nombre de districts, notamment chez les descendants de ceux qui échappèrent aux supplices de l'Inquisition en adoptant la foi chrétienne. Les Bohémiens, connus ici sous le nom de gitanes, ont également contribué à l'amalgame ethnologique de l'Espagne.

AUTANT DE PROVINCES, AUTANT DE TYPES DIFFÉRENTS

Les Andalous, au Sud, sont à la fois des gens musclés et d'incorrigibles paresseux, d'ailleurs intelligents, gais, d'humeur facile. Les Castillans représentent dignement les fiers hidalgos de l'histoire et du roman : ils sont très dignes et solennels, amis passionnés de l'étiquette, trop orgueilleux pour travailler et passés maîtres dans l'art de mourir de faim pour ne pas déroger. Les Aragonais sont réservés, soupçonneux, durs à mener, moins vindicatifs toutefois que les Valenciens, leurs voisins. Au Nord-Est, les Catalans sont des plus instruits des Espagnols; ils ont beaucoup d'énergie, tirent bon



LE BASQUE échappe à la classification des ethnologues ; mais ses qualités et son cœur en font un bon Français. Son béret sur la tête, les jambes serrées dans son étroit pantalon, le torse sous la chemise de flanelle, la taille affinée par une large ceinture, il possède une activité qu'il satisfait dans le jeu national de la pelote.

De la cuiller d'osier qu'il tient à la main, il lance la balle au mur, la rattrape au vol, arrête ou active sa course avec une étonnante agilité. PHOTO LADISLAS, SAINT-JEAN-DE-LUZ.

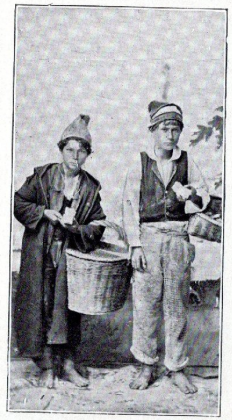
BOHÉMIEN DE GRENADE. Les Bohémiens d'Espagne, ou, plus exactement, les gitanes, *se sont créé dans la péninsule une existence relativement sédentaire pour eux. A part quelques individus isolés, ils ne se déplacent plus qu'à périodes fixes pour les* ferias *(foires) et forment, le reste du temps, des colonies permanentes dans les grandes villes. Les principales de ces agglomérations de gitanes se trouvent dans les faubourgs de Grenade, de Séville et de Madrid.*

Ils exercent par intermittences le métier de tondeurs ; montrent une remarquable entente comme maquignons et même comme vétérinaires ; mais laissent surtout à leurs femmes le soin de subvenir aux besoins domestiques.

Ils ne reconnaissent guère d'autre autorité que celle du chef de famille ou de tribu. Un certain nombre de chefs s'affublent du titre de roi, sans avoir, on s'en doute, aucune prérogative royale ; d'autres prennent celui de capitan *: il équivaut au nom de directeur d'une troupe de danseuses gitanes.*

PHOTO VALENTINE ET FILS, DUNDEE.

FEMME PORTUGAISE, avec le chapeau national.



ENFANTS PORTUGAIS de la campagne.

MARCHANDE PORTUGAISE en tournée.

FANDANGO A GRENADE. Un couple danse en jouant du tambour de basque et des castagnettes ; d'autres accompagnent de la guitare et du claquement des mains.

PHOTO VALENTINE ET FILS, DUNDEE.

parti de leur sol et forment dans la grande patrie une petite nation remarquablement honnête, courtoise, hospitalière.

C'est au Nord-Ouest qu'on rencontre ce qu'il y a de plus robuste dans la race espagnole : les Asturiens, qui donnent sans compter des serviteurs obéissants et honnêtes ; les Galiciens, qu'on a surnommés les Ilotes de l'Ibérie, toujours prêts aux travaux les plus rudes ; les Basques, durs à la fatigue, indépendants et hospitaliers.

L'ESPAGNOL MOYEN

Si nous passons par-dessus toutes ces variétés régionales, nous décrirons comme suit le type de l'Espagnol moyen : taille ordinaire mais très vigoureuse, charpente capable de bien plus de résistance qu'on ne le croirait à première vue ; chevelure noire, teint pâle, olivâtre ; bravoure, gaieté et colère promptes ; facilité à prendre la vie comme elle vient et à s'accommoder de tout ; manières agréables, esprit querelleur et main vive à jouer du couteau.

La société espagnole tout entière frémit d'enthousiasme aux courses de taureaux qui sont le grand divertissement national ; « toros » harassés jusqu'à la folie, chevaux entravés dans leurs boyaux et quelquefois hommes tués à coups de corne, on n'a jamais vu personne protester en Espagne contre un pareil spectacle.

Les femmes espagnoles, formées de bonne heure, restent belles moins longtemps que leurs sœurs du Nord. Leur vie se consume dans la monotonie, et leur indolence naturelle, leur ignorance, car leur éducation est très superficielle, enlèvent beaucoup de charme à toute conversation un peu longue avec elles.

LA RENAISSANCE DE L'ESPAGNE

L'Espagne a connu naguère des heures sombres, mais il semble, à certains signes, que la marée ait fini de descendre, que même elle commence à monter. Bon nombre d'entreprises étrangères coopèrent largement depuis quelques années à l'œuvre de renaissance ; la France, l'Angleterre, l'Allemagne sont les principaux artisans du réveil économique de l'Espagne. Le sol s'y cultive de plus en plus, les richesses minérales, le plomb, le cuivre, le fer s'y exploitent activement. Sans doute, il n'est pas probable que les Espagnols reprennent jamais la place éminente qu'ils eurent jadis parmi les nations ; mais avec une instruction publique plus développée et un meilleur usage des ressources de leur patrie, il est permis de croire que leur décadence n'est pas aussi irrémédiable qu'on aurait pu le supposer après le traité de Paris.

PORTUGAL

Le Portugal est constitué par une étroite bande de territoire qui s'étend le long du rivage occidental de la péninsule Ibérique ; il a 5022000 habitants.

UNE RACE AU SANG MÊLÉ

Beaucoup de ce qu'on a dit plus haut des Espagnols s'applique aux Portugais. Comme les Espagnols, les Portugais ont pour source de vie le sang ibérien devenu celtibérien par l'intrusion des Celtes ; sans doute aussi les Grecs et les Carthaginois fondèrent-ils des colonies sur le littoral occidental comme sur le littoral oriental de la péninsule. Les Romains

propagèrent ici comme en Espagne leur langage et leurs lois, puis les peuplades germaniques mêlèrent leur sang à celui des Celtibériens romanisés, et enfin les Maures eurent la même influence que chez les Espagnols.

Un autre élément entré dans la composition du peuple portugais mérite une courte mention. Pendant le temps de leur activité coloniale, les Portugais faisaient un grand commerce avec l'Afrique, l'Inde, et importaient chez eux des esclaves en grand nombre ; c'est pourquoi l'on rencontre en certains coins du pays un type mêlé de sang nègre, qui a pour origine la facilité qu'ont les Portugais à s'unir aux races inférieures avec lesquelles ils se trouvent en contact. Les Juifs ont également influé sur la race. Il est difficile de dire à quel degré, mais des voyageurs ont signalé le type israélite comme prévalant dans certaines contrées ; il convient de dire que, malgré les persécutions, ils prospèrent étonnamment en Ibérie : encore aujourd'hui leurs coreligionnaires des autres pays considèrent leurs frères de Portugal comme étant l'aristocratie de leur race.

NATION GAIE ET SOBRE

Les Portugais ont pour la plupart les traits irréguliers et le teint olivâtre : dans le Nord, les paysans ont la peau plus brune que dans le Sud et, souvent, des cheveux d'un noir de jais. Quant aux femmes, divers observateurs n'hésitent pas à les trouver plus attrayantes que les Espagnoles ; elles se font remarquer par de grands yeux, des cheveux noirs, des dents régulières.

Comme caractère, les Portugais sont peut-être plus attirants que les Espagnols : ils ont plus de douceur, et le montrent, entre autres preuves, par leur mansuétude envers les animaux. Gais et sans souci, plus bavards que les Grecs ou les Italiens eux-mêmes, ils passent un peu de leur exubérance et beaucoup de leur temps à pincer de la guitare dont ils adorent la molle harmonie. Ainsi que les autres Méridionaux, ils ont la vertu de la sobriété ; les paysans se nourrissent surtout de morue sèche et d'*olla podrida*, ragoût de porc cuit dans l'huile d'olive avec accompagnement d'ail ou d'oignon.

Les Portugais se vouent surtout à l'agriculture, où, d'ailleurs, ils sont fort arriérés, peu entreprenants, se passant de génération en génération les vieux procédés. Heureusement, l'instruction se répand, le gouvernement semble admettre la nécessité de stimuler la jeunesse par l'enseignement général et l'enseignement technique ; les industries, dont la principale est la quincaillerie, se développent visiblement ; le commerce, longtemps aux mains des Anglais, devient national.

UNE ANGLAISE
(Europe)

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DAILY MIRROR.

CHAPITRE XXI

DANOIS, BELGES, HOLLANDAIS ET ANGLO-SAXONS

DANEMARK ‖ BELGIQUE ‖ HOLLANDE ‖ GRANDE-BRETAGNE ‖ IRLANDE

LE DANEMARK, composé d'une presqu'île rattachée au continent, le Jutland, et d'îles adjacentes, situées entre le Jutland et la Suède, a une population de 2464770 habitants, répartis sur 38302 kilomètres carrés. A la paix de Vienne (1864), la Prusse lui a enlevé le Holstein le Slesvig et le Lauenbourg, c'est-à-dire un million d'hommes et un territoire de 19000 kilomètres carrés, riche, bien cultivé et baigné par deux mers. La paix de Versailles, en instituant un plébiscite, lui a permis d'en récupérer une partie, dans le Slesvig.

ESPRITS PONDÉRÉS. CŒURS ENTHOUSIASTES

Les Danois ont cheveux blonds et peau blanche, taille moyenne, torse solide, membres bien proportionnés et bien charpentés. C'est un peuple aussi courageux, industrieux et persévérant qu'aucun autre en Europe, un groupement d'hommes judicieux, d'esprit pratique, de penseurs sérieux et bien doués pour les sciences. Avec ces qualités, on trouve chez eux plus de sensibilité prompte, plus de vivacité, que, par exemple, chez le flegmatique Hollandais. Le fameux géographe Malte-Brun, Danois de naissance, dans le portrait qu'il donne de ses compatriotes, ne peut, certes, être accusé de leur avoir attribué des vertus imaginaires ou d'avoir essayé de cacher leurs défauts ; voici en effet comment il en parle :

« On peut dire que l'humidité de l'air, la quantité de viande et de poisson qu'ils consomment, a contribué à en faire un peuple lourd, patient, lent dans ses mouvements. Jadis conquérants insatiables, ils sont restés braves, mais ils sont paisibles, point entreprenants et, par contre, laborieux et persévérants ; ils sont à la fois fiers et modestes, pas très démonstratifs, d'humeur gaie, franche entre compatriotes, mais quelque peu froids et cérémonieux avec les étrangers. Ils imitent les autres nations, mais ce sont des observateurs et des critiques.

Constants dans la poursuite du but, ils sont capables des élans de l'enthousiasme plus que des éclairs de l'inspiration. Bien que fortement attachés au sol natal, aux intérêts de la patrie, ils ne sont pas assez jaloux de leur gloire nationale ; enfin,

quoique habitués depuis longtemps au calme de la monarchie, ils sont ennemis de la servitude et du despotisme ».

LE PARADIS DES PAYSANS

Le Danemark a fait des progrès surprenants pendant ces trente dernières années. Il a compensé par le développement de ses ressources naturelles la perte de territoire résultant de la guerre avec l'Allemagne. Il y a moins de cent ans l'une des contrées les plus pauvres de l'Europe, c'est aujourd'hui, relativement à son étendue, l'une des plus riches, avec le peuple de paysans le plus cultivé, le plus prospère, le plus justement sûr de l'avenir.

On l'a dit fort exactement, le Danemark est le paradis des paysans : près des deux tiers des Danois vivent de la terre, et pour une bonne moitié possèdent le sol qu'ils cultivent. Le succès de l'agriculture en ce pays a pour causes l'excellent système de l'éducation, soit générale, soit technique, et l'emploi de la coopération.

Des beurreries, disséminées dans la contrée, au nombre de 1 200 au moins, sont gérées par de puissantes sociétés coopératives, dont l'administration est soumise à des règles uniformes auxquelles les participants sont tenus d'obéir strictement. L'objet de ces règles est double : d'abord, assurer l'excellence des produits de la laiterie, lait, crème, beurre ; ensuite livrer ces produits de la façon la plus expéditive et la plus économique. Les associés envoient leur laitage aux beurreries et aux centres de distribution, d'où la société coopérative les fait parvenir à destination ; ainsi le producteur évite les soucis de la concurrence, la perte de temps, les voyages de la ferme au marché, et il est assuré de vendre ses produits. Tous les frais d'expédition sont à la charge de la coopérative qui, naturellement, dépense moins, pour la même quantité expédiée et exportée, que ne le feraient les propriétaires agissant isolément, chacun pour leur compte. Les bénéfices se répartissent entre les sociétaires.

ENSEIGNEMENT PRATIQUE

L'éducation de la jeunesse, établie sur un plan très judicieux, apporte son aide à l'œuvre des coopératives. Les Hautes Écoles populaires ont leur grande part dans la préparation du peuple danois à l'industrie rurale raisonnée. Elles continuent l'instruction reçue par les enfants, garçons et filles, dans les écoles élémentaires, et elles ne sont ouvertes qu'aux saisons où manquent les travaux qui empêcheraient les jeunes gens de suivre les cours. On compte environ 80 de ces Hautes Écoles et 8 000 assistants, tous des classes populaires, ayant de dix-huit ans à vingt-cinq ou plus ; on y apprend l'histoire, la géographie, la physique, la mécanique et autres sciences ; en outre on y reçoit l'instruction technique poussée dans le sens choisi par l'écolier, qui, par exemple, se destinant aux travaux de la campagne, les apprend dans la beurrerie annexée à l'école.

Comme, en règle générale, le paysan danois ne cherche pas à quitter la classe où le sort l'a fait naître, cette éducation pratique a eu l'avantage de le faire monter au premier rang parmi les ruraux européens.

Dans tout le royaume, l'instruction publique se fait valoir par son efficacité, et aussi par son bon marché, même dans les écoles supérieures ; cela tient principalement à l'aide donnée par l'État. Sauf quelques établissements privés, les seules écoles qui

FIANCÉE DANOISE. Elle porte un costume qui rappelle par certains côtés les modes du moyen âge, notamment le bonnet en forme de hennin qui encadre si joliment les frisons de la chevelure, et dont le voile de tulle tombe gracieusement sur les épaules.

Selon les anciennes coutumes, l'élu devra vider, le jour des fiançailles, pour prouver la capacité de son estomac et la solidité de son affection, le hanap qu'elle tient en main.

Malgré ces emblèmes moyenâgeux, la femme danoise est moderne dans le bon sens du mot : pratique, active, indépendante sans excès et sachant se tirer d'affaire.

Elle travaille comme un homme dans les différentes industries laitières.

PHOTO SOLVEIG LUND.

COUPLE DE PAYSANS DANOIS. Elle, à grand renfort de besicles, lit la grosse Bible où elle puise sa force et sa philosophie ; lui, l'oreille attentive, écoute et approuve la parole sacrée.

Le paysan danois a l'âme mystique des peuples du Nord, mais il en a aussi l'énergie et l'activité qui lui font un heureux contrepoids. Il les applique principalement à l'élevage, et les pâturages couvrent la plus grande partie de ses terres.

PHOTO HANSEN ET WELLER.

LA PAYSANNE DE L'ARDENNE BELGE a, de son hoyau, contribué courageusement à transformer le sol ingrat de son pays. A force de le façonner, de l'engraisser, de l'amender, de l'enrichir de chaux, de fumier, de cendres, de guano, elle l'a réchauffé, en a stimulé la sève et arraché à une terre jadis sablonneuse d'abondantes récoltes de céréales et de légumes.

Aux cultures alimentaires et fourragères, elle a mêlé habilement les cultures industrielles plus fructueuses : le houblon, le lin, le chanvre, la chicorée, dont la Belgique fait aujourd'hui l'exportation.

PHOTO PAYNE JENNINGS, ASHTEAD.

MARCHANDE DE POISSON DANOISE. Très crâne et bien charmante avec sa coiffe serrée au menton, sa robe verte et son tablier bleu ramené en tapon sous sa hotte carrée, tenue par des bretelles. Un corsage rouge avec des manches grises, une solide paire de galoches complètent son costume.

La femme a, dans l'industrie de la pêche, une part d'autant plus grande que les côtes du Danemark éprouvent tous les ans une émigration considérable d'hommes qui trouvent un accueil favorable partout où la navigation leur offre de l'occupation. Le plus grand nombre émigre aux États-Unis, mais presque toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique ont sur leurs flottes marchandes des matelots danois. Ce sont d'excellents hommes de mer que les femmes du pays s'efforcent de remplacer.

A Copenhague, on voit les pêcheurs remonter, avec leurs barques pesantes aux voiles rouges, un long canal étroit, et accoster enfin au Gamle Strand. *C'est là que, depuis des siècles, se tient le marché aux poissons.*

Chaque barque remorque un réservoir dans lequel frétille la marée ; à la demande des marchands, les pêcheurs puisent à l'aide d'un filet dans ce réservoir et les vendeurs s'en vont, criant leur poisson.

PHOTO SOLVEIG LUND.

ne reçoivent rien du gouvernement sont les *friskoler*, les écoles libres, ainsi appelées de ce que les parents choisissent les cours que suivront leurs enfants.

LES DROITS DU TRAVAIL ET DE LA NAISSANCE

Un autre trait de ce peuple, c'est sa fierté : il n'est pas un Danois qui ne s'estime à sa vraie valeur et qui ne se croie des droits égaux à ceux de n'importe quel autre membre de la communauté. Cependant, malgré leur foi profonde dans l'égale dignité et les droits égaux des hommes, la société se divise chez eux en classes inégales ayant chacune ses droits, ses privilèges, ses devoirs, ses immunités que, dans aucune autre classe, personne ne conteste. La possession d'un million de couronnes ne fait pas d'un bourgeois, un noble ; la pauvreté la plus absolue ne fait pas d'un noble, un roturier ; à quelque fortune qu'arrive une personne dont la famille n'a pas de titre de noblesse, cette personne est regardée comme très inférieure en rang aux gens titrés, fussent-ils dans la misère. Le citoyen remarqué pour ses entreprises heureuses, son argent, ses magasins, son génie commercial, peut être décoré de toute espèce de titres honorifiques ; mais il doit se garder de l'espoir d'entrer dans les rangs de la noblesse.

Celle-ci, faite de comtes et de barons, est d'ailleurs fort nombreuse, et très souvent pauvre : barons et comtes pullulent par la raison que tous les fils de famille noble portent le titre de leur père, qu'ils héritent ou non de tout ou partie des biens. De même les filles des gentilshommes sont toutes comtesses ou baronnes. Le gentilhomme fermier, de la classe supérieure des propriétaires, tient le propriétaire paysan à distance ; le peuple des villes forme également une classe à part.

BELGIQUE

Le petit royaume de Belgique n'a pas plus de 29456 kilomètres carrés, mais, en revanche, c'est l'État relativement le plus peuplé de l'Europe avec 6815000 habitants, ce qui donne 231 habitants par kilomètre carré. A la densité de sa population s'ajoutent une situation géographique, une richesse du sol, une activité et une industrie répandues dans les campagnes comme dans les villes, qui en font une des nations les plus importantes du continent. La cession du Congo que le roi Léopold a faite à son pays l'a mis au rang des nations coloniales.

WALLONS FILS DE CELTES — FLAMANDS FILS DE TEUTONS

La Belgique se divise en descendants des Celtes et fils des Teutons. Les Flamands sont demeurés aussi visiblement germaniques qu'ils l'étaient il y a mille ans, tandis que les Wallons portent aussi nettement l'empreinte celtique. Wallons et Flamands appartiennent à la même confession, et ils ont des intérêts communs ; mais bien que soumis au même roi et au même code, ils ne sont guère mêlés entre eux.

Les Belges sont de taille moyenne, musclés, plantés d'aplomb. Les Wallons, nos voisins, sont aussi vifs d'allures et policés de manières que nous nous flattons de l'être. Les Flamands, dans les provinces du Nord, ont plus d'animation que les Hollandais, dont ils bordent le pays et à la race desquels ils participent. Le Français est l'idiome

officiel; 45 pour 100 des Belges parlent flamand, 41 pour 100 français, 11 à 12 pour 100 les deux langues; le reste parle l'allemand ou les trois langues du pays, français, flamand et allemand.

Quelques villes ont conservé des costumes qui résistent aux caprices de la mode et qui, dès le premier coup d'œil, rappellent un passé romantique où les conditions de la vie ne ressemblaient aucunement à celles qui régissent l'existence au XXe siècle. Des vers latins écrits par des moines il y a des centaines d'années nous donnent les caractéristiques des six principales cités historiques de la Belgique, caractéristiques restées encore aujourd'hui à peu près les mêmes : « Bruxelles est fière de ses nobles, Anvers de son argent, Gand de ses chapeaux, Bruges de ses belles filles, Louvain de ses savants, Malines de ses fous ». Les chapeliers étaient cités à Gand parce que ses bourgeois turbulents se révoltaient souvent et que le roi se voyait forcé d'humilier les plus remuants d'entre eux en les faisant promener dans les rues tête nue, les menottes aux poignets et la chaîne de fer au cou. Malines avait la spécialité des fous parce que, un beau soir, dit la chronique, la lune brillant à travers les fenêtres de la cathédrale, les habitants s'imaginèrent que cette lumière était un incendie; on sonna l'alarme, on appela le guet; et tous alors de courir au secours de leur chère église pour éteindre les flammes, au jet des pompes municipales.

Les Flamands s'étaient permis de modifier les dictons ci-dessus; ils appelaient les Bruxellois, amis de la bonne chère, mangeurs de poulets; les Gantois, des porteurs de chapeaux; les habitants de Louvain, des tueurs de vaches, par la raison qu'un jour ces bons bourgeois, croyant tirer sur l'ennemi, mirent à mal un troupeau de ruminants; enfin, les Malinois furent les éteigneurs de la lune, en vertu de leur aventure de l'incendie. Ce sont là facéties et brocards comme on s'en envoie partout, de province à province; mais la persistance de ces plaisanteries leur donne un caractère quasi historique; et c'est pourquoi nous les avons citées.

PASSÉ GUERRIER, PRÉSENT PACIFIQUE

« La Belgique, écrivions-nous avant la guerre de 1914, a d'autres titres de gloire, et son histoire abonde en traits montrant l'amour de la liberté dont les Belges étaient enthousiastes; aussi sont-ils justement fiers de leur passé. Leur bravoure, leur intelligence, leur énergie, chaque fois que l'épée fut l'arbitre de leur fortune, tout cela leur reste, dans des conditions bien différentes de celles de jadis, puisque la qualité d'État neutre donne à la Belgique un rôle éminemment pacifique. Toutefois, la ligne de forts que les Belges ont établis sur la Meuse, les fortifications considérables qu'ils projettent ou construisent à Anvers prouvent qu'ils n'ont pas renoncé aux choses de la guerre et que, le cas échéant, ils sauraient défendre une indépendance qu'ils ont eu tant de peine à conquérir. » On sait combien les faits nous ont donné raison!

Aujourd'hui ils ont retrouvé dans les arts de la paix tout l'entrain qu'ils ont apporté à ceux de la guerre, et ils nous offrent à nouveau le tableau d'une petite nation paisible, riche, prospère, essentiellement industrielle, grande productrice de fer, d'acier, de machines, d'étoffes de coton et de laine, de dentelles universellement renommées sous le nom de dentelles de Bruxelles, de Malines, de Bruges, etc.

VIEUX MÉNAGE FLAMAND, dont la mine respire la béatitude et l'aisance après une vie bien remplie par le travail. PHOTO PAYNE JENNINGS, ASHTEAD.

LA VOITURE DE LA LAITIÈRE, traînée par des chiens, va de porte en porte vendre le lait aux grandes et petites ménagères. PHOTO NEURDEIN FRÈRES, PARIS.

LA SERVANTE HOLLANDAISE est la gardienne naturelle de cette propreté du pays dont la réputation est légendaire. Tous les samedis elle astique, lave, brosse, frotte et essuie; la maison entière y passe du haut en bas. Les cuivres étincellent, les boiseries brillent, les porcelaines miroitent. Après l'intérieur, l'extérieur aussi est lavé et les seaux d'eau inondent la façade, ruissellent en cascades, font tout resplendir.

PHOTO STEINMETZ, LA HAYE.

PAYSANS DE L'ILE DE MARKEN dans le Zuyderzée. Ils sont surtout intéressants par leur costume; ils le savent et on peut dire qu'ils en vivent. Pas un voyageur qui, de passage en Hollande, ne pousse jusque dans cette île où les femmes, vêtues d'un costume qui participe du russe et du breton, lui vendent des bibelots de bois et des cartes postales. Les maris s'occupent surtout à fumer leur pipe et vont parfois à la pêche.

PHOTO FINCHAM, LONDRES.

LES HOLLANDAIS

Les Belges célèbrent encore à Ostende d'anciennes cérémonies, où ils fêtaient jadis l'un des éléments de leur richesse. Il faut dire qu'Ostende est leur second port, le terminus d'un chemin de fer, le lieu de départ des bateaux à vapeur pour Douvres et Londres ; parmi les fêtes religieuses ou populaires qui s'y tiennent en été, la plus intéressante est la procession du 29 juin, jour de Saint-Pierre, qui rappelle la cérémonie du mariage du doge avec la mer à Venise : en présence d'un vaste concours de pêcheurs, de baigneurs et visiteurs venus pour assister à cette imposante cérémonie, le clergé y bénit solennellement l'Océan.

HOLLANDE

La Hollande occupe l'angle Nord-Ouest de l'Europe et semble le prolongement des plaines de l'Allemagne septentrionale. Partout très plat et très bas, le sol s'élève au maximum à 45 mètres au-dessus de la mer dans l'intérieur ; par endroits, sur les rivages de l'Ouest, ce niveau dépasse l'Océan de 4 ou 5 mètres à peine ; enfin il descend à 5 mètres au-dessous à Amsterdam. De là ces irruptions désastreuses de la mer, ces inondations effroyables à toutes les époques ; de là aussi ces digues protectrices élevées à grands frais, cette lutte incessante des hommes et des flots qui a fait du peuple hollandais un des plus héroïques et des plus robustes de l'Europe. La superficie de la Hollande est de 33 000 kilomètres carrés ; sa population de 5 103 000 habitants, soit 157 au kilomètre carré.

FLEGMATIQUES ET PERSÉVÉRANTS

Les Hollandais ont pour principaux ancêtres les Germains, l'une des grandes branches de l'humanité européenne. Les hordes teutoniques rôdèrent dans leur pays à diverses époques ; les dernières en date, Francs et Saxons, y devinrent dominantes vers le troisième siècle de notre ère. La Hollande ayant été, dès l'aube de l'histoire, un asile de liberté, les persécutés de maintes autres contrées s'y réfugièrent à diverses époques : ainsi, des Juifs portugais et allemands en grand nombre, et avec eux des Anglais, des Scandinaves, des Français, y sont accourus, puis se sont fondus dans la masse, non sans modifier considérablement la population première. Il n'est donc pas facile de distinguer exactement ce qui demeure de l'ancien type teuton dans les Hollandais d'aujourd'hui.

Comme caractère, ils sont braves, persévérants, honnêtes, taciturnes, froids, réservés vis-à-vis des étrangers, en même temps que très francs. Ce sont presque tous de gros mangeurs ; le hareng saur, l'anguille fumée qu'on vend par brouettées dans les rues avec des œufs durs et des cornichons, sont leurs deux mets favoris. Ils abusent du genièvre et du tabac dont ils corrigent les mauvais effets par la vie en plein air et un travail acharné ; c'est surtout dans leurs kermesses et leurs fêtes populaires qu'ils se livrent à une intempérance que les tableaux de leurs grands peintres ont rendue célèbre.

Le type bien connu du Hollandais aux larges culottes se voit plus souvent dans les vieux tableaux qu'on ne le rencontre dans les rues des villes des Pays-Bas ; pourtant il est loin d'avoir disparu. Les hommes sont pour la plupart habillés fort simplement, mais les femmes portent des toilettes très compliquées. Les uns et les autres aiment

leur intérieur : la maison du paysan a tous les meubles nécessaires et, souvent, celle du citadin est luxueusement garnie.

LES VIEILLES COUTUMES

Beaucoup de vieilles coutumes subsistent encore en Hollande ; ainsi, dans plusieurs villes on annonce la naissance d'un enfant par une affiche, rose si c'est une fille, bleue si c'est un garçon, qu'on placarde, ornée de soie et de dentelles, sur le devant de la maison du bébé ; dans l'intérieur du logis, on traite les voisins et les amis au vin chaud et aux gâteaux de cannelle.

A l'occasion des fiançailles, ce sont des réceptions sans fin dans un salon où les héros de la fête sont assis sur des chaises supportées par une plate-forme ou abritées sous un dais de feuillage ; amis et parents se rangent en demi-cercle ; chacun des visiteurs y va de son petit discours bourré d'allusions à l'heureux événement qui se prépare, puis il se retire pour prendre sa part des bonnes choses qu'on va lui offrir pour le restaurer. Lors du mariage, il est d'usage d'envoyer chercher les invités de la noce par deux célibataires portant des bâtons ornés de rubans ; arrivés à la maison de l'un des invités, ils récitent des vers burlesques, dont le refrain énumère le menu du repas nuptial.

Quand un décès survient dans une famille, des employés des pompes funèbres vont annoncer le décès de maison en maison ; ils sont en habit, culotte noire, bas de soie, souliers à boucle d'argent, énorme cravate blanche, chapeau à cornes avec rosette sur le côté. Les funérailles s'accompagnent habituellement d'un grand repas, et dans la Hollande septentrionale, tout le monde, jusqu'à ces dernières années, y était invité : à tel point que les vagabonds arrivaient de tous les coins du pays à la maison riche où quelqu'un venait de mourir.

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

Le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, composé de ces deux grandes îles et d'îles ou îlots secondaires (Hébrides, Orcades, Shetland, etc.), repose sur un plateau sous-marin. Il s'étend sur 314 000 kilomètres carrés et comprend comme population : les Anglo-Saxons, ou Anglais proprement dits, les Gallois, les Écossais et les Irlandais, en tout 42 521 000 habitants.

L'ANGLAIS AVANT TOUT

Les Anglais doivent à leurs ancêtres saxons et scandinaves leur teint clair, leurs yeux bleus, l'aspect fleuri qu'on remarque si souvent parmi eux. Ils sont réputés pour leur vigueur et leur endurance physiques. L'énergie de leur constitution se manifeste par une véritable passion pour la vie en plein air. L'enthousiasme pour les jeux athlétiques réunit en eux l'amour des divertissements particuliers aux Celtes et celui des prouesses corporelles propres aux Scandinaves. Du Celte, l'Anglais a sans doute hérité quelque chose de sa promptitude alerte, de sa sociabilité, de son esprit, de son *humour* ; c'est à ses ancêtres germains que doivent revenir sa patience, sa réserve, son esprit d'aventures, sa froideur de manières. Déjà en 1500, un voyageur vénitien écrivait : « Les Anglais sont épris d'eux-mêmes et

FEMME DU PAYS DE GALLES filant, imperturbable sous son « haut de forme », la laine fine et chaude dont s'habillent les siens. PHOTO DE LA Cie PHOTOCHROME DE LONDRES.

MARCHANDE DE POISSON A NEWHAVEN. Forte et musclée, c'est de la tête qu'elle supporte le poids des paniers de poisson qu'on voit sur son dos. Une large courroie passe sur son front et s'attache à gauche et à droite de son fardeau.

La pêche est une des principales ressources de Newhaven; et son port abrité toujours une importante flottille de pêche.

PHOTO ALEX. INGLIS, EDIMBOURG.

DANS UNE CHAUMIÈRE DES ILES SHETLAND. La vie est dure en ces îles lointaines, séparées de l'Écosse par une centaine de kilomètres, battues des îlots du large, ouvertes au vent qui n'y laisse pas un arbre. Heureusement, les havres nombreux dans l'intérieur de l'archipel permettent la pêche; et de robustes petits poneys trouvent dans des pâturages le moyen de faire vivre leurs éleveurs.

PHOTO VALENTINE ET FILS, DUNDEE.

de tout ce qui leur appartient; ils croient qu'eux seuls sont des hommes, et que l'Angleterre c'est le monde: quand ils voient un bel étranger, ils disent qu'il ressemble à un Anglais, que c'est un grand malheur qu'il ne soit pas des leurs; dès qu'ils partagent avec un autre Européen quelque chose d'agréable au goût, ils demandent: « Avez-vous quelque chose de pareil dans votre pays? » Il semble ressortir de ce jugement que le trait du caractère anglais qu'on définit si bien par le mot d' « insularité » n'est pas le moins du monde un phénomène nouveau.

LES GALLOIS ET LEUR VIEIL IDIOME

Les Gallois sont en moyenne moins grands que les autres peuples du Royaume-Uni; presque tous ont les cheveux noirs, et ces deux faits tendent à prouver que les Celtes se mêlèrent ici aux autochtones. Ils possèdent toute la vivacité et l'éloquence celtiques; le maintien de leur idiome et leur littérature leur ont conservé bien vivant le sentiment de leur nationalité Tous les ans ils tiennent des congrès où l'on distribue des prix à quelques compositions et poèmes récités devant l'assemblée. Le *cymric* est l'idiome familier du peuple; beaucoup ne parlent pas l'anglais; on publie des journaux et des revues dans ce langage national dont des lettrés et des poètes supplient les Gallois de défendre l'existence contre les empiétements jaloux de l'Anglais.

EN ÉCOSSE

L'Écosse est peuplée par les habitants des Hautes Terres ou Highlanders et les habitants des Basses Terres ou Lowlanders. Le Lowlander possède la prudence en affaires, la réserve, l'économie, la ferme assurance, admirables vertus malgré lesquelles, toutefois, il n'est pas aussi intéressant, au point de vue ethnologique, que son compatriote le Highlander, resté par endroits le type presque pur du Gaulois des anciens jours. Les Gaulois étaient grands, de teint très blanc, de cheveux rouges, ou tout au moins blonds: or, aujourd'hui, les cheveux rouges sont l'apanage de presque tous les Écossais du Nord, et il n'y a guère chez les Highlanders que des chevelures rouges ou blondes.

Les Highlanders prouvent aussi leur origine celtique par leur tempérament romantique, leurs tendances aristocratiques, leur fidélité à leurs chefs de clans. L'orgueil de famille est un des traits de leur caractère et les Écossais de vieille souche se soucient médiocrement du prestige des titres neufs et des grosses fortunes.

LE « RUN-RIG »

Dans les Hébrides, certaines vieilles formes de la propriété des terres subsistent encore; les paysans de ces îles occupent le sol suivant le *run-rig*, mot celtique qui signifie « partage entre tous ». Un maire, un constable élu, veille aux intérêts de la communauté; il nomme les chefs de troupeaux et les bergers, contrôle le travail de chacun et le temps employé à cet ouvrage, s'occupe des chemins, prend soin que chacun entretienne la partie de route qui lui incombe, veille à ce que les moutons et les bœufs soient bien gardés sur le pâturage commun. L'homme qu'on vient de choisir pour cette importante fonction retire ses bas et ses souliers, se découvre le chef, prend un peu de terre dans sa main et jure, au nom du Ciel, qu'il ne trahira pas son mandat. Il y a bien diverses modifications au vieux système

du *run-rig*, mais en somme c'est toujours la communauté agricole telle qu'elle existe en diverses parties de l'Irlande, du pays de Galles et même de l'Angleterre, sous forme de droits communaux de pâture, de tourberie et autres ; c'est un legs de l'époque où la propriété n'était pas regardée comme le domaine exclusif du chef de tribu ou de clan, mais comme une terre possédée en commun et devant nécessairement subvenir aux besoins de toute la grande famille.

LA QUESTION IRLANDAISE

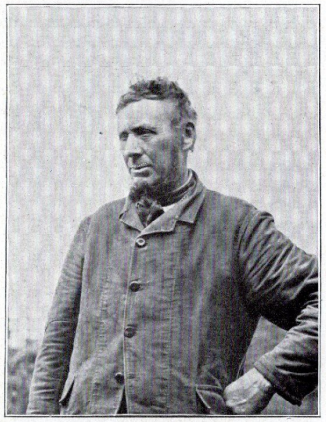
On connaît les Irlandais pour leur imagination vive, leur enthousiasme, leur promptitude d'esprit, leur cœur chaud, leurs emportements vite apaisés, leur valeur insigne sur les champs de bataille; mais ils manquent de patience et de détermination. Leurs qualités aboutissent moins à la grandeur nationale qu'à l'originalité de l'individu. L'Irlande a produit sa grande part d'hommes supérieurs dans toutes les spécialités de la vie publique, mais peut-elle se gouverner elle-même? Cette question du « Home Rule » divise depuis longtemps les Anglais: les uns disent les Irlandais incapables de sacrifier leurs intérêts privés à la cause publique ; d'autres répondent que leur sentiment national est assez puissant pour contrebalancer ce défaut.

Presque tous les paysans irlandais sont apathiques, imprévoyants, prenant la vie comme elle vient ; mais il ne faut pas oublier que jusqu'à ces dernières années on n'a presque rien fait pour les encourager à cultiver rationnellement leur sol. Ils ont un caractère joyeux, serein, même au milieu des difficultés de la vie.

Tous sont remarquablement frugaux ; la bouillie de farine d'avoine, la soupe aux pommes de terre, le lait, forment presque toute leur nourriture. Ils boivent en énormes quantités un thé d'une force extraordinaire ; le visiteur qui entre dans une chaumière du Donegal y voit toujours le pot à thé bouillir sur un feu de tourbe qui ne s'éteint jamais ; ce thé leur coûte cher; mais c'est la seule prodigalité qu'ils se permettent ; c'est d'ailleurs à cet usage excessif du thé qu'on attribue le grand nombre des cas de folie qui affligent l'Irlande.

FILEUSE IRLANDAISE. C'est de ses vieilles mains que sont filées les laines fameuses dans le monde entier. PHOTO SCHRŒDER, ZURICH.

PÊCHEUR DE LOWESTOFT *dans le Norfolk, sur la mer du Nord.*
PHOTO P. JENNINGS.

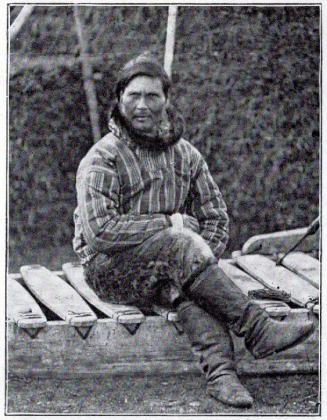


FERMIER DU DERBY, *gros éleveur de l'Angleterre centrale.*
PHOTO W.-R. BLAND.

FILLETTE ANGLAISE *avec sa petite coiffe de paysanne.* PHOTO P. JENNINGS.

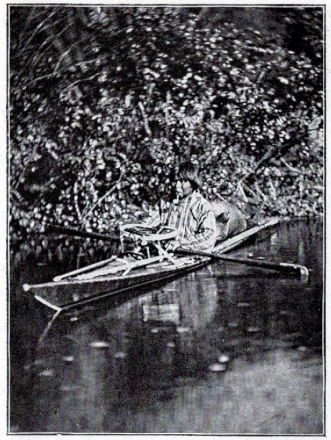
PAYSAN DE MOURNE, *pauvre hère de l'Irlande septentrionale.* PHOTO WELSH.

ESQUIMAUDE DU LABRADOR *avec ses enfants.*
PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.

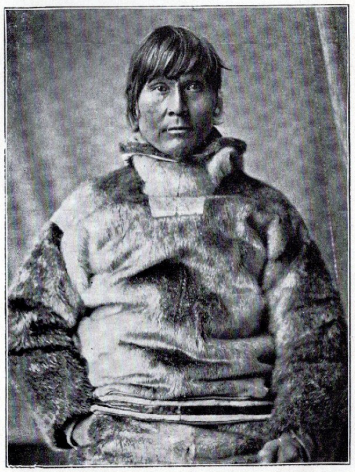


ESQUIMAU DU LABRADOR *en costume de pêcheur canadien.*
PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.

PREMIERS PAS *du bébé esquimau sur le traîneau paternel.*
PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.



EN KAYAK, *l'été, sur les rivières du Labrador.*
PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.



ESQUIMAU DU GROENLAND. Sa physionomie et sa tête allongée expliquent que certains ethnologues considèrent qu'il faille chercher en Europe sa patrie d'origine.

Il porte le costume d'hiver, complet de fourrures poil en dehors qu'ont adopté, comme éminemment pratique, les explorateurs des terres polaires.

PHOTO GUNTHER, BERLIN.

JEUNES ESQUIMAUX DU GROENLAND à tête ronde, à physionomie de Mongol, caractéristiques dont s'autorisent d'autres ethnologues pour déclarer que les Esquimaux ont comme ancêtres des populations de l'Asie nord-orientale venues dans les régions arctiques à l'époque où l'Alaska et la Sibérie n'étaient pas encore séparés par le détroit de Behring.

PHOTO DU Dr W.-T. GRENFELL.

CHAPITRE XXII

LES ESQUIMAUX

AMÉRIQUE ARCTIQUE ‖ GROENLAND

L'AMÉRIQUE forme un long continent dont l'extrémité septentrionale touche aux terres arctiques et la pointe méridionale s'avance, plus qu'aucun autre continent, vers le Pôle Sud. Elle offre ainsi, sur cette vaste étendue, tous les climats, tous les produits. Sa superficie dépasse 40 millions de kilomètres carrés et ses habitants sont au nombre de 150 millions, en chiffres ronds.

Avant que ne se dirigeât vers le Nouveau Monde le courant d'émigration européenne qui en a si profondément bouleversé les populations, l'Amérique était habitée par des indigènes qui reçurent des Espagnols le nom d'Indiens; ce nom, ils l'ont toujours gardé. Ce sont eux seulement qui ont véritablement droit au nom d'Américains, usurpé maintenant par les Blancs des États-Unis, dont on ne s'occupera pas ici, non plus que des autres Blancs d'origine européenne et des Nègres importés en divers pays d'Amérique, puisque les uns et les autres ont déjà été passés en revue dans les contrées d'où ils sont originaires.

A côté de ces Indiens, l'Amérique arctique et le Groenland offrent d'autres populations indigènes désignées sous le nom général d'Esquimaux et qui méritent l'attention au même titre que les Indiens.

AMÉRIQUE ARCTIQUE — GROENLAND

Dans une étude ethnographique des Esquimaux, il est impossible de séparer l'Amérique arctique du Groenland. La population y est sensiblement la même; les seules différences y proviennent d'un contact plus ou moins fréquent avec la civilisation; mais ce sont les mêmes peuplades — quelque mêlée que puisse être leur origine — qui habitent les deux contrées.

L'Amérique arctique comprend l'Alaska et les terres septentrionales du Canada, y compris les îles disséminées dans l'Océan Glacial. Le Groenland, grande presqu'île dont les côtes seules sont habitées, s'allonge en face du Labrador et de la Terre de Baffini;

il appartient au Danemark. Les deux pays sont soumis au régime géographique et climatique des terres polaires.

LES ESQUIMAUX : EUROPÉENS OU ASIATIQUES?

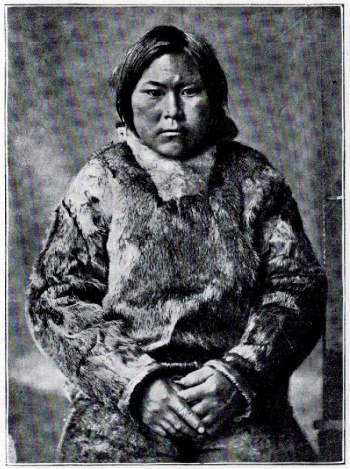
On admet généralement que la population indigène de l'Amérique est originaire de l'Asie orientale, et qu'elle pénétra dans le Nouveau Monde par le détroit de Behring, à une époque relativement récente, alors que l'extrême pointe de l'Asie tenait encore à ce qui est maintenant l'Alaska. Mais les opinions se divisent sur la question de savoir si les Esquimaux sont arrivés par le même chemin ; il en est qui les croient venus par une terre qui reliait alors l'Europe à l'Islande et l'Islande au Groenland. S'ils ont raison, les Esquimaux auraient une origine toute différente de celle des Indiens de l'Amérique du Nord, et ils tireraient peut-être leur existence d'antiques habitants de l'Europe nord-occidentale. D'autre part, l'ethnographe anglais Sir William Flower soutient que « les Esquimaux sont une branche des Mongols de l'Asie septentrionale ; que, dans leurs pérégrinations vers l'Est, à travers le Nord de l'Amérique, ils se sont repliés sur eux-mêmes, devant la glace du Pôle comme devant les attaques des tribus indiennes, avec lesquelles ils ne se sont point mélangés ». Nordenskjold professe les mêmes idées.

GRANDE EXTENSION DES ESQUIMAUX

Quoi qu'il en soit, les Esquimaux se dispersent sur un immense territoire, qui s'étend du détroit de Behring aux rives orientales du Groenland ; au Nord, ils vont jusqu'à la terre de Grinnel, et le lieutenant Greely a trouvé des traces de leur existence au cap Sabine ; dans la direction du Sud, ils vont jusqu'à la hauteur de Terre-Neuve et de Vancouver. A l'exception de quelques localités de la côte occidentale d'Amérique où des Indiens vont pêcher en mer, il n'y a que des Esquimaux, en fait d'autochtones, sur ces espaces immenses. Les Aléoutiennes, qui continuent la presqu'île d'Alaska vers le Sud-Ouest, ont encore pour insulaires des Esquimaux quelque peu nomades. Bref, on estime leur nombre — très approximativement — à 5 millions.

En physionomie, en allure générale, en costume, en coiffure, les Esquimaux sont tellement semblables aux Mongols de Sibérie qu'un voyageur visitant pour la première fois les régions arctiques ne les distinguerait certainement pas bien les uns des autres ; tous ont également, s'ils sont de race pure, les cheveux longs, secs, d'un noir de jais qui caractérise les Mongols, et leur expression de physionomie est mongole également. Comme taille, ils sont petits, et le paraissent plus encore à cause de leurs vêtements. Leur front disparaît sous une chevelure abondante ; les hommes se coupent les cheveux droits sur le front, à mi-chemin entre les yeux et le retrait du crâne ; les femmes les portent longs et les laissent tomber en touffes irrégulières. Derrière la tête, chez les hommes, la chevelure descend sur les épaules ; chez les femmes, elle est réunie en deux longues tresses pendant de chaque côté du visage, ou bien elle s'entasse en un vaste chignon sur le sommet du crâne.

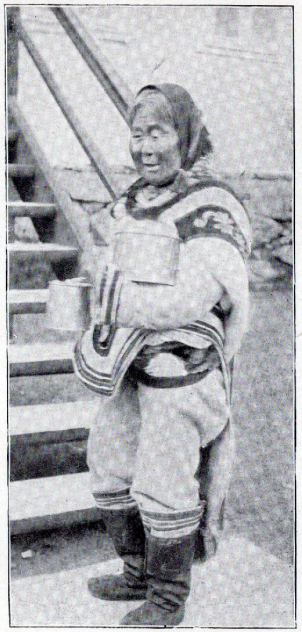
Comme chez tous les peuples de race mongole, les hommes ont peu de poils sur la figure, rien qu'un peu de moustache, point de favoris, et souvent pas du tout de barbe. Aux environs du détroit de Behring, Nordenskjold a constaté que quelques Esquimaux



LA FEMME ESQUIMAUDE est la propriété du mari, tout comme un traîneau ou une barque. Comme ces derniers, elle peut être vendue, échangée, empruntée ou prêtée.

On voit souvent de jeunes mariés changer plusieurs fois de conjoint pendant les deux premières années du mariage, jusqu'à ce que chaque couple soit parfaitement assorti ; après quoi, l'union est permanente ou à peu près, car un échange de femmes pourra encore s'effectuer entre deux maris ou un prêt être consenti entre amis.

PHOTO GUNTHER, BERLIN.



SEXAGÉNAIRE ESQUIMAUDE. On les compte en un pays où la moyenne de la vie est très peu élevée et la mortalité effrayante. Les Esquimaux sont vieux à quarante-cinq ans et atteignent rarement la soixantaine.

Les principales causes de mort sont les maladies des poumons et des bronches ; mais la famine joue aussi son rôle destructeur et il est tels hivers qui diminuent de moitié la population d'une bourgade.

Ce n'est pas tout : les conditions mêmes de la vie des Esquimaux multiplient les chances de mort. Un kayak *(canot) vient à capoter, accident fréquent, et celui qui le monte est précipité dans l'eau glacée. Un chasseur harponne sur la glace un morse ou un phoque ; il a une jambe ou un bras pris dans la corde et l'énorme animal l'entraîne au fond de la mer. Un iceberg se renverse sur lui au moment où il passe à côté ; un rocher ou une avalanche l'écrase en tombant du haut d'une falaise. Un ours le blesse mortellement d'un coup de patte.*

PHOTO DU Dr W.-T. GRENFELL.

LE TRAINEAU fait partie essentielle du mobilier esquimau. Non seulement il est indispensable pour les sorties quotidiennes, mais encore il sert aux grands déplacements : aucune famille n'habite le même endroit plus de deux ans de suite.

PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.

ESQUIMAUX CHANGEANT DE RÉSIDENCE. Ils y sont poussés surtout par l'esprit naturellement inquiet qui les anime. Puis, il y a le désir de changer de nourriture : un régime prolongé de viande d'ours finit par inspirer aux Esquimaux la même répulsion que le biscuit de mer aux marins. La rareté du gibier est une autre considération.

Aussi, l'homme empoigne ses raquettes ; la femme met sur son dos un paquetage transversal sur lequel elle juche son petit enfant, et, en avant !

PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

ne manquaient point tout à fait de cet ornement viril, et que certains tentaient d'imiter la barbe de bouc, à l'américaine.

COMPLETS DE FOURRURE

Leur vêtement de dessus est une jaquette en peau de bête, d'habitude plus longue pour les femmes que pour les hommes; elle serre le corps de près, n'ayant d'ouvertures que pour la figure et les mains. A la jaquette de l'homme s'ajuste un capuchon, pour y cacher la tête en hiver; à celle des femmes pend aussi un capuchon, mais bien plus grand, et qui sert de berceau aux enfants. Les pantalons, tantôt étroits, tantôt bouffants, ne descendent qu'aux genoux, ou un peu plus bas chez les femmes, et s'attachent à des bottes en peau de phoque, si bien appropriées au climat qu'elles ont été adoptées par presque tous les Européens qui visitent les Esquimaux. Les pantalons féminins en cuir sont souvent agrémentés de la peau du cou du canard eider, ou brodés de passementeries. Les bottes, généralement teintes de couleurs variées, montent au-dessus des genoux.

Pendant l'hiver, les Esquimaux ont d'habitude deux vêtements, l'un avec la fourrure en dedans, l'autre avec la fourrure en dehors. Dans le Midi du Groenland, les jaquettes à poil tourné en dehors ont disparu depuis longtemps, mais elles sont encore en usage dans le Nord, où l'on fait ce vêtement plus long que dans le Sud. Aux vêtements ci-dessus mentionnés, l'Esquimau ajoute des vestes, des chemises faites de peaux et de duvet d'oiseaux et des socques en cuir de faon de renne.

MENUS ESQUIMAUX

Les Esquimaux des côtes, ceux que connaissent depuis le plus longtemps les Européens, sont à la fois chasseurs et pêcheurs, surtout pêcheurs; ils vivent d'abord de la mer, et la chair du poisson est presque leur seule nourriture; à l'exception de quelques racines, de quelques algues marines et de quelques baies, les Esquimaux à l'état sauvage n'étaient et ne sont aucunement végétariens. Dans le Groenland danois, ils consomment du pain, de l'orge et des pois importés des États-Unis.

On estime que les naturels mangent par jour, en moyenne, 2 livres de viande et de graisse, une livre et demie de poisson avec quelque peu de coquillages, algues, baies et autres végétaux ; plus, environ 55 à 60 grammes de nourriture végétale importée. Si ce menu était quotidien pendant toute l'année, il suffirait amplement, mais les vivres manquent trop souvent en hiver, et il y aurait grande erreur à croire que l'Esquimau se traite de la sorte durant les 365 jours de l'année. Par exemple, aux heures d'abondance, il n'hésite pas à absorber 10 livres de viande et de graisse en un seul repas. Il avale habituellement le poisson gelé tout cru ; parfois il le fait bouillir. On a tort de croire qu'il se bourre de graisse ; trop précieuse est cette substance pour qu'il la gaspille : c'est elle qui le chauffe et l'éclaire en hiver.

LEURS PROUESSES EN KAYAKS

De tout ce qu'ont inventé les Esquimaux, rien n'est plus original que le kayak et rien n'est plus absolument essentiel à l'existence même des tribus côtières. Les kayaks diffèrent jusqu'à un certain point comme grandeur, comme détails de construction, suivant les localités, mais on en trouve partout, du détroit de Behring au rivage oriental du Groenland. C'est un canot

en forme de navette, une carcasse de bois ou d'os de baleine, ou des deux ensemble, recouverte d'une peau de phoque étroitement ajustée. Ce canot est ponté de façon que la peau de phoque laisse tout juste l'espace nécessaire à l'entrée du « kayakeur ». Quand celui-ci s'est assis dans son frêle esquif, il s'arrange de manière que l'eau ne puisse absolument pas entrer dans le bateau, le vêtement du canotier formant un ensemble imperméable avec la peau de phoque du pont. Tels de ces bateaux groenlandais ont 5 mètres à 5 m. 50 de long, sur 60 centimètres de large, et ne pèsent pas plus de 25 kilogrammes, si bien qu'après avoir abordé, le batelier l'empoigne d'une main et le monte aisément sur le talus de la rive. Chacun de ces kayaks porte, propriétaire non compris, une charge de 90 kilogrammes environ. Si, en Groenland, il y a des canots en os de baleine, en Labrador on les construit en bois de sapin, et c'est pourquoi ces derniers sont plus larges, plus massifs, et aussi plus stables. Le « kayakeur » fait avancer son canot au moyen d'une pagaie à double palette, dont chacune est terminée par un os. Pour résister à ce canotage sur une mer glacée, il faut nécessairement un vêtement imperméable ; il est fait de peau avec mitaines de même matière ; la figure seule du navigateur est exposée aux intempéries ; lorsqu'il fait beau ou que l'on canote en une baie bien abritée, on ne s'habille que d'une demi-jaquette qui suffit à garantir le rameur quand une vague balaie le kayak.

LES ARMES DE JET

Le fer et l'acier ont commencé à supplanter les os et les éclats de pierre pour les pointes de lance et les hameçons des harpons, mais ces éclats et ces os furent jadis les seuls matériaux employés ; c'est avec ces armes que l'Esquimau tue sa proie. Aussi bien pour la lance que pour le harpon, la pointe se détache à la première secousse latérale et reste fixée au bout de la ligne dont elle est munie. Dans les grands harpons la ligne se termine par une large vessie gonflée dont le trajet en mer indique la course de la baleine ou du phoque : ainsi l'homme du canot peut suivre sa victime et l'achever à coups de lance.

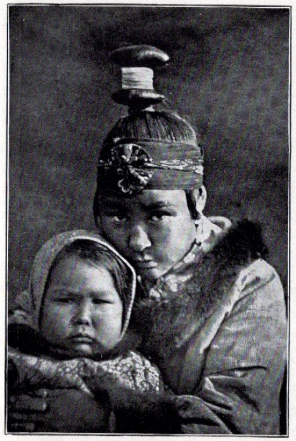
Les Esquimaux possèdent d'autres armes : lance à oiseaux, également munie d'une vessie et de pointes latérales qui font parfois leur effet quand la pointe principale a manqué le volatile ; arc, petit, mais qui atteint bien son but et pour lequel ils taraudent des pointes de flèche en pierre avec un marteau fait d'une pierre très dure, semblable au jade. Très remarquable est également leur corde à lancer, faite de nerfs, au bout de laquelle pèsent des morceaux d'ivoire de morse ; quand elle atteint l'oiseau qu'elle vise, elle s'enroule autour des pattes, comme le lasso des Indiens.

INDUSTRIEUX AUTANT QU'ARTISTES

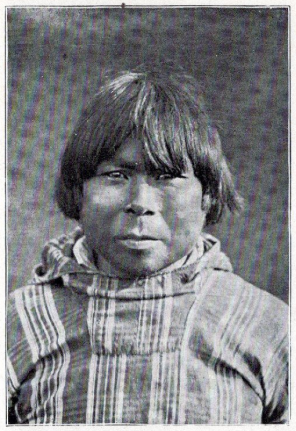
Pour se garantir les yeux de la réverbération de la neige en été, les Esquimaux emploient des œillères en bois assujetties à la tête par des cordes à boyaux tressées avec art. Des cuvettes en stéatite où une mèche de mousse trempe dans de la graisse de phoque ou de baleine constituent leurs lampes, c'est-à-dire ce qu'ils ont de plus indispensable. Comment vivre sans elles dans ces régions de ténèbres, où elles dispensent à la fois la lumière et la chaleur ? Ces luminaires sont d'un modèle très ancien, et probablement les Esquimaux les tiennent d'un pays plus méridional que le leur : on l'a dit justement, sans le secours de ces lampes, ils n'auraient pu remonter jusqu'à leur présente patrie.

AU GROENLAND, UN JOUR D'ÉTÉ. Malgré la température relativement douce, la famille esquimaude n'a pas complètement dépouillé ses chauds vêtements pour prendre l'air devant la tente, assise sur des kayaks retournés.

PHOTO DE « TOUR DU MONDE ».



MÈRE ESQUIMAUDE de quinze ans, avec son enfant.
PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.



JEUNE ESQUIMAU, chef de famille à vingt ans.
PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.

LES TENTES, ou tupiks, sont toutes construites sur le même modèle, en peau de phoque et d'ours. Une demeure ne se distingue d'une autre que par l'adresse de celui qui l'a construite.
PHOTO DU Dr W.-T. GRENFELL.

Mais l'industrie de ce peuple n'est pas bornée aux seuls objets pratiques ; il se montre véritablement artiste dans la sculpture sur os et sur ivoire : les Esquimaux réussissent parfaitement les têtes d'animaux, et quelquefois l'animal entier ; fidélité, beauté, finesse d'exécution, rien n'y manque. Ils sculptent également dans l'ivoire des couronnes et des peignes pour leurs femmes. Leur arc est souvent en ivoire de morse, richement agrémenté de figures diverses. Aujourd'hui, beaucoup d'entre eux usent d'allumettes et aussi d'armes à feu, mais auparavant ils se procuraient du feu au moyen de la pierre à fusil. Beaucoup continuent à battre le briquet.

CHIENS ET TRAINEAUX

Chiens et traîneaux constituent un élément très important de la vie courante. Encore qu'ayant la mine du loup, leurs chiens sont de belles bêtes brutalement traitées par leurs maîtres et ne vivant guère que des reliefs de leurs repas. Les glissoires du traîneau sont deux planches, d'environ cinq pieds et demi de long, réunies ensemble par deux barres transversales servant de siège ; derrière, deux barres verticales complètent l'appareil. On s'en sert pour monter dans le traîneau et pour le diriger à l'occasion, quand on suit à pied. Le tout, fortement ajusté par des courroies de peau de renne, est très élastique et ne se brise pas aisément quand le hasard le heurte violemment contre un rocher ou contre un bloc de glace. Huit chiens traînent à peu près un chargement de 225 kilogrammes à raison de 6 à 8 kilomètres par heure en moyenne ; mais si la neige est belle, l'attelage en bonne forme, la vitesse peut atteindre 25 kilomètres.

DEMEURES D'HIVER ET D'ÉTÉ

Les Esquimaux se permettent le luxe de deux séjours, et leur habitation d'été diffère absolument de celle d'hiver, comme site et comme structure, non certes par luxe, mais par urgente nécessité. Le dégel estival fond les ordures et les déchets accumulés pendant l'hiver en un intolérable mélange. En outre, la pêche, la chasse exigent une demeure d'été et d'automne plus vaste que la demeure d'hiver. Certains d'entre eux se construisent pour l'hiver des maisons de neige, avec fenêtres de glace, mais les Groenlandais ne connaissent plus ces huttes que par tradition et ils se font des habitations plus durables.

Les cabanes d'hiver sont en partie souterraines : misérables demeures pour nos idées européennes, mais très certainement bien adaptées au climat du pays et aux mœurs simples des habitants. Faits de pierres alternant avec des mottes de terre, les murs ont une solidité suffisante ; le toit, bois de dérive couvert de carrés de gazon, est durable aussi, et le tout, cimenté par l'humidité et le froid, est absolument impénétrable aux vents. Les fenêtres, en boyaux de phoque, ne laissent entrer que peu de lumière, il est vrai, mais le soleil est absent durant la plus grande partie de l'hiver et, dès que les jours allongent, on vit surtout en plein air. Dans les huttes primitives, il n'y avait ni cheminée ni foyer dans la chambre familiale ; les lampes servaient à la fois à la cuisine, à l'éclairage, au chauffage ; maintenant, on trouve souvent, à côté de la porte, une petite cuisine. La ventilation se fait surtout par le long et étroit couloir de la porte d'entrée, à la suite de laquelle on descend un peu, puis on remonte d'au moins une marche, et c'est la porte de la chambre unique. Il n'y a, d'habitude, qu'une seule

entrée dans la maison, mais comme cette entrée n'est fermée que par une peau libre, on ne manque pas d'air à l'intérieur. Dans la seule chambre de l'habitation, un banc longe la muraille qui fait face aux fenêtres, des rideaux la divisent en compartiments ; les parois sont tendues de peaux, le sol pavé de pierres plates. Du toit pendent des lampes, des harpons de rechange, des lances, etc. La chaleur de l'appartement empêchant l'eau de geler, le centre en est généralement occupé par une mare plus ou moins hygiénique. Dans les colonies danoises et en Labrador s'élèvent aujourd'hui des maisons plus confortables, mais elles sont réservées aux Européens.

Dès que le soleil brille, on dit adieu à la hutte d'hiver et l'on entre sous la tente de peau qui sera le séjour d'été, tente en forme de cloche ne reposant que sur un seul piquet, avec large parvis d'entrée ; pour chasser l'humidité, le bas de la tente est fixé intérieurement à une levée circulaire de pierre et de terre ; un rideau fait de boyaux de phoque ferme l'entrée. Le foyer est au dehors.

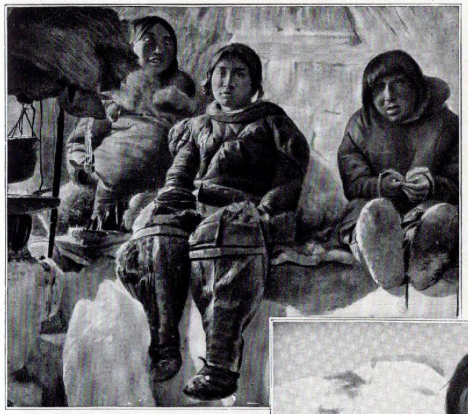
UNE ANNÉE AU LABRADOR

Voici comment se déroule l'année pour les Esquimaux du Labrador. De mai à décembre, les familles se dispersent le long de la côte, à leurs stations de pêche; elles vont aux îles du rivage, à la poursuite du phoque, après avoir chassé le renne jusqu'au mois de mai. De ces îles elles repartent vers la fin de juin, quand la glace littorale a fondu ; revenant alors en kayak à leurs quartiers d'hiver, les Esquimaux s'embarquent sur leurs grands canots, dont quelques-uns sont maintenant des voiliers, et ils vont avec leurs familles pêcher la truite en remontant les rivières ; après quoi c'est la grande pêche de la morue. En automne, reprise de la chasse au renne ; et de novembre à Noël la pêche automnale du phoque.

Quand le froid a gelé la mer, que l'air est calme, la glace continue et polie, les phoques sont séparés de l'air respirable : ils s'arrangent pour maintenir dans cette carapace glacée une ouverture dont le rebord s'élève insensiblement. Le chasseur, chaussé de bottes au poil en dehors, s'approche furtivement, caché par le rebord, se relève et assomme sa victime avant qu'elle n'ait pris l'alarme. Mais cette chasse n'est possible qu'en automne, dans les rares occasions où la glace est lisse, et en hiver, à condition de braver les longues attentes, par un froid terrible, aux lieux où viennent respirer les phoques.

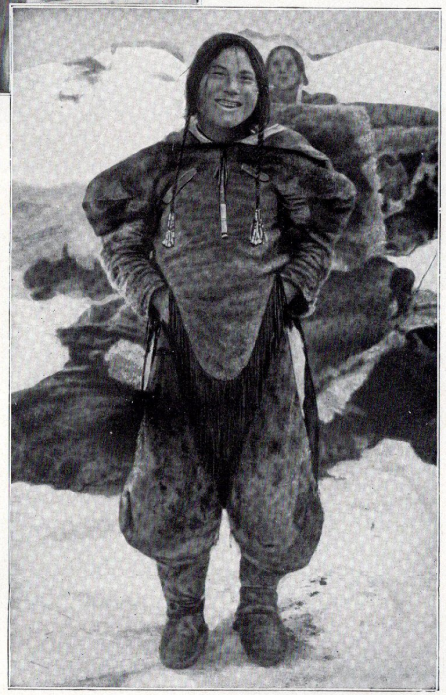
LE CARACTÈRE ESQUIMAU

La plupart de ceux qui ont visité les Esquimaux témoignent favorablement de leur caractère. On les a bien accusés de penchant au mensonge, au vol, mais ils ont trouvé des défenseurs. Nordenskjold dit que, lorsque leur première méfiance a disparu, on les trouve sans doute un peu mendiants et très marchandeurs, mais en même temps honnêtes, accommodants et prompts à l'amitié. Il ne semble pas que la femme ait chez eux une position sociale inférieure à celle des hommes ; et les enfants, dont on ne s'occupe guère, paraissent pourtant bien élevés. En Labrador, au Groenland, ils ont été en grande partie civilisés et la plupart y savent lire, écrire et compter; d'ailleurs, pas grands calculateurs, quoique leur mémoire soit remarquablement fidèle. Ils ont une vraie passion pour la musique. Comme le fait présager leur habileté en sculpture, ils apprennent vite et bien le dessin et la cartographie. Ils ont le sens du comique fort développé, excellent dans la mimique, l'imitation des



DANS LA CABANE D'HIVER. Couverts de fourrure, les jambes prises dans des molletières en peau de phoque, les Esquimaux attendent que soit cuite la soupe au poisson qui est leur principale nourriture. Maigre est la pitance; mais l'hiver est long, et il faut modérer son appétit selon les provisions qui ont été mises de côté pendant la belle saison.

PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».



BEAUTÉ ESQUIMAUDE. Une jeune fille est prête pour le mariage à quatorze ou quinze ans. Les femmes, étant ici beaucoup moins nombreuses que les hommes, sont très recherchées.

Comme la femme est en état de se marier beaucoup plus tôt que l'homme, il arrive parfois qu'un veuf se l'approprie avant que son fiancé soit d'âge à l'épouser (les fiançailles sont souvent conclues par les parents alors que leurs enfants sont encore tout jeunes). Cet état de choses peut subsister définitivement, ou bien le fiancé peut la réclamer lorsqu'il est assez âgé; c'est une affaire qui se règle à l'amiable.

Quand l'Esquimaude est mariée, elle passe son temps à coudre les peaux de bêtes avec des fils faits de nerfs d'animaux, à faire la soupe avec de la graisse de phoque, à raccommoder la tente et à faire le ménage.

PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

SOUS LA TENTE, *pendant l'été, les jeunes Esquimaux attendent le retour des parents et des frères aînés partis pour la chasse ou la pêche.* PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

DANS L'IGLOO, *pendant l'hiver, la famille s'enferme ; la mère et la fille se livrent à des travaux de couture, pendant que le père s'occupe du dernier-né.* PHOTO DU « TOUR DU MONDE ».

ridicules des coutumes étrangères et les danses. Quant au jeu, qui n'est pas inconnu, on ne doit pas le regarder comme un des vices de ce peuple.

Lorsque Nordenskjold arriva à Port-Clarence, nombre d'Esquimaux montèrent à son bord pour vendre, acheter et troquer. Il remarqua que, lorsqu'un Groenlandais offrait quelque chose en vente, il laissait à l'acheteur le soin d'en fixer le prix ; autre originalité, l'Esquimau déteste s'engager par contrat écrit et signé.

CÉRÉMONIES PEU NOMBREUSES

Les Esquimaux ont moins de coutumes que leurs voisins d'Amérique en ce qui concerne la naissance, le mariage, la mort. Même, il semble qu'à l'origine la venue d'un bébé au monde et la première enfance n'étaient chez eux l'objet d'aucune cérémonie ; aujourd'hui, dans les stations de mission, le baptême est suivi d'une fête ; les anniversaires donnent lieu à des réjouissances, et il y a noces et festins en l'honneur des garçons quand ils ont capturé leur premier phoque ou toute autre proie sortant de l'ordinaire.

Il ne saurait être question de cérémonies nuptiales dans un pays où les unions se font et se défont avec une incroyable facilité. Quant aux cérémonies funèbres, elles sont d'une grande simplicité ; on coud les corps dans des sacs de peau ou bien on les enferme dans de grossiers cercueils de bois, puis on les couvre, d'habitude fort imparfaitement, de terre et de pierres. Autrefois, quand on perdait un parent, la coutume était de s'abstenir pendant un certain temps de toute espèce de travail, de négliger sa toilette et de laisser pousser ses cheveux, comme aussi de ne se servir ni des armes, ni des instruments du mort, et de ne porter aucun des habits ayant appartenu au défunt. On continue de célébrer les décès par la négligence et la paresse, mais la vente aux enchères des objets que possédait le trépassé aura bientôt raison de l'ancienne interdiction.

LES RACES HUMAINES

CHEF PEAU-ROUGE
(Amérique du Nord)

CHAPITRE XXIII

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

CANADA || ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

LES INDIENS sont répandus, au nombre de 10 millions, dans le grand continent américain, depuis la ligne qui va de Vancouver à Terre-Neuve jusqu'aux extrémités de la Patagonie et de la Terre de Feu. On sait que ce nom, qui devrait être réservé aux habitants de l'Inde, a été donné aux indigènes de l'Amérique parce que les premiers découvreurs de ce continent crurent avoir rencontré l'Inde. L'habitude erronnée a maintenant force de loi.

DISPARITION PROGRESSIVE DES INDIENS

Quand Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde, il y avait parmi ces Indiens des sauvages nomades et des villes populeuses ayant les arts, les industries et les mœurs des communautés policées. Mais ces indigènes ont vu leur nombre diminuer chaque jour ; ils tendent à disparaître devant la race blanche, et ceux qui subsistent perdent peu à peu leur ancien type par une fusion plus ou moins complète avec elle.

L'expansion des races caucasiennes, l'anéantissement ou la fusion des races indigènes varient d'ailleurs beaucoup suivant les contrées. Les Aztèques, les Maya, les Péruviens ne comptent plus comme nations distinctes depuis la conquête espagnole ; les naturels des Antilles ont été remplacés par des Nègres africains ; dans diverses régions de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, des peuplades plus ou moins civilisées se sont mélangées avec les Espagnols ou les Portugais et ont donné naissance aux races mixtes du temps présent.

Dans l'Amérique du Nord, il en fut autrement : là, des tribus se dispersaient sur de larges étendues, dans la partie occidentale du continent appelé la Prairie, et pendant longtemps la vague européenne ne les atteignit pas ; en outre, les immigrants y ont si peu fusionné avec les autochtones qu'une ligne de démarcation stricte sépare toujours les « Visages Pâles » des « Peaux-Rouges ». Ceux-ci, toujours repoussés plus avant dans l'intérieur, sont maintenant renfermés dans des « Réserves » où le Canada et les États-Unis leur viennent en aide. Mais le Peau-Rouge n'est pas à la hauteur des contraintes de la vie civilisée ; il montre une incapacité marquée pour la vie agricole ; même en ses

Réserves il diminue constamment et il y a toute apparence qu'il finira un jour par disparaître d'une manière absolue.

CANADA — ÉTATS-UNIS

Au point de vue ethnographique, et plus spécialement au point de vue indien, il n'y a pas à séparer les États-Unis du Canada. La différence de traitement appliqué à la race rouge dans les deux contrées n'empêche pas qu'elle y soit partout identique. Les différences de tribu à tribu ne correspondent nullement à la séparation politique des deux États. D'une façon générale, on peut dire que les Indiens, toujours repoussés par le flot des émigrants venus de l'Est, sont plus nombreux à mesure qu'on s'avance vers l'ouest.

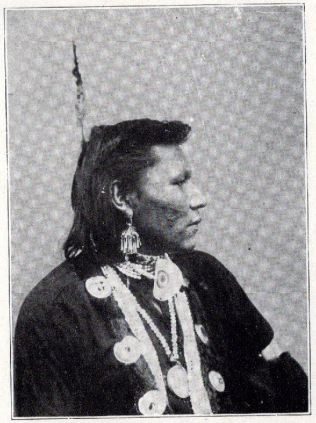
PEAU CUIVRÉE ET TRAITS EUROPÉENS

La physionomie des deux sexes est, chez tous les Indiens, presque exactement la même ; les étrangers s'y trompent et il est difficile, à première vue, de distinguer un homme d'une femme. Cela tient sans doute à l'absence de barbe et de moustache chez l'homme et surtout à ce que les deux sexes portent la chevelure longue et pendante. Leurs cheveux sont noirs, secs, rudes, et souvent très longs ; sans la moindre boucle ni frisure, ils ressemblent plus à une crinière de cheval qu'à une chevelure d'homme. Peu ou point de poils sur la figure et sur le corps ; ce qui leur en pousse par hasard, ils l'arrachent soigneusement. Leur couleur de peau varie considérablement suivant les lieux ; le plus souvent elle est cuivrée ou d'un brun jaunâtre; cependant on trouve des peaux d'un brun clair chez certaines peuplades des forêts tropicales et d'un brun foncé dans divers pays de montagne. Les lèvres et le nez s'approchent aussi du type européen ; le nez se fait habituellement remarquer par sa largeur, son dos bien marqué ; il est droit ou légèrement aquilin. Très caractéristiques sont les pommettes, latéralement saillantes, en même temps que hautes, et, d'ailleurs, assez souvent pareilles à celles des Européens. Le front en retrait se signale par la protubérance des bosses sourcilières, marquée surtout chez les Patagons. Les yeux, presque invariablement noirs, sont petits, enfoncés, ronds, sans aucune trace d'obliquité. Les membres sont à peu près comme ceux des Caucasiens. En règle générale, ils ont une taille de 1 m. 72 à 1 m. 78, mais nombre d'hommes dépassent 1 m. 80.

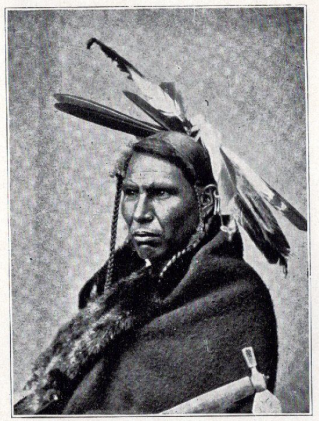
MULTIPLICITÉ DES TRIBUS INDIENNES

Les Indiens de l'Amérique du Nord sont répartis en un certain nombre de groupes linguistiques dont les principaux sont : les Athabascans, les Algonquins, les Iroquois, les Sioux, les Chochones, les Muskhogiens, qui se divisent en une infinité d'autres.

Les Athabascans avaient jadis un domaine immense, qui s'étendait de l'Alaska méridional à la baie d'Hudson ; leurs tribus du Nord mènent aujourd'hui la vie nomade sous la protection du gouvernement du Canada ; celles du Sud sont cantonnées dans les Réserves. Les Algonquins habitaient surtout le Labrador où on les trouve encore disséminés. Les Iroquois formaient autrefois une confédération puissante et belliqueuse sur les confins du Canada et des États-Unis ; l'abus des liqueurs fortes les a abêtis ou tués en

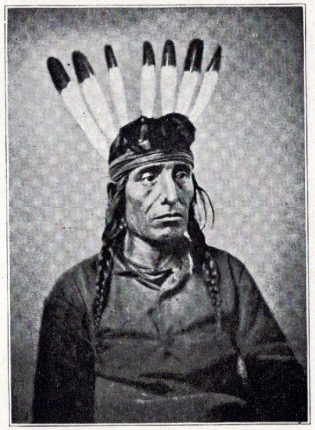


INDIENNE *des rives de la baie d'Hudson.* PHOTO DU PRINCE ROLAND BONAPARTE.



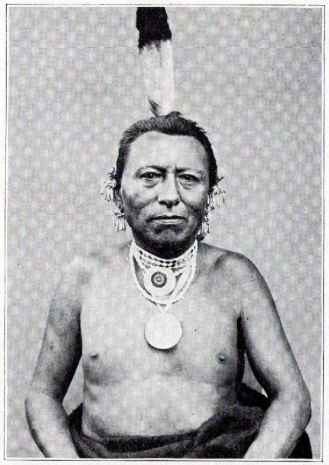
CHEF INDIEN, *coiffé de plumes de faucon.* PHOTO C.-A. ZIMMERMANN.

CHEF *de la tribu des Athabascans. (Ouest Canadien).* PH. C.-A. ZIMMERMANN.



INDIEN SIOU *de la Prairie, dans l'Ouest du Canada.* PHOTO C.-A. ZIMMERMANN.

UNE FAMILLE INDIENNE *en costume de fête.* PHOTO PIERRE PETIT.



GUERRIER INDIEN *avec plume au chignon.* PHOTO DU PRINCE ROLAND BONAPARTE.

MEMBRES D'UNE TRIBU INDIENNE *du Canada ; derrière eux, le* wigwam *en peau de bison et la cabane couverte en chaume.* PHOTO DU PRINCE ROLAND BONAPARTE.

partie. Les Sioux, plus puissants encore, n'ont plus que quelques tribus éparses entre le Missouri et le haut Mississipi. Les Chochones de la vallée du Missouri, les Muskhogiens riverains du golfe du Mexique sont réduits à d'infimes effectifs, après avoir fourni des contingents de 15 000 à 40 000 individus.

COIFFURE EMPENNÉE ET COSTUME MAJESTUEUX

Toutes ces tribus comportent des différences qui caractérisent chacune d'elles. Mais elles ont assez de traits communs pour qu'on puisse en dégager les mœurs et les coutumes des Indiens en général.

Ils se rasent la tête, à l'exception d'une touffe au sommet du crâne, qu'ils laissent croître de toute sa longueur, et se coiffent de plumes de faucon avec piquant de porc-épic, qui font une sorte de panache. La figure et le corps sont teints avec un mélange de graisse et de charbon de bois.

Sur les épaules flotte un manteau de cuir de bison blanc, orné de dards de porc-épic disposés de façon qu'ils se froissent pendant la marche et résonnent en s'entre-choquant ; sur ce manteau sont dessinées des figures bizarres qui n'ont aucun sens pour nous, mais représentent pour eux des exploits guerriers ou autres. Quand il fait beau, ce long manteau ou, si l'on veut, cette robe, se porte le poil en dedans, et, s'il pleut, le poil en dehors, ramenée sur le bras ou drapée sur tout l'individu. En dessous, pendant l'hiver, ils ont une chemise assez semblable aux nôtres, en toile ou en peau, couvrant les bras et le buste et fixée à la taille par une ceinture en toile ou en cuir de cerf à laquelle s'attache une pièce de 30 centimètres environ de large, en drap ou en peau, qui passe entre les jambes et vient se rattacher par derrière la ceinture. Des hanches aux talons descendent des pantalons de cuir d'antilope, ayant sur les côtés une sorte de bande de 5 centimètres de large ornementée çà et là de petites touffes de cheveux enlevées aux têtes des guerriers qu'on a scalpés pendant la bataille. Les mocassins d'hiver, c'est-à-dire les bottes, sont en cuir de bison, poil en dehors, avec semelles en cuir d'élan ; les mocassins d'été, en cuir de daim ou d'élan sans poil et semelles, aussi en cuir d'élan. Dans les grandes occasions, en costume de cérémonie, les jeunes gens traînent après eux la fourrure d'un putois fixée aux talons de leurs mocassins ; une peau de ce même animal, pendant à la ceinture ou portée à la main, constitue leur blague à tabac.

Les femmes laissent croître leur chevelure, la partageant sur le front, jusque sur le derrière de la tête, où elle se rassemble en une espèce de chignon, à moins qu'elle ne descende sur les épaules. Leurs mocassins ressemblent à ceux des hommes ; leurs pantalons aussi, sinon qu'ils ne vont pas au-dessous des genoux, et que les jambes sont cachées sous une longue chemise tombant presque jusqu'aux talons ; cette chemise, qui part des épaules, où l'assujettit un cordon, n'a pas de manches, mais elle est ornée de quelques morceaux de peau qui pendent au-dessous des bras. Parfois une ceinture la presse contre la taille ; par-dessus, flotte une robe pareille à celle des hommes.

VERS LA COTONNADE

Il va sans dire que le costume varie suivant les tribus. Certains chefs portent une coiffure en plumes d'autruche de dimensions extraordinaires, qui fait comme une longue queue allant de la tête aux talons, et la ligne des plumes blanches ou noires est comme une crête hérissée sur le

dos. Le devant de cette coiffure est orné de deux cornes de bison, et au-dessus du front s'avancent des griffes d'ours gris. Les chefs de tribu, chez les Sioux, aiment à se parer de ce pompeux couvre-chef. Les gens du menu peuple portent naturellement des vêtements moins riches, un « tour de reins », des mocassins, des pantalons, une robe, tout cela presque toujours en peau, sauf chez quelques tribus qui ont acquis l'art de faire des tissus de fibres de jonc et autres substances végétales. D'ailleurs, à mesure que les Indiens sont entrés en relations avec l'Europe, ils ont été pourvus de cotonnades, de lainages, et, depuis que les bisons ont été exterminés, les couvertures de laine remplacent le plus souvent les robes de peau.

LE WAMPUM ORNEMENT ET MONNAIE

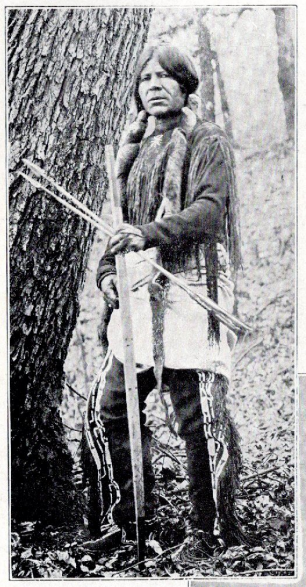
Outre l'habitude de se peindre la figure, le tatouage est aussi de règle chez les Sioux occidentaux et diverses autres tribus. Les cuirs chevelus pris aux têtes scalpées, leur parure favorite, témoignent de leurs prouesses à la guerre ; les griffes d'ours, de leurs triomphes à la chasse. Beaucoup portent des bracelets, des boucles d'oreilles ; quelques-uns, peu nombreux, des anneaux de nez. Plusieurs tribus de la côte Nord-Ouest du Pacifique se passent des os ou des coquillages dans la lèvre. Le célèbre *wampum*, ornement en même temps que monnaie, est un chapelet de coquillages gardant leur couleur naturelle, ou peints de couleurs variées ; on le porte en collier ou en ceinture ; une ceinture *wampum* est un gage d'amitié.

CALUMET ET TOMAHAWK

Longtemps la plupart des armes et des ustensiles furent en pierre, en bois, en os ou en corne ; mais le cuivre, les métaux ont plus ou moins remplacé ces matériaux primitifs. Une caractéristique notable des Indiens de l'Amérique septentrionale, le *calumet* ou pipe de paix, joue un grand rôle dans les traités entre tribus rivales et on ne le fume jamais qu'à l'occasion des grandes cérémonies. Chez les Sioux, les calumets des tribus se font d'une certaine pierre sacrée, qu'ils extraient de carrières situées au centre de leur pays ; souvent on leur donne la forme d'un *tomahawk* ou hache de combat, et alors ils symbolisent à la fois la paix et la guerre. Ces pipes-tomahawks, aujourd'hui de fabrication européenne, ont acquis une grande vogue ; on peut s'en servir comme pipe ou comme hache : le manche de la hache est le tuyau de la pipe et le fourneau de la pipe fait partie du fer de la hache.

L'arc et les flèches sont aux Indiens de l'Amérique du Nord ce que la sarbacane est à leurs cousins de la Guyane ou le lasso aux indigènes des Pampas argentines. Parmi les tribus de la Prairie, l'arc n'a pas l'air bien redoutable. Il est tout petit, mais pourtant capable d'envoyer de près une flèche à travers le cuir épais d'un bison. Les tomahawks à tête de pierre, les haches de jadis, étaient déjà remplacés, il y a cinquante ans, par des haches métalliques faites en Angleterre ; de même la massue, autrefois de bois avec pointe de fer ou d'os, puis échangée contre un article européen hérissé de clous de cuivre ; de même encore les couteaux à scalper, jadis en pierre tranchante, et aujourd'hui en acier, d'importation européenne. Au reste, tout cet arsenal guerrier tend à disparaître devant les armes achetées aux Blancs. Les Indiens se livrent maintenant beau-

LA FEMME INDIENNE, la squaw, *vêtue de peau et de lainage, couche son enfant dans un berceau qu'elle porte sur son dos.* PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.

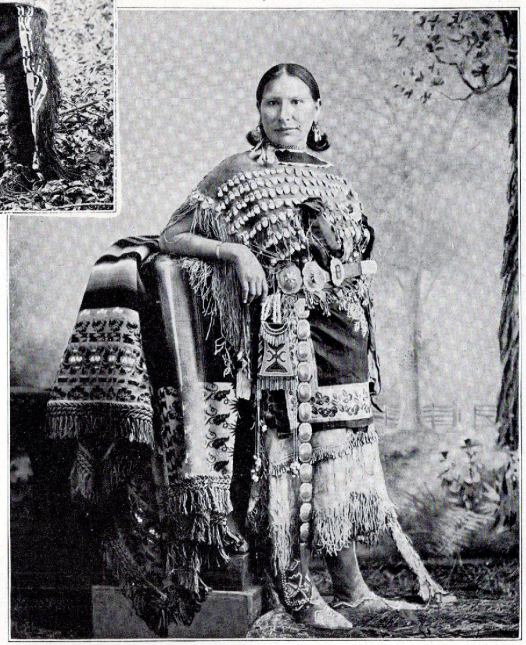


INDIEN ALGONQUIN. Il représente un des types d'Indiens qui ont le mieux résisté à l'appauvrissement de la race. Des groupements d'Algonquins se sont formés dans la province de Montréal et y constituent de véritables villages.

Ils exercent avec succès les métiers de trappeurs, de bûcherons, de bateliers et de pêcheurs ; ils confectionnent de la façon la plus ingénieuse les raquettes servant à la marche dans la neige et les barques en écorce de bouleau.

Mais surtout ils sont appréciés comme guides par les explorateurs et les chasseurs, dans les régions boisées et inviolées où se dérobent l'ours, le renne et les animaux à fourrure ; ils ont gardé par atavisme les anciennes aptitudes de la race, l'humeur taciturne et méditative, un flair merveilleux, une intuition surprenante des phénomènes de la nature

PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.



INDIENNE DU CANADA EN COSTUME DE FÊTE. Tandis que les États-Unis ont fait disparaître ou relégué les indigènes dans des camps de concentration, le Canada s'est ingénié à les assimiler et à leur donner une vie nouvelle. L'aisance et même un certain luxe ont ainsi pénétré dans les tribus et le riche costume de cette femme en est la preuve.

PHOTO RODOCKER, KANSAS.

coup plus à la chasse des bêtes à fourrure qu'à la guerre entre tribus et, dès qu'ils peuvent l'acheter, préfèrent une bonne carabine aux flèches d'antan.

PATINS, CANOTS, ŒUVRES D'ART

En hiver, ils marchent sur la neige avec de longs patins pointus. Chez les tribus riveraines de la mer ou des grandes rivières, les canots diffèrent considérablement de forme suivant les districts. Le plus connu, le plus gracieux en même temps, c'est le canot d'écorce de bouleau des tribus septentrionales. Chez la plupart des Sioux les canots, d'ailleurs fort légers, sont creusés dans un tronc d'arbre. Les femmes des Sioux construisent des embarcations en peau de bison et y casent enfants et mobilier.

Les Indiens de l'Amérique du Nord usent, pour leurs communications de tribu à tribu, d'une sorte de peinture qui leur sert d'écriture ; ils ont aussi un langage par signes, mimique où les Sioux déploient une extraordinaire habileté. Les femmes ou *squaws*, de toutes tribus, notamment celles de l'île de Vancouver, s'entendent très bien à tresser des nattes et des paniers d'un fort joli travail, à broder avec plumes ou perles sur fond de peau de daim ou d'écorce, à creuser des coupes et autres récipients dans le bois.

L'INDISPENSABLE BISON

Les Indiens de l'Est du Mississipi cultivent le maïs, les haricots, la citrouille, le melon, la courge, le tabac et le tournesol ; mais la plupart des tribus vouant toutes leurs énergies à la chasse et à la pêche, n'ont d'autre nourriture végétale que celle que leur fournissent spontanément certaines plantes sauvages et certains arbres. Avant l'introduction du cheval, on n'avait d'autre animal domestique que le chien, à la fois bête de somme, bête de trait et bête comestible. Mais la plus grande ressource alimentaire, surtout chez les Sioux, c'était autrefois le bison ; plus d'une tribu dépendait absolument de ce ruminant pour sa nourriture, son vêtement et toutes les nécessités de la vie ; on estimait à 75 000, dont 30 000 Sioux, le nombre des Indiens des États-Unis dont l'existence reposait uniquement sur le bison ; et cette énumération ne tenait aucun compte de plusieurs milliers d'habitants du Sud-Ouest qui pratiquaient l'agriculture par ordre gouvernemental, mais n'en chassaient pas moins le bison pour en vivre et s'en habiller. Dans le Canada, depuis l'hiver de 1886-1887, ils souffrent de grandes privations, par suite de la quasi-extermination de cet animal.

SOUS LA TENTE

Les *wigwams* ou maisons des Indiens sont de bonne construction ; elles se groupent, au nombre d'une centaine, autour d'une demeure plus vaste destinée aux festins et aux danses ; elles sont rondes, couvertes de peaux blanches, s'appuient à des piquets de 4 m. 50 à 6 mètres de hauteur. Ces habitations se démontent, s'empaquettent et s'en vont de lieu en lieu, traînées par des chiens.

Ils y couchent sur des nattes de joncs, dans des robes de fourrure, et quelques tribus sur des espèces de lits grossiers. Chez les Sioux, les clans de la forêt vivent d'habitude sous des tentes du même genre, avec toit d'écorce, de nattes de joncs, de peaux ou de branchages ; ceux qui demeurent dans la Prairie ont des cabanes couvertes de terre pour l'hiver, des *tipis* ou tentes en peaux de bison pour l'été ; si simples sont ces habitations qu'on ne s'ingénie pas à en varier le plan ; on attache seulement une importance spéciale à ce qu'elles soient supportées par treize piquets.

Durant que les hommes pêchent ou chassent, les femmes font l'ouvrage du campement, cuisinent, préparent les peaux, cousent des habits, font des paniers, confectionnent le *pemmican* (viande boucanée), construisent des canots, et, chez les tribus agricoles, se livrent à la culture du maïs.

MASQUES IMPASSIBLES

Les Indiens de l'Amérique du Nord ont le caractère essentiellement réservé, même un peu morne, qui leur vaut de conserver toujours un air impassible, même au milieu des plus dures souffrances; mais on croit que cette grande dignité de contenance a sa source dans l'ostentation, la vanité, plutôt que dans une fierté innée. Il ne faudrait pas croire cependant que les Indiens ne rient jamais : ils s'égaient de bon cœur, mais en famille seulement. Un autre de leurs traits distinctifs, c'est la cruauté pour leurs ennemis, d'ailleurs beaucoup plus grande parmi les Indiens vivant à l'Est du Mississipi que parmi ceux qui demeurent à l'Ouest du fleuve. Tout au contraire, ils sont bons, affectueux, mais jamais bien démonstratifs, entre eux et pour les femmes et les enfants. Il semble que leur intelligence ne se développe plus après la jeunesse. Ils aiment la musique; leurs instruments sont une sorte de crécelle, la flûte, le tambour qui, chez les Sioux, est une bouteille ou une outre en peau remplie d'eau. Il paraît qu'avant de connaître la flûte des Européens ils avaient inventé une espèce de flageolet en bois dur. Ils ont quelque passion pour les sports, la lutte, la danse, les jeux de hasard comme les dés et les cartes faites en peau.

LA VIE EN CLANS

Le système des clans constitue leur état politique : chaque tribu relève d'un grand chef préposé à des sous-chefs, et l'ensemble constitue un système social compliqué, dans le détail duquel il est impossible d'entrer. Le système des clans, qui se base sur la descendance par les femmes, avait d'ailleurs fini, lorsqu'arrivèrent les Européens, par devenir le système de la *gens* qui, lui, se base sur la descendance masculine. Chaque clan dans une tribu recevait un nom spécial, un *totem*, comme nous en avons vu en Afrique; souvent tous les membres d'un clan portaient le nom de ce clan, mais plus souvent encore le clan comprenait des groupes distingués par quelque *totem* réel ou fantaisiste, nom d'animal ou de n'importe quel objet. Ainsi, par exemple, le clan du Bison pouvait comprendre des gens appelés Bisons Assis, Bisons Debout, Bisons Fous ou toute autre désignation empruntée à la légende du Bison. Enfin chaque individu ajoutait à ce nom du groupe une caractéristique qui lui était personnelle et devenait son nom propre.

LE TABOU APPLIQUÉ AU MARIAGE

Le *tabou* et autres prohibitions de ce genre s'exercent surtout en fait de mariage : l'union entre personnes du même clan, de la même *gens*, est défendue; très curieuse est l'interdiction de relations quelconques entre beaux-fils et beaux-pères, belles-filles et belles-mères. Le mari ne doit jamais prononcer le nom des parents de sa femme; le mari et son beau-frère évitent autant que possible d'entrer ensemble dans le même logis et même de se régarder, autant qu'ils le peuvent; jamais la femme ne s'adresse à son beau-père.

La polygamie offre évidemment des avantages au bon chasseur, car, s'il n'a qu'une

CHEF INDIEN ET SES FEMMES. La polygamie est en honneur partout où les moyens de l'Indien le lui permettent. Outre les causes qui expliquent ordinairement cette coutume, il y faut voir le résultat de la supériorité numérique des femmes, les hommes étant décimés par les guerres de tribu à tribu.

UNE VIEILLE INDIENNE est un personnage relativement rare, car la mortalité est grande dans la race, et la vieillesse est le privilège d'une infime minorité. La phtisie fait des ravages terribles; le froid, les mauvaises conditions de l'hygiène ont leurs victimes; mais ces calamités ne sont rien à côté de l'alcoolisme qui trouve des adeptes endurcis chez les femmes aussi bien que chez les hommes.

La précocité de l'Indienne, qui est femme à treize ou quatorze ans; les durs travaux auxquels elle est soumise ne contribuent pas peu à rendre sa fin prématurée; et celles qui paraissent atteindre une vieillesse avancée ont en réalité une cinquantaine d'années.

PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.

L'INDIEN NOMADE a gardé la physionomie hautaine et calme de ses ancêtres, rois de la Prairie. Son allure dénote une fierté inconsciente. S'il vous invite à pénétrer dans son wigwam, *vous vous sentez subitement pris devant lui d'un vague respect, tant il conserve de majesté.*

A l'encontre de l'Indien qui habite près des villes, son costume ne s'est guère modernisé. C'est lui cependant qui est appelé à disparaître : la vie en campements, repoussée tous les jours par la civilisation, devient presque impossible. La forêt est exploitée, la plaine ensemencée. Le jour n'est pas loin où le nomade deviendra sédentaire, ou mourra.

GROUPE D'INDIENS DU NORD DE L'AMÉRIQUE dont la diversité de costume correspond à celle des clans : Pieds noirs, Nez percés, Têtes plates, etc. PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.

squaw, celle-ci doit dépenser tout son temps aux travaux du ménage et n'a pas le loisir de préparer les fourrures qui sont ici sources de fortune. C'est là une des raisons qui ont rendu la pluralité des femmes générale dans les tribus de l'Amérique septentrionale ; une autre raison doit être la supériorité numérique des femmes sur les hommes, causée par les massacres continuels de tribu à tribu. Le mariage est presque toujours l'achat pur et simple d'une fiancée à son père, qu'elle soit ou non consentante. Si la jeune fille refuse, on a le droit de recourir au rapt. Il arrive cependant que des jeunes gens s'aiment assez pour braver les lois de la tribu ; alors ils n'ont qu'une seule issue : fuir, se cacher, vivre ensemble dans la solitude jusqu'à la naissance d'un enfant ; sur quoi l'union est légalisée.

BIZARRERIES FUNÈBRES

Dans certaines tribus, on expose le mort sur une estrade où il reste jusqu'à décharnement et desséchement complets ; alors on enterre les os ; les crânes des trépassés sont rangés en grand cercle dans la Prairie, chacun à côté d'un bouquet de sauge. Pendant l'exposition du corps sur l'estrade, les parents viennent se lamenter autour de lui. Les morts étaient jadis pourvus de vivres ; si le défunt avait été tué, on mettait à côté de son cadavre une corde pour qu'il en liât son meurtrier dans l'autre monde. Comme curieux contraste avec les égards pour les morts, on exposait jadis les vieillards et les débiles à la mort par la faim : ainsi faisaient, par exemple, les Sioux de la vallée du Missouri.

Une autre et curieuse pratique est celle d'aplatir la tête des enfants ; les pauvres malheureux sont couchés dans un étroit berceau de bois à l'extrémité supérieure duquel le couvercle agit sur un ressort qui comprime le front.

LA RELIGION DE LA DANSE DES ESPRITS

Ils croient à la sorcellerie ; il y a chez eux toute une classe de sorciers, et aussi les sorcières, hommes de médecine, chamans, prêtres qui dirigent les cérémonies religieuses et exercent la profession de devins : ils ne prédisent pas seulement l'avenir concernant la guerre, la chasse, la pêche et les récoltes ; ils sont également chargés de diriger les destinées heureuses ou malheureuses des tribus dont ils ont la garde.

Il faut mentionner en passant la « Religion de la danse des esprits » qui se répandit sur l'Ouest des États-Unis en 1889 et en 1892. Les fidèles de cette religion perdaient pendant des heures, des jours même, leurs facultés mentales et n'avaient plus la libre disposition de leurs moyens physiques. Des Indiens habituellement dociles et contents devenaient subitement tristes et cruels ; des tribus tranquilles s'insurgeaient soudain contre le gouvernement. L'esprit imaginatif habituel aux Peaux-Rouges, leur recours habituel à l'inconnu pour l'explication des faits les plus simples, la coutume où ils sont de peupler leur voisinage de fantômes imaginaires, tout cela ne pouvait manquer de favoriser cette nouvelle religion. L'hypnotisme eut évidemment une grande part dans les nombreuses et curieuses cérémonies de la « danse des esprits ». Trente à trente-cinq tribus, 65 000 personnes en tout, s'associèrent à ce culte, qui disparut rapidement.

WAKANDA

Il n'y a pas un mot de vrai dans le prétendu culte des Peaux-Rouges pour un « Grand Esprit » tout-puissant. Les premières personnes qui s'occupèrent de leur religion toute mythologique s'y trompèrent grossièrement. Chez

les Sioux, on attribuait la création et le gouvernement du monde et des hommes au *Wakanda*, comme, parmi les Algonquins, au *Manitou*, c'est-à-dire au Tout-Puissant. Mais l'étude du mot *Wukanda* montre qu'il revêt diverses idées, qu'il est une qualité plutôt qu'une entité bien délimitée. Ainsi le Soleil est non pas *le Vakanda*, mais *Wakanda* tout court; chez les mêmes tribus, la Lune est aussi *Wakanda*; le tonnerre, l'éclair, les étoiles, les vents, et bien d'autres choses encore, sont *Wakanda*; jusqu'à l'homme, surtout quand il est sorcier. En outre, ce terme s'applique aux phénomènes naturels de l'air, de la terre, des eaux; d'après les sages, le sol, le monde inférieur et le monde supérieur de la mythologie indienne, les ténèbres, etc., sont encore et toujours *Wakanda*; de même les fétiches, les autres objets et ornements servant aux cérémonies; divers animaux et plusieurs arbres, surtout le cèdre, étaient aussi regardés comme *Wakanda*; chez les tribus de la Prairie, le cheval était un chien *Wakanda*; *Wakanda* aussi des objets curieux, des sites frappants. Ainsi ce mot s'appliquait à toutes sortes d'idées; on l'employait comme substantif, et, avec légères modifications, comme verbe et adverbe. Un terme aussi élastique n'est pas susceptible de traduction dans les langues civilisées où les mots sont limités à moins d'idées différentes. Évidemment, *Wakanda* répond à quelque chose d'indéfini; il ne peut se rendre par « esprit » encore moins par « Grand Esprit ».

CHEF SIOU DU DAKOTA (frontière des États-Unis et du Canada). A la main, la pipe-hache qui sert à deux fins.

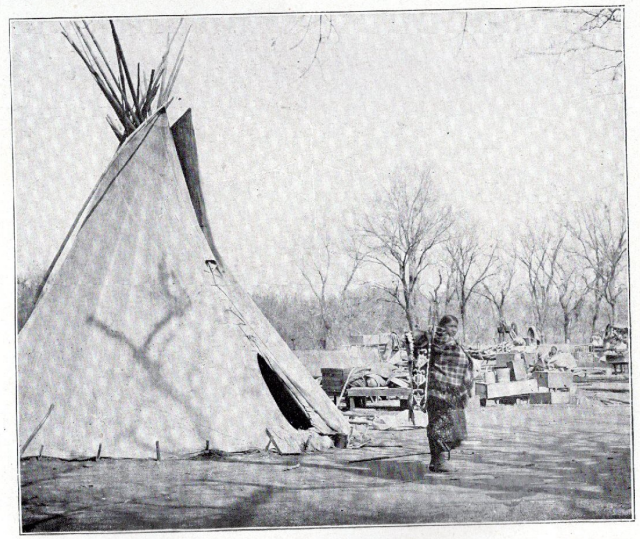
PHOTO DU PRINCE ROLAND BONAPARTE.

INDIEN FUMANT LE TOMAHAWK. Dans ce singulier engin, l'Indien fume ce qu'il appelle le Kinnikinie ou « bois roulé ». C'est l'écorce intérieure d'une espèce de saule rouge, séchée au soleil ou sur le feu, puis froissée à la main, coupée en petits morceaux et enfin employée comme tabac, ou mélangée au tabac.

La pipe ordinaire a un fourneau en terre rouge, un tuyau en bois de frêne long de 60 à 90 centimètres et agrémenté de plumes, de cheveux, de dards de porc-épic, etc.

Il en est de plus compliquées encore : ce sont les pipes en ardoise noire que sculptaient et sculptent encore un peu les Haïdahs, tribu de l'archipel de la Reine Charlotte, près de la côte Nord-Ouest du Pacifique. Taillées dans un bloc d'ardoise, elles représentent divers animaux tellement enchevêtrés qu'on ne découvre pas facilement le trajet du tuyau, non plus que le fourneau.

PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.



CAMPEMENT D'INDIENS NOMADES; au premier plan, une squaw portant son enfant sur le dos dans la hotte qui lui sert de berceau.

PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.

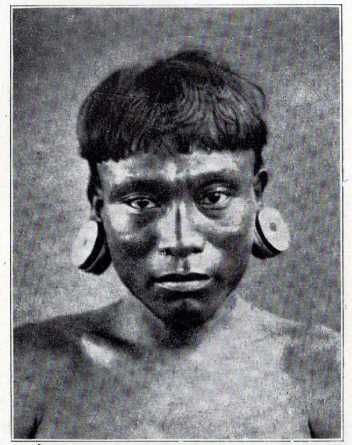
MARCHANDS D'EAU A MEXICO. La capitale du Mexique n'est pas favorisée par l'abondance de l'eau potable. Au temps des Aztèques, la ville était construite sur trois îles du lac Tezcuco, qui lui fournissait de l'eau en abondance; mais le lac s'est tari et les trois îles se sont rattachées à la terre ferme. Aujourd'hui, on fait venir l'eau des lacs plus éloignés, mais les canalisations laissent beaucoup à désirer; et, pendant la saison sèche, elles n'apportent à la consommation qu'un liquide insuffisant. Aussi, la corporation des marchands d'eau compte-t-elle un personnel aussi nombreux qu'il est nécessaire.

En outre, un verre d'eau glacée est la boisson favorite des Mexicains. Aussi voit-on fréquemment les marchands d'eau — tous Indiens — parcourir les rues et les places publiques, portant sur le dos le récipient de cuivre, et distribuant aux passants leur provision de frais liquide.

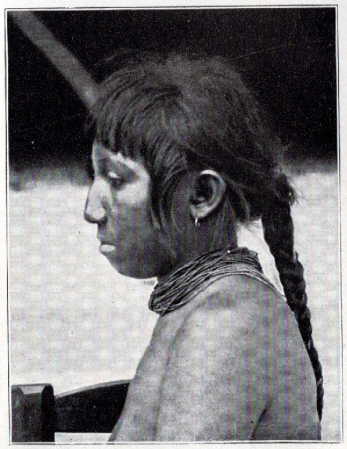
PHOTO W. RAU, PHILADELPHIE.

INDIENS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE sur la porte de leur cabane faite de branchages et de feuilles entrelacés.

PHOTO WILFRED EMERY, BRONDESBURY



INDIEN DU PÉROU, aux lobes d'oreilles distendus par des rondelles en bois.
PHOTO C. KRŒHLER.



FEMME CARAÏBE, indigène de l'intérieur de la Guyane.
PHOTO DU MUSÉUM DE PARIS.

INDIGÈNES DES MONTAGNES PÉRUVIENNES ; descendants abâtardis d'une race puissante, ils vivent en nomades du produit de leur chasse.
PHOTO C. KRŒHLER.

CHAPITRE XXIV

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET DE L'AMÉRIQUE DU SUD

MEXIQUE ‖ PÉROU ‖ VENEZUELA ‖ GUYANE ‖ BRÉSIL ‖ BOLIVIE ‖ PARAGUAY ‖ URUGUAY CHILI ‖ ARGENTINE

LES TRIBUS INDIENNES de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud sont plus nombreuses encore que celles de l'Amérique du Nord. Mais elles ont tant de traits communs qu'il est relativement facile de les étudier dans leur ensemble. On peut y distinguer deux sortes de populations : celles qui, arrivées jadis à une civilisation très avancée et ayant fondé d'importants empires, ont été réduites à néant, ou peu s'en faut, par les Espagnols, tels les Aztèques et les Mayas au Mexique, les Incas au Pérou ; celles qui, défendues contre l'envahisseur par leur sauvagerie même, ont trouvé dans la montagne, la forêt ou la pampa un asile où elles ont conservé leurs mœurs primitives ; tels les Caraïbes, les Botocudos, les Araucans, les Patagons, les Fuégiens, etc.

MEXIQUE

Le Mexique, qui compte environ 10 millions d'habitants dont les deux tiers sont indigènes, forma jusqu'au XVe siècle l'empire des Aztèques et des Mayas. Les Indiens qui l'habitent aujourd'hui en sont les descendants dégénérés, et attachés le plus souvent au service des Blancs ou des métis.

UN GRAND PEUPLE DISPARU : LES AZTÈQUES

Les anciens Aztèques avaient un roi élu entre les proches parents du dernier roi par quatre nobles nommés à cet effet. Son autorité à peu près absolue était environnée d'un luxe oriental. Le pouvoir judiciaire jouissait d'une véritable indépendance. La condition des esclaves était bien réglée et avec modération. De bonnes routes, des stations militaires, une armée brillante, assuraient la puissance de ce peuple éminement guerrier.

Des liens intimes unissaient leur constitution civile à leur religion ; leur dieu suprême,

invisible, était *Taotl*; au-dessous de lui venaient treize divinités principales et deux cents divinités inférieures ayant chacune leur jour de fête. Leurs temples étaient ornés avec un luxe inouï; leurs autels arrosés du sang des prisonniers de guerre. Les morts étaient brûlés. Les Aztèques croyaient à une autre vie, à un paradis délicieux ou à une caverne obscure. Les classes sacerdotales exerçaient une influence presque sans bornes dans les rapports publics ou privés. L'industrie, les arts étaient en grand honneur chez eux et des ruines splendides attestent le haut degré de civilisation auquel ils ont atteint.

LES MAYAS REBELLES A LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

Les Aztèques ont disparu ou à peu près; mais une ville du Yucatan septentrional, Mérida, qui fut l'ancienne métropole des Mayas, est restée presque entièrement intacte; ses maisons restent fidèles à l'architecture maya, du moins dans les faubourgs; elles ont leur entrée à un mètre au-dessus de la chaussée, et le nom des rues est marqué par des images d'oiseaux représentant des divinités secondaires de la nation des Mayas. Entre le Honduras anglais et le Yucatan, vivent encore des Mayas qui ont résisté aux guerres et aux convulsions qui ont désolé ces parages de l'Amérique; même il y aurait chez les Espagnols et leurs métis une certaine tendance à s'absorber parmi ces anciens possesseurs du sol, et, sauf dans le district de Campêche, les vieux dialectes du maya sont en voie de reconquérir du terrain en Guatémala et en Yucatan.

PÉROU

L'histoire du Pérou rappelle celle du Mexique, du moins quant à la suppression ou à l'absorption de la race indigène, celle des Incas. Le Pérou compte aujourd'hui un peu plus de 2 millions et demi d'habitants parmi lesquels se trouvent encore un million et demi d'indigènes, descendants des populations primitives.

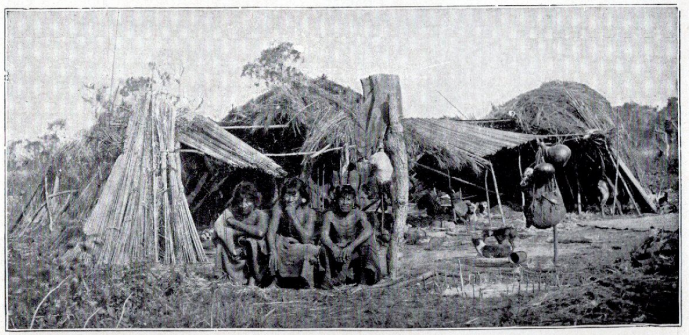
Le nom d'Incas était celui des chefs de la dynastie régnante; au-dessous des Incas, rois absolus, étaient les Caciques ou gouverneurs; l'impôt se payait par la culture des terres du Soleil, le dieu national, et de celles de l'Inca, représentant de la divinité. On trouve encore des vestiges de temples et de palais magnifiques.

VENEZUELA — GUYANE

Inséparables au point de vue ethnographique, le Venezuela et la Guyane, qui occupent la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, comptent deux à trois millions d'Indiens appartenant à la catégorie des sauvages ou des demi-civilisés. Parmi ces indigènes, les plus intéressants sont les Caraïbes.

CRUELLES COQUETTERIES DES CARAÏBES

Les Caraïbes, naguère encore anthropophages, sont restés polygames; leur peau est olivâtre; ils la frottent avec le suc du *rocou*, matière végétale et colorante. Ces Indiens aplatissaient autrefois la tête des nouveau-nés. Une tribu peu connue des bords de l'Esséquibo a conservé une pratique analogue; on y serre les deux chevilles de chaque fillette en très bas âge au moyen de deux bandes de coton, de deux



CAMPEMENT D'INDIENS DU PARAGUAY, *tribu presque éteinte, d'une sauvagerie douce et abrutis par l'usage de la* chicha, *eau-de-vie de fruits.*

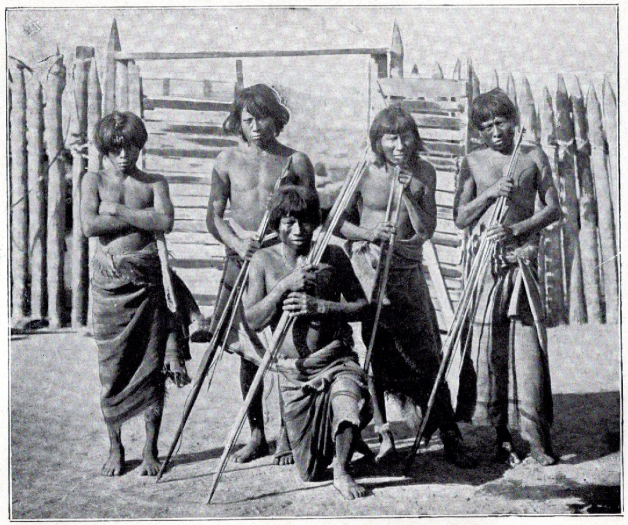
PHOTO DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

INDIGÈNES DU BRÉSIL MÉRIDIONAL. *De corps élancé, assez bien muscles, ils s'épilent, s'arrachant cils et sourcils sous prétexte de mieux voir.*

PHOTO SAN MARTIN.

LES LENGUAS PARAGUAYENS passent les trois quarts de leur existence dans leurs longues pirogues et se sont faits convoyeurs dans les régions à caoutchouc.

PHOTO DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.



LES LENGUAS ont pour armes, outre un arc et des flèches, qu'ils portent dans le dos, le machana, *bâton de bois dur et pesant, des lances, et quelques-uns des* bolas *et le* lasso. *Ils sont excellents cavaliers.*

PHOTO DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

pouces de largeur; on serre également les jambes au-dessous des genoux, et les bandes restent toute la vie en place; si on les enlève, on en met d'autres immédiatement. Comme conséquence, les muscles des mollets grossissent anormalement entre ces deux étranglements, tandis que les parties de la jambe pressée par l'étoffe ne sont guère plus grosses que l'os lui-même. Les bras sont plus rarement comprimés de la sorte. Les Caraïbes se percent un ou plusieurs trous dans la lèvre inférieure et y introduisent, pointe en dehors, une épingle ou un morceau de bois affilé. Ils se trouent également la cloison du nez et y suspendent une parure; enfin ils se percent les lobes de l'oreille et y passent un bout de bois ou de paille.

LES FLÈCHES EMPOISONNÉES

Les Caraïbes des Guyanes et du Venezuela ne voyagent qu'à pied ou en canot. La chasse est l'occupation principale des hommes; ils y emploient des chiens qui viennent du croisement de deux espèces sauvages qui ont de la ressemblance avec le renard. Ils prennent les poissons en empoisonnant l'eau, en les tuant à la flèche, en les tirant de la rivière avec le filet, les pièges, l'hameçon, la ligne. Fort belles sont leurs flèches à poisson, lancées par un arc, de façon que la pointe se détache du bois, mais reste fixée à une ligne terminée par un flotteur ; et très lourde est la flèche qui tue les tortues de rivière dont les œufs nourrissent, pour une si grande part, les Indiens de l'Orénoque; enfin très curieuses les flèches mortelles trempées dans le poison *ourali*, avec leur pointe plus ou moins barbelée. La sarbacane, dont ne se servent en Guyane que les peuplades de la Savane, est une arme caractéristique des Américains du Sud : ce tube de bambou lance des dards en bois, enduits d'un poison végétal.

BRÉSIL — BOLIVIE — PARAGUAY — URUGUAY

A le considérer au point de vue indien, le Brésil forme avec la Bolivie, le Paraguay et l'Uruguay un même pays, donnant asile à quelques centaines de milliers d'indigènes dont une grande partie est encore à l'état sauvage, tandis que les autres habitent les villes ou travaillent chez les cultivateurs de la côte.

LES BOTOCUDOS A PEINE HUMANISÉS

Récemment améliorés par les efforts des missionnaires, les Botocudos du Brésil étaient, il n'y a pas longtemps, au dernier degré de l'échelle humaine; ils n'étaient pas encore arrivés à l'âge de pierre et tous leurs outils, objets et armes, étaient en bois ou en os. Ils allaient nus, à travers la forêt, sans aucune maison ni cabane, dormant sur le sol ou dans les cendres du feu de leur campement. Ils vivaient de la chair des bêtes qu'ils avaient la chance de tuer, de grenouilles, de serpents, de miel, de racines, de baies et de fruits; le tout cru, ou cuit dans une batterie de cuisine en bambou. Entre ces peuplades, la guerre ne cessait jamais; les vainqueurs dévoraient les vaincus, les têtes étaient plantées sur des pieux ou servaient de cible aux tireurs d'arc. Leurs parures les plus chères consistaient en colliers faits des dents des victimes avalées par eux dans leurs repas de cannibales. Mais chez ces créatures si dégradées le respect

du mariage était strictement conservé pendant tout le temps que durait l'union, bien que la femme reçût de temps à autre force coups de bâton. Dans leur religion, le Soleil était le père de tous les biens, et la Lune la mère de tous les maux; on attribuait les éclipses et les ouragans à des démons qu'on pouvait effrayer en leur lançant des flèches; on allumait et conservait longtemps des feux sur la tombe pour éloigner les mauvais esprits.

CONFUSION DES TRIBUS DU CENTRE AMÉRICAIN

Une autre grande peuplade du centre de l'Amérique du Sud est celle des Guaranis, ou, comme on dit souvent, des Tupis-Guaranis : les Tupis habitant de vastes espaces dans le Brésil oriental et les Guaranis occupant les pays d'où descendent des affluents de droite du fleuve des Amazones, le Paraguay et l'Uruguay. Les langages des Tupis et des Guaranis sont apparentés entre eux; la langue tupi, ayant été choisie par les missionnaires comme la langue franque d'un vaste ensemble de territoires, a fini par devenir l'idiome de tribus qui ne sont point d'origine tupi.

Encore plus au Sud, on arrive chez les Chiquitos, c'est-à-dire les Nains; ce nom leur vient de l'extrême petitesse des portes de leurs cases qui fit supposer aux conquistadors que ces cabanes étaient des demeures de pygmées, ce qui est inexact. Les Chiquitos sont industrieux, cultivent le coton, l'indigo, le sucre et construisent des chaudières pour le raffiner. Plus loin encore vers le Sud, dans le pays dit le Grand Chaco, dans le bassin du fleuve Parana, les Chiquitos font place aux Tobas entre les rivières Pilcomayo et Vermeijo, et aux Matacos, qui s'adonnent surtout à l'élevage.

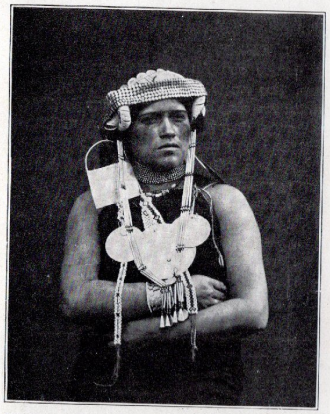
Les Lenguas forment le fond du peuple du Paraguay; les uns ont adopté le christianisme; d'autres, encore nomades, vivent, plus ou moins sauvages, dans les forêts du Parana. Il y a quelques années, on comptait 32 bourgades occupées par les Lenguas convertis sur les bords du Parana, du Paraguay et de l'Uruguay. Mais leur nombre va sans cesse diminuant.

CHILI — ARGENTINE

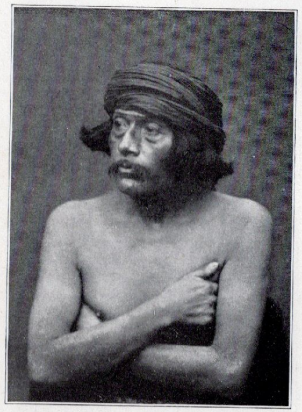
Le Chili et l'Argentine se partagent la région méridionale de l'Amérique du Sud Leur frontière commune suit une ligne verticale qui les sépare politiquement, mais est sans valeur pour délimiter les différentes tribus indiennes qui habitent les deux pays. Ces tribus se succèdent en effet par couches horizontales. C'est en vertu de cette disposition ethnographique que nous trouverons : au Nord, les Araucans; au-dessous d'eux, les Patagons; enfin, tout à fait au Sud, les Fuégiens.

LES ARAUCANS, EXCELLENTS CAVALIERS ET BONS CHASSEURS

Les Araucans (ou Rebelles) est le nom que les Espagnols ont donné aux Moluches; nom bien mérité, car ils ont la passion de l'indépendance et la haine de l'étranger. Toutefois, bien que conservant un reste de liberté, dont ils sont très fiers, ils sont devenus aujourd'hui de bons alliés de la République chilienne. Chez les Araucans, pas de gouvernement central, pas même de chefs; chaque père de famille commande à tous ses descendants. La coutume semble être la seule force qui groupe

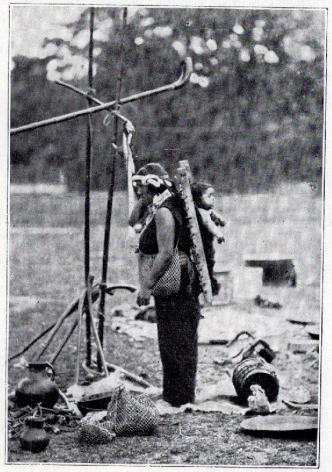


FEMME D'ARAUCANIE avec diadème de perles et ornements de cuivre.



ARAUCAN, le plus civilisé des Indiens de l'Amérique du Sud.

JEUNES MÈRES D'ARAUCANIE contemplant un bébé.



LES ARAUCANS portent sur le dos leur bébé avec son berceau. PHOTOS PIERRE PETIT.

UNE BEAUTÉ D'ARAUCANIE rehausse son fin visage de sobres ornements. Des rangées de perles s'ajustent sur ses cheveux coupés en franges sur le front. Son corps, drapé dans le poncho national, prend une tournure de personnage antique. Un disque de métal, le bijou le plus répandu dans le pays, décore sa poitrine.

Sa démarche est gracieuse; son sourire doux et mélancolique dénote un caractère aimable. Seul, son teint olivâtre ou basané la distingue d'une Européenne.

PHOTO DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

LE SORCIER ARAUCAN joue le rôle d'augure et de médecin. Perché sur une échelle taillée dans le tronc d'un arbre, il rend des oracles auxquels se conforme scrupuleusement sa clientèle.

Comme médecin, il prescrit surtout l'eau pure et les fruits; dans les cas graves, il accompagne son ordonnance de jongleries et de chants entremêlés du bruit des sonnettes qu'il porte à la main.

PHOTO DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

ensemble les membres des diverses tribus pour la défense mutuelle ou toute autre cause d'intérêt général ; le but atteint, tous se dispersent et retournent chez eux. Ils croient que les esprits des morts vivent dans la Voie Lactée, d'où ils veillent sur les parents restés sur la terre ; cette croyance est peut-être le trait principal d'union entre les tribus. Nombre d'Araucans ont le teint beaucoup plus clair que les indigènes péruviens. La colonisation européenne a chassé des pampas de Buenos-Aires la plupart des indigènes, qu'ont remplacés les Gauchos, bons bergers, habiles cavaliers, et ces Gauchos eux-mêmes disparaissent de plus en plus devant les Européens.

LES PLUS GRANDS DES HOMMES : LES PATAGONS

Au Sud du Rio Negro, on entre dans le domaine des Patagons, des Tehuelches, comme les appellent leurs voisins les Araucans : c'est un peuple renommé pour sa haute stature, et jadis pour sa férocité et sa fierté cruelle. Ils se sont aujourd'hui beaucoup amendés. Les Tehuelches descendent probablement d'un peuple de géants qui vivait dans le Matto Grosso et le Goyaz.

Leur taille paraît plus haute qu'elle ne l'est en réalité, à cause de leurs grands manteaux en peau de lama, de leur longue et flottante chevelure et de leur attitude majestueuse. Leur moyenne doit être de 1 m. 80; les femmes sont aussi de haute taille, et c'est bien certainement la race d'hommes les plus grands qu'il y ait au monde. Comme traits, ils ressemblent d'une manière frappante aux Indiens plus septentrionaux, mais ils ont un air plus sauvage et plus formidable, avec leur visage peint en rouge et en noir. Leur physique concorde fort bien avec leur taille; le développement de leurs bras, celui de leur poitrine sont extraordinaires, et ils sont presque tous harmonieusement proportionnés.

Leur visage est plaisant, leurs yeux brillants, leur nez aquilin et bien fait. Au-dessus de leurs sourcils se dessinent des bourrelets caractéristiques et un front légèrement fuyant. Débarrassée de la peinture et des malpropretés, la peau est d'un brun rouge. Ils s'épilent soigneusement, avec de petites pinces, tous les poils du visage, souvent même les sourcils, et prennent grand soin de leur chevelure, qu'ils contiennent par un filet. On rencontre chez eux bien peu de cheveux blancs ; cependant le cas se présente quelquefois. Les femmes ont rarement la chevelure aussi longue que leurs maris ; elles la tressent en deux nattes descendant fort bas ; les jeunes filles l'allongent par des crins de cheval et des touffes ornées de perles bleues et terminées par des pendants d'argent. Elles ne vieillissent pas prématurément, mais, une fois vieilles, elles sont hideuses.

LE PEUPLE DES GRANDS PIEDS

Les hommes se vêtent d'une *chiripa* qui entoure les reins, d'un *poncho* fait d'une pièce de toile ou d'une peau de lama ; le reste du costume c'est tout uniment le vaste, le chaud manteau de peau, qu'ils portent poil en dedans, et qui est capable de tenir le corps au sec pendant de longues heures, même par les temps les plus humides. Ils s'en passent souvent à la chasse, mais à cheval ils l'ajustent autour de la taille par une ceinture de peau ou de cuir. Assis près du feu ou en promenade, ils se cachent la bouche derrière la fourrure de leur manteau, pour se préserver des vents froids auxquels ils attribuent les

maux de dents et les maladies des gencives; et c'est là ce qui rend leur langage, généralement peu facile à comprendre, encore plus incompréhensible aux étrangers. Leurs bottes, ou brodequins, sont faites de la peau du jarret des chevaux ou, parfois, de celle de la cuisse d'un grand puma ; attachées autour du pied, elles montent jusqu'au genou. Quand ils les ont portées un jour ou deux de suite, elles ont pris la forme du pied et peuvent, par temps humide ou neigeux, être recouvertes d'une autre paire de bottes plus grandes. Les empreintes laissées alors sur le sol donnent réellement l'idée de pieds gigantesques justifiant jusqu'à un certain point le nom de Patagons ou Grands Pieds donné par les Espagnols aux gens de cette contrée.

VÊTEMENTS ET PARURES

Les femmes attachent leur manteau, au devant du cou, au moyen d'une épingle d'argent à grosse tête, d'un clou ou d'une épingle; ce manteau recouvre une espèce de large chemise de calicot qui va des épaules aux chevilles. En voyage, elles le maintiennent par une ample ceinture ornée de perles bleues et de bosses d'argent ou de cuivre; leurs bottes ressemblent à celles des hommes, et gardent le poil sur la peau dont on les a faites. Malgré la dureté du climat, les enfants vont nus jusqu'à l'âge de six ou huit ans ; néanmoins, on leur met parfois de petits manteaux et des bottines en cuir chamoisé pris aux jambes de devant du lama. Hommes et femmes adorent les ornements et se teignent le visage de peinture, plus rarement le corps : d'après eux, la peinture empêche la peau de se gercer.

Dans leurs danses de cérémonie, les hommes, qui n'ont d'ordinaire pour habit qu'une pièce d'étoffe autour des reins, se parent la tête des plumes du *reha* ou autruche sud-américaine et jettent par-dessus l'épaule une ceinture où s'attachent des sonnettes de cuivre. La toilette matinale ne va pas sans un bain, et pourtant leurs vêtements grouillent de vermine. Ils brûlent scrupuleusement tous les cheveux, toutes les rognures d'ongle que leur enlève le soin de leurs personnes.

MŒURS DE NOMADES

Ils vivent dans de grandes tentes en peaux de lama dont l'entrée, toujours à l'abri du vent, s'ouvre à côté d'un feu allumé. Comme mobilier, quelques coussins faits de vieux *ponchos* et une ou deux peaux de cheval servant de rideaux. Une espèce de broche, à laquelle s'ajoute parfois un pot de fer, forme toute la batterie de cuisine, avec des coquilles ou des plats de bois pour mettre le bouillon. Jadis, la viande de l'autruche faisait leur régal et ils la préféraient à la chair du lama. En toute occasion ils boivent le sang avec volupté, et, faute de farineux, se délectent de gras et de moelle. Il semble qu'ils mangent surtout la viande de cheval lors des danses et des fêtes. Leurs armes principales, à la chasse, sont le *lasso* et les *bolas*, espèce de *lasso* terminé par des boules.

LES FUÉGIENS PARIAS DE L'AMÉRIQUE

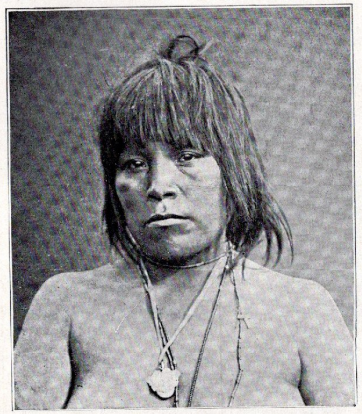
Les Fuégiens habitent l'île désolée, battue par les tempêtes, qui s'élève au Sud du détroit de Magellan : la Terre de Feu. Ils parlent un dialecte qui ne ressemble à aucune des langues du continent et qui pourrait bien être un langage particulièrement original. On l'a comparé non sans causes au bruit que fait un homme quand il se gargarise; mais, même en

LE PATAGON a fréquemment des formes athlétiques, surtout dans l'extrême Sud de l'Amérique; en remontant vers le Nord, la taille diminue, ce qui explique peut-être les contradictions des voyageurs sur la stature de ce peuple. Chez tous la tête est grosse, la face large et aplatie, les pommettes saillantes.

PHOTO GUNTHER, BERLIN.

MÉTIS DU CHILI. Les relations entre les indigènes et leurs conquérants n'ont pas eu au Chili le caractère cruellement hostile qu'elles ont pris au Mexique ou au Pérou. Dès longtemps des mariages mixtes ont eu lieu qui ont créé au Chili une grande quantité de métis occupant dans les villes des situations analogues à celles des Blancs.

PH. DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.



LA FEMME FUÉGIENNE est au dernier échelon de l'humanité ; quand elle a la figure débarrassée de la peinture et de la crasse qui la couvrent le plus souvent, elle laisse voir des traits avilis, un nez large et une bouche épaisse dans une face dont la carrure rappelle celle des Patagons. Ses yeux ont la tristesse des régions qu'elle habite.

Une peau de bête défend à peine son torse contre les rigueurs du climat ; les pauvres ornements qui pendent à son cou sont faits de coquillages.

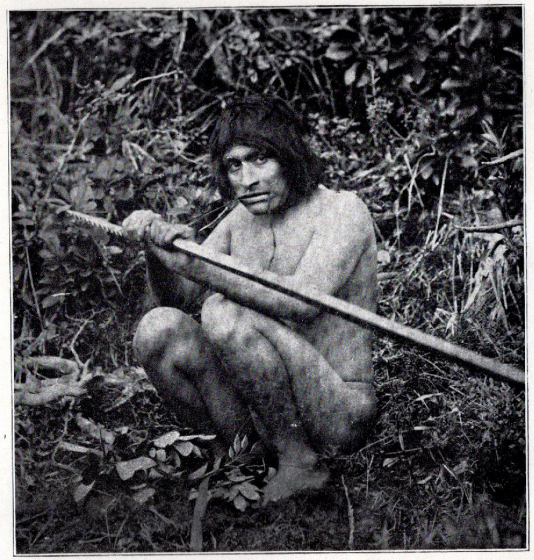
Vieille avant l'âge, elle paie d'une mort prématurée les durs labeurs auxquels elle est soumise pour soutenir une existence misérable.

PHOTO PIERRE PETIT, PARIS.

FUÉGIEN tenant en main la longue lance, à pointe barbelée, avec laquelle il poursuit sa proie dans les taillis ou sur les rives brumeuses de la Terre de Feu. Sa vie sur un sol ingrat est un problème qu'il résout par l'endurance et la résignation, et c'est merveille qu'il ait pu résister aux assauts que lui livrent sans trêve le froid et la faim, aucun des autres continents n'atteignant ce degré de latitude.

C'est le dernier représentant de l'humanité qu'on trouve en descendant vers le Sud.

PHOTO PAUL HYADES.



s'écorchant le gosier, peu d'Européens peuvent émettre des sons aussi rauques et aussi gutturaux que ceux de l'idiome fuégien.

Comme stature, les Fuégiens sont comparables aux Patagons ; leur peau est d'un rouge cuivré sale ; ils ont pour vêtement un manteau de peau de lama, poil en dehors, jeté négligemment sur les épaules. Ils possèdent aussi quelques autres petites couvertures, à peine suffisantes pour leur protéger le dos jusqu'aux reins ; ils lacent ces peaux sur la poitrine au moyen de ficelles qu'ils tirent d'un côté ou de l'autre, pour se garantir, suivant la direction du vent. Autour de la tête, ils mettent une sorte de filet de plumes blanches retenant en partie une chevelure noire embroussaillée. Leur visage est traversé par deux larges barres de peinture : l'une, rouge, allant d'une oreille à l'autre, par-dessus la lèvre supérieure ; l'autre, d'un blanc de chaux, parallèle à la première, passant sur les paupières.

Ils vivent surtout de coquillages, d'un peu de gibier, et pour trouver leur nourriture il leur faut constamment changer de campement. Ils habitent dans de pauvres cabanes faites de quelques pieux enfoncés dans le sol et recouverts d'un toit rudimentaire en touffes d'herbes ou en paquets de roseaux. Heureux encore quand ils disposent de ces misérables asiles. Darwin a vu trois Fuégiens nus passer la nuit sur la terre glacée !

LES RACES HUMAINES

PLANCHES EN COULEURS

PLANCHES		PAGES
1.	INDIGENE DES ILES SALOMON (*Océanie*)	Frontispice.
2.	VIEILLARD ARUNTA (*Océanie*)	28
3.	BEAUTÉ BIRMANE (*Asie*)	60
4.	JAPONAIS TATOUÉ (*Asie*)	92
5.	HINDOUE DE MALABAR (*Asie*)	124
6.	UN BÉDOUIN (*Asie*)	156
7.	FEMME CAFRE (*Afrique*)	188
8.	NÈGRE DAHOMÉEN (*Afrique*)	220
9.	FILLETTE ALGÉRIENNE (*Afrique*)	252
10.	TORÉADOR ESPAGNOL (*Europe*)	284
11.	UNE ANGLAISE (*Europe*)	316
12.	CHEF PEAU-ROUGE (*Amérique du Nord*)	348

TABLE DES ILLUSTRATIONS

LES QUATRE GRANDES RACES HUMAINES.

AVANT-PROPOS..... Page 1

Pages.

Monstre et Beautés de l'Humanité..... III

La Race Noire..... IV

La Race Jaune..... IV

La Race Rouge..... IV

La Race Blanche..... IV

AFRIQUE.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE..... Page 188

Pages.

ABYSSINIE..... *248*

Abyssin des hautes classes... 249

Abyssine..... 250

Indigènes de l'Amhara..... 250

AFRIQUE ORIENTALE..... *207* et *221*

Policiers de l'Ouganda..... 204

Les Wagandas..... 204

Oukouafis..... 205

Ougandas..... 205

Guerrier Y'Souk..... 206

Guerriers des Monts Elgon... 206

Écolières ouabonis..... 206

Indigènes de l'Oukamba..... 206

Chefs ounyoros..... 209

Femme ounyoro..... 210

Princesse ounyoro..... 210

Kikouyou en canot..... 223

Deux Kikouyous..... 223

Un traité..... 223

AFRIQUE AUSTRALE.. *175*

Jeune Pygmée..... 173

Autre Pygmée..... 173

Un Bushman..... 173

Autre Bushman..... 173

Vieux Bushman..... 173

Jeunes Bushmen..... 174

AFRIQUE CENTRALE.. *176*

Une Akka, vue de face..... 177

Un Akka, vu de profil..... 177

ALGÉRIE (Voy. *Maroc*).

CAFRERIE..... *197*

Trio de Cafres..... 191

Chef cafre..... 192

Femmes cafres..... 192

Tribus cafres..... 195

CONGO..... *212* et *225*

Femme bantoue..... 210

Bantou du Haut Congo..... 210

Femme congolaise..... 213

Ménage congolais..... 213

Baloubas..... 214

Groupe de Congolais..... 214

Une idylle au Congo..... 217

Musicien congolais..... 218

Danseurs congolais..... 218

Femme niam-niam..... 224

Sorcier niam-niam..... 224

Guerriers niam-niam..... 227

Huttes des Niam-Niam..... 228

Femmes et enfants congolais..... 228

Pages.

Chef de tribu..... 231
Esclaves libérés..... 231

DAHOMEY..... *240*

Amazones luttant..... 241
Une Amazone..... 242
Un Bébé dahoméen..... 242

ÉGYPTE..... *258*

Femmes bedjahs..... 259
Femme métissée..... 259
Chanteurs..... 259

GUINÉE..... *239*

Chef mandingue..... 237
Mandingues..... 237
Musiciens mandingues..... 238
Indigène du Bas-Niger..... 238

LAGOS..... *244*

Femme yorouba..... 245
Homme yorouba..... 245

MACHONALAND..... *201*

Un marché..... 200
Oumgabi et sa suite..... 200

MADAGASCAR..... *179*

Jeune fille malgache..... 178

Pages.

Pilage du riz..... 178
Sakalaves..... 181
Danseurs malgaches..... 182
La corvée de l'eau..... 182
La vente du riz..... 185
Coiffures pittoresques..... 185
Enfants hovas..... 186
En filanzane..... 186

MAROC, ALGÉRIE, TUNISIE..... *261*

Un Berbère..... 260
Fillette berbère..... 260
Femme kabyle..... 263
Un gourbi..... 264
Almées..... 264
Enfants arabes..... 267
Ouled Naïls..... 267
Une Mauresque..... 268
Autre Mauresque..... 268

MATÉBÉLÉLAND..... *198*

Matébélés..... 199

NIL (Haute Vallée du)..... *233*

Groupe de Djours..... 232
Femme dinka..... 232
Un Chillouk..... 232

Pages.

Femme bari..... 235
Un Langos..... 236
Femmes madi..... 236

NYASSALAND..... *202*

Femme du Nyassaland..... 203
Indigènes du Nyassaland..... 204

SAHARA..... *253*

Femme touareg..... 255
Groupe de Touaregs..... 255

SOMALIE..... *247*

Groupe de Somalis..... 246
Enfants somalis..... 246
Un Somali..... 246

SOUDAN..... *257*

Groupe d'Haoussas..... 256
Autres Haoussas..... 256
Femme Haoussa..... 259

TUNISIE (Voy. *Maroc*).

ZOULOULAND..... *197*

Femmes zoulous..... 196
Campement de zoulous..... 196
Sorcier zoulou..... 199

AMÉRIQUE.

CARTES ETHNOGRAPHIQUES..... Pages 348 et 380

Pages.

ARGENTINE (Voy. *Chili*).

AMÉRIQUE ARCTIQUE ET GROENLAND..... *335*

Esquimaude du Labrador..... 333
Esquimau du Labrador..... 333
Bébé esquimau..... 333
En kayak..... 333
Esquimau du Groenland..... 334
Jeunes Esquimaux..... 334
Femme esquimaude..... 337
Sexagénaire esquimaude..... 337
Traîneau esquimau..... 338
Esquimaux changeant de résidence..... 338

Pages.

Au Groenland, un jour d'été. 341
Jeune mère et enfant..... 342
Jeune Esquimau..... 342
Tentes ou Tupiks..... 342
Dans la cabane d'hiver..... 345
Une beauté esquimaude..... 345
Sous la tente..... 346
Dans l'igloo..... 346

BRÉSIL, BOLIVIE, PARAGUAY ET URUGUAY..... *371*

Indiens du Paraguay..... 369
Indiens du Brésil..... 369
Langues paraguayens..... 370

Pages.

Langues en armes..... 370

BOLIVIE (Voy. *Brésil*).

CANADA. ÉTATS-UNIS. *350*

Indienne Baie d'Hudson..... 351
Chef indien..... 351
Chef athabascan..... 351
Indien sioux..... 351
Famille indienne..... 352
Guerrier indien..... 352
Tribu indienne..... 352
Femme indienne..... 355
Indien algonquin..... 356
Indienne du Canada..... 356

Pages.

Chef et ses femmes..... 359
Vieille Indienne..... 359
Indien nomade..... 360
Groupe d'Indiens..... 360
Chef du Dakota..... 363
Indien fumant..... 364
Campement indien..... 364

CHILI, ARGENTINE..... *372*

Femme d'Araucanie..... 373
Araucan..... 373
Jeunes mères et bébé..... 373

Pages.

Araucan et bébé..... 373
Une beauté d'Araucanie..... 374
Sorcier araucan..... 374
Un Patagon..... 377
Métis chiliens..... 377
Une Fuégienne..... 378
Un Fuégien..... 378

ÉTATS-UNIS (Voy. *Canada*).

GROENLAND (Voy. *Amérique arctique*).

GUYANE (Voy. *Venezuela*).

Pages.

MEXIQUE..... *367*
Marchands d'eau..... 365
Indiens du Centre..... 365

PARAGUAY (Voy. *Brésil*).

PÉROU..... *368*
Indien du Pérou..... 366
Montagnards du Pérou..... 366

URUGUAY (Voy. *Brésil*).

VENEZUELA, GUYANE. *368*
Femme caraïbe..... 366

ASIE.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE..... Page 92

Pages.

AFGHANISTAN ET BALOUTCHISTAN..... *137*

Le bourreau de Riva..... 136
Un gourbi..... 139
Afghans..... 139
Chefs balouiches..... 140

ANDAMAN (Iles)..... *111*

Un chef et son épouse..... 109
Pêcheurs andamites..... 109
Groupe d'Andamites..... 110
Archers andamites..... 110

ARABIE..... *157*

Femme arabe..... 159
Enfants arabes..... 159
Un cheikh..... 160
Femmes voilées..... 160

ARMÉNIE..... *169*

Paysannes arméniennes..... 168
Fabrication du beurre..... 168
Groupe de Nestoriens..... 171
Chef kourde..... 171
Orphelins arméniens..... 171
Brigands kourdes..... 172
Groupe de Transcaucasiens.. 172

ASIE MINEURE..... *167*

Osmanlis..... 167

BALOUTCHISTAN (Voy. *Afghanistan*).

Pages.

BIRMANIE..... *70*
Danseuses birmanes..... 71
Les Dacoïts..... 71
Princesse birmane..... 72
Birman tatoué..... 72
Enfants katchins..... 75
Char birman..... 75
Birmans poilus..... 76

BOKHARA..... *144*

Douranis..... 145

BORNÉO..... *47*

Dayaks de Bornéo..... 45
Femmes en corselet de fer... 45
Un chef dayak..... 46

CEYLAN..... *112*

Un Vedda de profil..... 113
Un Vedda de face..... 113
Sorciers cynghalais..... 114
Tamouliennes..... 114

CHINE..... *79*

Chinoise de haut rang..... 77
Barbier chinois..... 78
Coolie chinois..... 78
Fumeurs d'opium..... 81
En prenant le thé..... 81
Nourrice chinoise..... 82
Femme chinoise..... 82

Pages.

Un « garden-party » chinois.. 85
Trois générations de Chinois. 85
Fiancée chinoise..... 86
Un diseur de bonne aventure. 86

CORÉE..... *105*

Secrétaires d'État..... 104
Coolie coréen..... 104

INDE..... *115*

Indigènes du Dekkan..... 117
Kôles..... 117
Un Tamoul..... 117
Danseuses de Ceylan..... 117
Hameau toda..... 118
Kotas..... 121
Koroumbas..... 121
Jeune fille parsi..... 122
Iscards..... 122
Femmes du Cachemire..... 122
Danseurs khasis..... 127
Femme pahari..... 127
Un Brahmane..... 128
Trois Kchatryas..... 128
Religieux mendiant..... 131
Indigènes Nagar..... 131
L'habitation du fakir..... 132
La vieillesse du fakir..... 132
Brahmane du Pendjab..... 135
Négociant de Madras..... 135
Berger du Bhoutan..... 135

Pages.

Sacrifices d'animaux 135
Un ascète 136

INDO - CHINE FRANÇAISE *65*
Khas des Montagnes 67
Laotiens 67
Une Cambodgienne 68
Boutique de fruits 68
Marché annamite 68

JAPON *93*
Marchand des 4-saisons 95
La jinrikchaw 95
Médecin « vieux jeu » 96
Jeunes Japonaises 96
Hangar de repos 96
Village japonais 99
Coiffure de luxe 99
Lutteurs 99
Enfants aînos 100
Aînos en pirogue 100
Chefs aînos 103

JAVA *48*
Danseuses 46
Une Javanaise 49
Un Javanais 49

MONGOLIE *88*
Soldats de Kouldja 89
Le Mongol d'aujourd'hui 90
Groupe de Mongols 90

PALESTINE *162*
Femmes de Bethléem 163
Guide indigène 164
Lépreux 164

PERSE *151*
Un soldat 150
Une bourgeoise 150
Un prêtre 153
Prisonniers persans 154
Femmes persanes 154

PHILIPPINES *52*
Femme moro vue de face 53
Femme moro vue de profil 53
Un Négrito 54
Malais des Philippines 54

PRESQU'ILE MALAISE *56*
Négritos de la P. Malaise 57
Les Sakaïs 57
Femmes négritos 58
Habitation de Sakaïs 58

SIAM *61*
Un Siamois noble 63
Prêtre bouddhiste 63
Un bonze 64
Chanteurs siamois 64
Famille siamoise 64

SIBÉRIE *147*
Enfants kalmouks 146
Femme kalmouk 146
Un Chiliak 146
Toungouses 146
Femmes et enfants ostiaks 149
Samoyèdes 149

SUMATRA *51*
Battaks de Sumatra 49
Habitation de Battaks 50

TIBET *105*
Lamas 107
Prêtres bouddhistes 108
Femmes tibétaines 108

TURKESTAN *143*
Femme ouzbeg 141
Kirghiz Kaïssak 141
Un Turcoman 141
Un Tarantcha 141
Femme tadjik 141
Lit kirghiz 142
Turcomanes 142
Sartes du Turkestan 145

EUROPE.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE ..... Page 284

Pages.

ALLEMAGNE *303*
Enfant allemand 301
Femme allemande 301

AUTRICHE *294*
Paysan sud-autrichien 295
Couple sud-autrichien 295

HONGRIE *294*
Couple hongrois 296
Paysanne hongroise 296
Femmes tchèques 299

BALKANIQUES (États) ... *290*
Paysans bulgares 291
Un Monténégrin 291
Fiancée roumaine 291
Fauconniers bosniaques 92
Un Bosniaque 292

BELGIQUE *321*
Paysanne de l'Ardenne 320
Couple flamand 323
Laitière flamande 323

CAUCASE *275*
Une Géorgienne 277
Soldats caucasiens 277

DANEMARK *317*
Fiancée danoise 319
Couple danois 319
Harengère danoise 320

Pages.

ESPAGNE *312*
Bohémien de Grenade 313
Fandango à Grenade 314

FINLANDE *279*

FRANCE *307*
Pêcheur français 306
Un jeune Breton 306
Paysanne du Centre 309
Bergère corse 310
Une Arlésienne 310
Un Basque 313

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE *326*
Femme galloise 327
Harengère de Newhaven 328
Chaumière des îles Shetland 328
Fileuse irlandaise 331
Pêcheur de Lowestoft 332
Fermier du Derby 332
Fillette anglaise 332
Paysan de Mourne 332

GRÈCE *285*
Femme grecque 287
Soldat grec 287

HOLLANDE *325*
Servante hollandaise 324
Paysans de Marken 324

ITALIE *304*
Mariée italienne 305
Paysan italien 305

LAPONIE *279*
Lapon et son renne 278
Lapons des montagnes 278

NORVÈGE *283*
Fiancée norvégienne 282
Paysanne du Hardanger 282

PORTUGAL *315*
Femme portugaise 314
Enfants portugais 314
Marchande portugaise 314

RUSSIE *271*
Mendiant russe 269
École russe 269
Cocher russe 270
Petits Russiens 270
Paysannes russes 270
Fiancée russe 273
Paysanne russe 273
Nourrice russe 274
Tatars de Crimée 274

SUÈDE *280*
Paysan du Télémark 281
Fiancée suédoise 281

SUISSE *304*
Fiancée suisse 302
Paysan suisse 302

TCHÉCO-SLOVAQUIE ... *297*
Une Bohémienne 299
Fillette bohémienne 300
Bohémien d'Alsace 300

TURQUIE *289*
Un colporteur 288

OCÉANIE.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE ..... Page 28

Pages.

AUSTRALIE *29*
Indigènes du Queensland 31
En famille au Queensland 31
Constructeurs de canot 31
Un guerrier 32
Pêcheur du Queensland 32
Indigènes armés 32
Fillettes 35
Guerrier de l'île du Prince-de-Galles 35
En canot 36
Tribu d'Aruntas 36
Australien en voyage 39
Un « docteur noir » 40
Femmes en deuil 40
Travaux d'agriculture 43
Ménage australien de la Nouvelle-Galles du Sud 43

BISMARCK (Archipel) *19*
Cabanes sur pilotis 18
Guerriers en armes 21

CALÉDONIE (Nouvelle-) .. 23
Indigènes de la Nouvelle-Calédonie 22

FIDJI (Iles) *10*
Fidjiens faisant du feu 11
Maison d'herbe 11
Un Fidjien 12
Une Fidjienne 13

GUINÉE (Nouvelle-) *15*
Trois jeunes filles 14
Guerriers de Siar 14
Trois dobos 17
Deux gamins 18

LES RACES HUMAINES

	Pages.
HAWAI (Archipel d')	9
Porteur de calebasses	8
Un pêcheur	8
HÉBRIDES (Nouvelles-)	20
Une case aux Hébrides	22
MARQUISES (Iles)	9
Famille à Vahitaou	8
SALOMON (Iles)	20
Indigène des Salomon	21
Sa compagne	21
SAMOA (Iles)	5
Tanu, chef samoan	4
Trois grâces de Samoa	7
TAHITI	6
Une Tahitienne	7
Un Tahitien	7
TASMANIE	41
Un Tasmanien	44
Anciens Tasmaniens	44
TONGA (Archipel des)	2
Groupe de Tonganais	3
Les jonchets à Vava	3
Jeune fille tonganaise	4
ZÉLANDE (Nouvelle-)	24
Chef maori	25
Femme et enfant	26
Salut à la maori	26

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS 1

CHAPITRE PREMIER.

POLYNÉSIENS ET FIDJIENS.

Archipel des Tonga. — Iles Samoa. — Iles de la Société : Tahiti. — Iles Marquises. — Archipel d'Hawaï ou Iles Sandwich. — Iles Fidji 1

CHAPITRE II.

PAPOUS ET MAORIS.

Nouvelle-Guinée. — Archipel Bismarck. — Iles Salomon. — Nouvelles-Hébrides. — Nouvelle-Calédonie. — Nouvelle-Zélande 15

CHAPITRE III.

AUSTRALIENS ET TASMANIENS.

Australie. — Tasmanie 29

CHAPITRE IV.

MALAIS ET NÉGRITOS.

Bornéo. — Java. — Sumatra. — Philippines. — Presqu'île Malaise 47

CHAPITRE V.

LES INDO-CHINOIS.

Siam. — Indo-Chine française : Annam, Tonkin, Cochinchine, Cambodge. — Birmanie 61

CHAPITRE VI.

CHINOIS ET MONGOLS.

Pages.

Empire chinois. — Mongolie..... 79

CHAPITRE VII.

LES MONGOLS (*fin*).

Japon. — Corée. — Tibet..... 93

CHAPITRE VIII.

ANDAMITES ET HINDOUS.

Iles Andaman. — Ceylan. — Inde..... 111

CHAPITRE IX.

HINDOUS (*fin*). AFGHANS ET BALOUTCHES.

Inde. — Afghanistan. — Baloutchistan..... 125

CHAPITRE X.

TURCOMANS, KIRGHIZ, SIBÉRIENS ET PERSANS.

Turkestan. — Bokhara. — Sibérie. — Perse..... 143

CHAPITRE XI.

ARABES, JUIFS, OSMANLIS ET ARMÉNIENS.

Arabie. — Palestine. — Asie Mineure. — Arménie..... 157

CHAPITRE XII.

BUSHMEN, PYGMÉES ET MALGACHES.

Afrique australe et centrale. — Madagascar..... 175

CHAPITRE XIII.

LES NÈGRES, LES BANTOUS.

Cafrerie. — Zoulouland. — Betchouanaland. — Matébéléland. — Machonaland. — Nyassaland.... 189

CHAPITRE XIV.

LES BANTOUS (*fin*).

Pages.

Afrique orientale. — Congo..... 207

CHAPITRE XV.

LES NEGRES ÉQUATORIAUX ET NILOTIQUES.

Afrique orientale. — Congo. — Vallée du Haut-Nil..... 221

CHAPITRE XVI.

NEGRES GUINÉENS ET ETHIOPIENS.

Guinée : Côte de l'Or. — Dahomey. — Lagos. — Somalie. — Abyssinie..... 239

CHAPITRE XVII.

SAHARIENS, SOUDANAIS, EGYPTIENS, ARABES ET BERBERES.

Sahara. — Soudan. — Égypte. — Maroc. — Algérie. — Tunisie..... 253

CHAPITRE XVIII.

SLAVES, LAPONS, FINNOIS ET SCANDINAVES.

Russie. — Caucase. — Laponie. — Finlande. — Suède. — Norvège..... 271

CHAPITRE XIX.

POPULATIONS BALKANIQUES ET AUSTRO-HONGROISES.

Grèce. — Turquie. — États balkaniques : Bulgarie, Roumanie, Monténégro, Bosnie-Herzégovine, Serbie. — Autriche. — Hongrie. — Pologne. — Tchéco-Slovaquie..... 285

CHAPITRE XX.

GERMAINS ET LATINS.

Allemagne. — Suisse. — Italie. — France. — Espagne. — Portugal..... 303

CHAPITRE XXI.

DANOIS, BELGES, HOLLANDAIS ET ANGLO-SAXONS.

Danemark. — Belgique. — Hollande. — Grande-Bretagne. — Irlande..... 317

LES RACES HUMAINES

CHAPITRE XXII.

LES ESQUIMAUX.

Pages.

Amerique arctique. — Groenland 333

CHAPITRE XXIII.

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

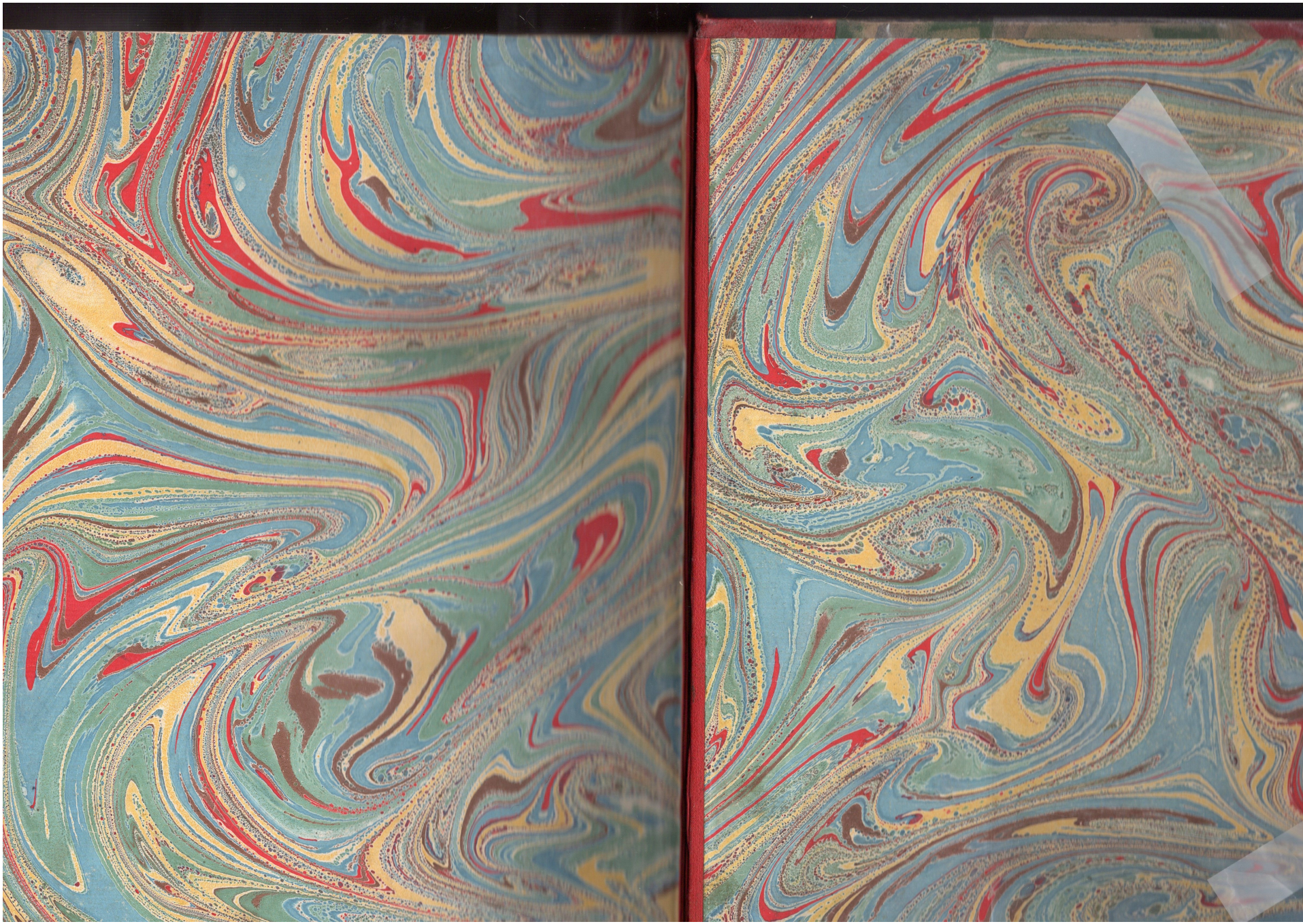
Canada. — États-Unis d'Amérique 349

CHAPITRE XXIV.

LES INDIENS DE L'AMERIQUE CENTRALE ET DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Mexique. — Pérou. — Venezuela. — Guyane. — Brésil. — Bolivie. — Paraguay. — Uruguay. — Chili. — Argentine 367

Table des Planches en couleurs 381

Table des Illustrations 383

Corbeil. — Imp. Crété.